

AGNÈS

Stevenin

SPLENDEUR DES ÂMES BLESSÉES

Préface de Stéphane Allix

MAMA EDITIONS

Splendeur des âmes blessées

LIBÉRATION

Après la révélation de son ouvrage *De la douleur à la douceur*, Agnès Stevenin signe un nouveau témoignage qui nous ouvre les portes d'un univers aussi mystérieux que bienfaisant.

« J'aurais pu appeler ce livre : "Expérience d'une soigneuse, le retour". J'ai préféré *Splendeur des âmes blessées*. Car ce titre reflète ma réalité quotidienne. Chaque jour, j'entre en résonance avec les blessures profondes de ceux qui viennent chez moi pour recevoir un soin.

Notre âme est splendide et éternelle. Mais en chacun de nous gémissent, pleurent ou grondent des parts blessées.

Comme un chirurgien sait réparer l'intime de nos corps, comme un médecin sait redonner la santé, comme un psychologue sait écouter et nous remettre sur les rails du "bien-aller", mon travail est de soigner.

Dans mon approche, c'est l'âme qui me livre ses secrets.

Apaiser ce qui souffre, redonner un sens au chemin, soulager le corps, calmer, adoucir permettent à notre âme de retrouver sa lumière, celle qui, lors d'une séance, se met souvent à irradier. À resplendir. Parfois, même, à flamboyer.

Là se révèle la splendeur qui réside en chacun. »

L'AUTEURE

Agnès Stevenin a découvert son don de guérisseuse à l'âge adulte. Sa vie a alors basculé de l'état ordinaire à celui de soigneuse énergétique. Elle met aujourd'hui son expérience et ses facultés au service des autres, dans l'aide à la guérison, physique et psychique.

PRÉFACE DE STÉPHANE ALLIX

« Ce livre agit au-delà des mots. Une rencontre peut se profiler pour vous au cours de cette lecture. Une rencontre avec vous-même… »

STÉPHANE ALLIX
FONDATEUR DE L'INREES
ET D'*INEXPLORÉ*,
AUTEUR DE *LORSQUE J'ÉTAIS QUELQU'UN D'AUTRE*

COLLECTION TÉMOIGNAGES



Sommaire

Splendeur des âmes blessées – Libération
- De la même auteure
- Page Titre
- Préface

Partie I
- Avant-propos
- Un
- Deux
- Trois
- Quatre
- Cinq
- Six
- Sept
- Huit
- Neuf
- Dix
- Onze
- Douze
- Treize

Partie II
- Introduction à la seconde partie
- La petite fille
- Thérapeute
- Maîtres
- Transformateur
- Silhouettes
- Solitude
- Étincelles
- Vortex
- Incarnation
- Matière
- Enchantement
- Avortement

Union
Éclosion
Énergie
Message
Drogue
Certitude
Nostalgie
Jumeaux
Manque
Oublier
Présence
Sauvée
Naissance
Torture
Bébés
Vision
Invitation
Enfants
Bas-astral
Réalignement
Comme un ange
Clan
École
Guidance
Punition
Adolescence
Égypte
Guérison physique
Fréquence vibratoire
Traumatisme
Flash
Statue
Mains de lumière
Aura
Paix
Guérison émotionnelle
Scala sancta

Claire rivière
Pietà
Fils invisibles
Mères
Sensualité
Viols
Enfants blessés
Épreuves
Expansion
Reliance
Esclavage
Libre arbitre
Canal
Sâdhu
Multidimension
Protection
L’homme doré
Âmes sœurs
Mourir
Envol
Compréhension
Unité
Vies antérieures
Revécu
Initiation
Chats
Communication
Planètes
Autres mondes
Interaction
La Source
Conclusion
Remerciements
Bibliographie
Filmographie
Mentions légales
Achevé de numériser

Notes
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR
- Collection Chamanismes
- Collection Channels
- Collection Les Livres De Seth
- Collection Les Essentiels
- Collection Mutations
- Collection Témoignages
- Collection Sexes
- Collection Naissances
- Collection Jardinages
- Hors collection

SPLENDEUR
DES ÂMES BLESSÉES
Libération

De la même auteure

De la douleur à la douceur,
Transmutation
Mama Éditions, 2014

Élévation,
En chemin vers l'amour
(signé Agnès Avril)
Altess Éditions, 2002

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR

Les informations fournies dans cet ouvrage ne sauraient se substituer aux conseils de professionnels de la santé.

Toute utilisation des éléments contenus dans ce livre relève de la responsabilité du lecteur.

Agnès Stevenin

SPLENDEUR DES ÂMES BLESSÉES

Libération

Préface de Stéphane Allix

Collection Témoignages

MAMA ÉDITIONS

PRÉFACE

Pourquoi certains d’entre nous ne découvrent-ils la richesse de leur existence qu’en traversant la maladie ? Pourquoi faut-il parfois connaître la douleur insondable de la mort pour que le sens de la vie, paradoxalement, nous apparaisse ? Est-on obligé de vivre des drames pour que le désir d’un engagement spirituel, un chemin vers soi, soit plus fort que les peurs et les contraintes qui nous enferment autrement dans le confort apparent de l’inertie ?

Faut-il nécessairement un choc, pour que les portes s’ouvrent ? Pourquoi toujours attendre le pire moment pour trouver le courage de s’écouter ; et que s’éveillent à notre regard stupéfait d’autres dimensions de la réalité ?

Non, il n’est pas impératif de connaître l’ombre la plus obscure pour savoir que la lumière nous caresse ; mieux : émane de nous, jaillie du tréfonds de nos cœurs. Aucun obstacle funeste n’est requis afin que naisse l’intuition d’une réalité non pas réduite au monde matériel observable, mais peuplée d’innombrables forces, d’énergies subtiles, *d’autres êtres* évoluant invisibles à nos côtés, nous aidant, nous aimant, accompagnant notre solitude ; quelle illusion tenace d’ailleurs que ce mot qui cloisonne tant d’entre nous dans la tristesse. Solitude. Alors que tant d’amour est accessible.

En vous, en moi, en nous tous se trouve ce canal de connaissance, cet accès fragile et intuitif à des dimensions de la réalité dont l’existence est niée pour la curieuse raison que, depuis une poignée d’années, des esprits irrationnels, convaincus d’être exactement le contraire, se sont mis en tête que nous n’étions que des machines, et le monde, un morceau de caillou inerte. En conséquence, les outils dont nous disposions pour contempler et apprendre des volets subtils du monde se sont atrophiés, faute d’entraînement. Et semblent même ne jamais avoir existé.

Chez Agnès Stevenin, les portes ont été ouvertes avec violence.

Agnès Stevenin *voit*. Et loin d'en tirer la moindre fierté, elle en assume pleinement la charge heureuse ; elle a mis cette disposition au service des autres, avec discrétion, une douce humilité et une incroyable bienveillance. Elle réveille la guérison. Agnès est une guérisseuse. Elle ne fait rien. Et elle fait tout. Elle s'efface et se rend disponible pour servir d'intermédiaire, de révélatrice, de canal. De déclencheur. Il faut pour cela résister à la tentation légitime de se croire forte. Et sa puissance est là : dans sa lucidité. Ce qui caractérise Agnès est son incroyable compréhension de ce qui se joue lorsqu'elle travaille ; de la nature et du périmètre de son rôle, modeste, humble, et pourtant étrangement essentiel. Il suffit d'être sous ses mains pour mesurer combien un être humain peut *prendre soin* d'un autre, pour simplement la joie de le faire.

Ou de lire ce livre.

Le récit de ce cheminement, depuis la blessure profonde qui touche Agnès jusqu'à la splendeur de sa rencontre avec les mondes du réel, constitue la trame de ce texte que vous venez de saisir, intrigué sans doute par ce titre sublime et à nul autre pareil : *Splendeur des âmes blessées*. L'association magnifique de ces quatre mots n'est paradoxale que parce que vous ignorez encore le secret qui préside à leur arrangement. Ce secret est dans les pages qui suivent. Ne tardez pas… il est en passe de se révéler à travers la confidence des mots simples et intimes.

En définitive, quel va être l'effet d'un livre ? Un roman divertit, émeut, nous transporte dans un ailleurs imaginaire et nous offre, le temps de plusieurs heures, quelques jours tout au plus, une parenthèse dépaysante. Un essai va nous surprendre, nous enrichir, élargir l'espace de nos connaissances. Un témoignage, le récit d'une expérience ou d'une vie, lui, s'adressera à la fois à notre mental et verra naître des émotions là où le récit fera écho à notre propre histoire.

Et puis il se passe parfois autre chose avec certains ouvrages. Ces textes sont rares. *Splendeur des âmes blessées* en fait partie. En effet, ce livre-là agit au-delà des mots. Il permet de nous faire physiquement partager ce dont nous parle l'auteure. C'est très étrange, j'ai commencé à m'en rendre compte assez rapidement, au début de ma lecture. Les mots d'Agnès Stevenin réveillaient des sensations connues de mon corps. Ce livre active la vie en nous. Comment dire cela ? Ce livre nous enseigne, il nous présente de la connaissance, mais il agit aussi à un autre niveau de notre être. Un niveau

inconscient, comme si sa lecture *éveillait* un savoir oublié, des informations tapies au cœur de nos cellules. Quelque chose que nous savons déjà, mais que nous avions négligé. Alors les phrases, la lecture des chapitres de *Splendeur des âmes blessées* font lentement remonter du fond de notre inconscient l'énergie d'une dimension dont nous avions fait l'expérience, dans un autre temps, hors du temps.

Moi qui suis un être très mental, journaliste dans l'âme, il m'a été donné de mesurer parfois combien, devant le vertige de certaines interrogations existentielles, le mental bloque l'accès à la réponse plutôt qu'il nous permet d'y accéder. Alors que faire lorsque presse l'envie de découvrir ? Cesser de se questionner ? Renoncer à l'étonnement ? Non, de temps à autre, dans une expérience vécue qui nous transporte au-delà des mots, il peut arriver que l'on ressente en soi un autre niveau de compréhension s'installer. Alors soudain arrivent une confiance, un savoir, qui donnent à certains événements de la vie quotidienne, incompréhensibles ou même d'apparence absurde sans cet éclairage nouveau, tout leur *sens*.

Cela s'est produit pour moi à la lecture des pages du livre que vous tenez entre vos mains. Alors je ne veux pas davantage vous retarder. Oui, soudainement, il peut apparaître un *sens* à ce qui nous arrive, quoi qu'il se produise au fil de notre parcours de vie. Je vous invite avec passion à tourner cette page, et vite, vite à découvrir ce texte puissant, ce livre écrit par une mère ; « pour les mères des enfants morts, le temps n'existe pas » ; et à vous laisser emporter dans la douceur des mots d'Agnès Stevenin. Une rencontre peut se profiler pour vous au cours de cette lecture. Une rencontre avec vous-même…

Stéphane Allix
Fondateur de l'Inrees et du magazine *Inexploré*,
auteur de *Lorsque j'étais quelqu'un d'autre.*



Quelques jours après le décès d’un monsieur que j’avais accompagné, j’ai reçu cette carte de sa femme :

« […] Lorsque nous sommes allés en Chine, nous avons visité un site archéologique dans lequel ont été retrouvées de nombreuses carapaces de tortues recouvertes d’écritures oraculaires très anciennes. Celles-ci ont pu être déchiffrées par des chercheurs. Elles sont à l’origine des idéogrammes chinois actuels. Dominique voulait vous offrir cette carte qui signifie “merci”. Il n’a pas pu vous la remettre, c’est pourquoi je vous l’envoie aujourd’hui. »

Avec une grande émotion, je place cet antique merci en ouverture de mon livre, en souvenir de Dominique et de ceux, comme lui, partis rejoindre d’autres plans.

Avec une profonde reconnaissance, je remercie à mon tour mes lecteurs, et mes patients.

Merci de votre confiance. Merci de votre présence.

Merci de permettre qu’un lien si fort s’établisse entre nous.

PARTIE I

« Faites simplement qu'il n'y ait sur Terre
de plus bel amour que le vôtre. »

Ce qu'Ils m'ont dit
Daniel Meurois

AVANT-PROPOS

Dans les pages qui suivent, je raconte l'intime.

Je n'avais pas prévu de me livrer à ce point.

Pourtant, la même force qui m'a poussée à entreprendre et à poursuivre l'écriture de ce livre ne m'a pas laissée en paix.

Alors, une fois encore, je me suis laissé diriger. J'ai toujours eu pour habitude d'obéir aux injonctions des maîtres de l'invisible qui me guident depuis tant d'années, tant dans ma vie personnelle que lors de mes séances de soin.

Bien sûr, la part humaine – l'ego – a été un peu bousculée par ce dévoilement qui pourrait sembler terriblement impudique. Mais le temps d'hésitation a duré finalement assez peu.

Ma confiance est acquise aux maîtres, inconditionnellement. Je sais depuis longtemps que, chaque fois, le plan mis en œuvre a pour but le meilleur pour chacun.

Les évènements de ma vie ont été vécus par bien d'autres, et j'ai souvent remarqué pendant les séances à quel point mon expérience personnelle, quand je me mets à dire, à raconter un peu de mon histoire, peut aider l'autre à comprendre la sienne, à accepter et à avancer. Le psychiatre Christophe André nomme cet élan « révélation de soi du thérapeute ». C'est ce principe qui m'avait animée – à un moindre titre que ce que je m'apprête à faire – pendant l'écriture de mon livre précédent.

Les thérapeutes sont, au départ, des êtres blessés. Des âmes blessées. Comment pourrions-nous aider les autres si nous n'avions pas nous-mêmes

connu la souffrance, qui nous a rendus forts ?

Lorsqu'en 2000 j'avais écrit mon tout premier témoignage, *Élévation*, j'avais reçu des maîtres deux autres titres en même temps : *Transmutation* et *Libération*. Naïvement, j'avais cru que l'on me signifiait qu'au terme de ce travail, l'écriture de trois livres, j'aurais atteint un genre particulier de libération, celle contenue dans les mots « un être libéré » ou « réalisé ». Cependant, ce n'était pas la libération spirituelle totale qui m'avait été annoncée mais la libération émotionnelle. Je ne vais pas m'en plaindre. Je la savoure, car c'est un état délicieux, surtout lorsque l'on arrive à l'obtenir au troisième tiers de sa vie.

Si j'avais suivi la recommandation à la lettre pour le titre de mon premier livre, j'ai placé les deux autres en sous-titre, « Transmutation » pour *De la douleur à la douceur*, et « Libération » pour *Splendeur des âmes blessées*. Ces trois états, élévation, transmutation et libération, reflètent parfaitement mon parcours de ces vingt dernières années.

J'ai pris conscience récemment qu'il est arrivé à *Élévation*, mon premier livre, la même chose qu'à ma première fille : son existence fut très brève. Cette similarité m'a troublée.

Lorsqu'un thérapeute se dévoile, raconte ses fragilités, sa vulnérabilité, et son chemin pour s'en extraire et parvenir enfin à guérir, ce n'est pas par exhibitionnisme, c'est dans le but d'aider ses lecteurs ou ses patients. Dans le dessein sincère de leur donner l'espoir, parfois même l'assurance, qu'eux aussi ils pourront s'en sortir. Qu'ils trouveront leur propre voie de résilience. C'est du moins mon intention.

Que cette première partie imprévue permette à ceux qui ont vécu une souffrance indicible de se rappeler que la lumière, toujours, est au bout du chemin.

UN

Quelque chose dans le regard du psy m’a déséquilibrée.
Je suis rentrée chez moi, de plus en plus perturbée.
Je me suis allongée sur le matelas qui sert à mes patients.
Je me suis mise à trembler. À pleurer.

Des sensations anciennes, familières, infiniment désagréables, affleurent à ma conscience.
Je résiste. Non ! Pas ça !
Pas encore cette histoire que je croyais nettoyée !
Des images se présentent. Ce n’est pas cette histoire, non. Mais c’en est une autre, une nouvelle, ignorée, qui veut se faire connaître et me libérer. Une autre version de l’offense que les pervers font subir aux enfants. Le plus souvent en toute impunité.

Les images sont vues à un double niveau : au premier niveau, en connexion avec mon moi profond, ma conscience est celle de moi enfant : c’est la petite fille qui voit, et qui ne comprend pas bien ce qu’elle voit. Au second niveau je suis dans ma conscience d’adulte, qui analyse et reconstitue la scène.
Ce n’est pas le jardinier et sa violence. Je ne suis pas dans une grange, d’ailleurs je suis plus grande, je n’ai pas deux ans cette fois-ci, plutôt quatre. Mais que s’est-il encore passé ?

Je vois une petite main sur un sexe gonflé.
Un visage d’homme qui passe d’une douceur étrange à un masque de colère. Je ne comprends pas.
Je vois la scène comme sur un écran mais sans le son, je n’entends pas ce

qu’il me dit, oh, mais c’est mon parrain, je le reconnais, je l’avais complètement oublié, je ne l’ai pas vu depuis si longtemps, il est vrai.

Ma main sur son sexe l’a fait s’oublier.
Mon pyjama baissé et une partie du drap sont mouillés.
Ma main est trempée.

Sa main entre mes cuisses se retire.
Il me gronde. Me menace.
Le son arrive à mes oreilles, marmonné, mais si clair : « Si tu parles à ta mère !… »

Malgré mon inexpérience je lis dans son regard furieux qu’il y a faute. Je prends cette faute sur moi. S’il me gronde aussi fort, c’est que j’ai fait quelque chose de très mal.

DEUX

Déjeuner chez ma mère.
J’ai orienté la conversation sur mon parrain.

Elle me dit : « Philippe était un garçon charmant. À cette période, il n’avait pas encore d’enfant, il t’aimait énormément. Il venait toujours te border dans ton lit. Et puis, un jour, on ne l’a plus revu. Du jour au lendemain. Il n’est jamais revenu. Personne n’a rien compris. »

Elle réfléchit un peu, puis, doucement, comme si elle se parlait à elle-même, elle enchaîne : « Il devait bien se sentir coupable, car jusqu’à sa mort il t’a toujours fait envoyer des cadeaux par sa mère. Il n’a jamais oublié un Noël, ni aucun de tes anniversaires ! »

Ces pervers détruisent la pureté des enfants, les abîment pour la vie. Et, en plus, ils trompent la confiance des parents.

TROIS

La découverte de cette abomination, que j'aurais dû malgré tout arriver à gérer, au point où j'en étais de la reconstitution de mon histoire après des années de travail, m'obsédait. C'est comme si quelque chose cherchait à émerger de profondeurs abyssales, comme si quelque chose de ma vie s'était joué avec l'homme, avec les hommes, comme si cette chose que je ne savais ni reconnaître ni comprendre me faisait signe, et s'impatientait que je ne sache pas l'interpréter. Je ne trouvais pas la clé.

Depuis que j'ai entrepris de guérir mon enfance s'imposent des visages d'hommes en colère. Aujourd'hui, ils me hantent.

Celui du jardinier surpris en plein onanisme qui m'utilise brutalement comme support de sa pulsion en me cognant la tête contre le mur de briques. Juste après, celui de mon grand-père, inquiet de mes hurlements, et qui, ne voyant rien d'alarmant, me gronde brutalement de déranger ses patients. Plus tard, vers trois ans, celui de mon père, qui sur une méprise m'accuse violemment à la place de ma sœur, bébé rampant entré dans la salle de bains dont il n'avait pas bien fermé la porte et dans laquelle il est nu. Son visage en gros plan, sa colère contre moi.

Et moi qui veux mourir.

Je me rappelle très bien ma grève de la faim et la peur de ma mère. Et maintenant ce parrain qui m'agresse.

Le sexe des hommes. Leur visage en colère.

Ma terreur.

Des hommes que j'aime.

La faute.

L'injustice, qui me prend dans ses filets.

Le malaise est intense. Je sais que la culpabilité, mêlée à une peur extrême, s'est inscrite au fer rouge dans ma chair à l'âge de deux ans à cause du viol du jardinier ; qu'elle s'est entremêlée plus tard, résultat de mon éducation catholique, à la notion nauséabonde de pêché.

Depuis cette première inscription, d'autres étaient donc venues l'alourdir. La colère de mon père l'avait réactivée, je suis sidérée de me rappeler si parfaitement l'état d'anéantissement psychique dans lequel je m'étais retrouvée. Je n'avais qu'une envie : disparaître. À trois ans, pendant trois longues journées, j'avais cessé de manger. Le docteur avait dit qu'il fallait en tout cas me forcer à boire. Je refusais. Une simple timbale devenait agression. À l'école je restais les bras croisés sur ma table, en silence. Sans bouger. Si incroyable que cela puisse paraître, même les tout petits enfants connaissent l'absolu désespoir. Au point de vouloir en mourir.

L'histoire du parrain avait achevé de m'enfermer dans la prison de la culpabilité terrifiée. Un scénario parfait. Voici clairement la thématique que mon âme est venue travailler. Tout était profondément enfoui dans mon inconscient. Verrouillé. Il m'a fallu des années pour pouvoir y voir clair.

Ces hommes qui m'ont fait du mal m'ont fait croire que j'étais la méchante. Cette croyance a coloré toute ma psyché, me faisant tout interpréter, et donc me comporter, à l'aune de cette terrible souffrance.

Car à cela le pire s'est ajouté. La culpabilité de la mort de ma fille. Juste avant mes vingt-quatre ans, le dernier cadenas fut posé. Insupportablement omniprésente pendant si longtemps, cette culpabilité put curieusement commencer à s'alléger vingt ans après sa mort, le jour où ma mémoire fit remonter des profondeurs les images de la première agression, et la preuve évidente que j'étais innocente. Ce qui démontre à quel point, dans mon esprit, les choses étaient enchevêtrées.

J'ai beaucoup parlé avec le psychothérapeute. Je fais avec lui un parcours qui sera bref, mais fructueux. J'aime son écoute, sa bienveillance, ses quatre décennies d'expérience et sa liberté de pensée. Je peux lui raconter comment je travaille, comment fonctionne ma médiumnité, ce qui pour moi est capital. Sensation d'être comprise tellement libératoire, car c'est un spécialiste de l'inconscient qui valide mon histoire. Je n'aurais jamais pu travailler avec un réducteur de psyché. Et puis il a une foi très forte, dont nous pouvons parler.

Il m’explique ce que je sais déjà, mais c’est bien qu’il en reparle : l’agression du jardinier m’avait fait mourir intérieurement. Je lui donne des compléments d’information qui sortent de la seule sphère psychologique, mais sont si importants.

Le déchaînement des forces violentes qui animaient le jardinier m’avait fait perdre connaissance quelques instants. Noir absolu. Très peu de temps après, sous le coup de la terreur occasionnée par la colère de mon grand-père, je m’étais évadée de moi-même. Sortant brièvement de mon corps, j’avais rejoint les plans de lumière et m’étais retrouvée face aux maîtres. Avec une infinie bonté, après m’avoir parlé, ceux-ci m’avaient fait redescendre. Une autre sorte de mort. Plus heureuse, tout de même.

Continuant à aller dans son sens du lien à la mort, je lui raconte maintenant – car même si je sais qu’il a un peu de mal avec ça, je souhaite qu’il m’entende – la découverte, en 1997, qui avait suivi la mise au jour de l’agression. Le sexe en érection du jardinier, dirigé vers moi, qui, à deux ans, ignorait ce que c’était, m’était apparu comme une arme menaçante. Cette vision crue avait ouvert un pan de ma psyché. D’autres images s’étaient dévoilées.

La terreur est à son paroxysme. Une forêt. Une jeune femme aux cheveux noirs en vêtements de soie relevés jusqu’à la poitrine du sang partout des blessures de couteau sur les seins sur le ventre sur les cuisses c’est moi je suis chinoise ils m’entourent avec des poignards tendus vers moi ils m’ont tailladée… Ces hommes qui m’entourent m’ont violée… Ils m’ont massacrée…

Je m’étais vue mourir.

Comme je l’ai retrouvé par la suite assez régulièrement en séance, la libération d’une mémoire traumatique peut en dégager une autre, vécue antérieurement. Voilà pourquoi l’imprégnation de la terreur dans ma psyché était aussi forte. Ainsi que la peur des couteaux.

Poursuivant imperturbablement son déroulé, le psy établit un autre parallèle, que je connais aussi, mais dont je n’avais jamais rien pu faire, car il m’emmenait trop loin. Je fais toujours en sorte de l’oublier. Pendant toutes les années de travail sur moi, je l’avais évité, car il me mettait trop en danger. Pourtant, l’évidence est là : l’âge auquel ce drame de mon enfance m’était arrivé était identique à celui de ma petite Rose, lors de sa mort accidentelle à

deux ans.

Je frissonne sous le choc de la redécouverte. Profondément touchée, je vois lentement émerger le lien existant entre ma propre mort psychique et celle, réelle, de ma fille. Comme chaque fois que j'approche cette insupportable vérité, je suis accablée. Le sentiment d'impuissance me submerge. Rien à quoi me raccrocher.

Mais cet homme a les mots pour me parler.

Avec bonté, inlassablement, il m'explique. Je ne comprends pas encore tout distinctement, mais du brouillard dans lequel je suis engluée émerge une possible interprétation. Il me dit que des forces invisibles avaient agi, contre lesquelles personne n'aurait rien pu tenter.

Des fils invisibles nous reliaient, ma petite Rose et moi, dans un destin douloureux qui avait basculé en tragédie, par-delà les années. Ce discours, je peux l'entendre. Il m'extrait du reproche. C'est un discours d'amour. Il va me sauver.

Comme une toute petite voix, comme un murmure, je laisse lentement se diffuser en moi l'acceptation d'une évidence. Contrairement à ce que je portais plus ou moins consciemment depuis tant d'années, j'accède à la compréhension que je ne suis pas coupable du fait que, n'étant pas morte à deux ans, c'est à ma fille que cela est arrivé. Depuis la découverte de mon agression je me heurtais à la croyance en demi-teinte que ma fille avait été punie à ma place, que d'une certaine manière elle aurait terminé ce que j'avais commencé.

Une croyance en filigrane, fondée depuis l'enfance sur la certitude suivante : quoi qu'il se passe je suis coupable. À laquelle se rajoutait, identifiée clairement et infiniment lourde, la culpabilité de la mère qui n'a pas su protéger son enfant.

J'entrevois doucement émerger une autre possibilité. Une sorte de karma identique, gémellaire, même si l'un n'avait pas été achevé. Une expérience, d'une certaine manière, partagée. Une reliance d'amour au travers d'un vécu de la mort.

Je sais que c'est un peu flou… Que ce n'est sûrement pas l'interprétation de mon psy… Je pense qu'il aurait été très surpris de mes conclusions, que j'ai gardées pour moi, sachant que le karma n'entrait pas dans son système de

référence. Il devait sûrement s’en rapporter à l’éclairage transgénérationnel, mais celui-ci ne m’avait jamais soulagée, bien au contraire.

Peu importe. L’important est que, par-delà ses mots que je n’ai pas entendus tels qu’il les avait dits, je me suis libérée.

Soudain, dans un relâchement du corps et de l’esprit inespéré, voilà que cet aspect inéluctable, l’intervention du destin, et surtout la puissance du lien entre deux âmes qui s’aiment, bien plus que tous les discours entendus depuis des années, allègent ma peine, diluent ma culpabilité.

QUATRE

Superposition.
Un nouveau visage d'homme qui émerge, derrière celui de mon parrain. En colère, lui aussi.

C'est celui d'Alain, grimaçant. En gros plan.
Je reconnais ce moment. C'est le jour de la mort de ma fille.

Il crie : « Je n'en sais rien ! Je ne suis pas sa mère ! »
Me renvoyant ainsi la responsabilité de sa disparition.

Je reconnais sur son visage l'expression fausse que j'avais vue une semaine plus tôt sur le visage de mon parrain.
Le travail avec le psy a porté ses fruits.

Avec horreur, je distingue clairement sur ce visage ce que je n'avais pas su voir à l'époque.
Sa colère vient du fait qu'il prend conscience de sa faute.

En retour, il m'accuse.

Voilà.
Nous y sommes.
C'est là où mon inconscient, depuis des mois, voulait m'amener.
Le dernier visage d'homme en colère contre moi.

Ces hommes me font porter leur faute.
Comme une fatalité.

Et moi, je n’y vois rien.

J’ai cru ce qu’il m’a dit.
Pendant trente-cinq ans.

Il m’a menti.

Il a menti aux gendarmes.
À ma sœur.
À sa famille.
À ses amis.

Avec les années, il s’est menti à lui-même.

Anéantissement.

CINQ

Mai 1977. Je ne me sens pas bien.

Je suis assise dans l'herbe, dans ce jardin de Provence. Il fait un temps délicieux, c'est une merveilleuse journée de printemps. Mais je ne me sens pas bien. Un peu plus tôt, Alain m'a donné un médicament. Une grippe qui commence.

Rose joue à côté de moi. Elle parle aux insectes et aux fleurs. Des iris, aussi hauts qu'elle. Des violettes. Et puis des coccinelles.

J'ai la tête qui tourne. C'est le médicament.

Je suis dans du coton, mais j'aime l'écouter, la regarder, regarder ma jolie petite fille en harmonie avec la nature.

Je suis comblée.

J'aime tellement sa joie de vivre.

Souvent, elle vient vers moi, entoure mon visage de ses bras, y dépose un baiser. J'aime son odeur, sa chaleur, le contact contre le mien de son corps de petite fille heureuse.

Il entre dans le jardin par le grand portail.

Rose l'aperçoit et crie à son oncle : « Coucou, Alain ! »

Je lève la tête et les vois partir vers le fond du jardin.

Lui, le premier.

Rose le suit.

Elle marche à grandes enjambées, d'un air joyeux, les mains dans les poches de sa petite salopette.

Ma jolie.
Ma petite jolie.

Ma tête retombe.
Je me dis que je devrais le prévenir que Rose le suit.
La rivière…

Mais cela me demande un tel effort, la tête me tourne, je suis engourdie par le médicament. Le vertige me met dans un état second. Je vois flou.
J'y renonce.

Et puis ce moment est si doux, plein de paix, de bonheur, de chants d'oiseaux.
J'ai confiance.

Du temps passe.

Je le vois revenir par le portail par lequel il était arrivé un peu plus tôt. Seul.
À ma question angoissée, il répond avec violence : « Je n'en sais rien ! Je ne suis pas sa mère ! »
C'est là que le cauchemar commence.

SIX

Après l’horreur de la découverte, la colère me submerge. Pendant toutes ces années je l’avais considéré comme mon ami. J’avais confiance en lui. Je le connaissais depuis si longtemps. Depuis l’âge de neuf ans.

Il m’a toujours dit ignorer que Rose le suivait. Je sais à présent que c’est faux.

Ce qui apparaît aussi à la lumière en une violente explosion, c’est le souvenir de son comportement la veille au soir de l’accident. Souvenir tellement enfoui dans ma mémoire que j’avais fini par ne plus prendre en compte sa réalité.

Elle prend aujourd’hui tout son sens.

Ma sœur était partie pour deux jours, nous étions seuls dans la maison. Il voulait faire l’amour. Et avait insisté des heures durant. Il avait été très amoureux de moi, mais je lui avais préféré mon mari. Son désir avait tourné au harcèlement.

À minuit, les pleurs de Rose m’avaient sauvée.

Je m’étais enfermée avec elle dans ma chambre.

Il s’est vengé.

Cette porte qu’il a laissé ouverte devant ma fille, il exigeait toujours qu’elle soit fermée. Pour son chien.

Car en plus de la petite rivière, deux routes de campagne assez passantes se croisent à cet endroit.

« Pulsion criminelle inconsciente », disent les psys.

SEPT

Mais je ne peux pas aller parler à Alain. Pas maintenant.
Ce serait comme frapper quelqu'un tombé à terre.

Il a la maladie de Parkinson, dans une forme très prononcée.
Son visage tétanisé se déforme et l'empêche de parler. Il a d'immenses difficultés à bouger, à marcher. C'est un très grand handicapé. Sa souffrance est réelle.
Son corps devenu une prison qui le broie est la résultante de l'énergie qu'il a déployée pendant toutes ces années pour ne pas laisser s'échapper la vérité.

Je dois me calmer. Attendre que ma colère soit apaisée.
Il me faudra un an.

HUIT

J’ai fait changer ta pierre tombale.
Purifier la tromperie autour de ta mort.
Les larmes versées sur un mensonge.

Perché au sommet d’une colline, le petit cimetière provençal desséché par le soleil et le vent vibre dans la chaleur et le chant continu des cigales.

À l’ombre des pins, dans le coin des enfants, une dalle en pierre de Ménerbes remplace maintenant le berceau de fer qui entourait ta tombe. Une dalle de pierre blanche, vierge de toute trahison.

Je m’agenouille sur la dalle, me penche, et pose doucement ma main sur la pierre, comme, autrefois, je le faisais sur toi.

Tu es là…

Je me redresse, et goûte si fort ta présence.
Les larmes aux yeux, je te dis ce que j’ai découvert.
Ton amour brûlant me pénètre tout entière.
Il me lave.

Un mouvement intérieur s’épanouit lentement.
Relâchement du corps et de l’âme.

Face à toi, Rose, dans ta lumière, dans la vérité qui se dit, je reconquiers ma dignité.

NEUF

Une année de maturation, de compréhension. De compassion.

Il fut l'instrument du destin de Rose. De mon destin, de celui de son père, et de nos filles à venir. Cela, il y a bien longtemps que je l'ai accepté. Il fut mis sur ma route pour cette raison et pour nulle autre. Certaines forces sont à l'œuvre, contre lesquelles rien ne pourrait être tenté.

Là où le destin n'a plus sa place, c'est dans son comportement de lâcheté, révélé au grand jour de la clairvoyance. Dans son mensonge. Il avait le choix de dire la vérité. On a toujours le choix d'être honnête. Mais il a laissé la peur le dominer.

En ignorant cette vérité, en le laissant m'accuser de son acte, je me suis consumée. Ajoutées à la douleur de la perte, d'autres émotions me firent rejoindre le fond des enfers.

Enfer de la honte. Quand tu dois dire que ton enfant de deux ans s'est noyée, le premier regard sur toi n'est pas de compassion. Mais d'étonnement – dans le meilleur des cas – que tu ne l'aies pas mieux surveillée.

Enfer du sentiment de la faute. Poison qui lentement s'insinua dans mon couple. L'amour, la passion s'entachèrent, un jour après l'autre, de la sourde culpabilité que je lui infusai.

Enfer du doute sournois quant à ma capacité à protéger mes nouvelles petites filles.

Enfer de l'angoisse de la répétition. Nous savions, mon mari et moi, qu'un enfant est mortel.

Enfer, enfin, de ne pas m'autoriser à vivre ma douleur, à la museler le plus souvent lorsqu'elle se présentait.

Un coupable n'a pas le droit de souffrir.

Et pourtant. Comment juger ?

Qui peut nous assurer que nous aurions le courage d'affronter l'épouvante d'un acte manqué aux conséquences effroyables ? Ne pas avoir fermé la porte sur la rivière a provoqué la mort d'un tout petit enfant : qui peut dire comment nous aurions réagi, lors d'un tel traumatisme ?

Comment puis-je être sûre que j'aurais choisi le courage et la dignité, plutôt que le déni ? La vilenie ?

Je le souhaite, du plus profond de mon cœur, mais je ne peux pas répondre avec certitude à cette question. Personne ne peut penser qu'il se comporterait comme un monstre.

Ce que je sais aujourd'hui, c'est que si ce mensonge a détruit ma vie, celle de mon mari, détruit mon couple au fil du temps, et, à terme, détruit ma famille, il m'a protégé de la haine. Il me semble que j'aurais pu avoir de la haine envers celui qui a tué mon enfant, même si c'était mon ami, en plus d'être mon beau-frère. En ignorant la vérité, j'ai pu épargner mon âme. Et puis avoir traversé mes enfers m'a révélé une force que j'ignorais posséder. S'il ne m'avait pas menti, je ne serais pas celle que je suis. Cette compréhension m'a beaucoup apaisée.

Quand je me sentis prête, j'allai lui parler. Dans le train qui me menait jusqu'à lui, toute colère tombée, je tremblais, mon cœur battait la chamade. J'avais peur de me confronter à ce passé. Peur soudain de sa réaction, lui qui avait été capable d'une telle trahison. L'autopunition qu'il s'inflige m'a bouleversée.

Le soir, mes filles vinrent me chercher gare du Nord. Malgré tout ce que j'ai énoncé, nous avons eu la chance de pouvoir construire une famille pleine d'amour.

Nous avons dîné dans une belle brasserie Art déco. Un repas de fête, entremêlé de rires et de larmes.

Joie intense et chavirement de l'être.

Libération, pour nous trois.

DIX

Ce matin, à mon réveil.
Je te vois, Rose.

Ils t'ont retrouvée.
Ils t'ont sortie de la rivière.
Ils te portent vers moi.

On me fait asseoir dans l'herbe.
On te dépose dans mes bras.

Silence.

Ton corps abandonné, tes vêtements trempés, ton visage glacé, tes yeux clos, ta joue douce, des brindilles et des feuilles dans tes boucles ruisselantes, ta petite main relâchée.
Tout ouverte. En offrande.

Je rentre dans l'image : ta tête légèrement tournée de côté.
Il y a des bulles dans ta narine gauche, comme chez un enfant enrhumé. Elles ont l'air de bouger à cause de la respiration. Elles se gonflent, disparaissent, se reforment.

Je te tiens dans mes bras, tu respires tranquillement.
Mon corps pétrifié redevient vivant.

Mais ce n'est pas ta respiration.
Ce matin, enfin, je laisse le pompier me dire que ce sont tes poumons qui

se vident.

Non, ce n’est pas le pompier, c’est le médecin, je le vois maintenant, je l’avais complètement oublié.

Il s’est accroupi à nos côtés.

Il te tourne la tête, et il dit : « C’est fini. »

Puis il me regarde droit dans les yeux, et ajoute, d’un ton de reproche : « Pauvre gosse. »

J’entends tout ça.

Je l’entends calmement.

Je sais enfin que ce n’est pas ma faute.

Il n’y a plus de torture.

Je caresse doucement ton visage.

Je te serre contre moi.

Pour la dernière fois.

Ce matin, après tant d’années, j’accepte de porter ton corps mort dans mes bras.

ONZE

Il m’aura fallu attendre trente-huit ans.

Si, lorsque j’étais allée le voir, nous avions pu parler de l’essentiel, de Rose, de l’accident, de la mort, de toutes ces choses, il ne lui avait pas été possible d’affronter son mensonge. Ma sœur Claire m’explique à quel point il est important, pour moi mais pour lui également, qu’il le fasse.

L’année d’après, je suis retournée le voir avec Béatrice, ma sœur aînée. Son ex-femme. Il est à présent dans une maison médicalisée. Son état me bouleverse. Je me le rappelle joyeux, en pleine santé.

J’ai essayé de parler. Il a un peu avancé : il me dit que nous sommes tous les deux responsables…

Le temps passe. Un an encore.

Il doit nous libérer.

Tous nous libérer.

Aujourd’hui, enfin, après avoir déployé pendant des jours des trésors de patience et de persuasion, Béatrice m’apporte une longue lettre qu’il a mis un mois à écrire.

Une lettre qui tourne en rond, et dans laquelle se succèdent les justifications.

Mais, au cœur des cinq pages, en lettres majuscules d’une écriture tremblée, ces mots tant espérés, et qui pourtant provoquent une implosion : « JE TE DEMANDE PARDON. »

DOUZE

Le matin qui suivit, je m'éveillai en larmes. Claire sensation d'avoir tenu Rose bien serrée dans mes bras.

Joie profonde.

Soulagement d'une ampleur qui ne peut se décrire.

Tant d'amour.

Et puis cette phrase qui résonna en moi durant toute la journée, mantra de délivrance et de résurrection : « Je n'ai pas fait de mal à ma petite, je n'ai pas fait de mal à ma petite, je n'ai pas fait de mal à ma petite… »

Je n'ai pas fait de mal à ma petite.

TREIZE

J’ai pris mes perles sur la commode, je me suis approchée du miroir. Sans raison, car je sais mettre mes boucles d’oreilles sans regarder. Mon regard a accroché mon œil gauche.

Tout a basculé.

Je vois dans mon œil une douceur d’une pureté incroyable, et j’entends ma petite voix d’enfant murmurer : « Je ne suis pas méchante… » Ce n’est ni une imploration, ni une justification, ni une supplication. Juste un constat.

La petite fille flétrie par la souillure, la femme avilie par l’ignominie disent aujourd’hui leur vérité.

« Je ne suis ni méchante, ni coupable du pire.

On me l’a fait croire, mais ce n’est pas vrai.

Je le sais, maintenant. »

Les larmes me montent aux yeux.

Je me vois.

Je vois qui je suis.

Qui j’étais, en arrivant dans cette vie, avant la première blessure, rayonnante de lumière comme le sont les tout petits enfants ; et qui je suis en cet instant, ayant retrouvé ce rayonnement, maintenant que toutes les couches de souffrance se sont dissoutes. Maintenant que les mots ont été dits et écrits.

Les six derniers mois défilent soudain devant mes yeux.

Je vois clairement comment la guérison du passé m’a permis de mettre un terme à une relation amoureuse débutante dans laquelle je ne me sentais pas respectée.

Je suis lavée du mal des hommes.

Je ne prends plus leur faute.

Je ne prends plus la faute.

La musique qui emplit la pièce accompagne cet instant de grâce, l'embellit, permet à des larmes de délivrance de couler. Je frissonne. Je sais ce que je vis : une fin de karma. Fin de cycle.

Libération.

Je suis en paix.

J'entre en contact avec mon âme, j'ai la sensation qu'elle s'établit en moi plus intensément encore qu'auparavant.

Un bonheur extrême s'installe.

Une incroyable lumière dorée.

Pluie de diamants.

Je me regarde encore dans le miroir.

Je vois cette femme que je connais, pourtant c'est comme si je me découvrais. Un amour spontané emplit mon cœur, monte en moi comme une onde bienfaisante, je ressens tant d'amour pour celle que je suis, pour mon parcours, pour les épreuves dépassées, pour les pardons que j'ai su donner, aux autres et à moi-même, pour l'insurmontable que j'ai pu maîtriser.

Pour l'amour que j'ai donné.

Je me regarde, et je m'aime. Simplement.

La chaleur de cet amour nourrit mon cœur, mon corps, me fait vibrer intensément.

Mon champ énergétique s'expanse avec douceur.

Enfin.

Je suis sortie de la négation de moi-même.

J'ai découvert et mis en place l'amour de moi.

La reconnaissance, l'estime et la confiance en moi.

L'amour de moi.

Oui, c'est bien ça.

PARTIE II

À Guanyin,
Toi qui bénis mes séances

Rien.
Ne rien faire.
Être. Juste être.
Être là.

Capter la transparence.
Fluidité de l’instant.

Immobilité.
Suspension du temps.

Silence.

Recevoir l’onde qui transperce.

Le cœur s’ouvre.
Le cœur s’ouvre.
Le cœur s’ouvre, si grand.

Lumière.

Flottement.
Liquidité.
Le cœur se déverse.

Bonheur.
Le cœur déverse des flots de fleurs, de petits cœurs, d’étoiles, par brassées,

comme un dessin d’enfant.

Amour.

Accueillir l’onde, encore.
Elle sait où aller. Doucement, elle ouvre ce qui était resserré.
Avec sûreté, elle trace son chemin, comme l’eau soudainement afflue dans le lit d’un torrent asséché.
L’eau de vie qui guérit.
L’eau de vie qui sourit.

Force.

Mes mains posées sur une poitrine, un ventre, une tête, des pieds. Je suis là.
Tu peux t’abandonner.

Toi qui pleures en silence, laisse-moi te vider de ta peine.
Toi qui contrôles tout car la souffrance t’a rigidifié, confie-moi ta dureté.
Toi qui as si froid dans ta solitude, laisse-moi te réchauffer.
Toi qui t’es perdu en route, laisse-moi te guider.
Comme un berger, je viens te chercher.
Te ramener.

Je t’accompagne.
En ce moment précis, je te soigne.

Solidité.

Dialogue.
Mon corps et l’onde d’amour.
L’onde d’amour dans ton corps.
Mon être. Le tien.

Mon cœur et ton cœur, apaisés.
Ton corps, apaisé.

Ton être pacifié.

INTRODUCTION
À LA SECONDE PARTIE

J’avais cru en avoir fini avec l’écriture. Pas exactement l’écriture, en fait, puisqu’avant la publication de mon livre précédent j’avais entamé la rédaction d’un roman, laissé de côté par manque de temps. L’idée d’y revenir un jour était présente, en demi-teinte, idée qui me faisait plaisir, nourrissait ma partie créative sans impératif de date et, plus agréable encore, aucune obligation de résultat. Mais l’écriture d’un témoignage concernant ma pratique, pour moi, c’était fait.

Me voilà pourtant devant mon ordinateur, à nouveau habitée par cette envie de faire connaître, de faire comprendre, de partager mes découvertes, mes étonnements, mes émerveillements.

Je m’engage dans une nouvelle aventure qui, je le sais, me demandera du temps, de la détermination, de la persévérance ; une sorte d’hibernation, aussi, pour rester centrée sur ce projet qui se dévoile en même temps qu’il s’écrit, et me donne déjà tant de joie que la gratification en vaut amplement l’effort.

L’idée de ce nouveau livre est de raconter, comme un fil se déroule au rythme d’expériences vécues personnellement et de séances individuelles avec des patients, ce que peuvent vivre nos âmes. D’écrire une sorte de reportage sur ce qu’elles expérimentent, depuis l’émanation de la Source, la descente en incarnation, la conception, la gestation, puis la naissance, l’enfance, l’adolescence, l’âge adulte, la maladie, le décès, les vies antérieures, et enfin l’interaction avec les animaux et les autres mondes.

Dans son livre *Accompagnement d’âmes*, Marie Lise Labonté rapporte cet enseignement : « La portion céleste de l’âme est l’essence divine de l’individu. L’âme est une parcelle du Divin “descendue” dans l’évolution ; elle est le principe Divin qui soutient l’évolution de l’individu dans la nature.

La portion terrestre de l'âme est l'âme de l'individu en évolution dans la manifestation ; l'individualité de l'âme se développe et contribue à l'évolution et à la croissance des parties mentale, émotionnelle et physique de l'être. »

Je m'occupe de la partie terrestre de l'âme, car c'est elle qui, engluée dans l'oubli d'elle-même et dans la « personnalité », se retrouve parfois en grande souffrance. C'est elle qui nécessite des soins.

Dans le domaine si particulier du subtil, il peut être facile de comprendre le sujet, mais pas forcément de le ressentir de manière intime. Souvent, certains *comprennent* ce qu'ils lisent dans les livres d'enseignement ou les manuels pratiques, mais ils ne le *ressentent pas en eux-mêmes*. Le partage d'expériences au travers de témoignages vécus peut faire comprendre la vérité de façon plus proche, car plus émotionnelle. Mon intention est d'aider les lecteurs à réveiller leurs connaissances enfouies. De permettre à leur intelligence intérieure – celle qui ne dépend pas de l'analyse mais de l'intuition – de reprendre sa place, et d'autoriser ainsi une transformation de leur être. Ce souhait qui pourrait sembler présomptueux m'est dicté par les chaleureux retours des lecteurs de mon livre précédent, qui vont dans ce sens.

Il m'arrive aussi de recevoir ce genre de commentaires rassurés : « Vous avez bien les pieds sur terre, vous êtes équilibrée. » Dans ce nouvel ouvrage, je le suis tout autant, même si j'aborde des thématiques moins connues, qui pourraient faire penser le contraire. Je dis ce que je vois, ce que j'entends, et ce que j'ai vécu. Il se trouve que parfois je découvre des choses qui sortent vraiment de l'ordinaire !

Bien sûr, je prends le risque, en les racontant, de choquer et de perdre toute crédibilité. Mais je prends ce risque avec tranquillité.

Depuis que je suis devenue médium – il y a maintenant une vingtaine d'années –, puis que je me suis mise à soigner, j'apprends. Chaque jour ou presque, ma connaissance des domaines de l'invisible s'enrichit. Dès lors, il m'apparaît évident de transmettre, pour que cette connaissance se diffuse.

Tout ce que je décris dans ce livre s'appuie sur un socle solide : la mise en œuvre de ce que l'on appelle les capacités extrasensorielles. La clairvoyance (flashs visuels ou déroulé d'images comme au cinéma), la clairaudience (écoute de messages), la clairsentience (sensation, ressenti dans mon propre corps), parfois, aussi, la clairolfactivité (odeurs qui se présentent : fleurs,

encens, parfum précis d'un maître), et la clairconnaissance, enfin, (*savoir*, sans l'ombre d'un doute) se succèdent ou se superposent pour donner accès à de nombreuses informations.

Au fil du temps, j'ai compris que nous sommes un ensemble composite, constitué de multiples strates d'expériences de provenances différentes, qui s'interpénètrent et coréagissent.

La première strate est imprégnée de ce que nous avons vécu lors de notre conception, notre gestation et notre naissance ; elle est nourrie par la deuxième : les expériences de notre lignée (le transgénérationnel dont nous sommes porteurs). La troisième couche est enrichie et vitalisée (ou amoindrie) par nos expériences de vie jusqu'à aujourd'hui, c'est-à-dire notre histoire consciente, celle que l'on peut raconter. Enfin, tout cela est teinté par la multiplicité des expériences de nos vies antérieures, ainsi que par celles que nous vivons dans d'autres mondes.

Sans oublier évidemment nos expériences dans les plans de « l'entre-deux-vies », que l'on peut placer en amont de la conception. Notre corps énergétique sait tout cela puisqu'en lui résonne chaque élément de notre histoire.

Mais au niveau conscient, à part notre parcours de vie, nous avons tout oublié de cette richesse d'expériences.

La grande difficulté, c'est le processus d'amnésie qui frappe les âmes quand elles reviennent sur terre. Nous oublions *tout*. À commencer par notre vie de bébé et notre petite enfance.

Ce livre revient aussi sur notre mémoire oubliée.

Toutes les réflexions et commentaires que je m'autorise à faire sont fondés sur des expériences personnelles, appuyées sur ma recherche spirituelle et sur l'enseignement des maîtres que je reçois, seule ou lors des séances. Je ne parle que de ce que je connais. Les extraits des livres que je cite à l'appui sont toujours une illustration de ce que j'ai vécu, ou compris par moi-même. Cet ouvrage, comme le précédent, est bien un témoignage.

Les informations reçues lors des séances nous étant offertes dans le but de guérir une souffrance, la plupart des récits sont colorés par des évènements ayant blessé l'âme et le cœur des personnes. Il va sans dire que mon choix

s’est porté sur des cas assez impressionnants, peu courants, de préférence aux plus ordinaires. Ce choix ne relève pas de l’exhibitionnisme. Je souhaite seulement montrer qu’une merveilleuse source de guérison nous est accessible, dès lors que notre cœur est ouvert à l’énergie qui vient nous traverser, que nous faisons taire notre mental, et que nous laissons de côté tout souci de rationalité.

La médecine officielle nous a habitués à penser que les maladies sont dues à un virus ou à des bactéries. Oui, bien sûr. Mais pourquoi avons-nous « attrapé » ce virus, et pas notre voisin ? C’est parce qu’il existe des causes plus profondes, énergétiques, émotionnelles ou spirituelles. *Personnelles*. C’est là qu’il faut agir : en amont. Traiter le symptôme ne suffit pas. D’ailleurs, la médecine est démunie devant certains cas. Elle essaie d’aider ces patients avec des traitements chimiques qui ne fonctionnent pas et ont bien trop d’effets secondaires délétères. Il en va de même assez souvent dans l’approche de la psychologie traditionnelle : l’éventail n’est pas assez ouvert. Si l’on se prive, en raison de croyances limitantes, de l’accès à une source spirituelle ou à une approche spatio-temporelle différente de celle qui prévaut habituellement, on peut passer à côté de l’origine du mal-être, et tourner en rond pendant longtemps.

C’est en amont, encore une fois, dans cet espace précis d’une connexion avec des facettes de notre être autres que la simple biologie ou le rapport à papa et maman, des facettes secrètes, inaccessibles en temps ordinaire, qui nous mettent parfois en lien avec le pur « extraordinaire », que les thérapeutes ayant accès au caché, à l’inconnu, ceux qui laissent les grands soigneurs de l’invisible diriger le soin, peuvent aider.

Car, lorsqu’est trouvée l’origine première, qu’elle est mise en lumière, enfin peut s’épanouir l’ouverture à la guérison. Si elle n’est pas immédiate, cet accès à la vérité permettra aux médicaments d’agir bien plus efficacement. Une collaboration entre le médecin et nous s’installera, pour le bien des patients. Collaboration connue, ou non, du médecin, en fonction de son degré d’ouverture, et donc de ce que le patient osera lui dire.

Je ne voudrais pas donner à penser que je peux tout guérir. Personne ne le peut. Encore une fois, j’ai fait le choix de raconter des séances souvent spectaculaires non pour me mettre en avant, mais pour montrer que ce type de guérison est possible. Mais je souhaite être claire : je n’accomplis rien

seule. Il y a aussi la part du patient. Elle représente cinquante pour cent. C'est un travail à deux. (Je ne parle pas des accompagnateurs invisibles.) Si l'on est dans un état d'esprit immature, que l'on souhaite être guéri sans donner un peu de soi-même, il sera difficile, voire impossible, pour le thérapeute d'avoir accès aux informations qui permettent une délivrance profonde. Toutes les personnes dont je raconte l'histoire étaient dans un état d'ouverture, d'acceptation et de confiance. De prise en charge d'eux-mêmes.

Aujourd'hui, enfin, les consciences s'ouvrent. De plus en plus nombreux sont ceux qui vivent d'immenses ouvertures leur donnant accès, en une ou deux années, à des niveaux que l'on n'atteignait pas en une vie entière auparavant. C'est pourquoi dans ce livre je privilégie ce qui enseigne le plus, ce qui permet de progresser. La base, de plus en plus de personnes la possèdent.

Il me semble que le fait d'avoir accès à tout cet extraordinaire explique pourquoi je n'ai pas de « spécialité » : les maîtres m'utilisent en fonction des besoins rencontrés.

Je souhaite ajouter quelques mots concernant les témoignages de thérapeutes. Pour les auteurs que nous sommes, le positionnement n'est pas si facile à trouver. Il nous faut installer un équilibre entre le désir sincère de transmission et ce qui nous semble un étalage narcissique. Bloqué par ces contradictions, le manuscrit de mon livre précédent était resté dix-huit mois sur une étagère de ma chambre avant que je le poste. J'ai la chance d'être éditée pour la deuxième fois par des personnes merveilleuses, qui m'accordent leur confiance. C'est un immense confort que de les entendre me dire : « Dis tout. Ne te censure pas ! » J'ai mis ce conseil en pratique.

Mon intention est d'aider à ouvrir les consciences, mais aussi (grâce à la liberté que je m'autorise dans le choix des sujets) d'offrir la preuve que l'on peut approcher avec le cœur différentes réalités, tout en restant une personne ordinaire.

J'aurais pu appeler ce livre : « Expérience d'une soigneuse, le retour ». J'ai préféré *Splendeur des âmes blessées*. Car ce titre reflète ma réalité quotidienne. Chaque jour, j'entre en résonance avec les blessures profondes de ceux qui viennent chez moi pour recevoir un soin. Notre âme est splendide et éternelle. Mais en chacun de nous gémissent, pleurent ou grondent des

parts blessées.

Comme un chirurgien sait réparer l'intime de nos corps, comme un médecin sait redonner la santé, comme un psychologue sait écouter et nous remettre dans le rail du « bien-aller », mon travail est de soigner. Dans mon approche, c'est l'âme qui me livre ses secrets.

Apaiser ce qui souffre, redonner un sens au chemin, soulager le corps, calmer, adoucir permettent à notre âme de retrouver sa lumière, celle qui, lors d'une séance, se met souvent à irradier. À resplendir. Parfois, même, à flamboyer.

Là se révèle la splendeur qui réside en chacun.

Splendeur, aussi, des mondes invisibles. Des êtres lumineux qui nous guident. Comme celle de notre soi divin entraperçu ou retrouvé.

Splendeur de notre humanité qui se cherche, se guérit, se libère. Splendeur de tous les jours, des instants de bonheur que l'on vit à regarder le ciel et à se rappeler. Splendeur d'être en vie sur terre, dans un corps de chair qui aime, désire, donne et reçoit dans un mouvement constant, en lien intime avec notre âme, elle-même interface de l'infiniment grand.

Splendeur des regards, à la fin des séances.

De la paix retrouvée.

Cette splendeur, de tout mon cœur je vous l'offre au travers de mes mots, en émettant le vœu qu'elle s'épanouisse en vous, qu'elle illumine un espace plus magnifique encore, qu'elle déploie les chemins du souvenir de la vôtre, de qui vous êtes vraiment, derrière les innombrables voiles nous maintenant dans la dualité.

De tout mon cœur, je vous l'offre.

La petite fille

Un jardin immense, au printemps.
Une immense, immense pelouse vert vif.
Au milieu, seule, une toute petite fille.
Accroupie dans l’herbe, très appliquée, elle cueille un minuscule bouquet.

Soudain, elle s’arrête dans son mouvement.
Elle relève son visage.
On dirait qu’elle écoute un oiseau.
Qu’elle regarde un nuage.
Ses yeux reflètent une douceur poétique.
Elle sourit.

Accroupie, sa jupe claire enveloppant ses genoux, ses cheveux blonds brillent au soleil d’avril, son bouquet en suspens dans sa toute petite main. Quelques pâquerettes, deux violettes, trois boutons d’or.
Elle ne bouge plus, immergée dans son monde intérieur.

Tous les enfants du monde peuvent être vus dans ce genre d’attitude. Immobilité. Attention dirigée ailleurs.
Bonheur.

Cette petite fille, c’est moi.
Ce n’est pas un nuage qui me fait lever la tête.
Ce n’est pas un oiseau que j’écoute.

C’est un « monsieur », tout rose, tout mauve.
Transparent.

Magnifique.

Il vient de descendre du ciel et s’est installé, un genou dans l’herbe, face à moi. Il émane de lui un très doux parfum.

Je le connais très bien, et je l’aime.

Rayonnant de lumière, il me parle, il me parle longtemps, avec une infinie douceur.

Il me remplit d’amour.

Puis, avec un lumineux sourire, légèrement, il s’envole.

Thérapeute

À l’exception de ce joli souvenir, réapparu inopinément l’année de mes quarante-cinq ans, je n’ai de mon enfance aucune réminiscence concernant la relation aux mondes de l’invisible, pourtant si active chez les petits.

J’aurais dû normalement faire partie de la liste de ceux dont l’enfance est émaillée de visions, sensations, paroles ou actions qui laissent les parents perplexes, faute de pouvoir les expliquer. (Sauf, bien sûr, si les enfants s’inscrivent dans une lignée reconnue de médiums ou de guérisseurs, ce qui simplifie tout.)

Dans mon histoire, tout fut étouffé à l’âge de deux ans, à la suite d’un traumatisme important, suivi d’une amnésie totale, qui bloqua pendant quarante-deux années tout contact avec les réalités se situant au-delà de la nôtre. Il me faudra atteindre l’âge adulte pour découvrir – le choc fut important – que j’étais porteuse de facultés médiumniques, et que de plus il m’était facile de soigner à distance. Le choc fut important, mais la joie, immense. Ne sachant si cette nouvelle manière d’être allait perdurer, je me mis à pratiquer aussi souvent qu’il m’était possible de le faire, me laissant guider par mon intuition tout d’abord, puis, au bout de quelques mois, par un maître de l’invisible venu m’enseigner.

Plus tard, une rencontre avec une thérapeute me fit comprendre que je devais rencontrer les gens, les recevoir chez moi, et les soigner en imposant les mains. Ce qui induisit un changement considérable dans l’approche de mes soins.

J’ai toujours considéré que j’avais eu beaucoup de chance. Non pas de récupérer mes facultés de soigneuse, je pense que l’heure, tout simplement, en était arrivée. Qu’il me fallait enfin me raccorder à mon patrimoine, réactiver la part profonde en moi, celle qui constitue mon essence, et que j’ai

tant utilisée au fil du temps et de mes vies passées. Celle en moi, si l'on s'en réfère au classement par familles d'âmes, qui fait partie des thérapeutes.

Car voilà bien l'évidence : on ne devient pas guérisseur. On naît ainsi. On l'est, de toute éternité.

La chance que j'ai eue, selon moi, c'est de ne jamais avoir eu peur de ce changement qui me transformait tout entière. De ne pas avoir douté de ma santé mentale, de ne pas m'être laissé influencer par le discours dévalorisant ce qui n'est ni rationnel ni explicable, de ne pas non plus avoir estimé que ce qui m'arrivait ne concordait pas avec le milieu social dans lequel j'évoluais. Bien au contraire, ma chance aura été de pouvoir m'accorder la liberté de me lancer avec un pur enthousiasme dans une aventure totalement inconnue.

Sur le plan personnel, ce ne fut pas aussi simple. Cet aspect de ma vie n'a pas aidé les choses. Mêlées à des difficultés de couple ordinaires, les conséquences en furent une explosion. J'ai posé un acte d'une douleur impensable. Trois mois avant mes cinquante ans, j'ai quitté mon foyer. Mon mari, mes filles et moi l'avons très cher payé. Après un long chemin pour chacun d'entre nous, nous avons retrouvé la paix. Notre histoire s'est réparée. Les liens brisés se sont solidement retissés.

La souffrance fait partie du parcours des guérisseurs. À ce jour, tous ceux que j'ai rencontrés ont acquis une expérience approfondie de la douleur, chacun à sa façon. Expérience qui leur permet d'accéder au cœur de leur pratique en vivant la compassion, grâce à une intime connaissance et à la compréhension.

La souffrance fit partie de ma vie, tantôt occultée mais grondant sourdement, tantôt d'une acuité effroyable, tellement diverse dans ses nombreux aspects que le psychothérapeute avec lequel j'ai travaillé pendant deux ans me répétait que c'était un miracle que j'aie pu garder ma raison. J'en fus passablement ébranlée, mais également assez réconfortée, car cet homme d'une très grande expérience me permettait d'ouvrir calmement les yeux sur ma réalité. Pourtant, devenir folle… voilà bien une peur qui ne m'avait jamais effleurée.

Si, lorsque je suis devenue médium, je n'ai pas échappé aux moments d'incertitude qui font partie de notre apprentissage, ils étaient toujours en lien

avec ma capacité à transmettre au mieux les informations qui m'étaient données : j'ai eu la chance de ne jamais douter de mes fonctions mentales. Je sais bien aujourd'hui qu'un psychisme traumatisé à de nombreuses reprises est très fragile, et que mon thérapeute, qui ne s'en référait pas uniquement à la médiumnité, avait raison.

Je pense que c'est à l'être en moi qui sait soigner que je dois d'avoir été préservée (même s'il s'est révélé assez tard dans ma vie, il existait, sous une forme latente). Il me semble qu'une forme de solidité est enracinée très profondément en nous, celle qui nous permet de soulager les blessures psychiques de nos patients, au point qu'il en reste toujours, malgré nos épreuves, un petit quelque chose qui nous permet de nous sauver.

Ma vie a complètement changé de cours lorsque j'ai pris la décision de m'engager totalement dans ce qui est devenu mon métier. Très simplement, voici pourquoi c'est un métier, et non un bénévolat : je dois compter seulement sur moi pour vivre, et non plus sur mon homme.

Depuis, je suis en profond accord avec moi-même. Recevoir les gens, les écouter, entrer en empathie avec eux. Il arrive qu'au cours d'un soin une intense communion puisse s'installer. Poser mes mains, ressentir, lire en eux. Les rassurer.

Avec l'aide des maîtres qui me guident, apaiser les peurs, dénouer les blocages. Les aider à se relier à leur part spirituelle, grâce à leur conscience réharmonisée. Découvrir des vérités cachées, qui libèrent leur vie actuelle. Les rééquilibrer. Les voir retrouver la joie d'être, d'entreprendre des projets.

Soulager les corps.

Mais c'est leur être profond que j'ai le plus la sensation de soigner, en leur permettant de retrouver un contact avec leur unité. Mon approche se situe dans le fait de pouvoir transmettre dans les espaces corporel, émotionnel, mental et spirituel des vibrations de très haute fréquence qui permettent d'installer la paix et de soulager les maux.

J'assume le terme de guérison spirituelle.

Maîtres

L’épisode que je vais rapporter maintenant, je n’avais pas osé l’inclure dans mon livre précédent. Il me semblait m’être suffisamment dévoilée, je craignais d’en faire trop, de lasser. Et puis, c’est une aventure tellement intime que j’avais du mal à l’exprimer.

Je compris très vite après la parution du livre que ce choix n’avait pas été le bon. Les lecteurs ont l’esprit tellement ouvert, c’est un vrai bonheur, on peut tout leur raconter. Beaucoup d’entre eux ont vécu des expériences très fortes et sont heureux de pouvoir les revisiter par le biais d’un ouvrage ; d’autres ont envie qu’on leur dise *tout*, comme une autorisation implicite qui leur serait donnée. Pouvoir un jour vivre par eux-mêmes l’un de ces moments qui les font tant rêver… Certaines personnes m’ont raconté avoir enfin pu accueillir une rencontre avec un membre de leur famille décédé, parce qu’à la suite de la lecture de mon livre toute peur s’en était allée. C’est ce type de retour qui donne une légitimité. Alors je me suis décidée. Voici l’un des plus beaux épisodes de mon parcours de soigneuse, un de ceux qui m’ont le plus touchée.

Je dois, pour commencer, souligner une évidence : dans le domaine scientifique, nous admettons très facilement l’existence de dimensions invisibles. Chacun le sait, dans l’échelle des couleurs il y a longtemps que la science a dépassé les limites du connu. En deçà du rouge existe l’infrarouge ; au-delà du violet vibre l’ultraviolet. La médecine a conçu et fabriqué des instruments pour les utiliser. Elle a découvert il y a des décennies l’existence des rayons X, dévoilant l’intérieur de nos corps.

Dans la gamme des sons, nous savons utiliser les infra et les ultrasons (pourtant, au contraire des animaux, nous ne les entendons pas). Nous ne pouvons pas vivre sans radio, télévision, ordinateur, smartphone et tablette ; nombreux sont ceux qui utilisent un four à micro-ondes. Nous sommes très à

l’aise avec le fait que nos sens sont limités et que nous ne pouvons pas tout voir, entendre ni comprendre. Nous reconnaissons bien volontiers que la technologie moderne découvre sans cesse de nouveaux champs du réel, et qu’une infinité d’autres sont inévitablement appelés à se révéler. Bien que ces domaines nous échappent complètement, cet invisible-là ne nous pose aucun problème. Il ne viendrait à l’idée de personne aujourd’hui de traiter les scientifiques de « délirants ».

Curieusement, dans nos sociétés occidentales, il n’en va pas ainsi dans le domaine du vivant. L’éventualité de l’existence d’êtres que nous ne voyons pas et qui nous seraient supérieurs n’est pas admissible, sauf dans le cadre des religions. Et pourtant… L’être humain, malgré son immense intelligence et l’ouverture de sa conscience, n’est pas l’aboutissement de la création. Dans les plans visibles, oui. Dans l’invisible, il n’en est rien. Il représente seulement un stade, une manifestation de la vie, en chemin vers une évolution que rien ne peut arrêter.

Les plans de manifestation situés au-dessus du nôtre ont une fréquence vibratoire extrêmement élevée. Tellement élevée qu’ils en sont invisibles. Des êtres infiniment plus évolués que nous y vivent. Ils vibrent à cette même fréquence, et sont donc eux aussi invisibles pour la plupart des humains.

Cela ne veut pas dire qu’ils n’existent pas.

De même, nous ne voyons pas les êtres vivant dans les plans de basse fréquence, mais ils sont bien réels, bien qu’il n’y ait à ce jour aucun instrument de mesure apte à en donner la preuve tangible. Il n’y a pas encore eu – comme le microscope électronique pour l’atome et la cellule, le scanner et l’IRM, ou le télescope Hubble pour les plus belles photos de l’univers qu’il nous soit donné de découvrir – l’invention d’un matériel ultra-perfectionné qui nous permettrait d’avoir une *preuve scientifique* de la réalité d’êtres plus subtils ou plus denses que nous.

Heureusement, pour d’innombrables personnes sur terre, il n’est besoin d’aucune preuve puisqu’ils les voient et communiquent avec eux très naturellement. Dans ce domaine, nos propres sens humains, lorsqu’ils sont développés, sont plus performants. Car alors ils sont en connexion avec nos corps spirituels, extraordinairement plus subtils que n’importe quel instrument de mesure.

Dans les plans supérieurs de la réalité, insaisissables pour l'œil et l'esprit du grand nombre, vivent (entre autres) des êtres spirituels qui ont pour vocation d'interagir avec nous, afin de nous guider et de nous protéger. Souvent, et non sans raison – même si la réalité est un peu plus complexe –, nous les appelons nos anges gardiens. Il existe aussi des êtres dont la mission est de soigner. Ce sont les grands thérapeutes.

Comme Manon, venue me guider à mes débuts, dont l'éblouissante rencontre m'avait fait comprendre l'impensable : sans vraiment me rendre compte de ce qui s'était passé, j'étais devenue médium. Grâce à une subtile interaction entre nous, je pouvais soigner à distance.

Je sais que le terme médium est souvent utilisé pour désigner les personnes dont la spécificité est de savoir se mettre en relation avec les défunts, mais il me semble que ce mot a un sens plus large. Pour moi, il définit tous ceux qui sont des intermédiaires entre les différentes dimensions, qui savent se glisser de l'autre côté du voile pour en rapporter des informations, des guidances ou des énergies de soin.

Manon, lumineuse, transparente, toute de douceur, de beauté et de paix, se dessina face à moi un jour béni, alors que je pratiquais un soin à distance. Je compris avec beaucoup d'émotion qu'elle avait été présente depuis ma première expérience. Toutes les questions que pourtant je ne m'étais jamais posées, puisque j'avais toujours tout laissé se produire avec une confiance absolue, s'imposèrent dès lors que je la rencontrai, et obtinrent des réponses. Ce fut une rencontre exaltante. Elle dirigea mes séances pendant plusieurs années.

Tous ces êtres merveilleux, guides, anges, thérapeutes de l'invisible, êtres d'autres mondes, je les appelle les maîtres (même s'il y a des énergies féminines parmi eux), pour simplifier. Ma compréhension de leur nature a évolué mais je continue, par respect, à utiliser ce terme. En ce qui les concerne, la notion de surnaturel ne me paraît absolument pas appropriée, car j'ai compris depuis longtemps qu'une fois tiré le grand rideau ce que nous voyons est tout aussi naturel que le réel auquel nous sommes habitués. Bien que naturelle, chacune de ces exceptionnelles rencontres est sacrée.

J'ai prononcé mon engagement envers les maîtres quelques années après la rencontre avec Manon.

Au début de l’été 2001, j’avais participé à un événement passionnant. Plusieurs journées de conférence réunissant différents intervenants internationaux avaient été organisées, sur le thème du changement de conscience. Dans ce contexte, une jeune femme avait animé une courte méditation pour l’immense assemblée, et j’avais été tellement touchée par la douceur de ce moment que j’avais décidé de me joindre à la méditation hebdomadaire qu’elle organisait dans les salons d’un hôtel parisien. Les cinq années passées avec son groupe de méditation furent incroyablement riches d’expériences et d’enseignement.

Au fil du temps, la fréquentation de ces personnes me fit découvrir une nouvelle méthode de travail : je les entendais souvent parler de stages ou d’ateliers. Renseignement pris, c’était cette jeune femme hors du commun qui les animait.

Le premier stage auquel je choisis de participer, absolument passionnant, dispensait un enseignement théorique et pratique sur les corps énergétiques. Pour la première fois, des mots étaient posés sur ce que je pratiquais depuis plusieurs années, donnant un sens précis, des explications claires aux sensations que j’éprouvais et aux actions que je posais.

Une confirmation évidente, validant ce que je connaissais. C’était grisant. L’effet de groupe permettait une intensification très aisée de la fréquence vibratoire, nous pouvions aller très vite, très haut. Jusqu’à ce jour, j’avais été seule, découvrant au fur et à mesure, accroissant mon potentiel selon ce qui m’était dicté intérieurement ; grâce aussi à des rencontres majeures, comme celle de ma bien-aimée Manon. Jamais je ne m’étais posé de question, tout m’avait toujours paru évident, éveillant une impression de retrouvailles avec un moi très ancien.

Dans le contexte de cet atelier, une nouvelle donnée intervenait. À la faveur du nombre de personnes, je « gagnais du temps » et montais en puissance bien plus rapidement. Se retrouver avec d’autres, dans un travail de groupe dont les participants possédaient des niveaux de développement différents, était nouveau, délicieux, et très stimulant. Des exercices spécifiques nous étaient proposés, destinés à accroître notre taux vibratoire et à affiner notre lien à nos centres, corps et champs énergétiques. Cela m’était extrêmement facile, je réussissais à tout faire rapidement. Tout allait bien. J’étais ravie.

Soudain, alors que j'étais assise en silence, les yeux fermés, savourant à l'extrême ce que je vivais, je vis un large espace brillant s'ouvrir face à moi, dans l'espace compris entre ma tête et le plafond. Plusieurs êtres en robe blanche m'apparurent.

Formant un demi-cercle, ils baignaient dans une lumière radieuse, pétillante, scintillante. J'avais presque la sensation de pouvoir l'entendre crépiter, comme les bâtonnets que l'on allume sur les gâteaux d'anniversaire. L'énergie émanant d'eux était incroyablement, incroyablement bienveillante. Je fus bouleversée.

C'était fascinant de les contempler, d'être pénétrée de l'amour immense dont ils m'enveloppaient. J'avais l'impression que le son avait été coupé : je n'entendais plus rien de ce qui se passait dans la pièce. Ne restait qu'une sensation, un peu difficile à décrire, d'un présent absolu mêlé à l'éternité.

La stupéfaction aussi, dans cette compréhension qui se faisait jour lentement, que de tous les participants de l'atelier, c'est vers moi seule qu'ils dirigeaient leur attention. Le choc passé, je restai immobile, le cœur battant, dans la vibration sublime de cette bulle de lumière et de ses occupants, soucieuse de ne pas rompre le contact, totalement déconnectée de l'exercice proposé dans le cadre du stage, mais intensément centrée sur leur présence. J'avais l'impression d'avoir quatre ans tant la sagesse et la connaissance émanant d'eux étaient grandes.

Et c'est à moi, petit enfant ignorant, qu'ils demandèrent, en se penchant dans ma direction avec une infinie douceur : « Acceptes–tu de travailler avec nous ? » La réponse jaillit, avant que je puisse comprendre ce qui m'arrivait : « Oui ! »

Oui, du plus profond de mon être, même si j'en ai le souffle coupé, même si je trouve insensé que vous me le demandiez à *moi*, même si je ne me sens pas du tout à la hauteur, même si je ne sais pas du tout comment faire, même si, même si… OUI ! Un milliard de fois oui ! Et… MERCI !

La vision s'estompa, en une lente dissolution.

Aujourd'hui encore, en racontant ce qui fut pour moi une des plus belles initiations, les larmes me montent aux yeux. J'aimerais tant pouvoir faire ressentir la qualité d'amour dont nous sommes littéralement inondés lorsque les maîtres, sortant de leur dimension vibratoire supérieure, se manifestent et se présentent à nous. Aucune notion de hiérarchie, nous, là-haut, toi, en bas.

Ils se comportent comme si nous étions leur égal, et il me faudra bien du temps pour pouvoir accéder à l'intégralité de cette évidence : nous sommes, nous aussi, des êtres de lumière, rayonnant et œuvrant dans une autre dimension. La seule chose, c'est que, dans notre conscience ordinaire, nous vivons les limitations dues à notre corps de chair. De ce fait, nous avons très souvent de nous-mêmes une désastreuse opinion…

Au même titre que pour tout ce qui s'était déjà produit dans ce domaine de ma vie (domaine qui prenait de plus en plus d'espace), l'inimaginable et le normal, inextricablement, se mêlaient. Inimaginable que les maîtres me demandent ma collaboration. Et pour autant… normal.

Oui, normal, comme suite logique à ce que j'avais déjà vécu, à ce que je ressentais vibrer en moi, à cette adéquation parfaite avec les plans de l'invisible, et à la certitude que j'allais bientôt devenir thérapeute à temps complet.

Inimaginable qu'ils me demandent mon autorisation. Cependant, j'ai pu à maintes reprises constater par la suite leur incroyable délicatesse : les maîtres ne font jamais rien sans notre plein accord. Ils laissent entière notre liberté de choix. Leur amour est si puissant qu'il avait parlé directement à mon cœur ; il n'y avait pas eu en moi le moindre espace d'hésitation. Ce qui n'avait pas empêché une intense émotion. Ma gratitude était si grande.

En lisant *Le Chamane & le Psy*, de Laurent Huguelit et Olivier Chambon, j'ai découvert ce passage passionnant : « Ce sont les esprits qui choisissent la personne qui sera chamane. […] La personne qui sera appelée recevra un " message " qui sera clair pour elle. […] Traditionnellement, les gens qui sont appelés par les esprits savent pourquoi ils sont appelés. Ça peut être lié à la famille, mais ça peut également être quelque chose qui tombe du ciel. Il est souvent dit que les chamanes se font foudroyer. »

Je ne suis pas formée au chamanisme, mais au travers de ce que je lis ou de ce que l'on me raconte, il m'a toujours semblé que ma pratique s'en approche par de nombreux aspects. Ce jour-là, « quelque chose qui tombe du ciel » m'avait en effet foudroyée !

Transformateur

Depuis ce jour, les maîtres m'accompagnent.

Dans ma vie quotidienne, je ressens leur amour, leur guidance, leur invisible protection. Je leur consacre toujours un moment de mes journées, moment de douceur, d'échange et de ressourcement profond. Je dois préciser qu'il m'a fallu un peu de temps pour accéder à un état de total abandon. Tout un travail intérieur pour changer de posture, faire grandir le « petit enfant ignorant », être dans la simplicité, et arriver à la reconnaissance de moi-même.

Une fois la confiance totalement installée, je pus vivre la relation comme un partenariat. J'ai découvert récemment, grâce à Marie-Pierre Dillenseger, auteure du livre *La Voie du feng shui*, le concept de « noble céleste », issu de la tradition chinoise ancienne. Le noble céleste est l'équivalent de notre ange gardien, mais dans une forme beaucoup plus familière. Il est plutôt un garde du corps qui s'occupe de nous à chaque instant et nous apporte son aide, sans notion de hiérarchie ou de sacré comme nous le faisons avec notre ange. Il intervient à tout moment, et pas seulement, comme me l'a dit Marie-Pierre avec humour, « lorsque nous sommes au bord de la falaise ! »

Cela m'a rappelé la relation interactive qui a fini par réussir à s'installer avec les maîtres.

Dans le domaine des soins, ce fut toujours facile : nous sommes en étroite collaboration. Pendant les séances, je ressens la présence d'un ou de plusieurs maîtres à mes côtés.

Il arrive également bien souvent que mes patients me décrivent une présence lumineuse que je n'avais pas perçue, concentrée que je suis dans la transmission de l'énergie.

Il se produit régulièrement un phénomène qui peut sembler étrange, mais

qui est délicieux à vivre : le processus d'incorporation. Le thérapeute, en se connectant consciemment à la matrice d'énergie universelle, élève sa fréquence vibratoire et permet, si ses sens sont suffisamment affinés et son canal assez ouvert, à un (ou plusieurs à la fois) de ces êtres splendides de passer par lui pour transmettre à son patient des énergies de soin. Lors d'un dîner avec Robert Martin, ami et merveilleux magnétiseur, nous échangions nos impressions de soigneurs, et nous avons dit, presque en même temps : « Mais quand ça soigne, *on n'est pas là !*… » En fait, nous sommes là, mais nous nous effaçons pendant le cœur du soin. La personnalité, la « personne » laisse la place. Tout en restant présente. C'est comme lorsque l'élève laisse les commandes de la voiture école au moniteur lors d'un passage difficile.

Si l'on peut parler, dans le mode particulier qui m'est familier, d'une forme brève d'adombrement, il n'est pas question de perte de conscience, de modification de ma voix, d'yeux qui roulent, ou autres phénomènes impressionnants. Comme je viens de l'expliquer, je ne cède pas ma place. Je suis présente, et peux d'ailleurs stopper la rencontre quand je veux. C'est très simple, en vérité.

À un moment précis de la séance, je sens mon corps se redresser d'une manière particulière : je sais qu'un maître « se coule » en moi. L'immense bulle de savon irisée qu'est mon corps énergétique déployé se met alors à flamboyer. Au début, mon corps ou mes mains tremblaient quelques instants tant l'énergie est forte. Il me fallait ces instants pour m'adapter.

Tranquillement, je le sens pénétrer tout mon corps et s'installer en moi, dans sa somptueuse majesté. C'est un peu comme s'il bousculait délicatement mes cellules pour se frayer un chemin, les dispersait, et faisait en sorte que nos deux personnes s'harmonisent, se mélangent dans une intime combinaison tout en maintenant une superposition qui me laisse ma liberté.

Être unie à cette secrète présence, c'est être pris dans plus « grand » que soi, plus vaste, et, surtout, dans tellement plus aimant. Tant de puissante douceur. Une tornade lente, silencieuse, qui *sait tout* de nous, et pourtant nous accepte, et mieux encore nous inonde, littéralement, d'un nectar d'amour et d'infinie bonté. C'est, enveloppé d'absolue compassion, vivre un moment ineffable qui fait rayonner notre cœur, notre corps et notre âme. Ainsi s'explique le fait que ce que nous disons alors, ou voyons, ou faisons avec nos mains soit si précis, si efficace. À cet instant, c'est lui (ou elle) qui

agit.

Sauf si elle-même est sensible, la personne soignée ne se rend compte de rien. Lorsqu'elle se produit, je lui fais mention de cette fusion si je sais qu'elle connaît le phénomène et qu'elle l'apprécie, ou si je me rends compte que son degré d'ouverture rend possible une telle révélation. Sinon, je le garde pour moi. Cela peut déstabiliser : ce n'est pas le but.

Les maîtres ne se présentent pas toujours sous une apparence humaine. Parfois, je vois simplement une effusion de lumière, une brume dorée, ou bien je ressens un phénomène électrique. Peu importe le nom ou l'identité qu'on leur donne. Ils sont en fait des principes vibratoires, des consciences pures vibrant dans l'unité. Ces hautes présences interviennent dans les situations délicates. En général, l'incorporation se fait lorsque les patients sont en grande souffrance, du corps, du cœur ou de l'âme. Ou lorsqu'ils sont prêts à accomplir un pas en avant sur le plan spirituel. C'est toujours un moment merveilleux, suivi d'une étonnante et durable amélioration.

J'aime l'idée qu'un médium thérapeute est un transformateur. Un transformateur électrique permet de modifier la nature d'un courant de très haute intensité pour qu'il puisse passer dans un appareil de plus faible voltage, afin de le faire fonctionner sans le faire exploser. Lorsque j'étais petite, EDF a installé un nouveau voltage dans tous les foyers : on passait de cent dix watts à deux cent vingt. Pour utiliser certains petits appareils électriques, comme un fer à repasser ou un sèche-cheveux, il fallait impérativement les raccorder au transformateur, parallélépipède en métal, très lourd, posé sur un socle en bois, relié par une prise électrique à l'appareil et par une autre à la prise de courant. Cet objet me fascinait. À son niveau, le thérapeute fait la même chose : transformer l'énergie de très haute fréquence du maître pour qu'elle puisse circuler dans le corps de son patient. Ne vibrant pas à la même fréquence que les humains, les maîtres ont besoin d'intermédiaires. Des gens de chair et d'os, comme nous, qui leur servent de relais.

J'aime bien aussi l'humour du Dr Eric Pearl, quand il écrit dans son livre *La Reconnexion* : « Je ne suis pas le guérisseur, car Dieu est le seul guérisseur. Mais, pour une raison ou une autre, que je sois un catalyseur, un

réceptacle, un amplificateur ou un transmetteur – comme il vous plaira –, ma présence est requise dans la pièce. »

Il est bien sûr évident pour moi également que l'énergie de guérison vient du plus haut. L'énergie de guérison provient de la Source. Elle est la source.

La source de vie, qui emplit l'univers et coule en chaque chose et en chacun de nous. C'est l'énergie universelle, la force de vie créatrice qui nous relie au Tout, et avec laquelle nous sommes un. Quelles que soient nos religions, nos croyances, nos cultures, nos couleurs, nous sommes intimement mêlés à elle. Fondus en elle. Tout simplement parce que nous sommes en vie. Dans son magnifique livre, *Diagnostic incurable mais revenue guérie*, Anita Moorjani nous rappelle : « Ceci est, *que nous le voulions ou non.* »

Pour moi, l'un des plus beaux noms qu'on puisse lui donner, c'est Dieu. Ou alors, le Divin. Mais « la vie », ça va très bien aussi. Se relier intimement à cette énergie et lui permettre de circuler harmonieusement en nous nous guérit.

Dans mon expérience personnelle, je suis en relation avec les maîtres lors des soins. Ce sont eux qui canalisent le flux de l'énergie, la rassemblent, et m'utilisent pour que je la redistribue dans les corps, dans les cœurs, dans les êtres. Le Dr Pearl dit encore : « On pourrait comparer cette énergie à la lumière qui traverse un prisme. Nous [le guérisseur] sommes en fait un prisme. » J'en ai conclu que je suis moi aussi le prisme des maîtres. Cela m'a rendue très heureuse.

Ces maîtres extérieurs n'excluent en rien la relation à notre maître intérieur, ou moi intérieur, guide intérieur, âme, soi divin (tous les qualificatifs sont exacts), cette autre source infinie d'amour, de connaissance et de sagesse, qui, elle, réside au cœur de chacun d'entre nous.

Les maîtres sont venus me chercher.

L'engagement pris envers eux est, en ce qui me concerne, sans retour. Depuis cette mémorable rencontre un jour du printemps 2002, où dans l'allégresse j'avais accepté de tout mon être de travailler avec eux – ce qui veut dire accepter d'absorber, pour les transmuter, les énergies de souffrance, de peur, de colère, de chagrin ; mais, en retour, être baignée de vibrations

d’un amour indicible – je suis à leur service. Dans une relation d’équité.

Silhouettes

Je vous sens. Je vous ressens.
Je vous perçois. Je vous vois.
Je vous aime.

Ô vous, doux êtres de lumière, grands maîtres ascensionnés venus à l'occasion du soin.
Flammes, consciences, énergies, vibrations.
Combien je vous aime.

Ma conscience à la vôtre est unie, mon corps, mes mains vous appartiennent, vos yeux et les miens ne font qu'un.
Vous me soufflez les mots, je suis parlée par vous.

Vous tous, silencieuses silhouettes d'or, agenouillées vers nous tel un somptueux collier nous enlaçant, mon patient allongé sur le sol et moi assise à ses côtés, les mains posées sur lui, goûtant votre présence avec intensité.

Vous tous, combien je vous aime.
L'amour qui me submerge alors contient en lui la vastitude des océans, dans l'acuité du pur instant présent.

Combien je vous aime.
Vous tous à qui j'offre mon être, et qui me donnez tant.

Vous qui ensemble, là-haut et ici-bas, transparente, irisée assemblée, œuvrez à l'évolution de notre humanité, à la délivrance des douleurs que nos erreurs, nos errances, nos ego entêtés nous ont fait nous créer, la délivrance

de nos souffrances, de nos blessures, de nos amères rancœurs, de notre désolation, tous ces maux qui nous alourdissent tant et nous empêchent, malgré notre brûlant désir, de nous envoler.

Vous qui, de toute cette misère, nous aidez à nous libérer, vous tous, soyez remerciés.

Ô vous, grands êtres de la lumière, pure merveille sur terre, soyez remerciés. Soyez remerciés.

Solitude

Avant de devenir médium et thérapeute, j’avais toujours pensé que, pour exercer ce type d’activité, il fallait être en dehors du monde. Vivre seul, comme un ermite. Consacrer tout son temps à la méditation, au recueillement, à la prière.

Les années qui ont vu le développement et la mise en place de mes capacités n’étaient pas placées sous le signe de la réclusion solitaire, mais elles m’ont offert le temps dont j’avais besoin pour progresser. En raison du passé – la mort de ma fille de deux ans –, j’avais fait le choix, après la naissance de mes deux autres filles, de rester à la maison et de ne pas retravailler. J’avais une vie sociale, je recevais beaucoup pour mon mari, et la tenue d’une maison avec deux jeunes enfants demande un grand investissement en matière de temps, on le sait.

Cela étant, lorsque ma médiumnité s’est éveillée et que j’ai commencé à faire mes gammes, ce fut assez facile : ce temps pour moi dont j’avais tant besoin, je le prenais sur celui de l’école. Jamais ma vie n’aurait pu s’orienter comme elle l’a fait par la suite si j’avais eu un métier extérieur exigeant, avec des horaires inhumains, comme il arrive si souvent. Je me serais perdue dans l’action, et serais passée à côté de moi. J’avais besoin, chaque jour, de beaucoup de silence. De solitude.

Socialement, ce fut parfois au contraire une voie difficile, car les pressions sont puissantes à l’encontre des femmes qui choisissent leur famille, l’incompréhension est grande, c’était déjà le cas il y a trente ans. Mais je ne l’ai jamais regretté. Vivre avec nos enfants est le plus beau métier.

Un regard en arrière sur le dessin de ma vie m’en montre la perfection : tout a été, à un certain niveau dont j’étais alors inconsciente, minutieusement organisé.

Le fait de m’occuper de ma famille et des activités domestiques me

maintenait dans le concret, la vie réelle, le « tous-les-jours ». Je ne me perdais pas dans les plans supérieurs. Par ailleurs, la paix que je rapportais des autres dimensions, lors de mes méditations, me faisait poser sur les choses un regard différent. L'équilibre était parfait. « Garder un pied dans une réalité, tout en se trouvant dans plusieurs autres simultanément, est un exercice périlleux qui requiert un équilibre psychique et émotionnel solide et imperturbable, ainsi qu'une faculté d'adaptation spontanée. Cette pratique est indispensable pour aller au-delà de soi, s'ouvrir à tous les possibles, à la rencontre d'une connaissance universelle et du Divin sous toutes ses formes », peut-on lire dans *Osmose temporelle,* de Barbara Halatas et Chrystèle Pitzalis.

Lorsque j'accomplissais les actes du quotidien, humbles mais nécessaires, j'en comprenais le sens profond. Ranger, nettoyer sa maison, pour soi, pour les siens, c'est aussi nettoyer nos âmes, les garder pures. Éplucher des légumes, préparer un repas pour ceux que nous aimons, c'est nourrir leur corps, et par l'effet de la transmutation, nourrir leur cœur, leur donner notre amour.

Un travail « féminin » nous connecte avec l'énergie de la Terre, notre mère, la *Pachamama*, comme l'appellent certains Amérindiens, et nous rapproche de toutes les femmes.

Pendant de longues années, je me suis levée tôt, pour vivre en silence l'éveil du jour, et, pendant que l'eau chauffait pour le thé et que je préparais le petit-déjeuner de mes filles, je me sentais reliée aux autres femmes de notre planète. Bien sûr, je me servais d'une bouilloire électrique et d'un grille-pain, mais lorsque le ciel rosissait, je ressentais très fortement ce lien avec toutes les femmes qui allument des feux à l'aube, avant le réveil de leur homme, de leurs petits, qui confectionnent en silence des galettes, des soupes. Par la fenêtre de ma cuisine parisienne me parvenaient les odeurs venues de ces maisons de feuilles séchées, de bois, de terre. J'étais reliée aux pensées d'amour de ces épouses, de ces mères, je faisais les mêmes gestes qu'elles, toutes ces femmes rencontrées un peu partout dans le monde, au gré de mes voyages : nous nous occupons de la famille, nous sommes le centre vital de la maison, que cette maison soit construite à la lisière d'une plage perdue, qu'elle soit un campement au milieu du désert, une hutte de rondins dans la forêt, ou bien un appartement anonyme, au troisième étage d'un immeuble citadin.

Je donnais à manger aux chats. Je m'occupais des plantes. J'aimais ces

choses simples de la vie. Je réunissais les plantes dans la cuisine, pour leur donner de l'eau. Puis je les laissais ensemble, pour qu'elles se parlent. Toujours, un chat survenait, s'installait dans cette forêt, se mêlait silencieusement à leur chant. Je revenais. J'entrais dans le cercle. Je ressentais. J'entendais. Je les rejoignais. C'est un chant très haut, très aigu, délicat. Une ode à la joie.

La maternité nous rend très proche du corps : changer son bébé, soigner son enfant malade, accompagner l'adolescence développent en nous la compassion, la compréhension. Vivre avec le même homme pendant trois décennies également.

La femme est nourricière, infirmière, consolatrice. Finalement, lorsque je suis devenue thérapeute, c'est de la même chose qu'il s'est agi. Être une épouse, une mère, m'avait donné l'accès direct aux qualités requises pour bien ressentir les gens, les écouter, les comprendre, et pouvoir les soigner. Pas besoin d'être ermite.

Toutes ces années ont constitué mon apprentissage, à mon insu.

Un apprentissage personnalisé. Jusqu'à l'incroyable rencontre relatée au chapitre précédent, j'ai pu prendre tout mon temps. Pour lire, réfléchir, recevoir des informations passionnantes. Me déplacer dans d'autres réalités et y apprendre. Pratiquer sur mon entourage. À mon rythme. Aujourd'hui que je vis ce que jamais je n'aurais pu imaginer, je pense souvent avec tendresse à ces solides bases que la vie m'a données. Je suis heureuse du parcours qu'elle m'a fait suivre sans tellement m'en prévenir, sans me donner beaucoup d'indices sur ce qui allait se passer.

Étincelles

Pour illustrer le tout début du parcours de l'âme, l'aube de notre temps, je pensais à un texte à écrire – depuis assez longtemps – et ne savais pas trop comment commencer. Et puis un matin, dans la quiétude du mois d'août, ma sœur aînée me prête un livre qui l'enthousiasme, dont j'ai déjà cité un extrait : *Osmose temporelle*.

À l'ombre fraîche des grands arbres, je lis ceci : « En ce sens nous partons d'un postulat très simplifié et imagé en envisageant l'ensemble des êtres comme la projection d'une multitude d'étincelles issues du jaillissement d'un foyer hyperlumineux défini comme une Conscience Source. Subdivisée successivement en strates organisées, celle-ci se distribue fabuleusement dans les univers, les mondes, les dimensions et sur terre afin d'expérimenter l'incarnation. Cette myriade d'étincelles lumineuses, extraite d'un souffle à large spectre, représente les milliers de particules ou d'extensions de conscience d'une conscience source originelle. »

C'est exactement ce dont je voulais parler.

Le plan de mon livre est assez simple, puisqu'il suit le trajet chronologique de ce que peut vivre une âme, au travers d'expériences vécues par moi-même ou par mes patients. Mais il faut bien commencer par le commencement. Et les expériences d'émanation de la Source et de descente en incarnation ne sont pas du registre de l'ordinaire puisque nous en avons tout oublié. C'est finalement assez difficile à écrire…

Faire comprendre, partager l'indicible que chacun, pourtant, porte en soi. C'est pourquoi cet extrait me réjouit, car il décrit en termes très précis le mystère de notre origine première.

Nous venons de la Source. De ce brasier de lumière s'échappent en

permanence des milliers et des milliers d'étincelles, comme lorsque l'on remue un grand feu de plein air. Chacun d'entre nous est l'une de ces étincelles, tout imprégnée de divinité : toutes les âmes, issues d'une prodigieuse matrice d'amour et de sagesse, partagent la même essence divine.

Chaque étincelle se divise et se subdivise dans les mondes et les univers, en vue d'expérimenter simultanément des réalités différentes, chacune étant appropriée à son évolution. Cela signifie que nous existons en de multiples réalités. En de multiples dimensions. En même temps.

Chaque étincelle s'éveille, évolue et avance vers la maîtrise, permettant à ses moi simultanés de bénéficier de son évolution.

Dans un renouvellement incessant, d'innombrables âmes choisissent d'expérimenter l'incarnation terrestre. Ce champ d'expérimentation bouillonnant ouvre d'immenses perspectives pour notre évolution et pour celle du vivant.

La finalité est notre retour au brasier primordial, ou conscience originelle, chargés des richesses que nous aurons engrangées.

La Source s'expérimente à travers nous.

Avec ébahissement, mon corps vibrant comme jamais il n'avait pu le faire, vivant une émotion d'une intensité encore jamais éprouvée, je l'avais découvert en méditation il y a une dizaine d'années.

La « particule » que nous sommes ici et maintenant, le monsieur ou la madame Tout-le-monde croisés dans le centre commercial, est, dans sa part la plus intime, la plus cachée, la plus oubliée, « une extension de conscience de la conscience source originelle », venue sur terre pour vivre l'incarnation et ses défis multiples. Au cœur de notre être, nous portons cette connaissance.

Une chose, chaque année, nous fait résonner avec elle et lève en nous une émotion d'une nature particulière, bien que nous n'en comprenions pas le sens caché. Ce sont les feux d'artifice, et toutes leurs fabuleuses gerbes d'étincelles de lumière.

Nous avons sous les yeux, en ces temps de liesse populaire, le secret de notre origine, dévoilé.

Cela, je l'ai compris les larmes aux yeux, une flûte de champagne à la main, sur le pont de Grenelle, en m'extasiant, comme les milliers de

personnes autour de moi, devant le grand feu d’artifice de la tour Eiffel embrasant la nuit d’été.

Vortex

Me voilà dans un lieu, je ne pourrais pas dire une pièce, non, car c’est un lieu immatériel, tout fait de lumière blanche. Pourtant, il me donne la sensation d’avoir des dimensions. Assez restreintes, c’est surprenant.

Et puis je ne suis pas seule. Il y a des présences avec moi. Des êtres que je ne distingue pas clairement, mais je sais qu’ils sont mes amis. Je les aime. On me parle, c’est chaleureux. Je sens de l’encouragement. En fait, si je rentre à l’intérieur de ce « moi-même » rencontré dès le début de ma méditation, je ressens une impression particulière, que je mets un moment à cerner. Ce n’est pas de l’urgence mais presque, ce moment contient un peu de fébrilité, comme avant quelque chose d’important.

Un départ ?

En tout cas, quelque chose d’important, oui, c’est sûr, je ne sais pas ce qui va se passer, mais ce moment contient en lui-même profondeur, puissance, ainsi que l’évidence d’une nécessité. Comme un devoir. Quelque chose que je ne peux éviter. J’ai l’impression d’être à un tournant. Comme lorsque l’on rencontre son destin. Une certaine solennité règne, maintenant.

Je ne dois pas échouer.

Ou bien plutôt je dois réussir ! C’est l’intention, je le ressens, de ces êtres qui me poussent à présent en avant, avec douceur mais fermeté. Comme des vœux qu’ils m’adressent.

Je sens un arrachement. Un déchirement.

Je ne veux pas y aller…

Mon cœur se brise, je me sens me tourner vers une présence qui m’attire, plus que les autres réunies en ce lieu, je voudrais me fondre en toi, je ne veux pas te quitter, ne me laisse pas partir, je t’en prie, je t’en supplie, ne me laisse pas te quitter…

Mais mon corps, pourtant immatériel, est doucement poussé en avant.

Seule.
Un peu hagarde.
Sans repères.
Beaucoup d'appréhension.

Je me retrouve dans un autre lieu, de lumière blanche comme le premier, mais tout petit. Il y a une force d'aspiration vers le bas, un vortex qui me donne le vertige. La peur s'empare de moi.

Me viennent à l'esprit ces images de départ de slalom, quand les skieurs sont dans une cabane minuscule, juste avant le grand saut en avant du départ de la course, et qu'ils attendent, durant ce qu'ils prennent pour des heures, le cœur battant.

C'est cette peur-là. Ou celle que j'imagine.

Et c'est l'instant. La seconde.
Le temps du passage est venu.
Maintenant.
Mon pied avance au centre du vortex. L'autre suit.
Immédiatement, mon corps est aspiré vers le bas.

Je tombe.
Je tombe, sans fin, dans une sorte de tube transparent.
Une vitesse effrayante.

Mais curieusement je n'ai plus peur. Je suis dans un « non-lieu », un « non-temps », je suis descente, je ne suis que descente vers un bas que je n'imagine pas, et c'est assez agréable, finalement.

« Jusqu'ici tout va bien. »

Les images et cette phrase de la séquence d'ouverture du film *La Haine*, de Matthieu Kassowitz, s'imposent à ma conscience et me troublent, car je sais comment se termine la chute. Mais le calme perdure pourtant.

Cette chute est longue. Je la vis dans la double sensation d'une vitesse hallucinante et d'un ralenti voluptueux. Très tranquille. En toute confiance, comme une sensation oubliée mais que je connais. Sans pouvoir vraiment me souvenir. Je suis en accord avec ce que je vis, même si je ne le comprends

pas.

J’ose regarder au-dehors de mon tube et je vois… le cosmos. Je suis en plein cosmos ! Je vois des planètes au loin, et des lumières qui doivent être des étoiles mais qui sont tellement grandes, c’est impressionnant.

Dans l’univers paisible et majestueux s’est ouvert l’espace vertical de ce tube invisible dans lequel j’accomplis ma descente.

Et soudain, je comprends.

Je suis en route vers la Terre et vers ma nouvelle vie.

Une vague d’amour gonfle mon cœur.

J’aime la Terre. Je l’ai toujours aimée. Je sais que la Terre est ma mère. Je suis confiante. Je vais reprendre corps, un nouveau corps, je vais apprendre, me dépasser, et tout faire pour réussir mon programme, comme mes amis de là-haut me l’ont souhaité.

Maintenant je la vois, perdue dans l’immensité.

La planète bleue.

Ma course folle m’entraîne inexorablement vers elle.

Je suis heureuse et un peu excitée. De nouvelles expériences à venir, de nouvelles aventures, et cette fois, même si je ne me rappelle pas de quelle manière avec clarté, je sais que j’ai décidé de vraiment progresser.

Mais quelque chose se passe.

De la Terre qui s’approche monte une onde lourde et sombre qui me prend dans le ventre, plus je m’approche encore dans cette descente dont la fin semble s’annoncer, plus l’angoisse, le malheur, la douleur m’enveloppent et m’immobilisent comme si j’étais prise dans une effrayante toile d’araignée.

J’ai très peur.

Ce qui émane de cette planète me fait peur.

J’ai l’impression de plonger dans le noir, dans le mal, je vais avoir mal, je le sais, je ne veux pas y aller…

Je voudrais remonter ! Je me suis trompée ! J’avais oublié !

Mais je sais qu'il m'est impossible de changer le cours des choses et que je ne peux inverser le sens de ma course, dans ce tube qui m'aspire vers le bas à une vitesse atroce, et qui, en quelques secondes d'horreur pure, est devenu mon ennemi.

Je suis terrifiée. Brûlée par la peur.
Je ne veux pas y retourner…
J'avais oublié…
C'est la planète de la souffrance !

Je me sens gagnée par une forme d'inconscience.
Je ne veux pas y retourner…
Je perds connaissance.

Incarnation

J’ai émergé de cette méditation spontanée vécue il y a une quinzaine d’années en état de terreur absolue.

Mais, une fois apaisée, je me suis sentie enthousiasmée. Ce qui m’a tout d’abord intéressée dans l’expérience, c’est le procédé qu’elle avait emprunté : cette impression de pointillés, qui n’entravait en rien le vécu d’authenticité. Ma conscience allait, venait, dans un mouvement assez régulier, entre deux pôles distincts. Tout d’abord, ma conscience de l’année 2003, spectatrice qui ne comprenait pas très bien ce qu’elle voyait, et mit du temps à se rappeler le sens des évènements auxquels elle assistait ; et une autre part de moi-même, plus lumineuse, qui vivait l’expérience.

Cette part, dont j’ai ressenti dans tout mon corps l’immense capacité d’amour quand elle a vu la Terre, vers laquelle elle se dirigeait pour se réincarner, avait accepté une nouvelle aventure pour continuer à évoluer. Pour arriver enfin à exprimer son essence, au cœur d’une autre vie : ma vie actuelle. Je fus très touchée de constater que bien qu’il soit infiniment plus élevé que je ne le suis ici et maintenant, cet autre moi-même n’a pu éviter de ressentir une peur intense en pénétrant l’aura de notre planète.

Le fait de revivre ma propre descente en incarnation, et même si la fluidité n’était pas totalement installée et que j’oscillais entre ces va-et-vient, a constitué non pas une preuve, la preuve ne fait pas partie de mon registre de recherche, mais une nourriture incroyable.

J’avais soudain une compréhension imagée et vibrante des différentes émotions inhérentes au processus de passage d’une dimension à une autre.

Curieusement, je ne m’étais jamais posé de question concernant l’aspect « technique » du changement d’identité. Eh bien oui, il est certains domaines dont on obtient des informations sans avoir jamais pensé à s’interroger. Finalement, pour passer d’une vie à une autre, d’un plan à un autre, un

« tube » transparent (sorte de sas vibratoire permettant la descente) est un mode de transport aussi valable qu'un autre ! Il m'apparut comme le pendant du tunnel de lumière dont témoignent tous ces gens revenus d'une expérience de mort imminente.

Partir. Revenir.

Monter. Descendre.

Mourir et renaître.

Mourir encore. Renaître une nouvelle fois.

Des milliers de fois.

Cette expérience – revivre le moment précis où ma conscience, ayant accepté de revenir dans un nouveau corps pour vivre une nouvelle vie, s'est engagée dans le processus de descente –, expérience que je n'avais pas recherchée, puisqu'elle s'est produite de manière entièrement spontanée un beau matin d'été, m'a fait comprendre énormément de choses.

Je « sais » comment cela fonctionne.

Pour autant, les images, les sensations, les mots que j'ai utilisés pour la décrire correspondent à mon vécu personnel. Je ne dis pas que la descente en incarnation se produit rigoureusement de cette manière pour chacun. Peut-être ces images étaient-elles symboliques. Je ne le crois pas, mais, en dernière analyse, je n'en sais rien. Ce que je sais, c'est que chaque fois que je raconte cette histoire, les gens sont troublés, émus, en résonance avec leur mémoire profonde qui leur en fait ressentir l'intime vérité. Ce que je sais aussi, c'est qu'il m'arrive de plus en plus fréquemment en séance de voir l'extrémité de ce tube de lumière, et mon patient qui en descend, un peu sonné.

Il est bien connu que le thérapeute ne peut amener son patient que là où lui-même est allé. Pour moi, à ce jour, ce sas d'arrivée sur terre fait partie de la réalité, même si c'est la réalité invisible.

La descente en incarnation n'est pas une mince affaire. La plupart de ceux qui ont quitté leur corps physique brièvement lors d'expériences de mort imminente – ou, plus justement, de « mort provisoire », comme les nomme le Dr Jean-Jacques Charbonier dans ses nombreux ouvrages sur le sujet – ont alors expérimenté leur vraie nature : celle de corps-lumière. Dans cette situation, l'esprit quitte le corps charnel et fait l'expérience de la

connaissance absolue. Notre moi infini se relie au Tout, et à tous les autres. Lorsque nous atteignons cet état de pure conscience, nous savons que nous sommes tous Un. C'est un état tellement merveilleux à vivre que l'on pourrait se contenter, pour le qualifier, du sens populaire du mot « divin ».

Cette condition idéale nous la vivons le plus souvent, après notre mort, lors de nos séjours dans les plans lumineux. (Le plus souvent, car parfois, pour des raisons qui leur appartiennent, certaines âmes errent, trop attachées encore à la Terre ; d'autres sont coincées dans des dimensions de souffrance et d'obscurité. D'autres n'ont tout simplement pas envie d'évoluer.)

Dans ces lieux de haute vibration arrive un moment où nous savons que l'heure est venue de reprendre un corps de chair et de poursuivre notre évolution. Pour de multiples et différentes raisons : pour comprendre ce qui ne l'avait pas été, pour apprendre de nouvelles leçons, pour rééquilibrer et, si besoin était, réparer nos torts précédents. Ou aussi pour aider.

C'est alors que nous rejoignons les lieux de lumière blanche dans lesquels je me suis retrouvée, que nos amis nous souhaitent bonne chance, et que courageusement nous nous élançons dans le vide…

Malheureusement, à notre naissance (re-naissance), nous oublions tout des plans lumineux dont nous venons. Nous oublions, car si nous nous les rappelions, il nous serait impossible de supporter le monde et la réalité quotidienne. Certains en ont gardé une nostalgie lancinante, qui les rend malheureux sans qu'ils se souviennent de la raison. Pourtant, chaque nuit, à notre insu, nous retrouvons cet état de félicité. Chaque nuit, lors de nos phases de sommeil profond, notre âme s'envole. Elle retourne se ressourcer dans son vrai milieu. À notre réveil, notre corps physique et notre dimension psychique sont régénérés.

À propos des plans lumineux, je voudrais donner une précision. Lorsque nous vivons des expériences de contact avec des plans plus élevés que le nôtre et que nous avons la chance de faire des rencontres, nos sens ont dû s'affiner de manière inouïe pour s'élever de la troisième dimension – dans laquelle notre conscience ordinaire est établie – jusqu'à ces plans supérieurs. Il est possible de capter l'essence de dimensions infiniment plus élevées que la nôtre, même brièvement. (Mais il n'y a pas de boutons d'ascenseur avec des voyants lumineux indiquant précisément à quel étage nous sommes.)

Nos sens nous font alors croire que ces êtres tellement radieux ont des

corps constitués non pas de matière comme nos corps humains, mais de lumière. Cela parce que si nous vibrons à leur fréquence pendant le temps de la communication, c'est par l'intermédiaire de notre corps humain, lui-même assujetti à la pesante troisième dimension. Dans ces conditions, nous avons l'illusion d'une inimaginable insubstantialité de leur corps, qui se traduit par une expérience visuelle lumineuse. De là vient l'expression : « êtres de lumière ».

Lors de mon expérience du chapitre précédent, j'ai vu une part de moi bien plus fine, bien plus évoluée que celle que je suis ici et maintenant. Quand je décris l'affectueuse poussée en avant donnée par mes amis : « Mon corps, pourtant immatériel, est poussé doucement en avant », il me semble sincèrement que ce corps que je *vois* est translucide, immatériel. Pourtant, il n'en est rien : lorsque ma conscience est placée dans ce corps, je *ressens* parfaitement qu'ils me poussent.

Pour avoir découvert depuis, à de nombreuses reprises, différentes expressions de moi-même existant dans d'autres espace-temps, j'ai compris que lorsque je suis à l'extérieur et que je les vois, ces corps me semblent, absolument, être constitués de lumière. (Pour les aspects les plus élevés de moi-même ; car j'ai aussi rencontré des « moi » qui, bien qu'intelligents, n'ont rien de l'apparence humaine et sont très déconcertants. Ceux-là vibrent plus lentement et leur corps paraît infiniment pesant.) Mais si ma conscience arrive à se projeter à l'intérieur de mes *moi* lumineux, en connexion parfaite, je sens bien que j'ai un corps tout aussi tangible que celui de la Terrienne que je suis habituellement. Il en va de même, bien sûr, pour les êtres que nous rencontrons. C'est juste une question de fréquence vibratoire. De dimension.

Ces expériences accomplies en expansion de conscience ne sont pas les voyages astraux vécus en totale décorporation. Ceux qui pratiquent les voyages astraux n'ont pas ce genre d'impression puisqu'ils sont complètement dégagés de leur corps physique.

Pour ceux qui restent dans leur corps, celui des merveilleux êtres de lumière apparaît donc immatériel et lumineux. Éthéré. Mais ces êtres en ont pourtant certainement une sensation aussi réelle que celle que nous avons du nôtre. En poursuivant la réflexion, il est permis de penser que les êtres des dimensions inférieures dont je parlais nous perçoivent, nous aussi, comme superbement lumineux…

Cela vaut, bien sûr, pour les apparences humaines. Car nous existons

également à un plus haut niveau dans des versions sans corps, boules d'énergie-lumière flottantes, effusions de couleurs scintillantes, au cœur desquelles prévaut notre conscience, supérieurement développée.

Le temps n'existe pas dans les plans de haute fréquence vibratoire. C'est seulement à notre réapparition dans le plan terrestre que nous sommes soumis à sa dictature. Dans certains cas, l'espace entre deux vies dans un corps de chair peut correspondre à plusieurs siècles. Dans d'autres, rarissimes, c'est presque immédiat. Revenir n'est pas si facile. Lorsque l'heure est venue de prendre un nouveau corps, nous devons quitter ces plans de légèreté, d'amour, de connaissance, de sécurité. Quitter ceux qui nous sont si chers. Vivre l'arrachement. Nous jeter dans un vortex et subir une aspiration dans le vide, qui, en chemin, va s'avérer effrayante au-delà de toute imagination. De là provient peut-être pour certains leur peur innée du vide ? Qui sait ?

Ressentir juste avant l'arrivée la vibration du milieu dans lequel nous allons nous immerger. Vibration terrifiante.

De là – je me réfère maintenant plus spécifiquement à notre départ des plans de lumière – provient aussi, en amont des difficultés de leur naissance ou de leur rapport à la mère, la douleur de ceux qui n'ont pas voulu s'incarner et qui ne sont qu'à moitié installés dans leur corps. Tous ceux, si nombreux, que je vois en séance, et que je dois aider à s'ancrer pour vivre pleinement leur vie sur terre. Tous ceux qui souffrent de la grande « nostalgie de la séparation ». Le psychologique et le spirituel sont deux des dimensions qui nous constituent. J'ai souvent constaté que lorsque la voie psychologique a été explorée mais que la souffrance demeure, c'est bien plus haut qu'il faut aller chercher. Le spirituel prévaut.

L'aura de la Terre est lourde, angoissante. La peur et la souffrance règnent sur cette planète. L'expérience de la vie y est empreinte de douleur. Mais c'est aussi la planète de la dualité. L'enseignante spirituelle Anita Moorjani nous rappelle l'essentiel : « Même les choses qui semblent négatives font partie de la gamme d'amour inconditionnel infini. »

Sur terre et en nos cœurs règne aussi la lumière, d'une extraordinaire qualité. En ce lieu nous pouvons énormément progresser, nous dépasser. Nous surpasser. Faire le choix de quitter la négativité pour nous ancrer dans l'amour. Retrouver la mémoire, et vivre dans toutes nos cellules le fait que

nous sommes un avec le tout – ce que nous savions si bien avant de nous incarner. Incorporer cette connaissance.

Il est dit de la Terre que c’est une école, et que nous faisons la queue pour nous y incarner.

Matière

Je me trouve dans un lieu sombre. En pleine obscurité.

Pourtant, j'y vois parfaitement clair.

« Je me trouve » est une façon de m'exprimer assez réaliste, car, je dois le préciser, je flotte sans corps au milieu de cette pièce, et je dois bien admettre que c'est ma conscience seule qui attend avec grand intérêt une scène qui n'a pas encore débuté.

Je ne vois rien et ne comprends rien à ma présence en ce lieu, où, décidément, il ne se passe rien.

Puis je commence à distinguer certaines choses.

Je ressens la présence de deux êtres, en face de moi. J'ai l'impression de très bien les connaître. Un homme. Une femme.

Allongés dans un lit. Endormis.

Quelques mouvements. Des respirations, des soupirs.

Bon. Je comprends.

Pour une raison que j'ignore, me voilà en face du lit de deux personnes qui, se réveillant au milieu de la nuit, se mettent à faire l'amour. Il n'y a aucun voyeurisme dans ce que je ressens face à eux. Plutôt quelque chose du registre de l'attente.

Une attente, oui, pleine d'affection.

Je sais soudain qu'ils vont devenir mes parents.

Et puis tout se précipite.

Je vois une sphère énorme se dessiner devant moi. On dirait une planète. Elle est un peu menaçante. Peut-être pas menaçante, mais pas accueillante en tout cas.

Je ressens un mouvement particulier, je suis à l'intérieur de ce mouvement,

comme un minuscule poisson qui remonte le courant. Avec des milliers d'autres je me dirige en frétillant vers la sphère, peu m'importe si elle n'est pas très aimable, c'est là que je dois aller, c'est là que je dois aller…

Explosion.

Je me suis explosée dans la chair de la sphère.

J'ai percé la paroi.

Je suis aspirée au cœur de cette matière vivante, palpitante, mais je ressens avec la même intensité qu'une part d'elle, dans un élan opposé, essaie de toutes ses forces de me repousser. C'est du moins l'impression perturbante que j'en ai.

Confusion.

Quelque chose émerge.

Aucun mot pour le décrire.

Quelque chose de très organique.

Une pulsation.

Je ne suis que pulsation, au sein d'un extraordinaire chaos qui me laisse hébétée, sans repères, la bouffée d'énergie s'amplifie, je me sens dilatée, ballonnée, j'enfle, me démultiplie, le bouillonnement de vie qui m'anime ne s'arrêtera pas, je le sais.

Je suis étourdie mais heureuse.

Exactement où je le dois.

Je vis ce que je dois.

Je me fabrique un nouveau corps de chair.

Après le départ des plans lumineux et la descente vertigineuse, voici l'incarnation.

L'entrée proprement dite dans la matière.

Je viens de revivre ma conception.

Enchantement

Il me semble que je n’ai pas grand-chose à dire de cette expérience, car elle est très claire. Deux jours après l’avoir vécue, j’ai vu au journal télévisé un sujet sur la procréation. Les images étaient absolument saisissantes.

J’ai été stupéfaite de constater que l’incroyable disproportion entre l’ovule, « l’immense sphère », et le « minuscule poisson frétillant », le spermatozoïde lancé à une allure folle dans son aventure de la vie, était – rigoureusement – la même que celle de mon expérience, sensiblement différente du souvenir des schémas plats que montraient autrefois mes livres de cours de biologie. La technologie d’aujourd’hui nous donne le plaisir de valider le réalisme de nos visions.

Une autre constatation m’a réjouie : me rendre compte par moi-même que ce que je lis depuis si longtemps dans les livres d’enseignement spirituel est exact : dès le début de notre existence, notre conscience est bien là. Mieux, elle attend, face aux parents, le moment propice où elle pourra rejoindre notre nouveau corps, dès son élaboration. En fait, à part de brefs moments de perte de conscience lors de nos allers et retours dans nos différentes vies, elle est présente en nous, *nous sommes notre conscience*, depuis notre émanation de la Source.

Notre âme, ou moi supérieur, ou être intérieur – cette partie intemporelle constituée de notre conscience, de notre mémoire, de notre intelligence, de nos émotions, de tout l’acquis de nos vies précédentes ; qui poursuit son voyage après la mort du corps, puis revient s’incarner et continuer son évolution dans d’autres temps, d’autres lieux – n’attend pas le moment de la naissance pour interagir avec nous, contrairement à ce que l’on croit souvent. Elle est concernée au plus haut point par le processus de fabrication de son nouveau corps. C’est par l’entremise de celui-ci que va se déployer son action

pendant tout le temps de cette vie à venir. C'est fascinant à observer, encore plus à ressentir. J'ai constaté à de nombreuses reprises qu'elle fait des allers et retours dans le corps du fœtus, de plus en plus prolongés au fur et à mesure de la grossesse, pour finir par s'installer définitivement en lui au moment de l'accouchement, aidée en cela par des êtres lumineux.

Nos sensations physiques sont présentes dès que nous avons pénétré le corps de notre mère. Étrangement, malgré toute l'information disponible, nombreux encore sont ceux qui pensent que l'embryon – et même le fœtus – n'est pas doué de conscience. Ils me font penser à ceux qui, jusque dans les années soixante-dix, pensaient qu'un nourrisson n'était qu'un tube digestif. Qu'il ne voyait rien, ne ressentait rien, et n'était, finalement, qu'un être végétatif.

L'ignorance, qui induit souvent le sentiment de toute-puissance, peut conduire à des pratiques dramatiques. Par exemple, le système de pensée des chirurgiens pédiatriques les conduisit à opérer de bonne foi les bébés sans les anesthésier car « leur système nerveux étant inachevé, ils ne ressentent rien ». Jusque dans les années quatre-vingt, jusqu'à ce qu'un jeune médecin anglais se pose les vraies questions et puisse donner les *preuves scientifiques qu'ils ressentent la douleur tout autant que nous…* les bébés ont été torturés.

Par ignorance, mais aussi par manque élémentaire d'observation.

Ces chirurgiens étaient par ailleurs des personnes formidables qui se consacraient à un métier à haut risque. Ils faisaient des miracles en sauvant la vie de tout petits bébés. Je me permets de faire ce commentaire car, en 1975 ma fille aînée avait été opérée à cinq mois, et sauvée par l'opération.

Le chirurgien nous avait rassurés en tenant ce discours. Depuis, je n'y avais plus pensé. C'est l'une des émissions médicales de Michel Cymes, sur France 2, qui m'a mise devant l'horreur de la réalité.

Dès la nanoseconde de la conception, notre conscience pénètre notre corps de chair qui, à ce stade, n'est qu'une cellule se divisant et se subdivisant dans un mouvement sans fin, et vit l'expérience d'un bouleversement impensable dans un enchevêtrement, je peux l'assurer, de sensations physiques qui, pendant un long moment, l'empêchent de se centrer, de penser, mais qui malgré tout laissent place à la joie de la vie en train d'être. La vie en fabrication. La division cellulaire est heureuse de se vivre. Le corps est

heureux de se faire.

Ce corps est incroyablement précieux puisqu'il est le vêtement qui va nous accompagner tout au long de notre nouveau parcours d'expérience, et ce jusqu'à notre dernier souffle, moment où nous nous en « extrairons » définitivement. Nous sommes des êtres immatériels, intemporels, et c'est bien grâce à notre corps de chair que nous pouvons vivre dans la matière et le temps. Il nous a été confié pour que nous puissions participer activement à la vie. Il est le temple de notre âme – ainsi le désignent de nombreux courants spirituels. Lors de certains moments de reliance privilégiés, il nous est possible de *ressentir*, et donc de comprendre, de nous rappeler et de savoir pour toujours que le divin vibre au cœur de chacune de nos cellules. Inestimable cadeau, il mérite notre attention, notre gratitude, et notre amour sincère.

Une fois comprise cette notion de cadeau, il est délicieux de considérer notre corps comme notre partenaire. Plus nous lui accordons attention, soin et respect, en termes d'alimentation, de repos, de pratique physique et énergétique, d'hygiène et d'oxygénation, plus nous sommes attentifs à nos pensées, à nos émotions, à nos jugements (dont ceux sur lui) ; en clair, moins nous laissons s'installer une pollution psychique ayant des effets aussi délétères que la pollution physique, plus nous pouvons compter sur lui. Dans le domaine de notre santé, essentiel, mais aussi dans un autre registre : celui des précieuses aptitudes nous permettant de nous relier à d'autres dimensions. Nous lui permettons ainsi d'affiner son patrimoine subtil, de retrouver de la légèreté, de la lumière. De recouvrer ses qualités premières.

Le bon fonctionnement de notre corps physique nous permet de vivre notre vie d'humain, ici-bas, de manière optimale. Il nous permet également de nous relier à d'autres consciences.

À d'autres mondes.

L'amour et la confiance que nous avons en lui permettent cet enchantement.

Avortement

À ce point de ma réflexion, je me rends compte que mon témoignage m'entraîne de manière imprévue sur un terrain controversé : la position morale envers l'avortement. Finalement, il y a bien des choses à dire à la suite de cette expérience.

Lorsque j'étais toute jeune, je ne voulais pas prendre « la pilule » ; à l'époque, déjà, je n'aimais pas l'idée d'ingérer de la chimie tous les jours. On ne posait pas de stérilet aux femmes n'ayant pas eu d'enfant. N'étant pas une championne de la contraception à l'ancienne, ce qui devait arriver arriva. Je me suis retrouvée enceinte, à un moment assez mal choisi pour celui qui serait mon mari, car il avait devant lui une année de travail intense, par monts et par vaux, et il me convainquit assez facilement de ne pas garder ce bébé, pour qu'il puisse être vraiment présent avec moi lors d'une prochaine grossesse.

Passé la déception, cela ne me posa pas de problème. L'amour sous-tendait sa position. La loi Veil sur l'interruption de grossesse serait votée l'année suivante, mais une amie me trouva un hôpital qui me traita très bien. Je n'eus pas de chagrin, pas de remords. Pour moi, cette décision s'était prise d'un commun accord, tout allait bien. En fait, je m'étais coupée du bébé. Il me fallut attendre d'être mère pour m'interroger sur le sens profond de cet acte. Mais il était clair alors qu'une femme est maîtresse de son corps, et j'utilisais la contraception. Bien plus efficacement.

C'est en commençant ma quête spirituelle que d'autres questions se sont posées, plus dérangeantes. Bien plus tard, j'ai cherché à joindre l'âme de ce petit que je n'avais pas gardé, pour lui demander de nous pardonner notre égoïsme et notre indifférence. Là où il se trouvait, j'ai eu la chance d'entrer en contact avec lui. Je n'ai reçu que de l'amour.

Aucun jugement, aucune tristesse.

J’ai eu clairement la sensation que s’était joué ce qui se devait, et cela m’a beaucoup rassurée.

Plus tard encore, j’ai découvert que la position spirituelle – pas religieuse, spirituelle – est celle-ci : *tout ce que nous vivons se fait avec l’accord de notre âme*.

Dans le cas d’un avortement, l’âme de celui qui vient s’incarner pour de courtes semaines est consentante à ce qui va lui arriver, absolument. Rien, jamais, ne se fait sans que nous ne l’acceptions. Pour des raisons qui leur appartiennent, ces âmes ont besoin de cette brève expérience. L’âme de la mère aussi. Avant l’incarnation, la mère et l’enfant qui ne viendra pas concluent donc un accord.

J’ai découvert au cours d'une séance qu’au moment de l’aspiration, du curetage, ou, maintenant, de la prise du médicament abortif, l’âme de l’embryon était détachée de son corps, et que, comme lors de sa conception, elle était à l’extérieur de celui-ci. En observatrice. Il n’y a donc pas de souffrance physique.

Il n’y a pas de peur non plus, contrairement aux épreuves cauchemardesques revécues par certains en *rebirth* (ou par toute autre technique de régression, ou par expérience spontanée). Avec horreur, ils racontent comment ils ont *revu* l’aiguille de la « faiseuse d’anges », comme on l’appelait, se diriger vers eux dans la matrice et les chercher pour les transpercer. Puisque tout est d’une justesse parfaite, si ceux-là ont échappé à la mort, c’est tout simplement parce que c’était prévu pour eux. Cette terreur avait, au niveau de leur âme, un sens particulier.

Un plan précis se cache derrière toute expérience.

Il en va de même pour les fausses couches. Je le retrouve en séance : le plus souvent, l’enfant non né ne devait pas venir. C’était prévu ainsi. Ce qui nous est souvent si difficile à accepter au niveau humain – car nous avons oublié nos contrats d’âme – prend sens sur le plan spirituel.

Je ne suis pas en train de dire que « puisque tout est écrit » on peut utiliser l’avortement comme moyen de contraception.

Bien au contraire. La vie est précieuse et sacrée, et il est de notre devoir de la respecter. Mais les ligues antiavortement qui soutiennent que l’enfant n’a

pas demandé à venir se trompent.

Si. Il l'a demandé.

Ou il l'a accepté.

Nombreux, aujourd'hui que les consciences s'affinent, sont ceux qui ont pu revivre le moment crucial du choix d'avant l'incarnation. D'avant « le lieu blanc » du départ. Dans les plans spirituels, nous choisissons soigneusement, en fonction de notre futur programme de vie, quels seront nos principaux protagonistes. Nos parents, nos amoureux, nos futurs enfants. Et aussi, en fonction des expériences que notre âme a décidé de vivre, ceux qui ne feront qu'un bref passage dans nos vies. Ces âmes/enfants ont accepté les conséquences particulières de ce qui les attend. Il n'y a pas de victimes. Pas d'injustice. Mais un accord, à un niveau bien plus élevé que nos personnalités, qui, si nous acceptons de lui redonner sa place, donne du sens.

J'ai parlé d'avortement et de fausses couches. Le même principe de contrat d'âme est à l'œuvre en cas de maladie ou de handicap. L'âme de l'enfant chez qui se révèle une maladie grave est venue, en plus d'apprendre quelque chose pour elle-même, pour aider ses parents et l'ensemble de sa famille à évoluer. En nous forçant à accepter l'inacceptable, ces petits malades si courageux nous font infiniment grandir. Ils nous amènent à vivre dans l'instant présent. À découvrir au fond de nous un trésor : l'amour inconditionnel. La maladie d'un petit s'inscrit dans le registre des pires épreuves. Dans celles, aussi, qui sont les plus formatrices.

Dans les cas d'adoption, l'accord entre les âmes des parents et celle de l'enfant est, là aussi, évident. Avoir entendu tellement de mères adoptives bouleversées par le premier échange de regard avec l'enfant qu'elles sont venues chercher parfois au bout du monde, après des années de difficultés gigantesques, m'a convaincue depuis longtemps – avant de recevoir confirmation des maîtres – qu'il n'y a aucun hasard. Ceux-là aussi sont bien mère et enfant.

J'allais oublier un cas dramatique : la mort subite du nourrisson. Il s'agit également, bien évidemment, d'une autre forme de contrat d'âme. Il y en a tant. Encore une douloureuse opportunité de grandir… Lors de ces morts épouvantables, on retrouve souvent le bébé cyanosé, crispé, avec un visage insoutenable pour les parents. C'est pour eux une torture supplémentaire, car ils pensent que leur enfant a souffert, alors qu'ils dormaient tranquillement à

côté.

Chers papas, chères mamans dévastés, je veux vous dire qu'il n'en est rien. Apaisez-vous sur cela. Pour avoir été « contactée » si souvent par l'âme de bébés décédés, je sais qu'ils se sont échappés de leur corps, dans une très grande douceur, juste avant de mourir. Ce que l'on voit n'est que l'enveloppe corporelle ayant lutté, mais, selon le plan, l'essence de l'enfant s'était échappée juste avant. *Il n'a pas souffert.*

Une pensée, encore, pour les mamans de bébés mort-nés ou ceux morts in utero dont elles sont obligées d'accoucher.

Tant de peine à surmonter.

Une question s'impose, concernant les contrats d'âme : pourquoi oublions-nous ce que nous avions conclu avec un autre ou accepté pour nous-même ? Oui, pourquoi, lorsque nous les vivons, avons-nous tout oublié des épreuves majeures que nous rencontrons ? Il me semble qu'il y a deux réponses.

La première, c'est que tout simplement nous ne pourrions pas vivre dans l'attente d'un drame annoncé. Ce serait tellement difficile… Nous ne pourrions donc pas jouer pleinement le jeu de l'incarnation, pourtant si formateur. Notre expérience en serait faussée. Voilà la raison de ce voile de l'oubli.

La seconde ressort d'un registre plus intime. En fait, tout au fond de nous, nous savons. Notre intuition profonde s'éveille et nous sort de l'oubli – en une part peut-être un peu sourde, mais qui, si nous osons l'écouter, s'avère incontestable.

À un certain niveau de moi-même, juste après avoir découvert l'accident mortel de ma fille, j'avais été en résonance avec une sensation secrète, inscrite dans toutes les fibres de mon être, mais impossible à révéler : *je savais que cela devait arriver.*

Si hallucinant que cela puisse paraître, je me souviens que, dans l'épouvante qui se levait, une part de moi, en balancier, n'était pas étonnée. Je me suis même entendue penser « Alors voilà. C'est arrivé. » À notre insu, nous portons inscrite en nous-même la connaissance des faits majeurs de notre vie. Alors, en ces moments extrêmes, au-delà de l'intolérable, l'inéluctable fait parfois émerger un sentiment étrange, presque de l'ordre d'une forme d'apaisement.

Mais ce n’est pas toujours le cas.

Il arrive qu’aucun élément de mémoire ne résonne. Je vois en séance des femmes rongées de remords à la suite d’un avortement qu’elles ne se pardonnent pas, parfois des décennies plus tard. Elles portent la charge énorme de la décision de la mort de leur enfant et ne peuvent l’assumer. Il arrive que nous puissions contacter l’âme de ce bébé. Chaque fois, l’amour et la compréhension sont là.

Le conseil que je pourrais donner, si l’on est obligée d’avorter, c’est de considérer cet enfant à la fois comme l’être humain qu’il est, mais aussi dans la perspective de son âme. De ne pas s’en couper comme je l’avais fait (car le déni n’a jamais fait avancer), de ne pas culpabiliser non plus, encore moins de se torturer. Parler avec lui. Lui donner notre amour. Nous pouvons agir de même lors des fausses-couches spontanées. Même si l’on n’a aucune capacité médiumnique, on reçoit une réponse. Elle monte doucement de nos profondeurs, ou se révèle comme un flash. Chaque femme possède un don merveilleux qui la met en contact avec l’indicible. C’est notre sixième sens.

Il est très réconfortant d’accomplir un petit rituel pour honorer cet enfant. Même des années plus tard. Le temps ne compte pas, de l’autre côté du voile. Même s’il s’est réincarné, la part de lui qui existe dans les plans lumineux le recevra. Une bougie pour son âme, des fleurs pour sa présence. Vivre un moment de communion et de paix, dans le silence. L’âme de ces enfants qui ne devaient pas naître nous accompagne un long moment. Je vois souvent leur lumière pleine d’amour flotter dans l’aura de leur mère, et c’est chaque fois bouleversant.

Je ne voudrais pas terminer ce chapitre sur la conception et la conscience – donc sur l’interaction psychique entre la mère et son enfant – sans évoquer quelque chose qui me semble vraiment important. Il est capital, dès que l’on se sait être enceinte, d’entrer en communication avec son enfant. Dans la joie. De lui parler. De le toucher, en plaçant ses mains sur son ventre. C’est évident pour la plupart des mères. Mais ce dont je voudrais parler est ceci : la crainte de certaines femmes, parfois c’est une vraie peur, que son enfant ne soit pas viable, et la peur de souffrir si elle s’y est attachée. C’est souvent le cas lors d’une première grossesse. Elles ne s’autorisent à « y croire » qu’après le troisième mois. Cela fait beaucoup de temps perdu. (Et beaucoup

de bonheur pour les deux qui n'aura pas été vécu…) Après le périple éprouvant que cette âme/enfant vient d'effectuer, il est important de lui donner de l'amour, pour qu'il puisse s'adapter à sa nouvelle condition.

Il y a pire, je vais donner un exemple. J'ai reçu à plusieurs reprises des femmes qui, au lieu de me dire « Je suis enceinte », s'expriment ainsi : « Je suis porteuse de trois (ou deux ou quatre) embryons que l'on m'a implantés. » Dans le cas de ces jeunes femmes, soit leur précédente fécondation in vitro n'avait pas fonctionné, soit c'est la première, et elles ont très peur de perdre leur enfant. Elles ne s'autorisent pas le moindre espoir. Malheureusement, en se comportant ainsi, elles diminuent réellement les chances de réussite. *L'accueil de la vie aide la vie à s'installer.* La confiance joue un rôle essentiel.

Je pense vraiment que se protéger d'une souffrance éventuelle n'est pas la solution. La fermeture du cœur ne peut être une solution. Elle entraîne une fermeture du corps, totalement contraire au projet de maternité. Quand je pose la main sur leur deuxième centre énergétique (qui régit, sur le plan physique, les organes de la reproduction, et, sur le plan psychique, entre autres, la pulsion de vie), on le dirait fermé à clé. Qui aurait envie de se développer dans un nid rigidifié, « cartonné », verrouillé ? Il me faut alors beaucoup travailler ce centre, jusqu'à le sentir enfin se détendre, s'entrouvrir, s'épanouir…

Il faut dire que bien souvent ces femmes ne reçoivent pas l'accompagnement approprié. Les médecins qui les suivent sont certes de fantastiques techniciens qui réussissent eux aussi à accomplir des miracles – comme les chirurgiens dont je parlais plus tôt. Mais la technique, en ces matières, n'est pas tout… Trop souvent, face à ces femmes fragilisées, vraiment, on se demande où est passée l'humanité du corps médical.

Lorsque, en lui prenant les mains, j'ai dit avec chaleur et enthousiasme à la première jeune femme qui m'avait tenu ce langage effrayant : « Céline, je vous en prie, dites-moi plutôt : je suis enceinte, je vais bientôt devenir maman d'un bébé. Répétez-le avec bonheur autant que vous le pourrez », j'ai vu son visage se transformer. Après un temps de résistance et de lutte avec elle-même, elle a pu y arriver. Elle s'est métamorphosée. Son visage s'est ouvert. Elle venait de lâcher sa peur et se transformait en mère. Par sa confiance, elle avait ouvert la porte à la vie. Quelques mois plus tard, un petit garçon venait

la combler.

Dernière chose, enfin, qui concerne l'aspect émotionnel de cette aventure. Lorsque nous sommes dans la matrice, nous vivons une osmose complète avec le corps, mais aussi la psyché de notre mère. Nous ressentons ses émotions comme si elles étaient les nôtres. Notre conscience *d'enfant à venir* les ressent.

L'aspect « peu accueillant » de l'ovule de ma mère – que j'avais pris pour une planète inaccessible – peut être imputable à ce que ressent parfois une femme réveillée en plein milieu de sa nuit et qui n'est pas prête à répondre à l'élan de son compagnon. À qui n'est-ce jamais arrivé ?

Ce dernier point permet de comprendre pourquoi certains portent au plus profond d'eux-mêmes une blessure qu'ils ne peuvent pas atteindre. Une blessure engrammée à leur insu au cœur de leurs cellules, dès leur conception.

Tous ceux dont la mère a éprouvé du refus, du dégoût, de la colère ou, pire encore, a été victime de violence, d'abus de pouvoir (sans parler de celles qui ont été violées) sont, à un niveau insondable d'eux-mêmes, imprégnés de ces émotions délétères, qu'ils peuvent avoir retournées contre eux-mêmes.

De même, le fœtus sera un peu plus tard lui aussi en résonance intime avec sa mère. Le nouveau-né le sera également, ainsi que le petit enfant.

Longtemps, très longtemps, en raison de ce lien premier entre notre génitrice et nous-même, notre conscience absorbe les émotions de notre mère. Un travail peut être effectué pour nous libérer.

Union

Un jour, j’ai vécu la situation inverse en séance.

Une séance merveilleuse avec un homme dont les parents très amoureux l’avaient conçu en toute conscience de ce qu’ils accomplissaient, dans un désir immense. Une union vécue dans le sentiment du sacré.

Je voyais, et surtout ressentais, l’amour palpiter dans l’ovule devenu lumineux de sa mère, dans une ouverture, une invitation pressante à se faire pénétrer.

Un appel de la femelle au mâle.

De la femme à l’homme.

Du féminin au masculin.

Un appel à l’amour.

À la vie.

Cet homme avait un rapport à son corps d’une simplicité parfaite. Il était merveilleusement équilibré psychiquement.

Éclosion

Mon enfance fut plutôt triste. J'étais solitaire, peu expansive, assez introvertie. Timide, comme les enfants savent l'être. Les traumatismes de mes toutes premières années avaient laissé des séquelles.

J'aimais bien entendre mes sœurs parler ou jouer, tout en restant de mon côté. J'appris très tôt à lire, ma grand-mère m'ayant dit que cela ferait le bonheur de mon père. J'aimais observer les gens. Les enfants à l'école, les amis de mes parents. Je crois que l'humain m'a toujours intéressée.

Durant tout le primaire, j'avais la première place, les félicitations, et le prix d'excellence à la fin de l'année. Le secondaire me vit continuer mon chemin de bonne élève. Il me fallait exister, je n'avais trouvé que ce mode. Mais j'étais certaine que ces honneurs étaient dus à mes prières et que, sans Dieu, j'aurais lamentablement échoué. La dévalorisation était grande, la souffrance intérieure aussi. Longtemps, j'ai vécu dans la peur.

Je fis beaucoup d'efforts en grandissant pour me faire des amies.

Un jour, mes sœurs et moi eûmes chacune notre chambre, en haut de la maison. La mienne donnait sur le jardin, permettant la contemplation. Ce fut un ravissement. Mes meilleurs souvenirs sont associés à la nature.

Puis mon père fut nommé à Paris. Tout quitter, être enfermée dans un appartement, devoir nouer des amitiés nouvelles…

Mais la vie avait son plan. Tout allait changer, s'ouvrir enfin. L'année de mes quinze ans constitua un tournant.

Une « section musique » amena dans ma classe de seconde le seul garçon de ce lycée du 16^{e} arrondissement, un garçon aux cheveux longs, un peu rebelle, qui me fit sortir de ce long tunnel. Même s'il était violoniste classique, il me fit découvrir Led Zeppelin, les Doors, les Who. Et Neil

Young.

La grande manif des lycéens de mai 68, main dans la main. Notre amitié dura plusieurs années. Les joints, la bière avant les cours de philo, la moto. Et même, avec les Pink Floyd, la découverte de la prise d'éther. Je lui dois le goût des chemins différents et d'avoir osé sortir du rang.

Grâce à la confiance en moi que je commençais à découvrir, je fus capable de relever le défi d'une amie de classe de première : répondre à la petite annonce d'un magazine qui cherchait des jeunes filles pour les photographier. Je fus choisie, et trouvai l'essai plutôt intéressant. Ma sœur aînée devint mannequin à la suite de cette expérience.

C'est en traversant Washington Square, à New York, où j'étais allée la retrouver, que je vécus un moment particulier, l'un de ces moments flash où une lumière vive fond sur nous sans prévenir et nous laisse quelques secondes dans un silence intense, presque choqué : la vie nous envoie un signe fort pour que nous prenions le chemin qu'elle veut nous voir emprunter. Malgré ma timidité, je sus soudain, sans l'ombre d'un doute possible, que lorsque je rentrerais à Paris je m'inscrirais moi aussi dans une agence de mannequins.

Je ne pouvais envisager de continuer à vivre le désespoir de solitude incompréhensible dans lequel mes études dans le Quartier latin m'avaient plongée.

Être photographiée, vue par tous, fut un passage obligé. Il me permit, au travers du *paraître*, de pouvoir enfin exister. Le regard des autres posé sur moi me donnait une légitimité et le sentiment d'une valeur. Mon image sur les couvertures des magazines, dans les kiosques, dans les rues, l'attitude toute nouvelle des gens envers moi, tout cela me rendait calmement euphorique, et m'assurait que j'étais devenue importante. Même si je n'étais pas vraiment dupe.

Il y eut une parfaite synchronicité entre mon expression un peu triste, qualifiée de romantique, et l'air du temps. Ma taille – l'heure des géantes n'avait pas encore sonné – ne dérangeait personne.

J'ai énormément aimé ce métier, aimé les rencontres, les gens, les échanges, dans cette communauté internationale, aimé découvrir la facilité de cette vie en marge. Brillante, pétillante, insouciante, inconsciente.

Ces années m’ont également permis de vivre des moments uniques, en lien avec une plus grande profondeur, celle qui est notre vérité et que, souvent, nous sommes si longs à rejoindre. Mes nombreux voyages, cadeaux de ce métier, m’ont permis de goûter le bonheur de la découverte de gens tellement différents, aux quatre coins du monde. De communier avec une nature inconnue jusqu’alors, exotique, riche de senteurs, de sons et de couleurs.

Et surtout de renouer sans le savoir avec ma mémoire profonde. Je découvrirais bien plus tard que la plupart des pays dans lesquels j’avais séjourné m’avaient permis de retrouver, pour l’activer, la vibration particulière de mes anciennes vies de soigneuse. Une belle préparation, insoupçonnée.

Ce fut par l’intermédiaire de ce métier, enfin, que je fis la connaissance de mon mari. Il vit mes photos dans un magazine et voulut me rencontrer pour le film qu’il préparait. Deux ans plus tard, l’éclair d’intuition qui m’avait foudroyée à New York révéla toute sa force. Le flash de lumière annonçait un coup de foudre. Il fallait que je retrouve cet homme, que nous puissions nous aimer, avoir envie d’un enfant.

Par un signe dont la vie possède le secret – effarant, mais dont la lecture n’est possible qu’après les faits –, mon rôle était celui d’une jeune femme qui se noyait.

Pendant deux ans, j’avais prêté à ma sœur la robe que je portais dans cette scène. Le matin du drame, j’ai ouvert son placard et me suis sentie attirée par cette robe que je décidai de revêtir pour la journée.

Ma fille vécut ce que j’avais joué.

C’est la perte de notre enfant qui, après des années passées à me reconstruire, à construire une famille, sera le moteur de ma quête spirituelle, et permettra l’éclosion, l’acceptation et la mise en place de mes facultés de soin.

Le paraître, pour arriver à l’être.

Énergie

Il m’est souvent demandé si j’ai une spécialité : je n’en ai pas. Quand on se laisse traverser par le flux des énergies, quand on lui offre son corps et son être, c’est l’énergie elle-même – ou ceux qui la dirigent – qui choisit ce qui doit être soigné. Notre action, de ce fait, devient multiforme. Nous sommes un outil, prêt à l’emploi pour différentes interventions, quelles qu’elles soient. Les séances racontées dans ce livre font appel à de nombreux domaines, qui sont le reflet de mon activité.

Augmenter le niveau d’énergie de mes patients et en améliorer la qualité, voilà pourtant un dénominateur commun résumant mon travail. Sur le fond, et même si mes gestes sont à peu près toujours identiques, aucune séance ne ressemble jamais vraiment à une autre. Mais en ce qui concerne la forme, il se dégage essentiellement deux modes, deux processus de mise en œuvre du soin. Je ne suis pas celle qui décide du choix. Une fois atteint un certain point de quiétude – que je pourrais définir par immobilité intérieure plus silence –, le mode requis se place, à travers moi.

Dans le premier, je ne vois rien, n’entends rien.

Le mode transmetteur s’est installé. Je reçois de l’énergie sous la forme d’une grande colonne lumineuse qui m’englobe, me pénètre, et s’écoule par mon cœur et mes mains dans le corps et le champ énergétique de mon patient, lui permettant de régénérer sa propre énergie. Sans que j’obtienne aucune indication, information ou renseignement d’aucune sorte.

C’est l’énergie qui sait.
C’est l’énergie qui fait.
C’est elle qui dirige mes mains.

Pour donner un exemple précis, on me demande fréquemment si je

pratique l'ostéopathie crânienne, alors que personne ne me l'a enseignée. Ce qui se passe, c'est que je suis mue, que mes mains sont agies par un courant d'énergie provenant des maîtres qui me dirigent. Et eux, sans doute possible, sont détenteurs de tous les diplômes existants. Parfois, mais c'est assez rare, je sens que je leur laisse tellement « la place » que j'ai la sensation de m'endormir. Dans cette forme d'incorporation assez profonde, le meilleur peut se produire. Il m'est arrivé ainsi d'entendre le bruit caractéristique que fit la remise en place de l'atlas (vertèbre cervicale) d'une dame, et de comprendre ensuite ce qui s'était produit. Cette manipulation très délicate, qui demande des années de pratique ostéopathique ainsi qu'une formation très particulière, a été rendue possible grâce à l'état de total lâcher prise auquel j'étais parvenue.

Lorsqu'un thérapeute énergéticien commence un soin, il ouvre son corps et sa conscience au champ universel, ou à la présence d'un thérapeute de l'invisible, et sort par là même des limitations ordinaires de la matière. Cela lui est possible lorsqu'il installe en lui un « état d'amour ». État de silence, d'ouverture du cœur et de haute vibration. D'harmonie avec la personne.

J'éprouve de la difficulté à *dire* ce que je fais lorsque ce mode s'installe, je ne peux pas vraiment le décrire, car je suis en état de conscience modifiée, mais je sais que j'ai accès à un monde de connaissance. Il n'y a pas de place pour le mental, le mien ou celui du patient. Personne ne peut rien contrôler, ni se réapproprier les informations données selon sa convenance, et donc installer des limitations. Les gestes que je pose (micromouvements, pressions, impulsion de l'onde dans tout le corps, accélération, ralentissement du rythme), je ne les déclenche pas volontairement.

Si je pose mes mains sur un nouveau-né, l'énergie a la légèreté d'un duvet de poussin. Pour une personne très âgée également. Parfois, en revanche, les gens ont l'impression d'avoir « un éléphant » sur eux, tellement la densité est forte. (Mais ils n'en souffrent pas et, curieusement, ne veulent jamais que je m'arrête !) Je ne règle pas moi-même le débit du courant qui passe à travers moi. Simplement, je me laisse aller à l'ondulation de l'énergie.

Tout découle d'une douceur infinie alliée à une très grande puissance. Cela induit le passage à un état de non-matérialité, qui souvent nous donne, à mon patient et à moi-même, l'impression de traverser la chair, ainsi que la délicieuse sensation de flotter. Ou de danser. La danse du flux de l'énergie,

qui nous relie à la danse du cosmos, des étoiles et des planètes…

Le champ d'énergie universel : là se situe le lieu d'origine de l'énergie à l'œuvre pendant les soins. C'est à cette source, relayée par les maîtres qui me guident, que je m'abreuve. En langage plus moderne, on dirait que j'utilise la « quantum touch ».

C'est ce profond abandon qui permet d'avoir une action globale. En ayant clairement conscience de son unité avec le Tout, le thérapeute peut y amener la personne qu'il soigne. Nombreux sont mes patients qui retrouvent en séance, avec une profonde nostalgie, ce merveilleux sentiment d'unité qu'ils connaissaient si bien, petits enfants.

Cela peut aussi être plus quotidien. J'ai souvent l'impression de faire le ménage, de nettoyer en profondeur, d'être transformée en Karcher, ce nettoyeur à eau à haute pression auquel aucune saleté ne résiste. Ou de faire du rangement. Hier, une patiente m'a bien fait rire avec son commentaire d'une séance silencieuse. Nous évoquions l'intense chaleur que nous avions senti nous parcourir, lorsqu'elle a ajouté : « J'avais l'impression que tu faisais le tri dans ma tête, que tu jetais un truc, en gardais un autre, et changeais la place d'un troisième ! »J'aime bien aussi ce retour, envoyé par mail : « J'ai eu l'impression, lors du soin que vous avez effectué à ma tête, que mon cerveau s'animait, tournait sur lui-même, et que mes circonvolutions cérébrales "coulissaient". »

Chaque thérapeute-guérisseur possède sa propre manière de faire, même s'il existe de nombreux points communs entre nous. Mais je pourrais ajouter que nous relevons d'un certain registre en fonction de la nature de notre système vibratoire (puissant, médian ou délicat). Nos outils sont le reflet de notre fréquence vibratoire ; il ne sert à rien de chercher à imiter un autre thérapeute, s'il ne vibre pas comme nous. Lorsque j'ai commencé, il m'arrivait d'être impressionnée par le travail d'une « collègue » que je trouvais très puissante, et de me remettre en question. Heureusement, cela cessa quand je finis par comprendre que je n'étais vraiment efficace que si j'utilisais mon registre personnel, façonné par les siècles !

Je souhaite ajouter quelque chose : *spectaculaire n'égale pas meilleur*. Certaines personnes recherchent les sensations fortes – qui, c'est vrai, peuvent devenir addictives. Ainsi que je l'ai dit un peu plus haut, la transmission de l'énergie dans notre corps peut être très subtile. Cela peut parfois donner au patient l'impression que rien ne s'est passé. Pourtant, il en

va tout autrement. À part quelques exceptions, une séance muette se fait dans la tranquillité : quand le thérapeute s'élève, s'élève, et va chercher l'énergie au plus haut qu'il lui est possible, ce qu'il trouve, c'est silence, lumière, douceur et délicatesse extrêmes – qui n'empêchent en rien la puissance. Le travail sera fait. Pas besoin d'exhibition, ni du soignant, ni du soigné. Si c'est le cas, c'est l'ego qui cherche à se rassurer.

Il n'y a aucune règle concernant la mise en place de ce mode.

Sur l'ensemble des séances, je dirais que la moitié se déroule ainsi.

Dans l'autre mode, tout devient très interactif. Je suis en réception. J'entre en résonance avec l'inconscient de la personne, ou avec son corps, au travers de ce que l'on appelle aujourd'hui la mémoire cellulaire, ou encore avec son champ énergétique et ce qu'il contient. Avec ce qui alourdit les corps vital, émotionnel et mental. J'ai l'impression de feuilleter son livre personnel, de tourner les pages jusqu'à trouver la bonne, celle qui nous donnera les informations utiles pour dénouer sa problématique du moment. Parfois, je contacte des souvenirs d'enfance douloureux sur lesquels nous pouvons travailler. Parfois, c'est la personne qui les retrouve elle-même.

Certaines données très précises me sont délivrées par mes guides ou ceux de mon patient. Elles peuvent aussi provenir de son âme, directement. Il arrive que des défunts proches de la personne se présentent, avec un message à lui délivrer.

Enfin, parfois aussi, des vies antérieures ou parallèles se révèlent, et la séance prend alors un tout autre relief.

Pour être claire, lorsque je suis contactée par un être voulant faire connaître sa présence à mon patient, tout comme dans le contexte de visites de proches disparus ou d'informations délivrées par les maîtres, les images et informations auditives m'apparaissent au fur et à mesure, comme un puzzle qui se recompose avec précision.

Il n'y a de place pour aucun doute. C'est une connaissance instantanée. La clairconnaissance. Je ne perds donc pas de temps en vérification. C'est l'avantage de l'expérience acquise par des années de pratique ! Mon corps et tout mon être savent que c'est juste. Dans ces séances, je dis, décris, commente ce que je ressens, vois ou entends. Mon patient me répond. Viennent des solutions de guérison. Les séances que je raconte dans ce livre relèvent de ce registre, évidemment.

Toutes les capacités de soin médiumniques se doivent d'être liées à l'éthique. Sinon, elles ne sont pas au service du bien. De même, il m'a fallu, grâce à un constant travail intérieur, évacuer mes émotions lourdes. Installer en moi une vibration haute, et m'y maintenir ancrée. Lorsque ce n'est plus le cas, je me fais aider. Ainsi, ces émotions dysfonctionnelles ne viennent-elles pas brouiller mes capacités subtiles. Voilà la part du thérapeute. La part du patient, c'est de s'abandonner.

Je ne peux terminer ce chapitre sans dire que, bien sûr, il arrive que l'amélioration ne vienne pas. Pour des raisons multiples, qui m'incombent, ou proviennent de la personne. Ou des deux à la fois… Il est parfois difficile d'entrer en osmose avec des gens très fermés, dans le contrôle mental, ou très rationnels, très carrés, peu ouverts à leur sensibilité et à leurs émotions. Certaines personnes sont verrouillées. Lorsque c'est le cas, j'en suis sincèrement désolée, car je me sens toujours très reliée à la personne que je soigne. Chaque thérapeute, comme chacun dans son métier, connaît des échecs, ou de moindres réussites. C'est ainsi. Il faut l'accepter, car tant que nous sommes humains, nous ne pouvons être parfaits.

Le changement intérieur et la guérison d'une maladie ne sont pas choses faciles. Il ne suffit pas de se poser quelques instants et de claquer des doigts pour vivre des expériences de transformation. Il n'en va pas ainsi. Pour certaines personnes, oui, mais d'autres, qui pourtant font preuve d'ouverture et de détermination, n'obtiennent pas les résultats escomptés. Cette situation décourageante a parfois pour origine le fait que, sans en être conscientes, ces personnes rejoignent, dans l'impossibilité, ceux qui sont très cartésiens : elles sont dans l'incapacité de donner l'accès au fond de leur être. Leur ouverture a ses limites : elles demandent, mais la peur les fait se fermer en même temps qu'elles le font. Elles ne peuvent ni se donner totalement, ni s'abandonner en toute confiance ; se mettre en état de vulnérabilité ne leur est tout simplement pas possible. Le thérapeute ne peut donc pas contacter la blessure initiale, qui demeure à l'abri de verrous soigneusement tirés. La peur inconsciente de se livrer – plus complexe que lorsqu'elle est bien exprimée – peut empêcher tout résultat. Beaucoup de souffrance en découle. Beaucoup de temps perdu, aussi. Mais une fois informées de la nature du blocage, avec du temps parfois, de la patience toujours, ces personnes peuvent arriver à se libérer.

Il y a aussi la donnée karmique : qu'a-t-on accepté de vivre, avant de descendre en incarnation ? Jusqu'où avons-nous été prêts à aller, pour rééquilibrer certains agissements passés ?

Pour résumer, il peut arriver que je passe à côté. Il peut arriver également que la personne ne soit pas prête à s'ouvrir, à guérir, et ne bénéficie pas de ce fait des énergies du soin.

Il y a une explication par personne, et non pas une qui soit universelle.

Message

Un jour, deux mois après le départ de chez moi, réfugiée chez ma sœur Claire et ses fils, j'étais seule, prostrée sur un lit, en plein désespoir. J'implorai que l'on m'aide.

Mon téléphone sonna. Ma première réaction fut plutôt négative : « Non… Ce n'est pas le moment ! » Je ne me sentais pas en état de répondre. Mais la raison l'emporta lorsque, émergeant de ma souffrance, je vis soudain un lien possible avec ma prière.

J'écoutai le message. Une lectrice de mon tout premier livre à qui j'avais fait quelques soins me demandait si j'accepterais de soigner l'une de ses amies, thérapeute.

Lorsque Angelika m'ouvrit sa porte, j'eus la sensation d'être un bateau qui rentre au port après la tempête.

À la fin de la séance, elle me proposa de donner, chez elle, des soins énergétiques à ses patients.

Cette femme de lumière m'a ouvert le chemin.

Drogue

Il arrive qu'une séance puisse révéler des évènements inattendus appartenant à l'histoire du patient.

Lorsqu'« il est l'heure », l'inconscient – ou plutôt l'âme, soyons précis – s'organise pour que la vérité éclate au grand jour. Comme je l'ai indiqué dans le chapitre « Thérapeute », ce sont souvent des vécus douloureux qui se manifestent dans mon travail. Les personnes qui ont une vie facile, heureuse, reçoivent en séance de l'énergie de bonheur, accordée à leur vibration, et bien souvent aucune image ne se présente. Les autres, les âmes blessées, viennent se confronter à leur passé, connu ou méconnu, afin de retrouver leur splendeur.

Voici le récit d'une séance qui met en scène le moment de la conception. C'est une jolie histoire, même si elle commence douloureusement.

J'ai l'habitude de dire aux gens qui viennent me voir pour la première fois que je ne sais jamais, avant une séance, ce qui va se passer. Ceux qui président aux soins interviennent à travers moi dans l'exacte mesure des besoins de la personne, sans m'informer de leurs intentions. Ils utilisent, comme ils le font avec tous ceux qui leur servent de canal, la matière de mes expériences, mon vécu, mes compétences : qui je suis. Généralement, un maître nous choisit pour transmettre des informations, ou l'énergie de guérison. Ce n'est pas un processus élitiste, il nous choisit en fonction de notre adéquation avec son intention mais aussi de nos capacités. Pour donner un exemple, je n'ai encore jamais canalisé de données scientifiques ou mathématiques… Même si, d'une certaine manière, je peux dire que chaque séance est une surprise, je connais à peu près aujourd'hui la sphère de mes possibilités. Il n'empêche qu'un beau jour les maîtres m'ont fait vivre une incroyable séance. Inattendue.

C’est une patiente qui a une problématique lourde. Une très grande souffrance dans l’enfance. Elle a perdu sa mère lorsqu’elle avait trois ans. Une belle-mère du genre marâtre est venue remplacer sa maman. Adulte, elle a subi quatre avortements. Pas d’enfant. Elle est venue me consulter car elle a un très gros fibrome à l’utérus, qu’elle refuse de faire opérer.

Personnellement, je ne recommande jamais ce genre de décision. Je pense que la médecine, la chirurgie et le travail avec les énergies sont complémentaires et que l’idéal est que nous collaborions. Je sais qu’un travail énergétique prépare au mieux une opération, et qu’il aide grandement à la cicatrisation et à la guérison. Il me semble également qu’une opération, lorsqu’elle est bien sûr accompagnée d’un travail sur soi-même qui donne du sens à ce que le corps exprime, évite des mois, voire des années, de désagrément. Nous avons la chance de vivre dans un pays dans lequel la chirurgie et la médecine accomplissent quotidiennement des merveilles, et nous devrions être emplis de gratitude envers elles.

Je voudrais ajouter que, dans le domaine psychique cette fois, il est des situations où la prise temporaire d’antidépresseurs et d’anxiolytiques est la seule solution. Lorsque le mental est dans une souffrance trop intense, que le cerveau tourne en rond, que les idées noires et ce qui finit par s’apparenter à une forme de délire ne peuvent s’arrêter, la chimie a du bon. J’ai toujours pensé qu’il fallait prendre le meilleur de chaque discipline. Et les allier. L’intégrisme n’a pas sa place dans la sphère de la santé.

C’est pourquoi, mais seulement après avoir longuement parlé avec les personnes ayant cette position de refus, entendu qu’elles sont déterminées dans leur décision, vérifié que leur choix est fondé sur une vraie réflexion après consultation de leur médecin, après avoir compris que rien ne pourrait les faire changer d’avis, et si, enfin, je pense pouvoir les aider, je respecte leur demande, car je pense aussi que chacun est libre et responsable de son corps.

Je ne ferais pas le choix de Véronique, mais elle a la conviction que si elle se faisait opérer sans avoir pu remonter jusqu’à la cause racine de sa maladie, elle développerait une autre pathologie ailleurs, un peu plus tard.

Nous avons donc beaucoup travaillé et il y a un réel mieux. Son ventre est bien plus plat, bien plus souple. Le fibrome a beaucoup diminué : elle consent

petit à petit à ne plus remplir par une tumeur sa matrice traumatisée par les avortements et l'absence de grossesse. Elle avait compris que sa sensation de vide intérieur avait contribué à la créer, mais elle vit maintenant en bien meilleure union avec son corps, elle n'en est plus coupée, elle qui si longtemps avait fonctionné sur le seul plan intellectuel. Son état psychique a changé. Elle a retrouvé sa joie de vivre, sa gaîté. Elle se sent bien plus forte. Au point qu'aujourd'hui son désir est d'aller explorer l'histoire de sa conception, sur laquelle elle a un doute : elle suspecte son père de ne pas être son vrai père biologique.

Sa demande me prend de court, et je lui dis qu'en aucun cas je ne peux lui assurer de pouvoir la délivrer de son interrogation. Quelle responsabilité ! Je ne suis pas voyante !

Mais j'ai confiance, comme chaque fois, que ce qui lui sera donné sera exactement ce dont elle a besoin. Nous commençons.

Rapidement, je me sens très bizarre.

Une sorte de tournis, de vertige. Je suis dans une brume, comme dans du coton. Je comprends à cet instant que j'ai connecté la conscience de la mère de Véronique, à l'instant crucial de la conception de celle-ci.

Je suis allongée dans un lit, mais tout est bizarre, ça tourne, il y a un homme, mais je ne le vois pas vraiment. Pourtant, quelque chose n'est pas normal, quelque chose ne va pas, je le sens, ce n'est pas normal, je ne suis pas chez moi, cet homme n'est pas « le bon ». Il y a quelque chose qui ne va pas.

Mais c'est flou.

Je suis un peu comme un robot, je ne me sens pas vraiment mal, mais je ne suis pas présente. Que se passe-t-il ? Que me veut-il ?… Il veut me faire l'amour !

Mais il est complètement fou !

Non !

Je n'ai pas envie.

Non ! Non !

Ça me fatigue…

Mais il insiste.

Non… Non…

Je ne veux pas !

Je me débats.

Oh, et puis pourquoi pas, il arrêtera de me parler.

Je n'en ai rien à faire, je ne suis pas vraiment là.

Je ferme les yeux.

Tout tourne.

Je ne suis plus là.

Brutalement je repasse dans ma conscience ordinaire et comprends ce qui se passe : cette femme est droguée !

En entendant mon exclamation sidérée, Véronique se contracte. Elle me dit que cela va dans le sens de sa suspicion. Elle m'informe que l'homme qu'elle soupçonne d'être son vrai père était un ami de ses parents, qui habitait sur le même palier qu'eux. Elle me dit qu'elle n'aimait pas cet homme, qui la regardait d'une manière particulière. Il était pharmacien.

Tout s'éclaire…

Cet homme, qui désirait sa mère, a profité de son métier pour lui faire prendre un médicament qui l'a mise dans un état de perte de contrôle d'elle-même. Pour la posséder.

Nous sommes dans le cœur de la douleur de Véronique. Elle est le fruit non pas d'un acte d'amour, mais d'un moment extrêmement malsain. Un rien, un vide, un néant, de la part de sa mère, totalement absente, droguée par les médicaments du voisin pharmacien. Une avidité, une énergie de possession, de domination, une sexualité déviée de la part de son « père ».

Ce que je ressens de lui à ce moment, vraiment, est extrêmement malsain. Sa mère a été violée par un pervers. Oui, cette conception est imprégnée d'une grande perversité.

Je me tais. Je vois les larmes de Véronique. Je suis désolée.

Doucement, une énergie d'une tout autre nature m'envahit. Pleine, riche, chaude, vibrante. Les images et les ressentis choisis par les maîtres me font revivre, et donc transmettre dans le corps, dans les cellules de Véronique, ce qu'est *l'essence* de l'acte d'amour entre un homme et une femme.

Désirer dans le respect.

La droiture.

Donner. Se donner.

Recevoir.

S'ouvrir. Accueillir.

S’abandonner.
Honorer l’autre.
Reconnaître en lui le sacré.

Une onde douce me traverse, me balance, j’entends que ma voix a la délicatesse d’un délicieux amour. Ma voix est imprégnée de l’amour, de la tendresse, de la sagesse des maîtres, et tout cela est transmis à la cellule et à l’embryon.

Ils sont en train d’effectuer une correction. Une réparation.

La conception de Véronique est lavée des notions d’abus de puissance, de tromperie, d’injustice. De salissure. C’est une véritable transmutation. Elle soupire d’aise. Son visage est radieux. Une nouvelle vie commence pour cette petite humaine à venir… qui prend effet dès à présent.

Peu de temps après, Véronique a cessé de venir en séance. Je l’ai croisée quelques années plus tard, sur un quai de métro. Elle était rayonnante, et me dit à quel point sa vie avait changé.

Certitude

Comment savoir avec certitude si ce que nous entendons, voyons, pendant une séance n'est pas le fruit de notre imagination ? Comment être certain d'avoir puisé à la bonne source ? Pouvons-nous sans risque d'erreur transmettre à la personne que nous sommes en train de soigner toutes ces informations ?

Questions d'une très grande importance. Ce sont même, toutes ensemble, LA grande question. Je pense que tous, une fois, mille fois, se la sont posée, ou se la poseront. Et quelle est la réponse ?

Lorsque, pendant la conférence de l'Inrees en 2014, Stéphane Allix me l'a demandé, j'ai été prise de court. Je n'ai été capable que de dire, spontanément : « Je sais ! » Je pense vraiment que c'est la meilleure réponse que je pouvais lui donner.

Il y a en nous (nous, les « autoproclamés », comme on l'entend parfois – et comment pourrait-il en être autrement, puisque l'aptitude à recevoir des informations et à soigner nous est en quelque sorte tombée du ciel sans que nous n'ayons rien demandé ?), il y a en nous une connaissance intime, une expérience qui ne doit rien à des apprentissages extérieurs, stages ou cours de guérison. Elle se fonde sur l'expérience d'innombrables vies de pratique. Nous n'avons pas à « apprendre », mais à nous rappeler. À nous réveiller. Notre apprentissage tient tout entier dans ces mots : nous rappeler ce que nous savons faire depuis la nuit des temps. Mais il nous est difficile d'expliquer comment nous fonctionnons.

Nous *savons*.

Cela sonne juste. En nous, dans notre corps. Dans tout notre être. Dans une écoute profonde. Il n'y a pas de fausse note.

Techniquement, car il est bien sûr intéressant de chercher à comprendre,

peut-être cela tient-il à une disposition naturelle qui nous permet un lâcher-prise parfait. Si nous mentalisons, il est facile, insidieusement, de prendre le contrôle sur la séance. De *faire*. C'est là que peuvent intervenir des dérapages dus à des désirs sans doute inconscients de pouvoir sur l'autre, ou à une trop grande confiance en soi fondée sur l'ego.

Nous sommes au service. Les guérisseurs de tous les temps l'ont toujours dit : « Ce n'est pas le guérisseur qui guérit, c'est Dieu qui passe à travers lui. » Nous ne travaillons pas seuls, et nous le savons. Nous laissons faire ceux qui orchestrent le soin. Les thérapeutes de l'invisible, les médecins du ciel, comme les appelait Maguy Lebrun, ou les entités, comme le fait l'immense guérisseur brésilien João de Deus. Nous sommes en quelque sorte l'équipe au sol, et travaillons en étroite collaboration avec ceux de là-haut. (Ou avec l'énergie, si nous sommes plus à l'aise avec un registre moins personnalisé.)

Ce qui nous est demandé, c'est de laisser passer cette énergie si pure, cette énergie de soin. Pour certains, « s'effacer au point de s'oublier » apparaît comme une immense difficulté. C'est vrai, l'imposition des mains est un art particulier, qui demande de savoir s'effacer. Il requiert deux qualités : d'abord, avoir le cœur ouvert, car l'amour est la seule énergie véritablement guérissante et notre cœur doit l'être au plus grand pour que l'énergie puisse circuler. Ensuite, s'abandonner.

Car c'est en s'abandonnant que l'on permet cette merveille : le passage dans tout notre être de l'énergie dispensatrice de bienfaits. C'est en s'abandonnant que l'on reçoit. En s'oubliant soi-même, en acceptant de faire don de son corps, de tout son être, pour que la personne reçoive par l'intermédiaire de nos mains, de nos yeux, de notre voix, l'apaisement ou la guérison qu'elle est venue chercher.

C'est finalement assez simple : juste une question de vibration. Que nous soyons en train de donner un soin physique, de libérer des émotions ou de délivrer des informations, nous devons nous caler sur la vibration que nous contactons au plus profond de nous. Si cela vibre juste, dans le cœur, et que nous sentons l'amour nous inonder, c'est bon. Les informations sont bonnes, et le soin, efficace. C'est un état qui doit s'expérimenter, difficile à décrire. Un état merveilleux, qui ne ressemble pas à celui généré par l'ego, bien plus superficiel.

La relation entre le thérapeute et son patient est particulière. L'idée n'est pas de faire ou dire n'importe quoi. Pas d'approximation. Notre responsabilité est grande, envers des personnes qui nous offrent leur confiance. C'est aussi une question de respect. D'intégrité.

Heureusement, je sais depuis longtemps que si, dans la vie courante, je suis comme tout le monde et peux commettre des erreurs d'appréciation ou de jugement, pendant les séances il n'en est rien. Je me laisse guider, traverser par une présence infiniment plus évoluée que moi reconnaissable à des critères intimes précis, et je la laisse agir. C'est pourquoi *je sais* que « j'ai bon ».

Je pense que chaque guérisseur possède son propre répertoire de perception et de compréhension. Chacun a intégré son décodeur en soi. Il y a la validation par le corps, assez évidente quand nous sommes pris de frissons ; il y en a une autre, plus intime, impossible à expliquer avec des mots. Elle nous donne l'assurance de cette guidance intérieure, de cette présence aimante, bien différente de notre désir personnel fondé sur une soif de maîtrise de la situation ou, pire, de pouvoir sur l'autre. Nous n'y pensons pas trop – sauf situations exceptionnelles dans lesquelles nous demandons précisément aide, explication ou validation –, car ce système fait partie de notre mode de fonctionnement, au même titre que notre respiration ou notre digestion. Il fonctionne, et c'est cela qui compte.

Il est probablement arrivé à chacune ou chacun, en début de « carrière », de se faire abuser par des énergies inadaptées. Quelles qu'en soient les raisons. Les maîtres laissent faire, car cela fait partie de nos leçons. Jamais nous ne recommençons.

Quand nous avons vécu, Véronique et moi, l'inoubliable séance de sa conception, à aucun moment je ne me suis questionnée sur l'authenticité de l'expérience. Je « savais » que j'étais en connexion avec les maîtres, et qu'ils nous accordaient un inestimable cadeau.

La plus belle des validations reste toujours l'émotion, et surtout la transformation en profondeur de notre patient.

Nostalgie

Pour regagner l’immeuble, après avoir garé la voiture dans le box, il fallait emprunter un passage sombre situé sous le court de tennis. Puis remonter la pente, quelques mètres à l’air libre devant le haut bâtiment. Ce lieu particulier me donnait souvent la sensation brutale d’être tombée dans un trou. Même s’il arrivait parfois que l’ouverture de la porte du garage, juste en face, permette un providentiel éblouissement : le soleil embrasant les grands arbres du parc Montsouris.

Un trou.

Je suis tombée dans un trou.

Le ciel est si loin…

J’ai l’impression d’être exilée, oubliée dans un monde hostile, loin des miens, de ceux qui me ressemblent.

Qu’est-ce que je fais sur terre ?

Je ne suis pas chez moi.

Je me sens perdue. Perdue.

Abandonnée.

Planète étrangère, peuplée d’étrangers durs et desséchés.

Limités.

Quand cette sensation se produisait, les jours où j’étais fatiguée ou inquiète, j’avais l’impression d’être lourde, si pesante que jamais plus je ne pourrais regagner les plans de lumière.

Devoir vivre au fond d’un cachot, prisonnière à jamais.

Angoisse fulgurante qui suscite l’irrépressible envie de me dissoudre, de ne plus ressentir.

De ne plus exister.

Nostalgie mordante.

Visions floues d’êtres lumineux et aimants. Les images se dissolvent, se déchirent, disparaissent, comme ces visages furtivement aperçus dans le mouvement des nuages, les jours de grand vent.

Où êtes-vous ?
Quand nous reverrons-nous ?

Ma vraie demeure est si loin.

Je me forçais à gravir les quelques marches qui mènent à l’ascenseur.

La sensation s’apaisait.

La brûlure s’adoucissait. La main noire qui étreignait mon cœur se relâchait.

Je rentrais chez moi.

Dans le réel. Ma réalité quotidienne.

Retrouver ma maison me rassurait, infiniment.

Rejoindre mon mari et mes filles, dont j’entendais les voix qui m’appelaient, dissipait l’atroce sensation de coupure.

Apaisement.

La chaleur revenait.

Et la vie, avec elle.

Jumeaux

Après l’émanation de la Source, la descente en incarnation et la conception, voici à présent quelques histoires liées à la gestation. Et tout d’abord celle-ci, tellement surprenante.

J’ai reçu il y a six mois Claire-Marie, une dame très sympathique qui venait du nord de la France. Il y avait en elle une évidence à vouloir me rencontrer. Lorsque je lui ai ouvert la porte, j’ai eu la sensation très forte que nous nous connaissions, ce qu’elle a démenti. Pourtant, elle n’arrivait pas à me convaincre.

Je n’ai pas insisté. J’adore ces situations.

La séance a très vite révélé que dans des vies proches nous avions été deux médecins hospitaliers, et les meilleurs amis du monde ! Contrairement à sa réaction précédente, elle ne fut pas surprise de ce que je lui racontais, mes paroles éveillant en elle un écho du passé. À nous deux, nous avons reconstitué une part de notre histoire commune. Expérience rare, étonnante et bouleversante : comme la pièce d’un puzzle qui retrouve sa place, inclure dans cette vie d’avant que je connaissais bien la présence de cet homme bon, généreux et humaniste, qui m’aimait malgré tous mes défauts. Ces impensables retrouvailles avec Geert, mon merveilleux ami d’autrefois, furent une occasion d’avancer dans la réconciliation avec moi-même car j’avais été un personnage odieux, passionné par la recherche médicale mais coupé de la plus élémentaire humanité envers le personnel hospitalier, et, pire encore, sans compassion envers mes patients.

Savoir qu’un homme tel que lui m’avait aimée me fit grand bien.

Claire-Marie souffre de douleurs dans les cuisses, le bas du dos et le pied. Elle a par ailleurs une maladie neuromusculaire qui n’est pas en rapport avec

ces douleurs, selon les médecins. Elle me dit deux choses un peu curieuses avant la séance : « J'ai un moteur de Ferrari dans un corps de 2CV. » Et puis : « Je suis toujours en attente de quelqu'un. »

La séance tellement particulière que nous avions vécue cette première fois lui avait fait du bien, mais elle m'écrivit plus tard en me disant qu'elle avait toujours mal ; elle me demandait si je pouvais lui faire un soin à distance. À la fin de son mail, elle faisait allusion à une chose que je lui aurais dite : je lui aurais parlé d'une erreur d'aiguillage, ce qui faisait sens pour elle. (Je n'en avais gardé aucun souvenir.) Elle se demandait si je pouvais joindre au nouveau soin ce fil conducteur. Les soins à distance, je n'ai plus vraiment le temps, mais comment refuser à Geert ?

J'eus le plus grand mal à lui faire cette séance.

Malgré sa photo sur mon bureau, je passais mon temps à oublier de la faire. Toujours quelque chose de plus important, de plus pressant. Puis quand, m'y obligeant, je me branchais sur elle, allongée dans mon lit avec mon thé du matin, ce qui est mon mode préféré pour me connecter à distance, je sombrais dans une sorte de léthargie et m'endormais. Au bout de quelque temps, je finis par cesser toute tentative, mais cet abandon me ramenait à la vie passée dans laquelle j'avais été si peu estimable amicalement. C'était assez désagréable…

Heureusement, cette femme est une belle personne. Elle ne s'est pas découragée, et m'a envoyé un mail dans lequel elle me demandait aimablement des nouvelles.

Elle m'écrivait aussi qu'elle venait de vivre, lors d'une séance de fasciathérapie, une expérience étonnante : « Je me vois allongée sur la table. On dirait une table d'autopsie. Je suis inerte et Geert en moi est inerte !… » Cela fit sens pour moi et me déculpabilisa. Sans doute cette énergie plombée m'empêchait-elle de travailler sur elle. Il fallait que je la voie. Lorsqu'elle arriva, nouvelle surprise : rien ne subsistait entre nous de l'énergie d'autrefois. Nous étions dans l'instant présent, comme une thérapeute et son patient. Mais nous nous sommes tutoyées affectueusement.

Claire-Marie me raconte à présent qu'elle a vécu douloureusement le décès de sa meilleure amie, quelques mois auparavant. Que celle-ci vient la visiter la nuit, ainsi que son frère décédé. Qu'elle a l'impression d'être chez les morts-vivants. Elle ne se voit pas d'avenir. Célibataire sans enfant, elle est depuis peu à la retraite et s'occupe beaucoup de sa mère malade. Je suis émue

d’entendre sa détresse, car je perçois profondément à quel point cette femme a une belle qualité d’âme. Heureusement, un radiesthésiste lui a dit récemment qu’elle avait encore une mission à accomplir. Elle me reparle de « l’erreur d’aiguillage » que j’avais contactée à la fin de la première séance, car elle pressent qu’il y a là une clé.

Elle me dit : « J’en ai marre de cette vie sans but. Je suis aspirée vers le bas, avec ces morts. Ce qui me caractérise, c’est l’errance. Je ne trouve pas ma place. » J’entends toute sa souffrance. Quand elle a prononcé « errance », j’ai entendu *désespérance*.

Je reste longtemps, longtemps, la main sur son cœur. La lumière s’y déploie. Puis je passe au deuxième centre énergétique, ma main y étant attirée. Quelque chose de flou se dessine. Je me rappelle soudain que c’est lorsque j’avais la main à cet endroit qu’était intervenue cette notion d’erreur d’aiguillage. Je rejoins Claire-Marie, car je perçois une sensation subtile monter et s’installer. Elle pourrait bien s’avérer être cette clé pouvant dénouer la situation. Je demande aux maîtres de m’aider à comprendre.

Un ressenti très précis me vient : elle a vécu une gestation gémellaire. C’est déjà en soi une situation difficile, génératrice de souffrances profondes et inexpliquées. Sur le plan médical, on sait aujourd’hui que c’est assez courant. Au bout de quelques semaines de gestation, il arrive qu’un des embryons décède. Parfois la mère a des saignements, parfois non, ce qui ne permet pas de se rendre compte de ce qui est arrivé. En microchirurgie, on retrouve de plus en plus souvent de ces kystes qui, analysés, se révèlent porteurs de cils ou d’ongles, preuve irréfutable de la présence d’un jumeau. C’est arrivé à l’un de mes amis, lors de la biopsie d’une tumeur au cerveau.

Sur le plan émotionnel, la gestation gémellaire interrompue pour l’un des deux est porteuse de souffrance pour le survivant : malgré cet âge infime, notre conscience est déjà là, et nous vivons ces émotions avec autant d’acuité que ce que nous vivrons une fois sortis de la matrice. Il existe une littérature sur le sujet. Au départ de son frère ou de sa sœur, celui qui reste éprouve un douloureux sentiment d’abandon, ou de trahison, ou de colère, ou d’injustice, et cette émotion l’accompagnera en couleur de fond toute sa vie sans qu’il puisse y relier quelque événement de son histoire. Je retrouve régulièrement cette configuration en séance. Je l’ai vécue personnellement et je connais la force, l’ampleur invraisemblable du traumatisme que cela représente. Il règne en soi un manque abyssal et une imprégnation de mort.

Sur le plan spirituel, l'explication nous mène en amont. Pour nous aider dans la descente en incarnation, une fois en accord avec les grands axes de notre future vie – parents, pays, types d'expériences que nous aurons à vivre pour parfaire notre évolution –, il arrive qu'un être nous accompagne, généralement une âme avec laquelle nous sommes très en lien. C'est comme une sorte de contrat, que l'on peut schématiser ainsi : « Je descends avec toi, je reste le temps dont tu auras besoin pour t'acclimater à ton nouveau milieu – la matrice de ta mère –, puis je remonterai dans les plans supérieurs poursuivre mon chemin. » Il semblerait que, bien que les conditions aient été établies avec précision, le fait même de l'incarnation, c'est-à-dire s'inscrire dans un corps de matière dense (un embryon de quelques semaines est déjà de la matière dense, par rapport à l'état lumineux précédent), génère un état d'oubli ; celui-là même qui provoque ces émotions tellement dévastatrices.

Mais dans le cas de Claire-Marie, la situation est bien plus grave. En captant son secret, la gestation gémellaire, j'ai compris autre chose. C'est la deuxième fois que ce cas se présente en séance, et je dois dire que la première fois j'y avais un peu perdu mon latin, tellement la situation est surprenante.

Cette fois, je ne suis pas surprise, mais il faut savoir trouver les mots pour l'expliquer clairement. Il me faut un peu de temps pour amener l'information sans bousculer, heurter ni choquer ma patiente.

Après quelques hésitations, je me lance. *Claire-Marie n'est pas qui elle doit être.* Elle est « l'accompagnateur » qui devait remonter. Son jumeau a pris sa place. Elle s'est fait rouler.

Tromper, duper, flouer, voler sa vie. La liste est longue, des synonymes… Comment une telle chose est-elle possible ? On nage en plein roman de science-fiction.

Pourtant, en entendant ces paroles, Claire-Marie me regarde droit dans les yeux, et me dit : « Ça me parle ! » Ainsi que l'avait fait la première patiente à qui c'était arrivé.

Ce qui montre bien, si besoin en était, à quel point, cellulairement, intimement, psychiquement, nous sommes reliés à notre histoire, même si nous n'en avons aucune idée. « Je ne connaissais pas cette possibilité, mais je te crois. » À l'instant précis où Claire-Marie prononce ces mots avec un accent de sincérité, presque de soulagement, je suis envahie de frissons. Comme j'ai parlé plus haut du répertoire de réception des guérisseurs, voici

certains éléments du mien, il est vrai très courants : frissons, chair de poule, palpitations, bouffées de chaleur ou vagues de froid sont des éléments infaillibles de validation par le corporel. Le corps ne ment pas.

Nous sommes d'accord toutes les deux, c'est bon.

Elle enchaîne : « Qu'est-ce qu'on fait avec ça ? Comment on avance ? » Je suis touchée de sa rapidité de réaction, touchée aussi car au début de la séance je l'avais vue marcher sans sa chaussure avec semelle adaptée, et je sais qu'avancer présente pour elle des difficultés importantes. On dirait que le secret levé sur son histoire lui permet d'abandonner dès maintenant ce qui la handicape. Elle va vite.

Cette question, justement, je me la posais depuis un moment.

Mais je suis dans un espace blanc. Je ne ressens plus rien, ne vois rien, n'entends rien. Alors je réponds : « Je ne sais pas. Laissons faire. » Du temps passe, pendant lequel l'énergie est au travail. Intensément.

Me voilà subitement raccordée. Je suis en osmose avec la psyché de Claire-Marie : la première chose qui apparaît, c'est la sensation d'une profonde trahison. L'ampleur en est insoutenable. Un écho de désespoir, qui résonne dans un puits sans fond.

Je reviens en moi-même. Quelques secondes de réflexion personnelle. Je comprends tellement clairement son errance, et comment il lui est impossible de trouver sa place. Sa place est dans les plans de lumière, et elle aurait dû s'y retrouver il y a soixante-six ans…

Soudain, je me rends compte que je vis un état particulier. Je suis repartie « à l'intérieur » de ma patiente. Mais je ne comprends rien à ce que je ressens. Je ne sais plus qui je suis. L'être évolué qui s'est fait spolier ou l'intrus ?

Je ne sais plus où je dois être, je suis perdue.

Comme on dit en informatique, c'est un bug. Je suis en plein bug. En fait, j'ai perçu la part en souffrance de Claire-Marie, la part perdue. Quand elle est sous l'influence de cette part d'elle-même, Claire-Marie ne sait pas qui elle est.

Je ne comprends plus rien !

C'est tellement perturbant.

Quelques instants se passent. Le brouillard se dissipe. Cela s'éclaire un peu

dans ma tête. Une information d'importance apparaît. Le voleur de vie fait des va-et-vient dans le champ énergétique de Claire-Marie, occupe la place, disparaît. C'est lui que j'ai capté, et dont la présence me procure cette sensation de confusion intérieure. Je sens qu'il y a beaucoup de honte en lui. Claire-Marie me dit : « Oui, il est comme un ado ! Il a volé le gâteau à la crème, mais ne s'autorise pas à le déguster. »

Nous comprenons ensemble : *il n'est jamais remonté.* Voilà. Nous avons enfin le fil rouge. À deux, nous décryptons l'histoire.

Claire-Marie, dans son état lumineux d'avant l'incarnation, a accepté d'accompagner une jeune âme pendant quelques semaines de gestation, un temps précieux d'acclimatation à la densité de la fréquence vibratoire de la Terre, de la matière, de sa mère. Mais au moment prévu de sa remontée, « l'ado » pris de panique s'est organisé – techniquement, c'est un peu compliqué à expliquer ; il m'a semblé que c'est un peu comme les entités qui s'emparent d'un corps – pour squatter le corps de son « jumeau ». Je mets ce mot entre guillemets, car au fil du déroulé de l'histoire, des jumeaux, il ne reste pas grand-chose, tant les niveaux d'évolution sont différents.

Il a succombé à la tentation et volé le beau gâteau à la crème, ou plutôt le véhicule destiné à retourner dans les plans de lumière. Mais, dans son inexpérience, il a cru qu'il se ferait gronder par les grands êtres de là-haut, et, pris par la peur, il n'a finalement pas osé remonter. Il s'est condamné à cette vie entre deux eaux. Et, en plus, il parasite Claire-Marie. Je pense d'ailleurs que c'est ce qui se produisait quand je n'arrivais pas à faire le soin à distance. Il devait, d'une certaine manière, faire en sorte d'empêcher cette connexion qui l'aurait démasqué.

De son côté, en raison de cet acte malveillant, Claire-Marie vit une vie qui ne lui était pas destinée. Pas le bon corps, pas les bons parents, pas le bon pays, pas les bonnes expériences, qui devaient faire évoluer le jeunot, mais dont elle n'a que faire. C'est comme être remis à la crèche alors qu'on a le niveau grandes écoles. Je repense au « moteur de Ferrari dans une 2CV ». Je comprends également pourquoi elle a eu toute sa vie le sentiment d'attendre quelqu'un. Peut-être quelques petites choses à lui dire, à l'ado ?

Je me sens prendre de la hauteur.

On me montre qu'au niveau de son âme elle a bien sûr accepté le sacrifice. Elle est très évoluée. Je retrouve soudain la grandeur, la bonté, l'humanité de Geert. Une grande âme. Vraiment.

Je sens s’installer une chose à laquelle je n’avais pas pensé : malgré la situation, il y a beaucoup d’amour entre eux. Elle me le confirme, très calmement.

Sur mon invitation elle se met à parler à la jeune âme : « Tu peux remonter. Je ne t’en veux pas. Mais, s’il te plaît, laisse-moi vivre le tiers de vie qui me reste à vivre, à ma façon… Laisse-moi vivre ma vie. » Ces mots, dits presque comme une prière, sont impressionnants. Ce moment est très émouvant.

Je ressens une immense ouverture au niveau de son cœur. C’est vraiment de l’amour qui s’échange entre eux.

Puis Claire-Marie me dit qu’elle ressent une gêne au niveau de la gorge. Je lui demande en souriant si elle n’aurait pas malgré tout quelque chose « en travers de la gorge » !

Je sens qu’elle peut utiliser ce chakra pour se libérer.

« Souffle. Souffle-le dehors. Laisse-le partir. »

Pendant quelques instants a lieu un travail de dégagement. Je vois qu’à chaque souffle exhalé son jumeau peut s’élever. Il remonte, enfin, dans les plans supérieurs. Une énergie puissante, sacrée, s’installe dans la pièce.

Claire-Marie me dit qu’elle se sent libérée. « Je ressens même de la joie ! » Ce qui est vraiment signe de cette libération.

Nous sommes radieuses.

Je vois qu’enfin son jumeau est accueilli dans la lumière.

Quelle incroyable histoire…

J’ai croisé Claire-Marie deux mois plus tard à la Maison de la radio, lors d’une conférence. Elle m’a dit qu’elle avait pris sa vie en main et se sentait heureuse. Il y avait une très jolie et nouvelle étincelle au fond de ses yeux bleus. Puis, deux mois plus tard encore, j’ai reçu ce merveilleux mail :

« Bonjour, Agnès,

Je suis dans le TGV vers Paris pour les conférences de l’Inrees de cet après-midi. Et tout à coup je sens ta présence, alors je joins le geste à la pensée pour te donner ce petit signe amical, et te dire que la joie m’habite souvent, une joie profonde et simple. »

Manque

La première fois que j’ai été en contact avec le drame de la gestation gémellaire, je n’en avais jamais entendu parler. J’ai été très impressionnée. Je décrivais ce que je percevais, voyais, ressentais, avec la plus grande précision, pour que ma patiente puisse comprendre au mieux ce dont il s’agissait. Je vivais ce moment de découverte sans l’ombre d’un questionnement, comme chaque fois que quelque chose de nouveau se produit lors d’un soin. Il arrive dans certains cas que les questions interviennent en nombre après le départ du patient, parfois intensifiées par le doute, quand le mental reprend sa place. Mais pas pendant la séance.

On ne peut pas dire que j’étais aidée par le comportement de ma patiente, une jeune infirmière, qui me regardait avec des yeux plus qu’incrédules et une sorte de retrait, de froideur, qui suggéraient fortement qu’elle se demandait chez qui elle était tombée… Pourtant, portée par l’énergie puissante des maîtres qui m’accompagnent, je n’en étais pas le moins du monde perturbée. Sûre de moi, à cent pour cent.

Mais comment convaincre un patient qui ne ressent rien ?

Avec pertinence, elle me posa la question : « Comment puis-je être sûre de ce que vous me racontez ? » Ma réponse fut très simple : « Je ne sais pas. » Que dire d’autre, sinon la vérité ?

Je me disais que le temps ferait son office, et que, possiblement, dans les jours ou semaines à venir, une sensation, un souvenir archaïque finiraient bien par se présenter, et qu’elle pourrait se reconnecter à sa vérité. Je suis toujours assez optimiste.

Mais ce qui arriva dépassait mes espérances. Juste avant la fin de la séance, j’ai senti des soubresauts sous mes mains. J’ai ouvert les yeux. La jeune femme sanglotait. Bien qu’elle ait commencé par affirmer, en hoquetant : « Je

ne sais pas pourquoi je pleure », elle se rendit vite à l'évidence. Je compris ce jour-là l'inimaginable étendue de la souffrance générée par ce vécu tellement particulier. Je le retrouve à intervalles très réguliers en séance.

Un autre exemple fut celui d'une enseignante de yoga qui m'assurait, elle aussi, d'une manière encore plus affirmée, que ce que je lui expliquais ne lui évoquait rien. Le lendemain, pourtant, je reçus un mail plein d'émotion dans lequel elle me racontait le choc qu'elle avait subi, une fois chez elle, en pénétrant dans son salon. Sur le mur principal, au-dessus du canapé, est accrochée la toile d'un artiste contemporain, achetée sur un coup de cœur. Ce tableau représente un portrait de femme. Pour la première fois, elle venait de découvrir le tracé qui en double le visage, et qui, de ce portrait, de manière évidente, en fait deux. Deux jeunes femmes sur son mur, alors qu'elle en avait toujours vu une. Elle me joignait une photo du tableau. Il paraît invraisemblable qu'elle n'ait jamais rien remarqué.

Elle me disait qu'elle avait capitulé. Elle avait compris brutalement qu'elle avait eu une jumelle, et acceptait le manque et le chagrin. Elle admettait aussi le fait que son inconscient, en la faisant vivre face à l'évidence depuis toutes ces années, avait essayé en vain jusqu'à ce jour de raviver sa mémoire.

Mais le plus souvent, en découvrant le secret de leur gestation, les gens sont immédiatement touchés en plein cœur. Comme Claire-Marie, ils « savaient », et ne sont pas étonnés. Ils se mettent à pleurer, à raconter leur nostalgie d'enfance, leur envie de toujours d'avoir un double, un compagnon d'exception. Parfois, cela allait jusqu'à une relation avec un jumeau imaginaire. Ils disent alors les difficultés rencontrées avec leurs parents voulant faire cesser ce lien qu'ils jugeaient un peu inquiétant.

Dans bien des cas aussi ils évoquent leur empêchement à entrer dans une relation de couple, la fusion avec l'autre (écho de la fusion gémellaire idéale qu'ils aspirent à retrouver avec une sorte de désespoir) ne s'avérant jamais satisfaisante.

Ces moments de retrouvailles intimes avec un amour d'une si rare qualité sont toujours incroyablement émouvants. Ce qu'ils rejoignent alors, c'est une telle vulnérabilité, une telle fragilité… Les carapaces se fendent et les cœurs sont à nu. Lorsque l'on s'abandonne à sa peine en toute simplicité, sans construction pour se protéger, on touche à la grandeur de l'être humain.

Lors de l’un de mes ateliers de travail sur l’enfant intérieur, une participante s’est effondrée en larmes. Lorsque je me suis approchée, elle m’a dit : « Je pleure de bonheur. Je viens de retrouver mon jumeau. » Elle nous expliqua par la suite qu’elle ignorait tout de son existence, mais que la rencontre avait été si merveilleuse que sa solitude, sa tristesse, le sentiment de manque qu’elle vivait depuis si longtemps venaient enfin de prendre sens.

Elle a souri tout le temps du week-end.

Et puis, un jour, ce fut mon tour.

Il y a plus de dix ans, je me suis inscrite à un stage de canalisation, par envie de développer mes capacités.

Nous étions divisés en petits groupes pour un exercice destiné à nous révéler des secrets sur nous-mêmes, dont la mise au jour débloquerait notre canal. C’était présenté un peu comme un cadeau. Le médium était assis sur une chaise, et, l’un après l’autre, nous nous installions en face de lui afin qu’il nous scanne et nous délivre une information nous concernant. Je suis passée l’une des dernières. J’avais observé avec beaucoup d’intérêt le travail sur les autres. Certains revenaient à leur place assez dubitatifs, l’air déçu, mais, pour de nombreux autres, c’était très beau. Le médium leur transmettait le message d’une personne disparue, ou leur dévoilait un souvenir d’enfance oublié, d’une importance capitale dans la construction de leur psyché.

Quand ce fut mon tour, tout alla très vite. À peine assise, le médium me dit que j’étais porteuse d’un secret, mais que c’était à moi de le trouver. Il me dit de me relever.

Je fus choquée par ce traitement assez sec, les autres ayant bénéficié de révélations exprimées avec bonté. Je n’avais aucune idée de ce dont il parlait, et je me sentais inquiète et frustrée. Mais il avait parlé avec une sorte d’autorité que j’avais reconnue comme celle des maîtres le guidant. Pour moi, cela ne laisse pas de place à la contestation. Ce ne fut donc pas à l’homme, mais à la voix de ceux qu’il relayait que j’obéis.

Agitée d’émotions contradictoires, je me suis levée lentement et j’ai fait trois pas dans la pièce. Et soudain, je me suis effondrée, la tête la première, sur le sol. Évanouie.

Quand j’ai repris conscience, quelques instants plus tard, dans l’agitation générale, j’étais fracassée. Un désespoir d’une ampleur si vaste que je ne pouvais pas me relever.

Juste envie de mourir. Là, tout de suite. Que tout s'arrête. Que je sois délivrée. Je venais de retrouver l'union d'amour fusionnel que j'avais vécue avec ma jumelle, in utero. Et le désert après sa disparition. Le reste de la journée fut un cauchemar.

Heureusement, je vivais à l'époque avec un thérapeute, et quand je suis rentrée je lui ai demandé de m'aider. Pendant plus d'une heure de séance, je me suis débattue avec les forces de la mort. Flottement sans fin dans les ténèbres. Furieuse envie de me laisser couler.

L'énergie de l'amour m'a finalement fait émerger. Il n'est pas question que je laisse mes filles, et je le sais.

Si je relie cet événement à ma descente en incarnation telle que je l'ai revécue [1], force m'est de constater que j'étais seule dans mon « tube de descente ». Alors, ma jumelle ? Je suppose, sans l'avoir vue, mais c'est ce qui me semble le plus logique, qu'elle m'avait suivie (ou précédée) de près. Comme le skieur qui s'élance dès que son prédécesseur a pris suffisamment d'avance pour qu'il ne risque pas de le percuter.

Il me faudra du temps pour guérir de ce manque essentiel.

Maintenant, lorsque la situation se présente en séance, je connais de l'intérieur jusqu'où la douleur peut nous emmener. Il me semble que l'accompagnement que je peux offrir est d'une plus belle qualité.

Oublier

Les récits des séances qui précèdent montrent à quel point notre psyché est colorée par des évènements profondément enfouis qui nous marquent, sans que nous puissions remonter à leur origine autrement que par un travail très spécifique, de leur charge de peur, de violence, d'incompréhension. De douleur.

Je veux dire ici que nous sommes également imprégnés de vécus, sensations et souvenirs heureux, agréables. Que la joie, la paix et l'amour nous sont connus, même dans le cas de plans de vies difficiles, et quoi que nous ayons vécu. Ces émotions positives constituent en part importante le socle sur lequel nous nous sommes construits. C'est important de le rappeler, car je vois souvent des gens repliés sur eux-mêmes, sur leur souffrance intérieure, comme s'ils ne pouvaient vivre que par cette identité de douleur, comme s'ils ne pouvaient exister qu'à travers elle. Ils ne savent plus faire autrement, car, en raison du niveau important de cette souffrance, ils ont oublié. L'oubli des belles choses les a emprisonnés et les empêche de vivre des moments de bonheur simple qui pourraient tant les aider. Nous sommes nombreux à ne garder en mémoire que le côté sombre de nos expériences, à nous focaliser sur nos difficultés, à soigneusement en polir l'empreinte, pour la raviver. À occulter l'essentiel : les moments d'amour que nous avons reçus ou donnés.

Ces sensations et émotions heureuses ont de multiples origines. Elles peuvent ne pas avoir été éprouvées souvent, mais toujours elles ont existé.

Cela m'amène à évoquer, en introduction du chapitre qui va suivre, un domaine important. Il nous est possible de recevoir une aide précieuse pour arriver à mieux vivre. Je veux parler de l'accompagnement de nos guides.

Ce que je vais dire peut sembler surprenant à ce stade du livre, après tout ce que j'ai déjà raconté. Et pourtant, de nombreuses personnes, même si elles sont très ouvertes aux expériences des autres, n'osent pas imaginer que cela pourrait leur arriver. J'entends encore souvent : « Vous, bien sûr ! Mais moi ? Vous croyez vraiment que j'ai un guide, moi aussi ? »

Alors je le redis : que nous le sachions ou non, que nous y croyions ou non, que nous l'acceptions ou le refusions, – mais les bébés et les petits enfants le voient très bien –, nous sommes accompagnés. Tous. Chacun d'entre nous.

Même si nous l'avons oublié.

Le lien avec ces merveilleuses entités fait partie de nos expériences fondatrices, celles qui nous ont permis de connaître des moments de bonheur indicible. Je m'établis pour l'affirmer sur mes expériences d'enfant, sur certaines lectures qui m'ont éblouie (dont, entre autres, dans les années quatre-vingt-dix, le magnifique *Dialogues avec l'ange*, de Gitta Mallasz), mais surtout sur mon expérience personnelle d'adulte. Et, bien évidemment, sur ma pratique professionnelle.

Chaque être humain est accompagné, en plus de celui qui réside dans son cœur et qui est désigné comme l'ange gardien – qui n'est autre que notre moi divin, notre présence divine éternelle –, par un ou plusieurs guides chargés, comme leur nom l'indique, de le guider, de lui ouvrir la voie, de lui éviter les écueils. De l'aider à vivre sa vie d'humain.

En parallèle à ce qu'enseignent les religions, qui peut être retrouvé dans les textes sacrés, d'innombrables livres de témoignages personnels sincères en attestent. Comme, par exemple, l'un des premiers à grande diffusion, *Enquête sur l'existence des anges gardiens*, de Pierre Jovanovic. Si nous acceptons ce fait, nous pourrons entrer beaucoup plus facilement en contact avec leur présence, et notre vie s'en verra changée. Si nous osons ouvrir notre cœur avec confiance, nous verrons l'amour et la paix entrer dans nos vies.

Il existe bien « un monde visible et un monde invisible », comme j'adorais le réciter dans le *Je crois en Dieu* de mes jeunes années. Même si aujourd'hui Dieu n'est plus créateur ni de l'un ni de l'autre – l'Église les ayant malheureusement supprimés de la prière –, il existe toujours une autre réalité que la nôtre. Dans l'espace vibratoire illimité qu'est l'océan d'énergie primordial, tout existe, et pas seulement ce que nous, humains, pouvons percevoir avec nos sens limités.

Dans les pires contextes de vie, ceux dans lesquels les conditions sont les plus désastreuses, demeure malgré tout le lien que nous entretenons dans cet invisible avec les êtres qui nous entourent et nous protègent.

Ces êtres, quand ils se manifestent, rayonnent une immense douceur, une profonde sagesse, et un amour d'une infinie pureté. Vivre cette sublime rencontre donne un bonheur vrai, durable et très profond. La communion qui en découle nous fait ressentir ce moment comme le plus grand honneur et, en corrélation, nous donne l'envie de grandir, d'être dignes, d'être purs à l'intérieur de nous. De faire mieux.

Certains d'entre nous ont une peur, consciente ou inconsciente, d'être jugés par ces êtres parfaits, car ils se jugent eux-mêmes, et cet autojugement est parfois très cruel. Cela les empêche de s'abandonner ou leur fait choisir la voie de la rationalité : « Rien n'existe en dehors de ce que je peux voir et toucher. » Je voudrais les rassurer. Aux yeux de nos guides, nous sommes comme de tout petits enfants, en train de découvrir, d'apprendre, parfois de se tromper. Viendrait-il à l'idée des parents d'un enfant de dix-huit mois de le juger car il n'arrive pas, par exemple, à bien parler ?

Les rencontres se produisent durant notre sommeil profond. Bien sûr, la plupart du temps nous n'en gardons pas le moindre souvenir. Mais, dans certaines périodes de relâchement de notre conscience ordinaire, comme juste avant notre endormissement, juste après notre réveil ou lors de nos méditations, nous pouvons parfois ressentir un état de connexion. Celui-ci n'est pas du registre du rêve. Encore moins de l'affabulation.

Il peut également se produire lorsque nous baissons notre garde, que notre mental s'éteint, et qu'enfin nous laissons notre hémisphère cérébral droit s'épanouir : à la contemplation d'un beau paysage, d'une nuit étoilée, d'un visage aimé ; à la lecture d'un poème ou d'un texte inspiré ; à l'écoute d'une musique qui nous touche au cœur, ou tout simplement du souffle du vent dans les arbres. Les arts, comme la musique, la poésie, la peinture, le cinéma, ainsi que certaines architectures, ont le don miraculeux de nous faire contacter l'essence de la réalité cachée en un éclat éblouissant, l'espace d'une sublime seconde.

La meilleure chose à faire, pour entrer consciemment en résonance avec

ces êtres qui nous aiment, est de le leur demander. De leur dire que nous sommes prêts. De se mettre en silence. Puis d'être très attentif aux signes qu'ils nous envoient, à la synchronicité et à notre mode personnel de réception. Très attentif. Car si nous avons du mal à nous relier, il nous faudra nous constituer une sorte de répertoire, qui nous permettra de ne pas passer à côté de belles rencontres.

Ne pas être trop pressé.

Ne pas être trop exigeant avec soi-même.

Être attentif aussi à notre corps, à des changements imperceptibles de sensation, de tension, de luminosité ; à des mots qui nous viennent et qu'il nous faudra apprendre à mettre en relation avec ce que nous vivons, à des images peut-être, chacun d'entre nous ayant un mode de perception différent. L'important, dès que nous ressentons quelque chose de particulier, même si c'est un signe infime, c'est de s'arrêter.

De s'asseoir ou, si c'est possible, mieux encore (c'est mon mode préféré), de s'allonger. D'ouvrir son cœur en grand, c'est la clé. De dire : « Je suis prêt. Je vous écoute. Allez-y, communiquez-moi ce que vous souhaitez. » Et de prendre son temps pour accueillir la réponse.

Il nous est possible d'être bien plus autonomes que nous le croyons. Pour l'interprétation de nos rêves également. Il est parfois plus fructueux de se poser en silence et de se demander à soi-même (à la part en nous *qui sait*), ou à notre guide, quelle en est la signification. Il faut alors attendre calmement et laisser monter les images qui nous donneront la solution. Pas besoin de toujours être en quête d'une aide extérieure.

Nous portons tous en nous, grâce à un « équipement subtil » très sophistiqué qui nous relie aux mondes de l'invisible, un code d'accès à un immense champ de possibilités.

L'important est de *savoir* que, tout comme les milliards d'autres êtres qui peuplent la Terre, nous avons la capacité de nous y relier. Accepter de savoir nous permet d'oser essayer.

Présence

Métro Montparnasse-Bienvenüe, quelques mois après ma séparation. C’est la fin d’une journée difficile émotionnellement. L’idée du long changement à cette station tentaculaire m’épuise, et, insensiblement, me fait entrer dans un dangereux processus d’auto-apitoiement. Ma condition, qu’afin de pouvoir avancer je m’efforce en général d’éviter de prendre de front, m’apparaît ce soir en pleine lumière, et me déchire. J’ose pénétrer au cœur de ma blessure : ma famille me manque tellement.

La plainte, en cet instant, est forte, brûlante. Dans un éclair de conscience, elle se poursuit en un brutal : « Comment en suis-je arrivée là ? » Comment ai-je pu partir, quitter ceux qui me sont si chers, tout détruire ?

Glissement sournois, plongeon effrayant dans le deuxième palier : l’impitoyable autocondamnation. Qui m’envahit, me submerge, me coupe le souffle. Je n’ai plus aucune lucidité.

Je sombre les yeux fermés dans la boue de la honte. Dans l’angoissant noir du doute, noir du métro, noir des ténèbres. Noir de l’être. Nuit de l’âme. Je me sens perdue, paniquée, fondue dans une mer d’angoisse.

Horreur de la culpabilité, qui me poursuit depuis la prime enfance, compagne vénéneuse et familière de chaque drame de ma vie. Désolation. Il me faudra des années pour pouvoir m’en extraire.

Immobile, seule au milieu de la foule affairée, seule avec le poids de mes actes à porter, les larmes aux yeux, le cœur en sang, un hurlement silencieux s’arrache de mon ventre brûlant. Désespérée, j’appelle à l’aide.

À cette seconde précise, en réponse, une lumière éblouissante descend sur moi et m’enveloppe. Elle m’isole de la peur en une miraculeuse bulle de protection.

Un être m’apparaît, à la beauté radieuse.

Il marche, à côté de moi, et m’entraîne.

Sa présence est une telle énergie que je sens, comme si quelqu’un de chair et d’os l’avait posée, le poids de sa main sur mon épaule gauche. Son bras m’entoure de sa douceur. Sa haute silhouette vêtue d’une longue robe blanche irradie à ma droite.

Il m’aide ainsi à monter les marches du métro, effaçant la douleur, dans un espace de quiétude et de silence total, sans jugement ni même observation, infusant mon cœur d’une harmonie profonde.

Son regard de cristal étincelant me traverse soudain, pulvérisant mon être, me transportant dans un ailleurs de paix, d’amour absolu dans lequel je suis acceptée tout entière, en un interminable, interminable ralenti, hors de tout, hors du temps.

Éblouissante aurore dorée.

Sa présence s’est doucement dissipée, me laissant chavirée.

Mais, aussi, métamorphosée.

La peur, l’angoisse et la détresse m’ont quittée.

J’ai retrouvé l’air libre. La lumière du soleil.

Je suis repartie, renforcée, sur mon nouveau chemin.

Repartir de zéro : avancer, ne pas regarder en arrière.

Construire. Me reconstruire.

Pour pouvoir réparer.

Jamais, sans l’aide des très Grands, je n’aurais pu y arriver.

Jamais je ne saurai assez vous remercier.

Sauvée

Chaque fois que je me retrouve au pied de cet escalier, à la station de métro Montparnasse, et même si près de quinze ans se sont déjà écoulés, je pense à l'être de douceur qui s'était miraculeusement dévoilé. Je revois l'extraordinaire bulle de lumière dans laquelle il baignait. Dans tout mon corps je ressens sa vibration haute, transparente, d'une qualité d'amour extrême. Lui qui, dans un élan de compassion pure, descendit des plans de l'invisible pour m'extirper des ténèbres.

Chaque fois, depuis plus d'une décennie, au pied de ce même escalier, l'émotion m'envahit.

La question m'a été posée : qui était cet être ? Est-ce que je le connaissais ?

L'identité n'a aucune importance. Ne pas se fixer sur elle allège l'ego. L'orgueil spirituel a vite fait de nous rattraper. Dans leurs plans de lumière, de nombreux maîtres se ressemblent. Rayonnement doré ou d'une blancheur immaculée, qui semble les vêtir d'une longue robe, transparence du regard, sourire que l'on ne peut que ressentir mais en aucune manière décrire, car ce serait le trahir. Amour qui nous pulvérise…

Il semblerait toutefois que l'être qui vient nous aider s'harmonise avec les codes de notre culture, avec notre religion d'origine, avec nos nouvelles croyances, avec notre histoire ancienne. Avec ce que nous connaissons. En fait, dans ces moments hors norme, ces êtres, forces ou énergies, qui sont vibrations pures, empruntent l'apparence dont ils savent qu'elle nous fera du bien, pourra nous aider, et surtout, pour certains d'entre nous, ne nous effraiera pas. Que l'identité que nous leur prêtons soit juste ou non, encore une fois, cela n'a pas d'importance. S'il est une chose d'importance, c'est la qualité de leur présence. Elle seule nous plonge dans un état de vérité.

J’ai reçu la grâce extrême qu’un être des dimensions supérieures se soit manifesté dans ce moment d’épouvante, et vienne me sauver de l’anéantissement psychique dans lequel j’avais sombré. J’en garde une reconnaissance intense.

Avec le temps, ma compréhension s’est élargie. Cette expérience personnelle était porteuse d’un message d’espoir pour chacun : nous ne sommes pas seuls. Lors de nos pires moments, nous avons la possibilité de recevoir de l’aide. Si nous appelons avec notre cœur, il nous est répondu, sous la forme qui nous est le mieux adaptée. Bien sûr, ce n’est pas toujours aussi spectaculaire, et d’ailleurs cette visite ne me fut rendue qu’une seule fois dans son expression particulière, et surtout dans la qualité de son accomplissement.

Mais, je le sais, si nous demandons de l’aide, elle nous est envoyée.

De temps en temps, il arrive que nous ne sachions vraiment pas qui vient nous visiter. Une fois validé le fait qu’il (ou elle) vibre à un très haut degré, évidemment, cela ne m’a jamais gênée. L’important, c’est la rencontre, le message, s’il y en a un, et l’amour qu’ils nous donnent. Pas tant l’identité.

Quant à savoir pourquoi les êtres de lumière apparaissent à certains et jamais à d’autres qui les appellent en vain ; pourquoi ils viennent une fois et ne se présentent plus jamais ; pourquoi, au contraire, c’est toujours le même et non pas un nouveau ? Et toutes questions de toute nature que chacun peut se poser… il n’y a pas de généralités. Chaque personne, en fonction de son histoire, de ce qu’elle vient travailler, est un cas particulier. Lorsque j’ai demandé des éclaircissements, je suis restée sans réponse. Une chose est sûre : les maîtres les détiennent. Les interrogations ne font que compliquer.

L’une des toutes premières fois que j’assistais au darshan de Mère Meera, la sainte indienne qui vit en Allemagne, je reçus une bien jolie explication, et c’est une merveilleuse illustration du fait que les maîtres forment une unité.

Accordée au silence et à la vibration sacrée qui règnent dans la grande salle, je méditais. Malencontreusement, mon mental se mit en action. Des questions montaient, qui tournaient dans ma tête : « Quels sont les liens entre Marie, Amma, ou Mère Meera, ces grandes incarnations et représentations de la mère divine ? » « Quelles sont les concordances ? » « Où sont les différences ? » « Ont-elles chacune un champ d’action spécifique ? » Je me

perdais dans des considérations bien humaines de comparaison, de classification, de spécialisation. De séparation. Et gâchais la précieuse et rare qualité de la présence de Mère Meera.

Une voix féminine très claire a résonné dans ma tête : « Nous sommes la même ! » Cet éclaircissement si simple m’a calmée sur-le-champ. Depuis, je me pose beaucoup moins de questions.

Naissance

Après ce détour, je reprends le fil du livre : je voudrais maintenant parler d'expériences, ou de séances, en lien avec le moment de la naissance. Chacun le sait, le processus de la naissance est en lui-même un parcours du combattant qui peut nous marquer durablement. Nous en gardons à notre insu des souvenirs douloureux. J'ai assisté en stage au revécu de naissance d'une participante et c'était très éprouvant d'observer son refus de venir, entravant le bon déroulement de l'accouchement, et sa souffrance, émotionnelle aussi bien que physique.

Je vais parler d'une histoire qui m'est chère, puisque je l'ai vécue avec ma fille, ma petite Clara.

Un soir de la fin février 1983. C'est bientôt le terme de ma grossesse. Quelques semaines encore avant la venue du nouveau bébé. Nous sommes, ma fille de deux ans et demi et moi, confortablement allongées dans les coussins de l'un des canapés du salon. Il règne une atmosphère paisible dans la pièce aux murs tendus de tissu clair. Les rideaux sont tirés, mais la présence du parc, derrière, est perceptible par le calme qui en émane. Un moment de douceur, plein de tendresse, comme nous en avons tant.

Nous parlons du bébé à venir, ce qui l'enthousiasme, nous nous câlinons, nous rions, nous nous embrassons.

Je porte une robe faite dans un tissu noir très doux, et ma petite blonde aime entourer mon ventre de ses bras, parler à sa sœur, lui dire de se dépêcher de venir, que son berceau est prêt, très joli. Je lui dis « Oui, elle va bientôt naître. »

À ces mots, ma fille me regarde droit dans les yeux et me dit « Moi aussi, je veux naître ! » Elle soulève ma robe et se glisse sous le tissu. Je porte un collant de laine, très doux lui aussi. Elle ne bouge plus. Je la laisse faire sans

dire un mot, car je sens qu'elle vit un moment important.

Elle reste ainsi silencieusement sous ma robe une ou deux minutes, puis la relève soudain, et j'ai la stupéfaction de la voir suffoquer, chercher de l'air en battant des mains, son dos est dressé, presque arc-bouté, son visage est tout rouge, elle n'arrive pas à respirer. Quelques secondes se passent pendant lesquelles je suis un peu affolée, ne comprenant rien à ce brutal changement de situation, mais faisant de mon mieux pour la calmer et l'aider à retrouver son souffle. Ce qui advient.

C'est lorsqu'elle est apaisée, son petit corps relâché collé contre le mien, que les images me reviennent. Je comprends : Clara est née en s'asphyxiant, le cordon ombilical enroulé très serré autour de son cou. Dans la même position que celle que son corps venait de retrouver : arc-boutée en arrière, ses minuscules mains battant l'air, les bras écartés. Il y avait eu un moment assez intense, son père et moi étions terriblement inquiets, et de la voir ainsi suffoquer, le visage cyanosé, et, plus encore, de l'expression de la sage-femme, qui nous faisait ressentir sans l'ombre d'un doute que la situation était alarmante.

Elle vient de revivre spontanément la difficulté de sa naissance. Sans séance de psy. À deux ans et demi ! Le fait d'être dans l'obscurité chaude de ma robe, tout contre mon ventre et contre le petit corps de sa sœur prête elle-même à vivre sa naissance, a réveillé sa mémoire cellulaire et lui a fait revivre cette douloureuse expérience.

À cette époque, je ne disposais d'aucune de mes facultés d'aujourd'hui. Je n'ai pas pu la soigner, dissoudre le souvenir de ce traumatisme comme je saurais le faire à présent. Car il ne suffit pas de revivre un traumatisme, il faut l'évacuer. La seule reviviscence n'est pas suffisante.

Je n'ai su que lui parler, lui expliquer ce qui venait de lui arriver, en souhaitant que cette mémoire retrouvée puisse évacuer le choc de sa naissance.

Puis nous avons oublié. Plus tard, il s'est avéré que cela n'avait pas été suffisant. C'est l'hypnothérapie qui, à l'âge adulte, l'a soulagée. Mais je pense que ce moment troublant avait déjà en lui-même beaucoup libéré la charge d'angoisse que Clara portait enfouie en elle, et qu'il a, malgré tout, allégé son enfance.

Torture

Après ce souvenir personnel, je vais parler d'une séance qui, une fois encore, illustre à quel point les émotions et souffrances physiques liées à la période de la naissance, alors même qu'elles s'inscrivirent à un âge auquel, pendant longtemps, il n'était pas accordé la possibilité de les vivre, peuvent nous affecter, parfois dramatiquement.

Bénédicte est ouverte à des voies de guérison alternative, même si elle se définit comme scientifique. Elle a été soignée pour un cancer du sein en 2014 et avait ajouté à son traitement des séances données par une barreuse de feu ainsi que des soins énergétiques. Lorsque je la vois, fin 2016, et que je lui demande si elle a une idée des causes possibles de ce cancer, elle m'explique que son père est décédé quelques mois avant la découverte de la tumeur. Et puis elle me raconte son enfance un peu compliquée.

Elle attribue un autre facteur déclenchant au fait qu'elle n'a jamais prêté attention à elle-même. Avant la maladie, elle avait de nombreuses mauvaises habitudes : dormir peu, fumer, mal se nourrir. En revisitant son histoire, elle a compris que, pendant longtemps, elle s'était sentie dans la toute-puissance d'un corps qui ne pouvait pas la trahir. Sa maladie l'a contrainte à revisiter ces comportements, et à se porter amour et attention.

Lorsque je commence la séance en pratiquant un « balayage » au-dessus de ses poumons, je suis stupéfaite de l'ampleur de la douleur de solitude que je ressens. Un vide abyssal. Cela sanglote en elle, désespérément. J'entends clairement la phrase : « Son âme pleure. » Bénédicte fait immédiatement le lien avec le fait qu'elle est née très prématurément, à six mois de gestation.

Rien de ce qu'elle m'a énoncé plus tôt ne va intervenir dans le soin. C'est la donnée inconnue d'une séance, qui me procure toujours autant de satisfaction : vient ce qui doit, et pas ce que nous attendons. À la place, nous

remonterons à la racine émotionnelle de son cancer en vivant une longue séance de libération de ces mois de torture vécus dans son incubateur.

Torture d'abandon. C'est la sensation de vide abyssal.

Torture atroce du manque de protection de la matrice, milieu dans lequel elle aurait dû encore se trouver quelques mois, à vivre en osmose avec le corps et la psyché de sa mère, à se développer tranquillement au son des battements de cœur rythmant le temps, au lieu de se retrouver dans du dur, du plat, du trop grand pour son corps qui ne ressent plus la paroi élastique du ventre rassurant. Et des odeurs chimiques trop fortes…

Torture de la solitude. Bénédicte est née dans les années quatre-vingt, dans une maternité qui ne connaissait pas les gestes vitaux, essentiels, à donner aux grands prématurés en plus des soins médicaux. Prendre contre soi ce corps minuscule et pratiquer le « peau à peau » qui apaise l'angoisse effroyable, inhumaine, dans laquelle le bébé est plongé ; lui parler doucement, le caresser, le bercer. Tous ces gestes qui sauvent.

Torture effrayante des soins donnés plusieurs fois par jour par des mains expertes mais peu compassionnelles : tuyau dans le nez, prises de sang, changement des perfusions et autres interventions, ressentis à l'extrême. Lorsque je lui indique combien je perçois la douleur de ces soins répétés, son corps se met à trembler. Ses larmes, à couler doucement. Je ressens dans mon propre corps l'absolue vulnérabilité de ce corps non fini, pour qui chaque geste posé sur lui est une épouvantable agression. Une douleur, une terreur, que l'on a peine à imaginer.

Bénédicte me dit alors qu'elle se réveille souvent la nuit, avec une douleur au chakra de la gorge qu'elle ne peut s'expliquer. Les maîtres me montrent que, dans son extrême état de fragilité, au fond de sa couveuse, ce minuscule bébé avait compris que son épuisement était tel qu'elle devait garder toutes ses forces pour survivre. Elle ne pouvait pas se permettre de pleurer. C'est cette douleur qui remonte. Il ne reste qu'une chose à faire, une fois établi ce dramatique tableau du passé. Effacer. Effacer, et remplacer la sensation de torture par une autre, de bien-être et de profonde sécurité.

Heureusement, et même si je ne suis pas neuroscientifique et que je ne peux expliquer comment s'y prend le cerveau pour se reprogrammer, je sais que la qualité d'amour dispensée pendant une séance, associée au travail d'énergie et à la vibration de certaines musiques, atteint ce but, très

simplement.

Je pose donc ma main sur son cœur, et, après un assez long moment, Bénédicte soupire et me décrit la sensation d'amour dans laquelle elle est baignée. Je termine avec un travail sur ses pieds, pour aider la partie d'elle qui ne s'était jamais incarnée à cause de la trop grande violence à descendre dans son corps et à s'installer. Elle me dit qu'elle a senti « la douleur sortir d'elle », et me parle de la gratitude qui l'a envahie. Je lui conseille d'aller se faire masser par une praticienne de qualité pour rassurer ce corps traumatisé, lui donner des contours, et de la douceur maternelle.

Le Dr Winnicot, célèbre pédopsychiatre, a énoncé comme suit les besoins fondamentaux du bébé (après l'allaitement ou le biberon) : protection, sécurité, amour et contact physique avec la mère. Toutes choses qu'il est bien difficile de vivre dans une couveuse. Il est vital d'avoir pu dès sa naissance s'abandonner longuement, plusieurs fois par jour, en toute confiance, au creux des bras de sa mère, d'avoir pu se lover contre son corps chaud et accueillant, dans son odeur, de l'avoir entendue murmurer des mots doux, chuchoter, presque ronronner, comme une mère chatte avec ses petits. C'est cela qui doit être réparé.

Les séances sont le lieu privilégié de raccordement à la mémoire ancienne, à l'éveil de la mémoire *du corps*, la seule qui agit quand la souffrance s'est vécue au stade préverbal. Qu'elle n'a pas pu être exprimée par des mots. Grâce à l'alchimie du travail énergétique, elles se font lieu d'apaisement et de guérison.

Il y a bien sûr d'autres méthodes. Je crois qu'il est d'une importance extrême, quel que soit notre choix, de visiter et d'apaiser cette blessure spécifique.

Bébés

Quand je reçois de « vrais » nouveau-nés, je me régale. Les tenir contre moi et caresser leur tout petit corps tiède me comble. Je suis tellement touchée par ce mélange complexe d'absolue innocence, de vulnérabilité et de vouloir-vivre pulsionnel.

Par leur impressionnante aspiration à croître et à se développer. Par l'extraordinaire instinct de vie et la dynamique universelle qui leur donnent la même puissance qu'à la plante, à la fleur ou à l'arbre. Par-dessus tout, au travers de la sagesse que reflète la profondeur de leur regard, par l'inexprimable lien aux plans spirituels qui fait d'eux des êtres nous mettant aisément en union avec le sacré.

J'eus la chance de revivre un jour l'état d'être dans lequel j'étais plongée, au fond de mon berceau.

Je n'étais que bonheur.

Extase, même.

Bonheur d'être.

D'exister.

Dans la présence de l'instant.

Je retrouvai dans ces instants miraculeux ce que nous donne Amma, la sainte indienne, lorsque, nous prenant dans ses bras maternels, elle nous relie à la rivière d'amour qui coule en elle.

Sensation pure, en osmose avec ce bébé que j'étais, d'être irriguée par un flux d'amour venant des plans de lumière, dont je n'étais aucunement séparée.

Aujourd'hui, il m'arrive, de la même manière, d'entrer en connexion parfaite avec de tout petits bébés. Ce sont toujours des séances mémorables.

Une émotion profonde me submerge alors. Amour vibrant. Lien sacré.

Les bébés, lorsque leurs besoins sont satisfaits, vivent dans un autre plan que le nôtre. Ils sont intimement accordés aux sphères spirituelles, et vibrent à la fréquence essentielle.

Celle que, plus tard, nous passons notre vie à rechercher.

Vision

Un soir, il y a longtemps, j'étais couchée, installée pour lire.

Mais je ne lisais pas.

Les yeux dans le vague, je me suis laissée aller peu à peu à ce que je m'autorisais si rarement, par une sorte d'autoprotection naturelle. Sans que je sache pourquoi, en cet instant ma garde s'était baissée. Je me suis mise à penser à ma petite Rose. Ma fille décédée. Aux doux souvenirs que j'avais d'elle.

À cette époque, je ne pouvais pas soutenir très longtemps cette précieuse communion, et mes yeux se sont vite embués.

Insensiblement, quelque chose s'est modifié dans l'atmosphère de la chambre, difficile à identifier. Soudain, j'ai remarqué, au bout du lit, sur le jaune de la couette, une bande de lumière extrêmement vive.

Je comprends tout de suite que c'est une lumière qui vient d'un autre plan. Sur un fauteuil placé près du lit, la chemise rose passé de mon mari s'illumine de la même lumière, blanche, brillante, mais absolument pas aveuglante.

Sidérée, je pense : « C'est elle ! »

Aussitôt, comme si le fait d'avoir compris l'invraisemblable permettait qu'une action puisse se dérouler, comme si, aussi, ma fille voulait me montrer quelque chose, la lumière se fait boule et s'élève lentement dans le coin gauche de la chambre.

Cela a l'air complètement « irrationnel », mais je sais que c'est elle.

Tout va très vite, mais en même temps tout se déroule dans une sorte de ralenti. Toute la pièce s'illumine.

Sur le mur face à moi lentement se dessine une arcade de lumière. Une

ouverture se forme, du cœur de laquelle jaillit une lumière plus vive encore, empreinte d'une pulsation que je sais être une invitation pressante à pénétrer.

Une porte grande ouverte sur un autre monde.

C'est Rose qui m'appelle, je le sais, cette lumière d'amour au centre de l'arcade, c'est elle. Si je pénètre dans l'enceinte, je vais la retrouver, elle me demande de la suivre dans son monde, je n'ai qu'un pas à faire, que veut-elle me montrer ?

Ce qui se produit là, dans cet instant hors du temps, je l'ai toujours souhaité. Je l'ai tellement rêvé…

Pourtant, une réaction désastreuse m'immobilise. Me paralyse.

Je panique.

Je pense que, si je rentre dans cette lumière, je vais mourir.

Ça aussi, c'est irrationnel.

Ce n'est pas que j'aie peur de mourir.

Ni que l'envie d'enfin retrouver ma fille ne me dévore.

Mais je ne suis pas sûre, une fois entrée dans la lumière, de vouloir revenir. Et je ne peux pas abandonner mes petites d'aujourd'hui, petites filles de huit et six ans, qui dorment dans la chambre d'à côté. C'est impossible. Je ne peux pas les laisser !

Je reste hébétée.

Incapable de choisir.

Tellement envie de suivre Rose. Mais tellement peur pour mes douces petites filles.

Le sentiment d'une telle responsabilité.

Tout s'éteint.

Le cœur battant, haletante, je pense : « Quelle idiote ! Mais quelle idiote ! »

Je me rends compte trop tard que j'ai gâché une occasion unique. J'aurais dû entrer dans ce monde tant espéré. Rose me guidait, par conséquent, rien de mal n'aurait pu arriver à ses sœurs. Sans doute une initiation majeure m'était-elle proposée, une occasion de grandir, d'apprendre. De me rappeler. Sans doute, certainement, même, mes filles en auraient bénéficié.

Émue aux larmes, je lui demande de me pardonner, de ne pas m'en tenir rigueur.

Et, surtout, de toujours protéger ses petites sœurs.

Je me sens tellement ébranlée.

Déchirée.

Doucement, comme une réponse, apparaît au milieu de la pièce une lumière indigo.

Une sorte d'hologramme se dessine lentement. Il se stabilise et prend peu à peu la forme d'une rose, d'un incroyable bleu, tout à la fois azur, lavande et doux indigo transparent.

Mon agitation s'apaise immédiatement.

Je me rends compte que je respire calmement, en même temps que la rose respire. Et que je l'écoute attentivement.

Je ne sais pas ce qu'elle me dit, mais je sais qu'une partie de moi plus élevée la comprend.

Je comprends en tout cas qu'il n'est pas question de jugement.

Un nuage de tendresse m'enveloppe comme un cocon de plumes, agissant tel un baume sur mon corps, sur mon cœur abîmés.

La vision s'est estompée doucement, mais la présence vibratoire persistait. Mon mari est entré dans la chambre. Je ne pouvais pas parler. Il s'est allongé, et j'ai vu son visage se teinter peu à peu d'une douceur accordée en tout point au cadeau qui venait de nous être donné.

Longtemps, si longtemps j'ai espéré que Rose reviendrait me chercher.

Invitation

Chaque fois que je pensais à cette rencontre manquée, je considérais que je n'avais pas su saisir ma chance. Il me faudra beaucoup de temps pour admettre l'inadéquation de cette position. Le temps n'a d'ailleurs aucune importance.

Ce que j'ai appris, en étant incapable de vivre l'expérience supraphysique proposée par celle de mes filles qui vit derrière le voile, contient en soi une richesse peut-être aussi importante que celle que j'aurais reçue si je n'avais pas succombé à la peur et que j'avais franchi la porte qui m'était proposée.

La logique et la raison, outils indispensables dans notre plan physique, ne sont d'aucune utilité dans la réalité élargie. Dans ce cas, elles ont éveillé ma peur et agi comme des freins.

Ce que l'on a tellement de mal à concevoir, avec notre esprit analytique, c'est qu'aucune transposition de notre connaissance de la troisième dimension ne saurait s'accorder avec les plans vibrant à une fréquence supérieure.

Dans l'état expansé de conscience dans lequel je me trouvais, c'est mon corps de lumière qui aurait vécu l'expérience : mon corps physique ne risquait rien, je serais tranquillement restée dans mon lit pendant qu'un autre moi plus affiné serait passé dans une dimension plus élevée. Sans aucun risque. Mes filles n'auraient pas perdu leur mère. Évidemment.

Cette invitation que je n'ai pas su honorer était un vrai défi. Les trois moteurs de l'expérience étant mes filles, l'amour le plus pur se trouvait en jeu. Les épreuves initiatiques se vivent quand l'amour est concerné. J'ai été prise entre le désir et la peur, en un égal degré de puissance. Désir de là-haut. Peur pour ici-bas.

Si, d’un point de vue rationnel, ma réaction de peur peut sembler légitime à certains – une bonne mère, en effet, se doit de ne pas prendre de risque inconsidéré quand elle a en charge de jeunes enfants –, dans une perspective beaucoup plus large, elle était inappropriée. Ce qui nous est demandé, c’est la totale confiance.

La leçon, la voilà : l’ouverture du cœur permet les miracles. Il n’était pas question de saisir, ou de n’avoir pas su saisir ma chance. Depuis que j’avais commencé à m’éveiller à d’autres réalités, jamais – ou alors extrêmement brièvement – je n’avais laissé la peur me diriger. C’est ce qui nous est demandé. Cette fois-là, j’avais flanché, car mon amour était conditionné.

L’ouverture du cœur permet les miracles.

Maintenant que je l’ai compris, je me reprends à espérer, très tranquillement, que Rose revienne un jour me chercher.

Enfants

Avant de parler de l’enfance, je souhaite rappeler certaines notions importantes, car elles sont encore loin d’être assimilées par le grand nombre, surtout en France, pays des cartésiens.

Les petits enfants sont comme des poissons dans l’eau avec les plans de l’invisible. Ils ont accès naturellement à une réalité bien plus vaste que la nôtre, à d’autres mondes, à d’autres êtres. Malheureusement, la plupart des adultes, n’y comprenant rien, ne les croient pas. Au mieux prennent-ils cela pour de l’imagination.

Pour prendre un exemple courant, les petits parlent souvent de leurs « amis », qu’ils sont malheureusement les seuls à voir. Les parents, inquiets, amènent l’enfant chez le pédiatre ; celui-ci les apaise en expliquant que c’est un comportement normal à cet âge, que ces personnages sont des *compagnons imaginaires,* et que cela passera.

Ainsi, simplement parce qu’aucun adulte n’a accès à son monde, l’enfant apprend-il à s’en couper. Il en intègre un autre, un monde de limitations. Inculquées pour son prétendu bien-être, pour sa bonne insertion dans la société, par des parents croyant bien faire, victimes eux-mêmes, comme leurs parents et les parents de leurs parents, de cette amputation.

Le médecin et enseignant spirituel péruvien Don Marcelino explique, dans son livre *Le Voyage sacré amérindien* : « Les enfants parlent avec les pierres, les animaux, les fleurs. Ils aiment les contes, les histoires enchantées ; leur monde ne se limite pas à une réalité concrète, tangible, visible. Puis vient l’âge d’aller à l’école. L’enfant peint, par exemple, un arbre bleu ou rouge. Et l’institutrice ou les parents disent à l’enfant : un arbre, ce n’est ni bleu, ni rouge. Et l’enfant est contraint à une réalité tronquée, plate, à une rationalité rassurante, à une triste réalité. Désormais, il devra vivre uniquement sur le plan ordinaire, visible, logique, et si jamais il s’aventure sur l’autre plan, dans

une autre réalité, on le jugera fou, malade, ou déséquilibré. On fera alors appel, pour le soigner, à des psychologues, des psychothérapeutes. »

Les enfants ont des expériences spirituelles, ils peuvent vivre des expériences très fortes avec l'au-delà. Mais certains n'en parlent qu'en de rares occasions.

J'ai connu un petit garçon de quatre ans, Tom, qui, n'ayant reçu aucun enseignement religieux, venait de vivre un peu la même expérience que Colton Burpo, quatre ans également, dont l'histoire portée au cinéma par Randall Wallace sous le titre *Et si le ciel existait ?* connut le succès dans le monde entier. Colton vécut aux portes de la mort une expérience exceptionnelle de rencontre avec Jésus. Tom, lui, raconta un jour en mangeant tranquillement son yaourt qu'il avait été invité à une fête par Jésus avec d'autres enfants, et qu'ils avaient mangé un délicieux gâteau. Quand ses parents, sidérés, lui demandèrent comment il connaissait ce nom, le petit répondit, avec la force de la sincérité propre aux enfants et leur condescendance pour le côté un peu obtus des adultes : « Ben, c'est lui qui me l'a dit ! »

Autre jolie histoire : lors de mon premier séjour dans un ashram indien, je fis la connaissance à la cantine d'une jeune maman sénégalaise, de sa mère et de son bébé de dix-huit mois. Le bébé s'appelait Léopold, « comme beaucoup de nos fils ! », disaient-elles en riant (faisant référence à Léopold Sédar Senghor). Elles nous racontèrent la raison de leur présence en ce lieu. Quand Léopold eut un peu moins d'un an, les seuls mots qu'il disait, c'était « Baba ! Baba ! » Et jamais « Maman ».

Au fil du temps, même son père finit par comprendre que ce n'était pas lui qu'il appelait en criant ainsi.

L'enfant semblait très malheureux et toute la famille était triste de l'entendre ainsi se lamenter. Jusqu'au jour où un ami de la famille vint avec la photo d'un maître spirituel indien.

À sa vue, Léopold se déchaîna, criant de bonheur et tapant des mains : « Baba, Baba, Baba ! » Toute la famille avait sauté dans l'avion pour aller en Inde voir ce maître (dont le nom, couramment attribué aux maîtres spirituels, signifie bien « père »). J'eus la chance d'être assise dans le temple à côté de cet incroyable bébé. Debout, ses petits pieds nus bien campés sur les cuisses

de sa maman assise en tailleur sur le sol de marbre, adossé contre elle, il était immobile. Face au maître. Les bras grands ouverts. Son visage irradiait de bonheur.

Il est facile de se rendre compte que nos bébés observent avec attention nos auras : bien souvent, avant de croiser notre regard, leurs yeux examinent l'espace autour de nos têtes, et, selon ce qu'ils y voient, nous sourient ou se mettent à pleurer. Nos petits parlent avec les anges, jouent avec les lutins et les fées, dialoguent avec les fleurs, communiquent avec des membres de leur famille décédés bien avant leur naissance, aisément, avec évidence. Il suffit de les écouter pour en apprendre long.

Je me rappelle avoir été émerveillée par l'univers de mes filles, une fois que mes connaissances ont été suffisamment développées pour que je puisse comprendre ce qu'elles me disaient. Un « poème » devenait une description saisissante de réalisme du monde astral que j'étais en train de découvrir ; elles me parlaient de leur guide avec précision, me décrivaient de merveilleuses expériences de sortie de corps, et certaines de leurs rencontres avec des êtres d'autres mondes ont trouvé confirmation des années plus tard dans les livres que je lisais. Comme j'ai regretté tous les « Mais oui, ma poupée » un peu distraits que j'avais pu leur servir lorsqu'elles me racontaient leurs belles histoires, à trois ans…

Un jour, lors d'une promenade dans la forêt de Rambouillet, ma petite Laura de six ans se mit à décrire avec une précision extrême un lutin, un « lutin pas comme les autres lutins », car il était un peu plus grand et habillé différemment. Cette description correspondait en tout point à ce que racontent, dans le livre devenu une référence *Les Jardins de Findhorn*, les pionniers que furent David Spangler, Dorothy Maclean, Peter et Eileen Caddy, guidés dans leur art du jardinage par les esprits de la nature.

Une autre fois, elle nous raconta son rêve : « J'arrivais dans un pays. Il y avait des gens " en arbre " tout autour de moi. Je savais que je les connaissais très bien, mais je ne comprenais rien à leurs phrases. Ils parlaient avec leurs bras en branches au-dessus de leurs têtes, en les bougeant très vite. Je les aimais beaucoup, mes amis arbres, on était très heureux de se revoir. » Quelques années plus tard, je lus avec ébahissement ce passage du livre

d'Anne Givaudan, *Alliance* : « Un être se dirige vers moi… et commence à me parler. Il penche sa tête en forme de feuille vers moi, et de ses longs bras noueux et branchus, il accomplit des moulinets qui veulent sans doute dire quelque chose que je ne comprends pas encore. […] L'être s'est tu, et au milieu de ce visage végétal, je capte un regard d'une immense tendresse, d'une immense sagesse… »

La même année, ma Clara de dix ans me fit part de son expérience : « Alors là, je me voyais du dessus dans le fauteuil. Mais j'étais toujours en lumière. J'ai eu une vision de mes côtes, et après je me suis vraiment libérée. Avant, j'étais en lumière, et là, je suis en plus que de la lumière : en " transparente ". J'étais avec mon amie, et on montait, on descendait, on allait très vite, on tournait autour du soleil, on était très heureuses… » Description parfaite d'une décorporation spontanée, et réussie.

Si nous ne les comprenons pas, nous contraignons nos enfants à se cantonner dans le réel tronqué dont parle Don Marcelino, et leur ouverture naturelle s'estompe devant notre incrédulité ou notre indifférence.

Elle s'interrompt définitivement lorsqu'ils deviennent grands, c'est-à-dire lorsqu'ils acceptent la grande mutilation : la rupture avec leur environnement naturel pour entrer dans le monde des adultes, le terne monde de la séparation. L'enfant se coupe alors des plans supérieurs, il occulte sa relation avec le merveilleux des mondes subtils. Il faut préciser que cela correspond à une transformation physique : la fermeture totale de sa fontanelle. Les os crâniens se sont ressoudés. Alors, vers sept ans, le septième centre énergétique, situé en ce lieu, n'est plus relié en direct aux plans spirituels. Fini les visions, les connexions : l'enfant a atteint *l'âge de raison*. Rares sont ceux qui, ayant eu la chance d'être écoutés avec intérêt et bienveillance ou, mieux encore, d'avoir reçu une éducation concernant les mondes de l'invisible, ont su, devenus grands, garder intactes leurs facultés. À la place, un solide raisonnement appuyé sur une logique imparable les auront remplacées.

Ces facultés utiles, et même indispensables, ont pourtant – si elles sont érigées en seul modèle acceptable – des effets indésirables importants. Elles nous coupent par moitié. Beaucoup d'entre nous, dans notre culture occidentale, ne fonctionnent plus qu'avec la moitié de leurs capacités. Nous

avons mis en veille notre hémisphère cérébral droit, celui qui nous permet de vivre dans la grâce du monde des anges, de la nature et des étoiles. Dans l'amour du divin. Toutes choses faisant pourtant partie de nos aptitudes naturelles d'êtres humains.

Cela explique pourquoi tant de gens se sentent seuls, perdus, abandonnés. Isolés. Pourquoi aussi tant de gens ont peur de la mort : que reste-t-il à celui qui ne croyait qu'au monde matériel, une fois qu'il l'a quitté ?

Bas-astral

Voici donc venu le temps de l'enfance. Ici aussi, chacun le sait, cette période de notre vie n'est pas toujours celle de l'innocence et de la joie. Certains enfants sont aux prises avec des contextes ou évènements difficiles. Voire très difficiles. Leur corps ou leur psyché en portent les conséquences. Mais je voudrais parler ici d'un domaine très particulier.

C'est une histoire qui, si elle est très troublante, est bien plus fréquente que l'on ne l'imaginerait. Une petite fille de quatre ans, jolie comme un cœur. Ses nuits sont agitées ; elle vit des épisodes de terreur. Ce que je découvre, c'est que, comme il arrive souvent chez les enfants, elle est en contact avec le monde du bas-astral. Ce qui est vraiment, vraiment, terrifiant.

À l'exact opposé des plans de conscience d'amour et de lumière qui environnent la Terre, le bas-astral est une dimension vibratoire très lourde, très dense, dans laquelle « se concrétisent en monstres et en déchets les plus basses pensées humaines », écrit Anne Givaudan dans un autre livre, *Voyager entre les mondes*. Les êtres qui peuplent ces lieux de désolation sont prisonniers de leur système de pensée qui leur fait croire que seul le mal existe. C'est un espace d'angoisse, de terreur, de noirceur. De lamentations. Quand il m'arrive de contacter cette dimension, j'ai l'impression – le feu en moins – d'être en enfer.

Le film *Nosso Lar*, adaptation du livre éponyme publié en 1944 par le grand médium brésilien Chico Xavier, donne une illustration assez intéressante de ce plan de conscience.

Les petits enfants ont souvent le troisième œil ouvert (c'est le sixième chakra, ce centre énergétique situé juste au milieu et un tout petit peu plus haut que les sourcils, relié à une glande endocrine, l'hypophyse, au centre du

cerveau), ce qui leur permet la clairvoyance. Ils voient les anges et les êtres de lumière ainsi que je l'ai dit dans le chapitre « Enfants », mais il peut arriver également à certains, lorsque leur chakra n'est pas en état d'équilibre, d'avoir des visions d'une tout autre nature. Ces malheureux enfants ont accès aux vallées de l'ombre du bas-astral dont ils voient avec horreur les émanations s'installer dans leur chambre ou dans toute la maison.

Le petit héros du film *Le Sixième Sens,* avec Bruce Willis dans le rôle principal, voyait défiler devant lui des défunts, tous morts de manière violente. Effrayant. Cette fillette ne voit pas de gens décédés, mais, franchement, ce n'est pas mieux : dès qu'il fait sombre, elle voit des « monstres » dans sa chambre, des entités absolument terrifiantes qui, pour elle, sont aussi réelles que les gens de son monde ordinaire.

Il n'y a pas de généralités pour expliquer ce phénomène. Certains enfants très clairvoyants n'ont jamais accès à ces domaines. D'autres, en quelque sorte, en sont des spécialistes. Le plus généralement, les causes de ces capacités particulières ressortent d'expériences de vies passées, mais, encore une fois, on ne peut pas généraliser. Parfois, leur âme a décidé, pour évoluer, de faire l'expérience de hautes terreurs. Certains enfants qui ont peur du noir voient des choses qui terroriseraient leurs parents.

Bien sûr, *tous ne vivent pas* cette situation cauchemardesque, mais il faut toujours prendre au sérieux un enfant qui a très peur des monstres, des loups ou des voleurs, le soir dans sa chambre. Et l'écouter. L'important, c'est qu'on peut l'aider.

S'il s'avère que sa peur ne s'apaise pas, et après avoir tout essayé – veilleuse, lectures au moment du coucher, câlins, conversations, moments rassurants et sécurisants –, il ne faut pas hésiter à aller consulter quelqu'un de compétent. La compétence est capitale. Il n'est pas question d'en rajouter dans les difficultés avec de l'à-peu-près.

Quelqu'un sachant voir si son corps énergétique a des failles qui permettent l'intrusion, s'il faut agir sur son sixième chakra, et surtout sachant poser les gestes appropriés pour le délivrer de ces horribles visions. Sachant, également, dialoguer avec l'âme de l'enfant.

Il m'arrive de recevoir des adultes qui portent en eux des niveaux de peur insupportables leur détruisant la vie. L'emprise psychique due au lien vibratoire créé dans leur enfance par des rencontres de ce type est toujours

bien vivace, et des années de travail sur eux-mêmes n'ont pas pu les aider. L'origine réelle de leur souffrance restait inaccessible. Ils sont comme une mouche embobinée dans le fil toxique d'une araignée qui aurait disparu depuis longtemps, fil se réactivant à chaque situation de stress et les reliant à la peur à l'état pur. Un travail approprié les délivre.

Parfois, la situation, même si elle fait peur à l'enfant, est inverse.

La maman d'Alan, douze ans, m'avait écrit que son fils était très perturbé la nuit, car il voit des fantômes. Pourtant, la description d'Alan ne me fait pas penser à cela. Chaque nuit, me dit-il, il voit dans sa chambre un monsieur tout blanc, certes, « blanc comme le tapis ». Mais, en réponse à ma question, il m'explique que « ça ressemble plus à un T-shirt qu'à un corps lumineux », avec un carré sans yeux à la place du visage. Il lui fait très peur, car il le regarde et ne dit rien. Alan se cache sous la couette pour lui échapper. Je vais découvrir que cet être est plein de bienveillance. Il est là pour le veiller, le guider, le soigner et l'enseigner dans son sommeil. Cet être vient d'un autre monde. Comme lui, nombreux sont ceux de l'invisible qui veillent sur les enfants. Le « monsieur tout rose » du chapitre « La petite fille » n'était pas un ange, mais venait lui aussi d'un monde éloigné de la Terre pour s'occuper de moi. Je sentis Alan se détendre sous mes mains. Cette information surprenante lui faisait beaucoup de bien.

Je lui demandai, maintenant que nous savions que ce monsieur n'était pas un fantôme mais son ami, s'il n'aurait pas envie de lui donner un prénom. Plein d'allant, il s'écria, en souriant : « Oui ! Marc ! J'aime bien ce prénom ! ».

Après avoir approuvé ma suggestion de lui parler si, de temps en temps, il en avait envie, il sembla rassuré. Dans un mail, sa mère me le confirma. Il dormait à présent sans difficulté. Savoir que ce monsieur un peu étrange était son ami permit à Alan d'être complètement tranquillisé.

Pour finir en rappelant que nos enfants ont des sens beaucoup moins limités que les nôtres, je raconterai ce que m'a rapporté une maman. Sa petite fille contemplait tous les soirs, d'un air interrogatif et courroucé, un espace en haut du mur de sa chambre, près de la tringle à rideaux, en disant : « C'est quoi, ça ?… C'est qui, lui ?… J'aime *pas* ce crocodile ! »

Les mondes invisibles de l’enfance ne sont pas toujours idylliques ; ils ne sont pas uniquement composés, et de loin, de moments magiques. C’est à nous, parents, adultes référents, d’écouter nos petits, et, même si nous n’avons pas accès à leur univers, de les croire. Pour pouvoir les aider.

Réalignement

Heureusement, il y a des histoires plus simples.

Pauline a tout juste dix ans. Depuis ses cinq ans, elle est suivie par un gastro-entérologue, car elle a de forts maux de ventre qui sont uniquement soulagés par un médicament très puissant.

Dès le début de la séance, j'entre en résonance avec son être profond. Je ressens que quelque chose de douloureux s'est produit lors de sa gestation. Il y a un lien entre ses douleurs et son vécu dans la matrice. J'interroge alors sa mère, installée dans le canapé.

Je reçois une confirmation. Sa mère avait fait une fausse couche quatre mois avant la conception de Pauline, fausse-couche qui l'avait beaucoup affectée. La gestation de la petite fille avait été très difficile, en raison de l'inquiétude de sa maman, qui, en plus, avait dû rester deux mois alitée, pour éviter un nouveau problème. Je lui fis donc un soin que l'on pourrait nommer « déprogrammation ».

À l'occasion d'un rendez-vous pour elle un mois plus tard, elle me dit que sa fille allait mieux. Lorsque je revis Pauline, quinze jours plus tard, elle n'avait pas eu à reprendre son médicament depuis sa séance.

Et celle-ci, encore, toute jolie : Benoît est un adorable petit garçon de six ans. L'amour émane de lui, la sagesse rayonne de ses beaux yeux profonds. Un jour, à l'école, l'un de ses copains est tombé et s'est fait mal. Il lui a dit de s'allonger, a posé les mains sur lui. À la maîtresse qui l'interrogeait, il a dit, sérieusement : « Je le soigne. » Et c'est ce qui se passait. Quand son copain s'est relevé, il allait beaucoup mieux.

En ce moment, Benoît est fatigué. Timide à l'école, ce qui est inhabituel. Je fais un soin à domicile à sa grande sœur ; sa maman m'a demandé si je pouvais m'occuper de lui. J'en suis ravie.

Benoît est « décalé ». Il n’est plus dans son axe énergétique. Son corps émotionnel est déporté, en diagonale, c’est ce qui provoque son changement d’humeur. Tout en plaçant mes mains sur son sacrum, longuement, puis sur ses hanches, tout son bassin, devant, derrière, sur ses genoux, ses chevilles, la plante de ses pieds, je le questionne. Il me raconte ses problèmes à l’école, son insécurité, sa timidité lorsqu’il est interrogé, ses copains qui changent d’attitude, se moquent de lui. Toute sa petite vie qui devient difficile.

Les mots qui résonnent dans mon oreille et que je lui transmets sont les plus justes pour lui, car, au fur et à mesure que le soin s’installe et que je remonte le long de son corps, il se détend, apaisé par la double action de mes mains et de ces paroles de sécurité. Benoît parle de moins en moins fort, de plus en plus lentement. Il prend son doudou, caresse sa joue avec, suce son pouce, se tourne sur le côté, replie un peu ses jambes.

Mes mains suivent son mouvement.

Au moment où je touche son nombril, son pouce tombe lourdement de sa bouche et il s’endort en poussant un énorme soupir.

Ce petit garçon est redevenu lui-même, plein de joie et de vitalité. Aujourd’hui encore, je continue à être émerveillée par l’efficacité du réalignement énergétique, soin très simple et très rapide à effectuer.

Comme un ange

Voici, pour terminer le thème de l'enfance, le récit d'une longue séance. Une de celles qui me laissent un délicieux et durable sentiment d'accomplissement. En général, j'oublie le contenu des séances une fois que la personne est partie, mais certaines me marquent, indélébilement.

Dans ce cas, la patiente est adulte et son mal-être puise ses racines dans l'enfance. Cette histoire a presque valeur universelle. Je suis sûre qu'elle existe dans tous les milieux, dans toutes les cultures. Je l'ai rencontrée bien souvent, autant chez les hommes que chez les femmes, c'est pourquoi il me semble important de la raconter. Ayant pour trame un indescriptible niveau de douleur, chacune des séances fondées sur ce thème illustre le drame de la coupure d'avec soi-même, induit par l'incapacité de certains parents à accueillir celui de leurs enfants qui semble ne pas appartenir au clan. J'ai choisi Juliette car j'ai beaucoup apprécié cette belle jeune femme. Elle est entrée avec intelligence et ouverture dans la compréhension de sa blessure originelle.

Juliette m'expose l'objet de sa visite, dont l'essentiel réside dans un grand travail intérieur de transformation qu'elle souhaite approfondir avec moi. Elle est en plein changement. Sentimental, professionnel. Spirituel. Pour arriver à mieux être en phase avec le réel, elle intègre des phases de silence et de méditation à sa vie quotidienne. Ses déboires sentimentaux ont réveillé un haut niveau de peurs, qu'elle cherche à apaiser.

Dès que je me mets en connexion avec elle, je ressens une forte souffrance psychique, un chagrin si profond que je dois prendre un moment avant de poursuivre la séance, pour apaiser la douleur de son cœur brisé.

Je suis assise en silence auprès d'elle, il ne se passe en apparence rien de

particulier, mais je sais que l'ensemble de mes corps énergétiques est en train « d'absorber » sa douleur.

Selon un processus non explicable rationnellement, installé dès que mes aptitudes à soigner se sont révélées, la douleur de la personne est aspirée en moi, passe au travers de mon champ énergétique, qui peut ensuite l'évacuer, la libérer et la laisser se dissoudre. Ce travail se fait selon différents niveaux d'intensité. Parfois, c'est très doux ; parfois, la dissolution ne peut avoir lieu sans puissance, quand les émotions contenues dans la psyché sont consécutives à des agressions, viols, violences ou traumatismes ayant atteint des paroxysmes et n'ont jamais pu être travaillées.

Un temps de silence.

Juliette soupire, profondément. Je vois les traits de son visage se détendre. Bien. Premier niveau de restauration émotionnelle.

Puis une image, et surtout une sensation, s'installe avec force. Je comprends.

Il arrive que les maîtres utilisent les grands archétypes pour illustrer la problématique de la personne. Contes, mythologie. Ou, plus simplement, les images clés de certains films. Parfois, la comparaison est symbolique. Pour donner un exemple, j'ai reçu à deux reprises – pour des patients étouffant sous le fardeau de leur vie – l'image de Robert De Niro, obligé d'escalader une falaise, croulant sous le poids d'un gigantesque filet chargé d'objets pesant des tonnes, tirée du film *Mission*, de Roland Joffé.

De cette manière, je comprends tout de suite.

Dans le cas de Juliette, les maîtres viennent de me souffler le secret de son enfance : elle était le « vilain petit canard » de sa famille. L'ampleur de sa souffrance prend tout son sens.

Le *Vilain Petit Canard*, célèbre conte pour enfants écrit par le Danois Hans Christian Andersen en 1842, tire sa puissance initiatique de la clarté avec laquelle il développe le thème de l'exclusion et de la non-estime de soi. « Une cane couve ses œufs, mais à l'éclosion, l'un d'eux, le vilain petit canard, ne ressemble pas à ses frères et sœurs de couvée. Rejeté de tous, à cause de son physique différent, […] il subit leurs moqueries et leurs coups. » Nous découvrirons à la fin du conte que le canard raté n'était autre qu'un cygne, un des oiseaux les plus sublimes, image de la beauté et de la

perfection.

Juliette reste muette, sidérée par ce qu'elle vient de comprendre. Je vois dans ses yeux qu'elle revisite son passé, à la lumière de cette révélation, et que tout prend sa place.

Je parle, sous la dictée des maîtres : dans la configuration du vilain petit canard, l'image négative renvoyée à l'enfant par son entourage ne lui permet pas de s'accepter tel qu'il est. Il a très tôt assimilé l'induction familiale. S'il est différent, c'est qu'il n'est pas bon. Il vit alors un drame, car sans l'amour et l'acceptation de sa mère, de son père et de ses frères et sœurs, un enfant ne peut pas s'épanouir. Il vit des niveaux de souffrance qui le détruisent intérieurement. « Pas de légitimité » signifie « pas de confiance en soi ». Il se retrouve dans l'obligation de se dépasser pour se faire aimer, pour s'intégrer au clan, ce qui l'épuise. En pure perte, d'ailleurs, car il n'y parviendra jamais. De nombreuses conduites d'échec ont cette douleur pour origine.

Dans le cas de Juliette, il m'est clairement montré que sa mère n'a jamais pu la comprendre. Elle, dont la nature est assez simple, qui vit selon un tracé inscrit dans sa lignée depuis plusieurs générations – devoir, morale un peu étriquée, peur du regard des voisins –, ne se reconnaissait en rien dans la poésie, l'inventivité, la sensibilité de sa fille. Elle en déduisait trop rapidement que celle-ci était, selon l'expression familiale, une « faiseuse de chichis », dont les rêves n'avaient aucun intérêt.

Par son attitude, elle communiquait sa déception à l'ensemble de la famille, et condamnait Juliette à une forme d'exclusion.

La jeune femme pleure en entendant ces mots qui la replongent dans une enfance de solitude, de rejet, de mépris. L'indifférence, voire parfois la raillerie avec lesquelles sa nature profonde était traitée la plongeaient dans un état de désolation. Je suis en connexion avec la psyché de la petite fille : je vois clairement que, pour donner un sens à l'incompréhension dont elle était l'objet, elle s'inventait de multiples histoires d'abandon, imaginait avoir été adoptée, passait des heures à espérer retrouver sa famille d'origine. À l'école, assise près de la fenêtre, la seule chose qui l'apaisait, c'était la contemplation du ciel. Mais là encore, son comportement ne répondait pas à ce que l'on attendait d'elle, et très vite elle se retrouvait montrée du doigt et isolée.

Les larmes aux yeux, Juliette confirme.

Il m’est montré à présent que, toute petite, elle se consolait en allant dans le jardin pour parler aux esprits de la nature, aux esprits des fleurs, des plantes, à la majesté de celui des arbres, qu’elle percevait avec clarté. Elle vivait en osmose avec la sagesse de son chien, qui lui offrait son amour en totalité. Elle entretenait également une relation d’amour avec son ange gardien. Mais ne pouvant rien partager de ces merveilles, elle était contrainte à une forme d’isolement qui l’angoissait. Juliette était une petite fille des étoiles.

Lorsque je prononce les mots « petite fille des étoiles », je vois l’aura de Juliette se gonfler comme une voile de bateau. Elle entend. Enfin, elle retrouve sa vérité. Un immense univers s’ouvre à elle.

Au lieu d’être confinée dans un espace psychique restreint, étriqué, elle se reconnecte à sa vraie nature. L’essentiel, derrière les masques d’une prétendue réalité. Elle qui croyait n’avoir jamais vécu l’émerveillement et l’enchantement de l’enfant, se rappelle.

Elle se rappelle qui elle est.

Un être vaste, aux dimensions illimitées…

Elle me dit, émue jusqu’au fond de son être : « Mais je suis comme un ange ! »

Une lumière dorée émane d’elle, se répand dans la pièce. Mon Dieu, comme elle est belle ! Son soi véritable, rayonnant, puissant, intelligent, transparaît et s’installe.

Pouvoir accompagner une personne dans son retour à sa nature première fait partie des bonheurs de ce métier. Moment somptueux, en totale adéquation avec le titre de ce livre. Je le savoure avec le sentiment d’un parfait accomplissement.

Je vois de merveilleuses couleurs rayonner autour de Juliette. Ce sont les couleurs de la paix retrouvée. De l’amour envers elle, qui peut s’installer. Enfin, elle sait qui elle est. Aujourd’hui, grâce à son parcours spirituel bien installé, elle comprend à quel point elle doit s’autoriser à développer cet aspect essentiel.

Quelques précisions supplémentaires défilent devant moi.

Il m’est montré à nouveau que même si le cygne qui s’ignore fait tous les

efforts du monde pour devenir un bon canard, il ne le pourra pas. Évidemment. Il ne sera donc jamais reconnu. Les canards ne perdront jamais une occasion de lui rappeler qu'il n'est pas l'un des leurs, et qu'il n'est qu'un inadapté. Il vivra un enfer. Avoir une lecture claire de la situation permet de se déculpabiliser, et de laisser se dissoudre à jamais cette peau de « raté ».

Puis un deuxième niveau d'explication de leur rejet m'est indiqué par les maîtres. Au plus profond de leur inconscient, les canards rejettent le cygne car ils se sentent confrontés par lui. En fait, ils en ont une perception assez fine, instinctive, qui a pour ressort l'unité du clan. En eux-mêmes, tout au fond, ils le ressentent tel qu'il est, c'est-à-dire *mieux qu'eux*. Ils n'ont ni le registre émotionnel ni les mots pour mieux l'expliquer. Ils vont donc lui faire croire qu'il est *moins bien*, car pas comme eux. Beaucoup moins fatigant que de se remettre soi-même en question. Voilà la force du groupe.

Cette explication résonne haut et clair en Juliette. Elle se rappelle bien comment les petites phrases destructrices du genre « Tu ne feras décidément jamais rien de bien de ta vie » s'inscrivaient au fer rouge dans son cœur meurtri. Phrase qui lui a été récemment à nouveau assénée lorsqu'elle fit part à sa mère de son intention de quitter son travail de fonctionnaire, dans lequel elle s'étiole, pour s'orienter vers la profession de masseuse. Activité qui la nourrit humainement et la rend si heureuse. En un éclair, elle revoit ce que, sans vouloir s'y attarder, elle avait perçu au fond du regard de sa mère, derrière la condamnation : « Je ne me suis jamais autorisée à écouter mes envies profondes ! Et elle, comment ose-t-elle ? » Un éclair d'envie. Peut-être, même, de jalousie.

Le beau cygne ignoré a installé en lui le schéma « Je ne vaux rien ». Il aura beaucoup de mal à construire une vie équilibrée. Un grave problème se surajoute souvent à sa mauvaise image de soi, d'une logique imparable : il va attirer à lui des personnes qui le feront souffrir en égale mesure de ce qu'il se fait souffrir lui-même. Combien de cygnes « non révélés » ai-je vus endurant une relation de couple ou de travail malsaines, sous la domination de manipulateurs pervers… qui les traitent exactement comme on les a traités enfants. Comme ils se traitent eux-mêmes. Avec une immense dureté. C'est exactement ce qui est arrivé à Juliette.

De cela aussi elle est en train de se libérer, puisqu'enfin elle a commencé à

ouvrir les yeux sur sa relation sentimentale et veut l'arrêter. Ce qu'elle vient d'apprendre sur elle par l'intermédiaire des maîtres va beaucoup l'aider à ne pas douter du bien-fondé de cette rupture.

Il reste à Juliette, les yeux encore pleins de l'émerveillement de son ouverture de conscience, à parcourir le chemin du pardon. Sans difficulté pour elle. Ainsi que celui, plus exigeant, car il lui est très étranger, de l'approfondissement de l'amour de soi, contacté pour la première fois en ces moments de fulgurance.

Je vois, allongée sur le matelas de soin, en cette fin de séance, une jeune femme entièrement différente de celle qui s'y était installée. Elle a retrouvé son chemin. Le chemin du bonheur.

Son sourire lumineux, ses yeux étincelants disent sa foi en elle et l'espoir retrouvé. C'est très contagieux.

J'en suis régénérée.

Clan

Au cœur de la pierre.

Une grotte profonde, avec vue sur la rivière. La Vézère.

Et ce pays si beau : le pays de l'homme.

J'avais toujours pensé que vivre pendant la préhistoire avait dû être bien difficile. Cela m'apparaissait presque comme une punition.

Je me rends compte, une fois encore, que ma condition de femme occidentale habituée au confort me coupait de certaines réalités, pourtant autrement importantes.

Je ressens la chaleur du groupe, l'unité du clan.

Il reste dans la pierre, comme imprimée, la vibration qu'a laissée toute cette lignée humaine, au fil du temps.

J'entre en fusion avec cette mémoire.

J'entends les rires, les chants.

Je vois les naissances et les morts défiler, au fil du temps.

Je ressens dans mon corps les fièvres et les guérisons.

Le froid.

La peur, aussi. Mais ensemble, c'est moins fort.

Le mystère des grandes forces naturelles.

Le vent, la tempête, le tonnerre.

Les éclairs dans la nuit. L'eau violente de la pluie.

Communion profonde avec la nature.

Les roches. Les arbres. Les fleurs et les fruits.

Communion avec le vent, comme un baptême, une ouverture sur un autre monde.

Souffle subtil, voix qui traverse le voile, qui nous unit à l’invisible. Beethoven disait : « Quand le vent se lève, mon âme tourbillonne. »

L’appel des astres.
L’ivresse du cosmos.
Vertige, vertige du ciel.

Le feu. La nourriture, prise en commun.
La chaleur des corps, enchevêtrés dans le sommeil.
La vie.
L’amour des corps, en toute liberté.
Des liens si forts, indispensables pour la survie, qui préservaient des poisons contemporains : la solitude et le chagrin.

Vivre dans ce chaud terrier nous rendait heureux, c’est certain.
Il nous en reste encore quelque chose.
Nous sommes des mammifères.
Il ne faut pas l’oublier.

École

Selon la lecture ésotérique – et contrairement à la stricte vision matérialiste –, la vie sur terre est une école qui nous permet, si nous vivons en harmonie avec les lois spirituelles de l'univers, de beaucoup progresser. Voilà une chose que nous ne devons jamais oublier si nous souhaitons vivre en paix : *rien ne nous est jamais imposé.* C'est une erreur de le croire.

À tout ce que nous rencontrons dans notre vie, le meilleur comme le pire, notre âme, qui de notre parcours a une vision pleine et entière – alors que nous n'en percevons que des aspects extrêmement limités –, a donné son accord.

Il n'y a pas d'injustice.

Nous ne sommes pas victimes. Tout est soigneusement choisi, en vue de notre évolution spirituelle.

Chaque difficulté, chaque épreuve, chaque souffrance, même celles qui peuvent sembler insurmontables, contiennent en leur cœur une bénédiction cachée. Comme l'écrit Pierre Pradervand à propos de la loi de l'harmonie universelle, dans son livre *Vivre sa spiritualité au quotidien* : « Quand, dans votre journée, quelque événement inattendu vous bouleverse […], la vie est en train de vous donner une leçon, même si sa coupe peut vous sembler bien amère. Car cet événement que vous pensez être si indésirable, vous l'avez en fait suscité, afin d'[en] apprendre la leçon. »Un événement, ou un contexte d'incarnation.

Par exemple, lorsque, pour de multiples raisons que nous ne pouvons pas connaître au niveau conscient (plan karmique, désir de l'âme de faire une expérience, acceptation de vivre en étant coupé de sa nature profonde pour comprendre de l'intérieur ce que vit une grande part de l'humanité), une âme évoluée choisit, comme dans l'exemple du chapitre précédent, de s'incarner

dans un milieu familial qui ne lui est pas accordé vibratoirement, c'est un défi majeur qu'elle s'impose.

Il est vrai que l'incarnation à elle seule constitue pour chacun d'entre nous un défi : en prenant corps, nous sombrons dans l'oubli. Nous oublions que nous sommes aussi, en même temps qu'un homme ou une femme de chair, d'os et de conscience, mais à un niveau beaucoup plus élevé, des êtres infiniment évolués. Nous sommes dramatiquement coupés de notre vérité profonde. L'une des principales difficultés de notre présence sur terre est d'arriver à survivre à la coupure d'avec notre partie divine. Le défi, c'est de réinstaller cette connaissance en soi.

Si nous arrivons à dépasser la colère, le ressentiment, le sentiment d'injustice, le chagrin, la nostalgie insondable, la dévalorisation et autres émotions bien humaines ; à ouvrir notre cœur et à adopter les valeurs d'acceptation et de dépassement de soi, nous trouverons la paix intérieure et franchirons un bond d'évolution important.

« Tout ce qui nous arrive est fait sur mesure, épousant les contours anguleux de nos vies, afin que chacun évolue à son rythme, là où il en a besoin », nous rappelle Catherine Aurenche dans *Un esprit de corps, ou l'école de l'amour et de la souffrance*. Ce récit bouleversant, qui raconte ses années de cancer et le profond changement intérieur qui en a découlé, m'a été offert par la sœur jumelle de Catherine, plusieurs années après sa mort. Page après page, la sagesse de cette jeune femme est un baume pour le cœur.

Tout, dans notre vie, sert notre croissance intérieure.

Tout est orchestré par notre âme.

Guidance

Tout est orchestré par notre âme…

Même si elle ne s'inscrit pas dans la chronologie du plan de ce livre, j'ai envie de raconter maintenant une séance qui m'a beaucoup marquée. Elle est en résonance avec cette phrase. Il m'arrive d'en parler, quand les personnes vivent des situations qu'elles ont du mal à supporter.

Un beau jour de septembre, j'avais rendez-vous avec un homme qui, m'ayant vu en conférence, avait eu l'intuition très forte qu'il devait me rencontrer. Un homme au physique agréable, aimable, au milieu de son chemin de vie. Une fois installé sur le canapé, il se mit à me raconter une histoire désolante, à laquelle son allure ne m'avait pas préparée.

Il était pris dans un système d'échec qui lui semblait épouvantable. Ayant fait des choix professionnels inadéquats, il se retrouvait à Paris, dans un métier beaucoup moins lucratif que celui qu'il avait quitté. Détestant la ville, il se morfondait dans la pollution. Il ne connaissait personne et, par timidité, n'arrivait à créer aucun lien.

Sa vie s'était dégradée. Il avait fait une grosse dépression, qui s'étala sur trois années. Mais le pire, c'était la solitude dans laquelle il s'était enfermé. Fils unique. Pas d'amis. Pas de femme. Pas d'enfant. « Je suis au bout. Épuisé. Désespéré. J'ai toujours tout raté. C'est catastrophique. Il n'y a rien ni personne dans ma vie. Je me suis enterré vivant. Je vis galère sur galère. Je me sens tellement coupable d'avoir échoué dans mon activité. De ne rien avoir construit dans ma vie. J'ai tellement honte… »

Très touchée par la détresse de cet homme, je lui proposai de commencer la séance. J'espérais peu, une seule séance ne pouvant débloquer tous les aspects douloureux dont il me parlait ; mais je me disais que l'amour qu'il

recevrait dans ses cellules l'apaiserait.

Dès que j'approchai ma main de son cœur, éclata une voix claire : « Il n'y a pas d'erreur ! » Un peu surprise, j'attendis une validation de ce que je venais d'entendre dans ma tête, tellement contraire au vécu de cet homme. La même voix reprit, très convaincante : « Il n'y a pas d'erreur, c'est le plan de ton âme. Tu es sur la bonne route. Tu es venu apprendre l'humilité, et tout ce que tu vis te permet d'évoluer. » Quelle incroyable information !

Il n'était pas question d'apaisement ni de consolation. Enfin, pas dans la forme qu'il aurait souhaitée, c'est-à-dire celle d'un changement de sa condition de vie. Tout ce qu'il avait à comprendre, c'était qu'il devait accepter. Accepter son chemin et tous les obstacles insupportables qu'il comportait. C'est grâce à eux qu'il pouvait progresser. L'évolution est infiniment complexe. Nous progressons petit à petit, de façon inégale, comme nous le pouvons.

Dans la voix du maître, l'amour, l'encouragement, le soutien vibraient. « Ton chemin de difficulté est en train de te rééquilibrer. Tout est bien. » Aucune notion d'échec.

Nous sommes tellement habitués à nous placer dans la perspective humaine, et à tout juger : si, à son âge, il n'avait ni femme, ni enfant, ni amis, ni appartement décent, ni succès dans son métier, c'est qu'il avait totalement échoué.

Par le biais du maître qui venait de parler, un autre éclairage lui était proposé. Les phrases prononcées le replaçaient dans la perspective spirituelle. *Tout ce qu'il vivait servait l'avancement de son âme.* C'est la seule chose qui compte, et, du point de vue des maîtres, il réussissait parfaitement ce qui était prévu.

Après un temps de silence, il me regarda un moment et me dit : « C'est pour ça que je suis venu vous voir. J'imaginais que quelqu'un aurait quelque chose à me dire. »

J'ai énormément apprécié son ouverture. Les paroles entendues, à l'opposé de ce qu'il aurait souhaité, résonnaient pourtant avec sa vérité, inscrite tout au fond de son être, tout au fond de son âme. Et lui, contrairement à beaucoup d'autres qui résistent, qui veulent coûte que coûte un mieux-être, une amélioration, a su lâcher prise, comprendre la leçon, et poursuivre son

chemin. Cette révélation lui montrait également qu'il était accompagné, entouré, aimé, et je pense que c'est aussi ce qui lui a permis de basculer. J'ai, pour cet homme, un très grand respect.

Je lui racontai la leçon que j'avais reçue quelques années plus tôt, dans le même registre. Un jour, extrêmement inquiète pour l'un de mes proches, j'allai à la cathédrale Notre-Dame de Paris pour prier. Je croyais encore à cette époque que ce type de prière pouvait être exaucé.

Je demandai une grâce avec ferveur, et qu'un travail s'offre à lui, qui vivait une situation si compliquée. Un peu comme pendant la séance avec mon patient, une voix forte s'éleva dans ma tête : « C'est cela que tu veux ? »

Grâce à des images qui se déroulaient comme un film, je vis clairement que si ma requête était exaucée, certes, la vie lui serait facilitée, mais il ne pourrait pas apprendre la leçon que son âme lui offrait. Au niveau spirituel, il stagnerait. Et il serait, de toute façon, obligé d'une manière ou d'une autre, un jour ou l'autre, de retraverser cette lourde épreuve. Si ma demande était entendue, au final il perdrait un temps précieux.

Avec une immense délicatesse, il m'était montré que les pires épreuves ont un sens, un sens profond, caché, et que nos désirs humains de réussite ne sont pas toujours appropriés.

Je vis aussi, et j'en fus très impressionnée, qu'à un niveau supérieur de son être cet ami proche ne souhaitait pas mon intervention. Au niveau le plus intime, le plus en connexion avec son être profond, il savait ce qui se jouait, et je le dérangeais. Comme si une mère, souhaitant le meilleur pour son bébé qui apprenait à marcher, l'empêchait systématiquement de tomber. Contrariant ainsi grandement son apprentissage personnel.

Les chutes, physiques ou symboliques, nous servent à apprendre, à nous développer. À nous perfectionner.

Pour parachever l'enseignement on me montra aussi ce qui, dans ma prière, comportait une part d'égoïsme. Oui, je dus l'admettre humblement, si sa vie reprenait un cours normal, je n'aurais plus à m'inquiéter…

Je devais lâcher prise, déposer mon angoisse, comprendre enfin ce qui se jouait derrière le voile des apparences. Ne plus m'aveugler. Comprendre enfin et accepter ce que, si mes liens avec cette personne n'avaient pas été aussi forts, j'aurais identifié depuis longtemps.

La seule chose qui m'était autorisée, c'était de lui envoyer de l'amour et de l'énergie pour qu'il puisse vivre son épreuve, et tenir. Je le fis, les larmes aux yeux. Ce fut, vraiment, une grande leçon.

Une question vient parfois à l'esprit : puisque notre âme, dans son immense sagesse, et grâce à sa vision d'ensemble de qui nous sommes, a décidé que nous devions vivre des expériences difficiles pour rééquilibrer l'ensemble de nos apprentissages, finalement, est-il permis de se faire aider ? Cela n'irait-il pas à l'encontre de notre intérêt ? Puisque nous avons accepté, en accord avec elle, de vivre des épreuves pour apprendre, comprendre, et au final, pour grandir et évoluer, ne serait-il pas contre-productif d'aller voir des guérisseurs ou des thérapeutes qui, en adoucissant notre douleur, risqueraient de nous faire échouer à notre initiation ?

Il me semble que la réponse la plus sensée est celle-ci : oui, nous avons le droit de nous faire aider. Lorsque nous sommes malades, nous allons voir un médecin.

Mais l'aide apportée doit se situer dans le registre de l'accompagnement de l'épreuve, de la facilitation à la compréhension de son bien-fondé. Elle ne doit pas être évitement de celle-ci.

Elle permet de se situer hors des pièges que sont le sentiment d'injustice, la colère, l'envie, la jalousie, la perte de foi, le découragement. Si nous faire aider nous permet d'accepter notre chemin de souffrance, et, petit à petit, de le transcender, le secours sera bénéfique. Le maître mot de notre parcours humain doit être « acceptation ».

Oui à ce qui est, nous enseigne l'Advaïta. L'Advaïta est une philosophie majeure de l'Inde antique, relayée entre autres par Arnaud Desjardins, qui transmettait en France l'enseignement de son maître spirituel, Swami Prajnanpad. Oui à ce qui est ne veut pas dire résignation, renoncement, passivité ou fatalisme. Mais intime compréhension que ce que nous vivons comme une épreuve peut nous permettre, si nous l'acceptons, d'approfondir notre évolution. Oui à ce qui est, c'est décider d'accepter d'être guidé par notre âme, car elle nous propose le meilleur chemin de transformation : entrer dans un état de non-dualité et de non-rébellion par rapport à ce que la vie nous propose. Sortir de la dualité pour atteindre la paix de l'unité. L'unité avec le divin. Car il est dit, aussi : « Tout est parfait. »

Un jour que je parlais de cette notion capitale avec l'épouse d'un Antillais, elle se mit à sourire, et me dit : « En Guadeloupe, on dit la même chose. "Ne

blâme pas une contrariété.” »

Notre âme, dans son aimante guidance, attire pour nous les évènements dont nous avons besoin pour avancer. Nous sommes responsables de la façon dont nous les gérons. Du sens que nous souhaitons donner à notre vie. Acteur ou bien victime ? *Nous avons beaucoup plus de pouvoir que nous le pensons.*

Par ailleurs, nous grandissons à notre propre rythme. L’échelle du temps n’est pas ce que nous croyons. Nous avons tout le temps. La perspective est bien plus vaste que ce que nous imaginons. Les épreuves d’une vie sont utiles, voire indispensables à notre progression. Certaines vies sont magnifiques. D’autres nous servent à avancer. Toutes ont une valeur immense.

Nous connaissons tous des personnes à qui tout sourit dans la vie. Situation professionnelle, sentimentale, financière, résidence secondaire, réussite des enfants : ils ont tout réussi. Bien souvent sans aucune recherche personnelle ni aucune spiritualité. (Ce qui décourage parfois ceux qui se débattent avec leur chemin d’évolution.) S’il est vrai que certains d’entre eux vivent ce bonheur en raison de la qualité de leurs vies précédentes, il faut savoir que d’autres sont « en sursis ». Entre une vie antérieure submergée d’épreuves et une autre à venir porteuse du même niveau de douleur, il leur a été accordé des vacances. Une vie pour se reposer, reprendre des forces, avant de poursuivre, eux aussi, leur chemin. Nous n’avons pas les éléments complets de ce qui nous concerne, et cela, parce que cela contreviendrait à notre plan d’évolution.

Parfois, il nous faut du courage, de l’endurance et de l’humilité, mais c’est alors que nous faisons des bonds de géant.

Il est bon de ne jamais, jamais oublier, de croire, de savoir à quel point nous sommes aimés, estimés et protégés par ceux qui vivent de l’autre côté du voile. Un jour, ainsi accompagnés, nous aurons surmonté l’affliction. Les blessures seront refermées, nous nous serons enfin pardonné : la purification émotionnelle sera achevée.

Alors nous pourrons accueillir toute chose avec une joie profonde. Reconnaissant notre vraie nature, nous vivrons dans la paix.

Punition

Je poursuis mes sentiers détournés. Je reprendrai la chronologie juste après ce que je vais raconter. J'ai eu ce matin une séance qui cadre exactement avec ces moments de grâce que sont les révélations inattendues des maîtres, lorsque notre vie est devenue une impasse. Cela m'a donné envie d'en parler ici, dans le sillage du chapitre précédent.

Sylvie, une soixantaine d'années, le visage fermé par le mal-être et l'angoisse. En arrêt maladie. Elle se décrit comme dépressive chronique, ajoute que jamais elle n'a été bien dans sa peau, et commence à me raconter son histoire. Lorsqu'elle avait quinze ans, un double choc ébranla sa famille : sa toute petite sœur de trois mois et son grand-père maternel décédèrent à une heure d'intervalle. Sa mère ne s'en remit jamais. Elle non plus. Elle fut hospitalisée pour anorexie mentale, sans que cela ne change grand-chose. Il lui faudra attendre la naissance de son deuxième enfant, puis un certain traitement antidépresseur pour qu'elle puisse en sortir. Elle me parle ensuite de sa mère tyrannique, manipulatrice, menteuse. Toxique. « Mes deux parents sont toxiques, et je continue à me faire avoir. »

Elle ajoute une chose étonnante. Son mari – son visage s'éclaire lorsqu'elle parle de lui – lui dit qu'elle vit dans un monde de Bisounours. Cela me fait rire et me rappelle le mien qui, dans un autre ordre d'idées, me reprochait souvent d'être trop confiante et me disait : « Toi, c'est toujours cui-cui les petits oiseaux ! »

Je donne à Sylvie la réponse faite chaque fois à mon mari : « Pendant que je fais cui-cui, au moins je ne sombre pas dans l'angoisse. » Elle me répond tristement qu'elle est incapable de donner ce genre de réponse, qu'elle n'a pas de repartie, aucune défense. Elle voudrait savoir où est sa place, connaître sa mission. J'avoue que je ne pars pas gagnante.

Et pourtant…

Un peu comme dans la séance précédente, dès que je pose ma main sur son cœur, j'entends très distinctement un mot. Je le vois même, écrit en lettres capitales : « AUTOPUNITION ».

Je reste interloquée. Cela change tout !

Suit un défilé d'images, de personnages qu'elle fut en d'autres temps, et qui tous ont à voir avec un idéalisme déçu : un genre de Don Quichotte sur son cheval décharné, un chevalier anglais en armure qui mourra à la guerre, une femme pulpeuse et très décolletée dont la déception concernait l'idéal amoureux, une mère supérieure de couvent au visage aigri, très fermé… Et un nouveau mot, à présent, aussi fort : autocondamnation.

Je comprends. Et le lui dis : « Vous avez mis la barre beaucoup trop haut ! Votre mari, sans le savoir, a raison. Vous êtes une Bisounours, c'est votre nature, votre essence. Pour payer des vies de frustration, d'amertume et de déception, vous avez choisi sans qu'on vous l'impose – les maîtres sont catégoriques sur ce point – ces parents, ces épreuves qui vous rendent si malheureuse, et vous vous êtes coupée de qui vous êtes vraiment. La souffrance et le malheur, ce n'est pas ce qu'il vous était demandé d'expérimenter ! Vous devez être dans le simple, dans ce qui fait plaisir, le simple plaisir de vivre. Vous devez exprimer la joie de vivre et la légèreté. Ce choix, on vous a laissé le prendre, car cela a ajouté à votre expérience, mais maintenant ça suffit ! Les maîtres vous disent que vous pouvez lâcher. Lâchez la douleur de vivre ! Vous le devez ! »

Je vois la stupeur marquer son visage, mais aussi une forme de soulagement. Alors je poursuis : « Votre nature, encore une fois, c'est le plaisir d'être, et vous la mettez en bascule avec la croyance que vous devez être dans le devoir en premier. »

J'ai fait mouche. Je la vois hocher la tête, s'animer, se parler à elle-même : « C'est incroyable… tellement inattendu… », et puis : « Mais comment je vais faire pour changer ? »

« Vous vous êtes étouffée. Asphyxiée. Vous êtes la fée Clochette qui a mis un costume de sorcière trop lourd. Il faut l'enlever ! »

Elle acquiesce, elle se retrouve dans chacun de mes mots. Et se rappelle un

costume de sorcière de son enfance, qui l'avait marquée. « Oui, c'est trop lourd, la vie est trop lourde. D'ailleurs, je dors tout le temps. » Il me faut alors lui expliquer que si elle dort tout le temps, c'est pour rejoindre dans l'espace du sommeil profond celle qu'elle est vraiment, c'est-à-dire Clochette. Que c'est un moyen de survie. Pas une fuite, mais un ressourcement.

Je termine la séance en lui disant que lorsque sa vie prendra fin, ce qu'elle découvrira, c'est qu'il ne lui était pas demandé de sacrifier son essence, ce qui l'avait conduite à une telle coupure d'avec elle-même qu'elle en mourait à petit feu ; mais bien de l'avoir fait rayonner, d'en avoir fait profiter tous les autres. Alors, autant s'y mettre dès maintenant.

Elle est entièrement d'accord. Son questionnement, c'est comment faire, comment s'y prendre pour se reconnecter avec sa nature profonde ? Je lui indique que le fait d'avoir l'information a déjà changé beaucoup de choses en elle, et qu'au fil des semaines elle va voir sa métamorphose s'installer. Je lui conseille de demander à ceux qu'elle aime, ses guides, les anges, ses proches décédés, tous ceux de l'invisible en qui elle a confiance, leur demander, juste avant de s'endormir, de l'aide et du soutien. Enfin, je lui conseille également de poursuivre sa transformation avec quelques séances d'hypnothérapie, puisque je ne peux pas l'accompagner aussi rapidement que je le souhaiterais.

C'est une autre femme qui est partie, souriante, ouverte, confiante. Apaisée. Presque une Bisounoursette.

Elle m'a dit : « Je suis ravie ! Je vais travailler ça. » Ma réponse a fusé : « Il serait mieux de ne pas trop prendre cela comme un travail, mais plus comme un amusement… »

Nous nous sommes embrassées en riant.

Contrairement à l'exemple précédent, Sylvie s'était fourvoyée. Dans son choix d'incarnation d'abord, puis dans sa façon de l'appréhender. Elle avait présumé de ses forces. Pensé qu'elle devait vivre une vie de punition pour racheter ses vies passées. Ce n'était pas le cas. Pas ce qui lui était demandé. Elle n'était pas en accord avec son plan de vie, ni avec son âme. C'est pourquoi elle souffrait autant. Du point de vue de l'âme, aucun choix n'est

« mauvais », cependant. Tout est propice à un enseignement. Il n'y a aucun jugement sur les expériences que nous nous imposons. Mais, parfois, elles sont vraiment inutiles.

Si étonnant que cela puisse paraître, même dans les plans de l'entre-deux-vies nous pouvons nous tromper. Lorsque nous prenons nos décisions seuls, sans en référer à nos guides, il arrive souvent, comme ici, que ces décisions ne soient pas les bonnes. Il en résulte que nous ne pouvons pas être en paix.

Apparemment, cette situation est bien plus fréquente qu'on pourrait le penser, car bien souvent, là-haut comme ici-bas, nous n'en faisons qu'à notre tête. Si seulement nous pouvions nous autoriser à nous relier davantage à notre intuition, à notre petite voix intérieure, à notre guidance, que de difficultés nous nous épargnerions…

Dans ce cas précis, les maîtres, qui toujours nous laissent notre entière liberté, car nos choix et les expériences en découlant nous façonnent bien mieux que le plus bel enseignement, ont cependant estimé qu'il était temps que cela cesse. Ils lui ont donné la grâce que cette erreur prenne fin.

Cette séance m'a touchée tout autant que la précédente, car le niveau de souffrance, bien qu'il n'ait pas été imposé, était aussi intense. Nous pataugeons, nous nous trompons, nous nous entêtons dans nos erreurs. Nous sommes vraiment très doués pour nous faire du mal. Heureusement, heureusement, nous sommes aimés inconditionnellement par nos guides, qui interviennent toujours lorsqu'il en est temps.

J'ai revu Sylvie un ou deux mois plus tard. J'ai été frappée, dès que je lui ai ouvert la porte, par l'expression de douceur et le rayonnement particulier de son visage. Je percevais dans sa personnalité une originalité dont rien n'émanait à la première rencontre. Elle me dit qu'elle se sentait beaucoup mieux, même si elle rencontrait encore des difficultés.

Puis elle participa à l'un de mes ateliers sur la guérison de l'enfant intérieur, pour se libérer de l'emprise de ses parents. Elle avait une présence très agréable pour nous tous. Lors d'un exercice sur la lignée, une participante représentant son ancêtre lui donna ce message : « Libère-toi ! Sois légère et joyeuse ! » Amusée et ravie de cette concordance avec ce que je lui avais dit, je lui demandai si Clochette avait enfin compris.

Sa réponse fut un merveilleux sourire.

Adolescence

J’en arrive maintenant à la période de l’adolescence.

Je reçois peu d’adolescents. Ce n’est pas l’âge auquel ils ont envie de venir. Mais j’ai reçu Théo.

Théo. Un sage dans un ado.

Bien qu’il ait quatorze ans, Théo est une vieille âme.

Sa famille le sait.

Ce garçon sympathique aime être seul. Il a un côté fermé qui préoccupe un peu ses parents. Il n’aime pas tellement les activités des jeunes de son âge, ni les sorties. Ce qu’il aime, vraiment, c’est être seul dans sa chambre, sur son ordinateur.

Sa mère me l’a amené, car elle souhaite que je travaille sur la colère qu’elle sent en lui, une colère « pas sortie ».

Dès que j’entre en contact avec son être, je ressens sa sagesse.

Théo vient de haut et de loin. Je capte le lien avec « les siens ». Sa famille d’origine. Tellement lointains…

Je les ressens comme n’appartenant pas à notre Système solaire. Sans plus d’informations. Trop d’inconnu.

Mais d’où viens-tu, Théo ? Qui es-tu réellement ?

Sa vibration de fond est impressionnante par la puissance de sa connaissance, de son intelligence. L’ampleur de son amour.

De plus en plus souvent, je contacte chez les jeunes, les bébés et les enfants une vibration très haute, très pure, une bonté extrême qui n’est pas « d’ici ».

Et, surtout, un projet.

Ces jeunes sont des âmes évoluées venues nous aider en ces temps difficiles.

L’essentiel de mon travail consistera, ma main posée sur son cœur pendant plus d’une demi-heure, à raccorder Théo à son être intérieur. Sa colère venait de la coupure d’avec lui-même.

On m’a montré qu’il était important de le laisser seul.

De ne pas s’inquiéter s’il n’est pas comme les autres. Il est venu apporter au monde quelque chose en rapport avec la sagesse, et il a besoin de solitude pour pouvoir commencer à le créer. Pas d’inquiétude à avoir.

Je lui ai fait un soin lui permettant de se reconnecter à ses plans profonds. Mais, surtout, avec lui, j’ai fait une rencontre spirituelle.

Égypte

En survolant pour la première fois la terre aride d’Égypte, mes yeux se sont emplis de larmes. Quelque chose d’essentiel et d'intimement connu se réveillait, vibrant en moi, un peu comme si j’avais contacté « la nuit des temps » : ma propre nuit, celle d’une antique et bienheureuse mémoire, enfouie au plus profond de mon être, qui me donnait une secrète et vertigineuse émotion.

Plus tard, face au plateau de Gizeh, au soleil matinal de décembre, l’euphorie l’emporta.

L’euphorie, et une gratitude sans nom.

Kheops.

Khephren.

Mykérinos.

L’éternité, comme un parfum.

Le chant glorieux des âges.

Vous trois.

Grandes forces multimillénaires immobiles, demeurées dans votre perfection, admirables et tellement pures dans la puissance de votre secret. Même si les hordes de fourmis humaines que nous sommes vous commentent à tort et à travers et piétinent votre cœur sans respect, sans la conscience de ce que nous faisons. Même si la ville vous cerne au plus près, comme une marée montante.

Nous qui vivons le bonheur ce matin de vous faire face, dans l’azur léger et

l’or du sable, nous vous saluons.

Nous vous saluons.

Au pied de la grande pyramide je vécus un moment dont la force et l’ampleur dépassent l’imagination.

Jamais, je crois, il ne me fut donné de vivre pareille merveille.

L’intelligence, portée à son plus haut niveau, la sagesse, la grandeur et l’amour de ceux qui présidèrent à la construction de ces grands bâtiments me submergeaient, littéralement.

Tout mon être tremblait doucement dans cette onde majestueuse se déversant comme une bénédiction depuis la pointe, là-haut, si haut dans le bleu infini du ciel.

Élévation.

Et puis j’ai contemplé le Sphinx.

La boucle du temps se referme.

Qui sommes-nous ?
Où nous situons-nous ?
De quel temps sommes-nous ?

Celui de maintenant, où tout est oublié, nié, au profit de la version officielle ?

Ou celui de la connaissance et de la splendeur des initiations ?

Ici, tout se fond.

Guérison physique

Nous voici au milieu de la vie : l'âge adulte. Cette période sera l'objet d'un plus grand nombre de séances, car les cas rencontrés sont multiples. Je souhaite commencer par trois récits de séances décrivant des guérisons physiques.

Un samedi, vers quatorze heures. À notre arrivée dans la maison de campagne de ma sœur, notre amie et voisine nous annonce que Laurent, qui vit en face, souffre d'une crise de calculs rénaux. Dans cette information je décèle une demande non exprimée à laquelle je ne réagis pas. Je suis fatiguée de ma semaine et ne souhaite qu'une chose : monter me reposer. Je m'arrange – piètrement – avec ma conscience, et m'empresse d'oublier.

Vers dix-sept heures, notre amie revient et me demande avec empressement d'aller aider Laurent. Malgré ses médicaments, il souffre énormément. Je traverse la rue aussitôt. Je suis en forme à présent !

Dès mon arrivée dans sa maison, et tout en écoutant ses explications, je suis envahie par une vague de chaleur, que j'attribue à une forme d'émotion. Il reste parfois en moi une certaine appréhension avant d'accomplir des soins physiques accompagnés d'une forte douleur. Et puis je n'ai jamais soigné de calculs.

Mais je reprends la maîtrise de moi-même et dis à Laurent de s'allonger sur le tapis de son salon, la tête sur des coussins. Ses deux petites chiennes Jack Russel s'installent tout contre lui, me prenant toute la place, je suis obligée de les repousser un peu, ce qui ne leur plaît pas vraiment.

Le soin commence. Je pose mes mains sur lui et ressens une douleur aiguë dans mon corps l'espace d'un instant. J'agis sur la zone de cette douleur dans son corps à lui tout en m'occupant du centre énergétique correspondant. Puis

je me focalise sur le point extrêmement précis qu'il m'indique tout en gémissant. J'ai de plus en plus chaud, et, sortant de ma concentration, je m'inquiète à nouveau sur ma capacité à le soulager.

Un peu de temps s'écoule, durant lequel je laisse l'énergie travailler. Soudain, sous ma main, je le sens qui s'agite. Il gémit plus fort et soupire bruyamment. Je lui demande s'il veut que j'arrête, mais il me dit que non, que quelque chose est en train de se passer. En effet, je transpire à grosses gouttes… et il se passe bien quelque chose.

J'ai la sensation d'attirer le calcul sous ma main, à l'aide de l'énergie puissante qui passe à travers moi, de mon souffle et du rythme qui s'installe. J'ai l'image du canal dans lequel le caillou, assez gros, est coincé. L'idée, c'est de distendre la paroi pour le faire glisser doucement et le libérer. Cela me rappelle un peu le processus d'un accouchement, c'est vraiment étonnant.

Et puis, tout d'un coup, plus rien.

Laurent me dit qu'il *ne sent plus rien*. Le calcul est passé.

Il lui faut juste se reposer.

Je rentre chez ma sœur, incroyablement soulagée, moi aussi.

Fréquence vibratoire

Ce soin donné à l'improviste m'a beaucoup appris.

Tout d'abord, et contrairement à la croyance que j'entretiens à propos de moi-même – « Je me situe dans le registre des blessures de l'âme, et les soins physiques ne sont pas ma spécialité » –, j'ai dû admettre une fois encore que lorsqu'il est une situation d'urgence, l'énergie vient m'utiliser. Cela arrive régulièrement et je devrais mieux intégrer cette donnée. D'ailleurs, mon appréhension provenait de la gravité de la situation, et à son aspect inconnu pour moi qui n'avais jamais soigné de calcul rénal ; dans l'urgence de la demande, j'avais complètement oublié toutes les fractures, déchirures ligamentaires, maux de ventre et autres souffrances qui non seulement ne m'impressionnent pas le moins du monde, mais que j'aime beaucoup soulager.

Ensuite, j'ai compris que la chaleur ressentie, que j'avais interprétée comme une manifestation émotionnelle, était due à une puissante augmentation de ma fréquence vibratoire me permettant de faire circuler le calcul bloqué. Une fois encore, tout était parfaitement orchestré.

L'énergie… Pour être plus précise, je devrais plutôt parler des maîtres qui œuvrent à travers moi comme à travers tant d'autres, et qui n'ont aucun a priori sur ce que le guérisseur qu'ils accompagnent « sait faire » ou non. Ils nous utilisent selon les besoins rencontrés, pour le mieux des patients.

Voilà une nouvelle illustration, évidente, du fait que ce qui nous est demandé, c'est un parfait lâcher-prise. Nous ne *faisons* pas. Nous sommes les instruments de consciences évoluées, et surtout extrêmement compétentes. La seule chose qui m'est demandée est d'être un bon canal pour l'énergie de soin.

En repensant à cette histoire quelque temps après, je me suis dit que malgré tout j'avais bien fait de m'écouter et d'aller dormir au lieu de venir soigner mon ami Laurent dès mon arrivée. La quantité d'énergie requise pour ce soin était telle qu'il était important d'avoir repris des forces. Le guérisseur a tout de même un espace de liberté…

Traumatisme

Deuxième histoire, qui illustre celle-là la puissance d'impact d'un traumatisme psychoémotionnel ancien sur la santé.

J'ai eu envie de raconter cette séance, car elle est significative et assez courante tout à la fois. Je m'explique : toutes nos pathologies ont une cause psychoémotionnelle, il y a bien longtemps que je l'ai observé. Même un simple rhume, ou un mal de gorge. Il suffit de réfléchir quelques instants à ce qui nous est arrivé la veille ou deux jours avant, et nous découvrirons la faille, l'émotion qui nous a percutés, celle que nous avons laissé entrer en nous et qui a déséquilibré notre état de santé. Le coup de froid n'est que le déclencheur mécanique. Il est bon, alors, d'agir pour apaiser cette émotion, afin que la guérison intervienne plus rapidement. Il est plus important d'identifier la cause : le symptôme se dissoudra beaucoup plus facilement.

Ce qui est « assez courant », c'est que l'origine de la maladie remonte à la petite enfance. Bien sûr, cette ancienneté ajoute à la difficulté de soigner, car si l'émotion n'est pas identifiée, si nous en sommes coupés, la guérison ne peut se faire en profondeur. En raison de la difficulté à identifier la source d'un traumatisme ancien et oublié, de nombreuses personnes sont bloquées dans de profondes souffrances, avec des traitements à vie et leurs effets secondaires contraignants, car le symptôme ne veut pas lâcher. Dans une immense proportion, les problèmes des gens que je reçois ont pris racine dans leur enfance.

C'est une petite femme très fine qui vient me voir, très douce, aussi. Elle vit dans une région que je connais bien, en parler avec elle me fait rêver un peu. Mais ce n'est pas cela qu'elle vient me raconter. Depuis trois ans, elle souffre d'une inflammation de la vessie. Ce n'est pas infectieux, il n'y a pas de bactéries. La biopsie a montré une vessie très abîmée, avec des ulcères.

Dès qu'elle se remplit, il faut la vider. C'est une cystalgie à urine claire. Très douloureux.

Cette dame a beaucoup cherché. Homéopathie, naturopathie, cure dans les Pyrénées. Il y a trois ans, elle avait déménagé et les travaux de la nouvelle maison l'avaient épuisée. Elle a également recherché les causes psychologiques de sa maladie. Elle a fait un travail en psychogénéalogie.

Elle m'explique aussi qu'elle a divorcé il y a une quinzaine d'années. Elle était restée seule très longtemps, puis, il y a trois ans, elle avait fait une rencontre. Mais dans cette rencontre, elle ne s'était pas sentie respectée. Elle s'était même sentie amoindrie. Elle avait seulement été le support du désir sexuel de son partenaire. Elle n'avait pas trouvé ce qu'elle recherche dans une relation.

La ménopause aidant, elle a cru que son corps n'était plus bon à rien. Elle était plutôt désespérée. Aujourd'hui, elle a enfin trouvé le compagnon idéal, mais les souffrances occasionnées par sa maladie lui empoisonnent la vie.

Je dois dire que si parfois, en entendant l'histoire que les gens me racontent, des idées, ou mieux, des intuitions me viennent, cette fois-ci il n'en est rien.

Alors je m'ouvre au maximum de mes possibilités, pour laisser venir une information. Et ce qui vient me laisse sans voix.

Dès que j'approche ma main du corps de cette dame, j'entends « Touche-pipi ! ». On me le répète, deux ou trois fois. « Touche-pipi ! Touche-pipi ! » Comme des moqueries d'enfant. Je mets un peu de temps pour arriver à le lui dire, cela ne m'est pas si facile, car cette dame raffinée n'a sûrement pas ce genre de vocabulaire. Mais elle réagit avec une ouverture qui me permet de continuer.

Je vais très doucement, je ne veux surtout pas choquer ou blesser ma patiente, je fais en sorte de choisir mes mots, de placer ma voix pour qu'elle soit vraiment apaisante et que cette dame ne revive pas son traumatisme une deuxième fois. Je fais tout mon possible pour qu'elle soit vraiment en confiance. Car voici que se révèle une mémoire d'humiliation.

Je ressens quelque chose de très fort dans mon corps, hostile, comme une force qui fait mal. C'est la mémoire de l'émotion due à une agression.

Je vois un préau, c'est une école primaire. Dans l'angle de ce préau, une ravissante petite fille est coincée par un groupe de quatre ou cinq garçons

plus âgés qu'elle. L'un d'entre eux est de dos, j'entends les ricanements gênés et excités des autres, et les mêmes mots que tout à l'heure. Je ressens combien ces présences exacerbent la provocation de l'agresseur, occupé à essayer de frotter contre la malheureuse petite qui a sa culotte baissée jusqu'aux genoux un zizi dénudé.

Scénario aussi épouvantable pour elle que ce que vivent les jeunes filles ou les femmes prises dans un contexte de domination masculine déchaînée.

La situation est d'une violence totale pour cette petite fille. D'autres élèves se sont approchés. L'humiliation atteint son paroxysme quand elle ne peut retenir un petit filet d'urine qui coule le long de sa cuisse…

Comme les larmes discrètes sur la joue de cette dame.

Cette histoire lui parle, absolument. Nous n'avons pas besoin de beaucoup de mots, nous nous comprenons. Je lui conseille de laisser son émotion s'exprimer, car cette émotion en lien avec sa mémoire profonde lui permet de ressentir la vérité de son histoire. Nous écoutons une musique que j'utilise pour déprogrammer les traumatismes anciens. À la fin du morceau, elle soupire profondément et me dit qu'elle se sent mieux.

La sonnerie de la fin de la récréation l'avait sauvée.

Elle n'avait pas pu se défendre. Personne ne l'avait aidée. Personne ne l'avait consolée.

Elle avait longtemps été paralysée par l'horreur de ce qu'elle avait vécu. Elle n'avait pas non plus eu la possibilité d'en parler à quiconque, ni à sa maîtresse ni à sa maman, car la honte était bien trop intense. Puis elle avait tout refoulé.

Mais des décennies plus tard, le comportement machiste d'un homme sans respect a réveillé sa mémoire – sans aller jusqu'à révéler les faits, bien protégés par son inconscient.

Son corps a pris le relais de sa souffrance, et l'a exprimée de la manière la plus criante qui soit : cette douleur infernale à la vessie. C'est ce qui lui a permis, au fil de ses recherches et de thérapies différentes, de se retrouver chez moi et d'avoir accès à la racine psychoémotionnelle de sa maladie.

Lorsqu'elle me dit au revoir, je remarquai à quel point son visage était beau, détendu, soulagé.

L’un de ses amis, reçu deux semaines plus tard, me dit qu’elle allait déjà beaucoup mieux.

Flash

La séance que je vais raconter sera à l'origine de l'une des guérisons les plus hallucinantes qu'il m'ait été donné d'initier.

C'est une jeune femme très sympathique qui arrive chez moi aujourd'hui. Pleine d'allant, de vitalité. Bien que quelque chose attire mon attention, je ne remarque pas immédiatement la nature de son problème, car son sourire et son regard vif attirent mon attention. Mais une fois installées dans le canapé, il en va autrement. Gwenn m'explique.

Elle souffre d'une maladie de naissance. La maladie de Waldmann, une maladie orpheline, qui cause un déficit immunitaire. La moitié droite de son corps, du visage au pied, est gonflée par un œdème. Un œdème très marqué, très impressionnant, qui la déforme de haut en bas. Tout ce côté de son corps est envahi par la lymphe.

Elle me raconte son parcours médical et paramédical, son organisme faible, sa fatigue permanente, les nouvelles maladies qui se déclenchent, les carences, l'intestin passoire, les multiples perfusions… Elle a consulté un *amchi* tibétain (un médecin du corps et de l'âme), essayé la naturopathie, l'acupuncture, la kinésiologie, un guérisseur, les drainages lymphatiques… Elle aussi fait partie de ceux qui cherchent, et qui se donnent les moyens, grâce à leur ouverture d'esprit, de se soigner. Ce n'est pourtant pas encore le cas, et, un peu dépassée par son histoire, je lui demande alors doucement : « C'est pour ça que vous venez me voir ? »

Eh bien, non. Gwenn est venue me parler d'une sœur née avant elle, et décédée à quatre mois. Gwenn fut conçue trois mois et demi après le décès du bébé. L'astrologie chinoise a mis en lumière qu'elle avait quelque chose à régler en rapport avec la famille et le deuil de ce bébé. Elle vient d'être confrontée, dans le cadre de son travail, à une mort d'enfant et me dit que cela l'a traumatisée, mais lui a permis de mieux comprendre ses parents.

À cet instant, une pensée folle me traverse : « Elle porte sa sœur en elle ! C'est *elle* qui est la cause de cet énorme œdème ! C'est elle qui bloque le flux de l'énergie ! » Mais une fois ce flash dissipé, j'oublie instantanément mon intuition, tant elle me paraît improbable, et lui propose de commencer la séance.

C'est pourtant bien d'un invraisemblable imbroglio spiritualo-physique qu'il s'agit. À l'instant où j'entre en connexion avec la psyché de Gwenn, je suis mise en contact avec le bébé décédé avant elle. On me montre que le lien entre sa sœur et sa mère était d'une telle force qu'elle n'a pas pu – pas voulu ? – remonter dans les plans de lumière comme il était prévu, et qu'elle est restée dans l'aura de sa mère. Je ressens la lourdeur, le chagrin de sa mère en deuil, et celui du bébé ; c'est très dur.

Et puis, trois mois et demi plus tard, nouvelle grossesse.

D'une manière incroyable – ou peut-être tout simplement que je n'avais encore jamais rencontrée –, la petite s'est instantanément « greffée » sur ce nouveau corps ! La perception fugitive que j'avais eue en parlant avec Gwenn avant la séance était juste. Je ne peux évidemment donner aucune explication technique, encore moins scientifique, mais ce que je ressens avec une absolue vérité, c'est que cette jeune femme est « habitée » par le corps énergétique de sa sœur. Celui-ci, pour une raison que j'ignore, est assez dense et agit comme un « obstructeur d'énergie », si je peux m'exprimer ainsi ; comme le fait un rocher dans un torrent en bloquant le flux de l'eau. Voilà bien l'origine de l'œdème.

On pourrait parler d'intrusion, comme on le fait lorsqu'une entité nous parasite, mais ce n'est pas le cas. En aucune manière. Il n'y a aucune mauvaise intention. Ce que je comprends de la situation, c'est que le bébé s'est en quelque sorte « pris les pieds dans le tapis » (ce sont les mots qui me viennent), et qu'il ne sait pas comment s'extraire du corps énergétique de Gwenn.

J'ai pour habitude, dans les situations compliquées, d'utiliser certaines musiques qui, de manière étonnante, dénouent le problème. En effet, je vois tout de suite s'installer un « couloir de lumière », et la petite s'élever en direction de nombreuses personnes qui l'attendent dans la joie. C'est très émouvant de voir à quel point elle était attendue. Je perçois très clairement également dans cet accueil le soulagement des êtres lumineux envers la

libération de Gwenn. Ce qui souligne, si besoin en était, que la présence du bébé n'était vraiment pas intentionnelle.

Gwenn, de son côté, a vécu ce moment dans une grande émotion. Elle me dit avoir ressenti beaucoup de tristesse, un peu de peur, et avoir dit au revoir dans son cœur à sa sœur. Elle le fit spontanément, sans que je lui raconte ce que je voyais, car mon énergie était requise pour la remontée de la petite.

En relisant mes notes sur la séance, je vois que j'ai écrit : *Incrivel !* Ce qui veut dire « incroyable » en portugais. (Je revenais du Portugal où j'avais rejoint Clara quelques jours, elle m'avait appris les mots essentiels…) Incroyable, aussi, car je sens, au moment où je pose mes mains sur sa tête, une impression de soulagement, de détente, dans son hémisphère cérébral droit. Comme lorsque cesse une forte pression.

Je sais que Gwenn va guérir.

Elle me le confirme et me dit : « Mon corps va suivre. » Elle ajoute qu'elle a toujours « su » qu'elle allait guérir.

Je lui conseille d'intensifier les drainages lymphatiques pour vider toute la partie droite de son corps. Après l'ésotérique, il faut du mécanique !

Je revois Gwenn un mois plus tard. Elle me dit qu'après la séance elle a ri pendant trois heures. Elle est allée sur la tombe du bébé, avec sa petite sœur, car elle craignait d'avoir un malaise. Elle est apaisée. Elle a reçu deux drainages par semaine et me dit qu'elle se sent plus unifiée, et qu'elle a la sensation d'avoir plus d'espace. Son visage a dégonflé, sa main aussi. Mais pas encore le bas du corps. Il y aura un intervalle de huit mois pour sa prochaine visite ; elle m'avait écrit qu'elle se concentrait sur les drainages lymphatiques.

Je l'attends avec impatience. Lorsque je lui ouvre la porte, je suis tellement surprise que je n'arrive pas à le formuler. Je dois attendre qu'elle s'allonge pour pouvoir lui dire à quel point elle a changé. C'est vraiment spectaculaire ! Son visage, son bras, sa main ont énormément dégonflé. Son visage est presque complètement équilibré. C'est, à nouveau, un incroyable changement ! Je suis tellement heureuse !

Pour la jambe et le pied, c'est mieux, mais elle a un problème à l'aine avec une cicatrice qui bloque l'écoulement de la lymphe. Sa cuisse est encore dure

et gonflée sous son bas de contention. Moins que la première fois que je l'avais vue, mais tout de même. Ce sera plus long. À la fin de la séance, elle me confie sa déception : elle avait tellement espéré que sa guérison serait immédiate… Elle fait le geste de prendre tout l'œdème de sa jambe droite et de le lâcher au sol, comme une flaque. Je vois qu'elle a les larmes aux yeux. Elle me dit qu'elle aurait voulu se réveiller un matin, toute guérie. On dirait une petite fille.

Je suis émue, sa maladie lui pèse tellement. Je lui rappelle que notre corps est fait de matière dense, et qu'il a besoin de beaucoup plus de temps pour réagir que notre corps énergétique ; que le sien est porteur de sa maladie depuis sa naissance, il faut donc que le travail se fasse, et que tout va bien se passer, avec de la patience. Je lui propose de tabler sur deux ans. Un peu plus d'un an vient de s'écouler, il n'en reste pas tant. Gwenn comprend mon discours et l'accepte.

Je suis confiante, car pendant la séance j'ai eu des visions très parlantes : un jaillissement d'eau comme lorsque la voirie s'occupe des caniveaux, une claire rivière qui coule sur des rochers… Je la convaincs de ne pas trop attendre pour revenir encore une fois. Je vais partir faire une retraite chez le guérisseur brésilien João de Deus, et lui donne rendez-vous à mon retour. Je voudrais la faire bénéficier de ses merveilleuses énergies.

Lorsque je revois Gwenn, deux mois plus tard, elle a encore beaucoup changé. Son côté droit continue de s'affiner, sa cuisse se dessine ; il n'y a plus un seul bloc du haut en bas, à tel point que sa kinésithérapeute lui dit que « ça devient une jambe » !

Son genou reste le point difficile, mais la kiné observe que lui aussi se libère peu à peu.

La guérison est en cours, c'est plus que manifeste.

Pendant la séance, l'énergie est puissante. J'ai bien fait de lui dire de venir dès mon retour du Brésil. Sur indication des maîtres, je lui offre un petit pendentif tout imprégné de l'énergie de guérison canalisée par João. Cela n'a rien à voir avec une croyance naïve ou infantile : ce pendentif constitue un relais énergétique qui va continuer à la soigner.

Lors de notre avant dernier rendez-vous, je suis allée chez elle car elle ne pouvait plus marcher : elle avait dû se rendre à l'hôpital pour faire inciser un abcès sur sa jambe, abcès qui avait d'ailleurs occasionné ce « jaillissement

d’eau du caniveau » de ma vision, lui procurant une vive douleur mais un vidage spectaculaire de sa jambe.

Le dernier rendez-vous eut lieu aujourd’hui. J’eus la surprise émue de voir que son visage était devenu symétrique ; elle avait même un petit creux dans la joue, antérieurement si gonflée. Son bras est parfaitement normal. Sa jambe est incomparablement mieux. Il reste à travailler sa main, sa cheville et son genou, mais les résultats sont si encourageants, ce n’est qu’une question de temps.

Je vais revoir Gwenn régulièrement, pour activer le processus mécanique de « vidage » de la lymphe, jusqu’à ce qu’elle soit entièrement libérée. Elle me dit qu’alors toutes ses maladies annexes, comme la porosité de l’intestin par exemple, se résoudront d’elles-mêmes, car les médecins lui ont expliqué que c’est le débordement de la lymphe qui déséquilibre tout son corps.

Ma rencontre avec cette jeune femme si sympathique me tient à cœur. Les mots sont difficiles à trouver pour exprimer la joie que l’on peut éprouver à avoir découvert le chemin de guérison pour quelqu’un à qui la médecine ne laissait aucun espoir.

Gwenn me dit vouloir utiliser son expérience de la maladie et de l’hospitalisation pour aider des personnes à supporter la leur, au travers de l’engagement professionnel, peut-être aussi de l’écriture. Je suis heureuse d’avoir été mise sur la route de cette belle personne.

Statue

Dans son beau livre *Ocean's Songs*, Olivier de Kersauson écrit : « Les objets sont faits pour rester là où ils sont nés. […] De quoi ça a l'air, une statue khmère dans un appartement du quai Voltaire ? D'un vol. C'est absolument indécent. »

Je partage entièrement ce point de vue.

Et pourtant…

Je n'ai pas de statue khmère. Mais j'en ai une, qui vient d'Asie. D'où, je ne sais pas exactement. C'est elle qui m'a choisie.

Quand je suis partie de chez moi, j'ai longtemps été accueillie par ma petite sœur, mais je n'avais pas d'endroit où recevoir les gens. Je me rendais chez eux. Un jour, en allant chez quelqu'un, je me suis trompée : je me suis retrouvée face à un magasin de décoration, qui m'a attirée. Je n'avais plus rien à moi, et j'ai eu envie de rêver un peu. Je suis donc entrée.

Étrangement, dans un angle de ce joli magasin rempli de canapés, de tables basses et de verrerie, j'ai découvert un alignement de bouddhas anciens. Cinq ou six, début XIX^{e}, probablement. Je les ai contemplés un moment.

Surtout un, dont je ne pouvais me détacher, car je ressentais face à lui une émotion particulière. Il avait un visage un peu androgyne malgré son corps masculin et portait, au creux de ses mains, une boule dorée qui me rappelait la boule d'énergie-lumière qui s'allume dans les miennes pendant les séances.

J'étais très troublée.

Oublié, le futur mobilier…

J'ai abandonné ma contemplation pour demander des informations sur sa provenance à la vendeuse, mais elle ne savait rien. Elle ne pouvait pas plus

accéder à ma demande d'un abattement sur le prix (j'avais si peu d'argent) ou tout au moins d'un paiement fractionné. Quelque chose en cette statue de bois polychrome m'appelait, intensément. Je voulais l'emporter.

Et puis la raison est revenue. Cela m'était impossible financièrement. Je suis sortie du magasin pour aller à mon rendez-vous, en me disant qu'il valait mieux ne plus penser à cette rencontre.

Lorsque j'ai eu fini, j'avais tout oublié.

Mais je me suis à nouveau trompée de rue… et me suis retrouvée devant le magasin.

J'ai repris ma contemplation, devenue brûlante.

J'ai encore essayé, sans succès, d'attendrir la vendeuse. Tout ce que j'ai obtenu, c'est qu'elle ne la vendrait pas avant le lendemain. Toute la nuit, j'ai réfléchi.

Et le lendemain matin, j'y suis retournée.

J'ai vidé mon compte, et je l'ai emportée.

Dans le métro, j'ai posé précieusement sur mes genoux la statue du Bouddha, tout enveloppée de papiers de soie, de papier bulle et du sac du magasin pour bien la protéger. Sa tête reposait contre mon cœur. Soudain j'ai ressenti une forte vague d'énergie me pénétrer. C'était tellement inattendu mais si puissant qu'une question m'est venue : « Mais qui es-tu ? »

C'est là que le miracle a eu lieu.

J'ai entendu, clairement : « Guanyin. »

Une onde chaude d'amour m'a enveloppée.

J'ai eu les larmes aux yeux.

Je ne savais pas grand-chose de Guanyin, alors en rentrant chez ma sœur, j'ai cherché.

Guanyin est la déesse bouddhiste chinoise de la compassion. Amour et compassion. Elle est souvent comparée à Marie. Son énergie de douceur est semblable à la sienne. Son nom signifie « Celle qui entend toutes les prières ». En Inde, sa forme masculine se nomme Avalokiteshvara. Pour moi, cette statue, animée de l'intérieur, possède les attributs masculins et féminins

de ces divinités. Elle est complète.

L’énergie de Guanyin habite le bois doré de la statue, de la même manière que notre essence réside dans notre corps.

Depuis ce jour, elle m’accompagne.

Bien que je l’aie découverte dans un magasin, elle n’est pas là pour la décoration.

Je ne peux pas la changer de pièce. Elle « ne veut pas ».

Elle est là pour mes patients.

Pendant les premières années, j’ai travaillé en lien très étroit avec elle : elle me guidait. Je voyais son visage changer d’expression, ce qui me donnait une indication de position pour mes mains. Parfois elle sourit, parfois son visage s’assombrit. Sa douceur me nourrit. Je médite devant elle le matin, avant les soins.

Être face à elle, c’est contempler le mystère du sacré.

C’est ressentir l’Esprit dans la matière.

La matière spiritualisée.

Entrer dans le silence.

J’ai du mal à expliquer l’intensité de l’amour qui nous unit.

Elle est la Présence.

Une présence vivante, qui m’a choisie, pour bénir mes patients.

Je sais qu’elle me protège, qu’elle protège ma maison, et aussi mes séances.

Mains de lumière

Après ces trois séances reliées à un problème de santé, je voudrais parler maintenant d'une séance « soin du cœur » au cours de laquelle s'est révélé un mode de travail que je n'avais jamais rencontré jusqu'alors, même si j'imagine qu'il peut être courant pour certains thérapeutes. Un mode presque onirique. En tout cas très poétique et vraiment impressionnant.

Il s'agissait d'un deuil impossible. Un jour de novembre, j'ai reçu Camille, dont le compagnon pendant quinze ans était décédé brutalement deux ans avant notre séance.

Le choc avait été tel qu'elle n'arrivait pas à s'en remettre. Un premier psychiatre lui avait donné de fortes doses de médicaments dont elle avait eu beaucoup de mal à se sevrer. Elle avait reçu pendant six mois des séances d'EMDR qui ne l'avaient pas tellement aidée. Elle était toujours suivie, en psychothérapie cette fois, par la personne qui les lui avait données, mais dans ses séances elle arrivait à un point de saturation ; elle bloquait, n'arrivait plus à parler, n'avait plus envie d'aller à ses rendez-vous. Elle allait vraiment mal.

Son parcours l'avait aussi amenée à consulter un médium de renom mais la douleur continuait à l'étouffer. En fait, à l'entendre, je sentais qu'elle était asphyxiée, détruite par ce drame, qu'elle ne pouvait pas s'en relever. Je sentais qu'elle était arrivée à un point critique. Sa douleur me touchait et je souhaitais de tout mon cœur parvenir à l'aider.

Le mode qui allait être utilisé pendant la séance ne m'avait jamais été dévoilé. Lorsque, par la grâce d'un soin de reliance, il est possible d'y avoir accès, la vie, peu à peu, peut reprendre.

Dès que je posai ma main sur le cœur de Camille, j'eus la vision d'une voiture renversée dans un fossé, le long d'un champ de blé. Le temps que je

décrypte la signification de cette image symbolique – car son compagnon n'était pas mort dans un accident de la route, mais des suites d'une opération –, je distinguai un corps coincé dans l'habitacle de la voiture, apparemment sans vie aucune. C'était Camille.

Cela fit sens instantanément. On me montrait que le choc avait été tellement violent qu'il était comparable à un brutal accident de voiture. Une partie de sa psyché s'était séparée d'elle. Morte sur le coup. Les trois quarts d'elle.

Elle survivait avec le quart restant, petitement, repliée sur elle-même et souffrant, dans une lutte pour ne pas lâcher prise qui allait en l'épuisant.

Cette image si réaliste était vraiment impressionnante, mais je me demandais ce que je pouvais bien en faire. C'est à cet instant que le « merveilleux » se mit en place.

Comme des pompiers effectuant une désincarcération, je vis alors deux grandes mains de lumière se diriger lentement vers le corps inanimé de Camille bloqué sur le siège avant. Avec lenteur et précision, elles le sortirent délicatement de la voiture, en passant tranquillement à travers la matière de la portière. Puis, dans une onde de douceur et d'amour maternels que je ressentais vibrer au plus profond de moi, les magnifiques mains lumineuses l'installèrent, tout replié sur lui-même, dans le nid constitué par les deux paumes surdimensionnées. Elles le bercèrent alors longuement, longuement, comme un nouveau-né.

Moment incroyablement émouvant.

Après ce temps de tendresse et de consolation, je vis qu'on la « dépliait » et l'allongeait juste au-dessus d'elle, à une cinquantaine de centimètres de son corps physique, juste à mon côté. Du temps passa.

Enfin je vis ce corps, double d'elle-même un peu transparent, descendre, se fondre en elle, reprendre chair en quelque sorte et se laisser assimiler. Les trois quarts morts se raccordaient à la Camille vivante.

Je me sentis infiniment soulagée, alors que je n'avais été « pour rien » dans la manœuvre, puisque j'avais été spectatrice de cet incroyable sauvetage. Je pense qu'ayant pris la mesure du danger extrême dans lequel s'était trouvée Camille, mon soulagement était semblable à celui que nous éprouvons lors du départ de l'ambulance après un dramatique accident de la route, quand nous avons constaté que le blessé est entre les meilleures mains.

Dans ce cas précis, j'avais vu l'aboutissement du travail des secouristes et je savais que tout irait pour le mieux : une renaissance était en train de s'accomplir.

En « reprenant les commandes » du soin, je me rendis compte que tout n'était pas complètement rentré dans l'ordre sur le plan physique, car je percevais que ses jambes étaient comme gainées par des collants noirs trop serrés. Elle me confirma que depuis le deuil elle avait du mal à marcher. Il me fallait la revoir.

Lors de la deuxième séance, elle me dit qu'elle avait vécu un état de profond épuisement pendant les cinq ou six jours suivant le soin, même la nuit. Elle disait n'être pas très en forme moralement. Pourtant, je percevais d'elle quelque chose d'un peu nouveau, d'un peu différent. Elle ne s'en rendait pas encore compte, mais je savais qu'elle était sauvée.

Au moment où je posai ma main sur elle et commençai à « l'ausculter », je retrouvai instantanément le lieu de l'accident de la fois précédente. Mais sans la voiture. Juste le champ à côté du fossé. Ce champ de blé ondulant dans le vent tiède était maintenant constellé de coquelicots.

Et puis, au niveau de ses jambes, tout circulait. Tout était vivant. Je la vis sourire à la fin de la séance, pour la première fois.

Elle me dit qu'elle m'accordait sa confiance, même si elle ne ressentait rien en termes d'amélioration.

Quelques jours plus tard, elle m'écrivit un très beau mail dans lequel elle me renouvelait sa confiance, tout en précisant qu'elle restait inconsolable : « Alors je prends ma "convalescence" en patience, comme vous me le suggériez. »

Elle ajoutait en PS : « Les champs d'orge et de blé, votre vision partagée, font écho en moi ; ils me ramènent à mon enfance ; mes parents ayant été agriculteurs, notre maison était entourée par ces cultures. »

Je fus très heureuse de lire cette phrase et d'avoir une lecture plus intime, au-delà du symbole déjà très parlant, de la beauté de ces champs d'été. Les maîtres avaient choisi un matériau mémoriel qui lui parlait, en plus d'être porteur, à plusieurs niveaux, d'une grande puissance de guérison.

Aura

On peut rester perplexe en lisant ce récit. Mais c'est un peu le cas pour de nombreuses séances. Ce qui compte, comme toujours, ce sont les résultats.

Étant tellement habituée à l'infinie diversité des formes de guérison que nous offre l'invisible, je ne suis bien évidemment pas perplexe devant « l'extraordinaire » utilisé pour soigner le traumatisme profond de Camille. Je suis simplement émerveillée, comme chaque fois que l'on me montre quelque chose de nouveau en séance.

Je pense – sans en avoir à ce jour eu confirmation – qu'il est vraisemblable que ces belles mains d'amour interviennent parfois, lors des séances « muettes », dans lesquelles je ne vois ni n'entends rien. Cela me donne une explication, tout au moins une image, éclairant des améliorations tellement étonnantes qu'elles en paraissent un peu miraculeuses.

Au deuxième rendez-vous, les maîtres m'avaient fait comprendre très clairement que Camille avait été en réel danger de mort. Épuisée de ne fonctionner qu'avec un quart d'elle-même, elle risquait d'être aspirée par la part d'elle en état de mort psychique. « Oui, m'avait-elle répondu, j'ai de plus en plus souvent des idées noires. » C'est pourquoi ils avaient accompli ce travail de Samu, avec leurs grandes mains de douceur. Par ailleurs, l'état de délabrement psychique dans lequel elle se trouvait explique le temps dont elle va avoir besoin pour recouvrer l'équilibre. Ce que j'avais appelé sa convalescence.

Si Camille m'a rencontrée à ce point de sa route, c'est que les autres méthodes ne marchaient pas. C'est aussi parce qu'elle a des choses à accomplir dans sa vie et que l'on ne l'a pas autorisée à se laisser couler. Sinon, son âme l'aurait laissée partir. Le temps de son compagnon était venu à terme. Pas le sien.

Le mieux-être de Camille se produit à un rythme assez lent, à la mesure de ce qu'elle peut supporter. Mais il a lieu. Elle a choisi de me voir assez régulièrement, et je peux mesurer ses progrès dès l'ouverture de ma porte, au rayonnement de son visage. Malgré quelques rechutes, comme lors de dates anniversaires, son aura s'allège, devient plus claire, plus fluide, son regard redevient vivant. Son sourire, plus présent. Nous vivons parfois de belles choses. Un soir, à la fin d'une séance, alors que je lui massais les pieds, j'ai soudain ressenti une présence masculine s'installer derrière moi, et j'ai entendu ces mots pleins de tendresse : « Allez, on va s'occuper d'elle, entre vieux ! » Intriguée, je lui demandai l'âge de son compagnon. Camille réfléchit un instant et me dit : « Il a quinze ans de plus que moi. En fait, il a… votre âge ! » La présence de douceur et d'amour de son compagnon inonda la pièce un grand moment.

J'ai une grande affection pour elle et beaucoup de respect pour sa façon de sortir de l'épreuve. Dans l'ancienne Égypte il nous était demandé, dans le cadre de notre apprentissage initiatique, de nager dans une fosse remplie de crocodiles. De nos jours, l'initiation a lieu au travers des épreuves de la vie quotidienne. La vie de couple, la vie de famille et la vie professionnelle. Mais elle n'est finalement pas plus facile ; la mise en danger de mort est tout aussi réelle. Camille sortira métamorphosée de ce temps de douleur. Métamorphosée, enrichie, ensemencée. Il lui faut juste encore un peu de temps.

J'ai revu Camille quelques mois plus tard. Elle m'a dit qu'elle avait l'impression de reprendre vie. Pendant le soin j'ai constaté qu'elle ne « résonnait » plus le malheur. J'ai entendu : « Oui, c'est derrière. » La vie l'appelle, et elle répond.

Paix

La tempête est passée.

Je suis seule avec toi, qui fus mon mari si longtemps, dans ce lieu où j'étais chez moi, ce salon sur le parc, le ciel, le soleil, les grands arbres et l'eau du lac.

Toi que j'ai tant aimé.

Toi qui m'as tant aimée.

Toi que j'ai dû quitter.

Neuf ans sans nous voir ni nous parler.

La vie nous a séparés mais notre entente profonde a persisté. Nous avons su surmonter. Il n'y a pas que la parentalité.

Je te connais si bien. Dans tes yeux, je vois nos vies défiler. Irremplaçable complicité. La jeunesse, la passion, la gaîté. Le bonheur et la peine. La violence insensée du départ.

Nous ne vieillissons pas ensemble.

Cela n'aura pas été.

Il y a les occasions familiales et professionnelles.

Parfois, aussi, comme aujourd'hui, les circonstances nous font nous retrouver, dans la paix, dans le plaisir d'être avec l'autre.

Dans le souvenir du couple que nous avons été.

Guérison émotionnelle

Profondément concernées par la situation planétaire, certaines personnes me demandent comment elles pourraient apporter leur aide. Il me semble que la première chose à faire, la plus importante, car d'elle découle tout le reste, c'est de se changer soi-même. De reprendre son pouvoir personnel.Changer le monde, c'est d'abord nettoyer nos frustrations, nos douleurs, nos colères et nos incompréhensions. Arrêter d'ajouter de la pollution à la pollution existante. Dans *Le Pouvoir du moment présen*t, Eckhart Tolle nous rappelle : « La pollution de la planète n'est qu'un reflet extérieur d'une pollution psychique intérieure, celle de millions d'individus inconscients qui ne prennent pas la responsabilité de leur vie intérieure. »

Pour pouvoir agir, il faut être soi-même. Le vrai soi. Droit, solide et libre.

Lorsque nous faisons ce choix, nous entrons dans un processus courageux car confrontant, mais infiniment gratifiant : celui de la guérison émotionnelle. C'est un chemin qui peut prendre du temps car chercher à mettre de la lumière dans nos zones d'ombre… rien n'est moins évident.

Mais dans cette quête, notre vie prend du sens. Et puis, de nos jours, il existe des « thérapies brèves », il n'est plus obligatoire d'y passer trente ans. Nous pouvons allier différentes approches, le mieux à mon sens étant une convergence de thérapies et de pratiques se complétant les unes les autres. Contrairement à ce que disent ceux qui craignent la dispersion, c'est vers une cohérence accélérée que nous sommes entraînés. Tous les moyens sont bons. Il s'agit d'allier à la guérison psychique l'attention à notre corps, support de toutes nos pensées, nos émotions, et de toute notre souffrance. La fréquentation régulière de l'amour des grands maîtres incarnés et de la vibration intense des lieux sacrés optimise notre métamorphose de manière étonnante. L'ensemble de cette démarche multidirectionnelle constitue, au

final, une thérapie de l’âme.

À partir d’un certain stade, le processus de transformation devient, grâce aux changements obtenus, extrêmement gratifiant et nous nous sentons joyeux, poussés par une force intérieure, poussés à avancer. C’est heureux, car un constant effort nous sera demandé : tout, dans notre vie, va devoir s’aligner. Il y a certes des temps où notre âme se repose et assimile le travail effectué, mais il y a des moments où elle est grandement sollicitée.

Il va nous être enjoint, dans chaque situation, dans chaque relation, chaque source de conflit éventuel, chaque émotion… de voir au-delà des apparences, d’utiliser notre discernement. De passer en revue les écueils. De repérer là où, contrairement à ce que nous croyons, c’est notre ego qui souffre, et donc d’apprendre à lâcher prise pour retrouver la paix.

La vie va venir nous chercher là où nous sommes fragiles, pour que dans toute situation nous apprenions à trouver notre force au plus profond de nous. Elle va nous inciter à faire l’inventaire de nos ressources, de nos potentiels, de nos qualités. De nos acquis.

À intégrer, une bonne fois pour toutes, que c’est à l’intérieur de nous que se trouve notre puissance, que c’est en nous, et pas chez l’autre, que nous devons la puiser. Elle va nous apprendre à ne donner notre pouvoir à personne. Ni à accuser quiconque de ce qui nous arrive, car nous aurons définitivement compris que *nous* sommes l’acteur de notre vie. Nous allons être amenés à reconnaître que, derrière nos fragilités, nous avons de quoi construire un palais. Nous allons prendre de la distance, nous observer, et comprendre.

Enfin, et cette phrase résume à elle seule tout le reste, il va régulièrement nous être demandé de nous positionner définitivement face à la grande question : « Que choisis-tu ? L’amour, ou bien la peur ? »

Et là, nous avançons. Nous les traversons, ces passages pleins d’embûches. Nous les dépassons, ces difficultés. Et nous voyons avec plaisir que nous avons été capables de le faire. Alors nous devenons confiants. Notre confiance nous fait progresser.

La prochaine fois, nous identifierons plus tôt ce qui se joue derrière un évènement et quel douloureux traumatisme de notre passé est en train, à notre insu, de se rejouer. La fois d’après, plus vite encore saurons-nous poser le

bon choix, reprendre la bonne attitude, sans nous tromper. En évitant de laisser l'égoïsme, la colère ou la peur nous mener.

Il est essentiel de guérir nos blessures, les unes après les autres. C'est ce qui prend du temps. Mais à moins – ce que je n'exclus en aucune manière – de recevoir une Grâce divine qui effacerait notre « ardoise », nous ne pouvons échapper à notre histoire, et devons, si nous souhaitons nous en libérer, l'affronter. Sinon, nous sommes dans le déni et l'illusion. Je vois trop de personnes bloquées dans ces situations pour penser autrement.

C'est un travail d'orfèvre, d'une très grande exigence, d'une très grande minutie. Nous avançons. Parfois, c'est millimètre par millimètre. Mais nous avançons.

Avancer, se dépouiller de ce qui nous entrave, dépasser la souffrance, comprendre, réparer. Reconstruire.

Retrouver un lien puissant avec qui nous sommes en réalité, et admettre que celui d'avant, le malheureux, le frustré, le méchant, la pauvre misère, n'était pas le vrai nous. Une succession d'expériences malheureuses avait induit de fausses croyances sur nous-mêmes, donc des comportements erronés, mais nous les avons dépassés. Il nous aura fallu aller au fond de nos enfers pour nous en délivrer. Nous allons pouvoir devenir *qui nous sommes* réellement, puis concrétiser les objectifs qui étaient nôtres pour cette incarnation. Comment savoir les reconnaître ? Lorsque nos activités nous comblent de joie. Lorsque nous savons que nous sommes « faits pour cela ».

La marche de la transformation de soi conduit vers l'expansion de la conscience. Celle-ci devient légère, car délivrée du poids de l'ego, et dépourvue de toute identification. Nous attirons à nous des situations, rencontres, relations ou métiers complètement différents de ceux dans lesquels nous nous débattions.

Cette transformation nous amène à nous respecter, à renforcer notre estime de soi. Donc notre sécurité intérieure. Et, par voie de conséquence, à retrouver la joie de vivre. La guérison émotionnelle nous installe dans la paix, la gratitude et la joie. Elle nous permet d'exprimer notre bonté naturelle. La pacification accomplie en nous-mêmes nous ouvre les yeux : nous comprenons que nous ne faisons qu'un. Un avec nos frères humains, un avec notre planète, un avec l'univers.

Ce changement intérieur et le comportement différent qu'il induit aident le monde à changer. C'est ce que nous répète inlassablement le dalaï-lama : « Pacifiez votre monde intérieur, le monde extérieur sera en paix ! »

À ce point de notre parcours, l'alchimie s'est faite plus intime entre notre personnalité et notre âme. Mais cela ne s'arrête pas là. L'extraordinaire métamorphose se poursuit. Chaque pas accompli dans cet allègement nous rapproche de notre nature profonde, immortelle et illimitée, qui elle-même à son tour pourra, un jour béni, se fondre dans la conscience suprême.

D'ici là… nous aurons malgré tout effectué une bonne part du chemin.

Scala sancta

Il pleut.

Je monte à genoux, ainsi qu'il l'est demandé, les marches de marbre blanc de la *Scala sancta*, l'escalier saint.

Assez haut, assez raide, installé sur une colline boisée, il mène à la première station du chemin de croix de Lourdes. Du pied de l'escalier, on aperçoit un groupe de grandes statues en fonte dorée : Jésus, entouré de soldats romains imbus du sentiment de leur domination. Bien que ses mains soient liées, il apparaît dans toute sa majesté. Il a la stature du maître.

Dans le silence et la beauté du lieu, cette rencontre est très impressionnante.

Le lien si fort que j'ai avec lui m'a donné l'envie de monter.

Aujourd'hui il n'y a personne.

Je sens mon cœur se dilater.

Je monte, à genoux, le haut escalier.

Les marches usées par les pèlerins sont couvertes de feuilles mortes. Il y a des flaques d'eau, c'est très glissant. Je dérape.

Je me fais mal. L'ascension se fait difficile.

Mon jean est trempé, j'ai très mal au genou.

Mon humeur s'effondre.

Une ou deux fois dans l'année nous allons à Lourdes, mon meilleur ami, Jean-Marc, et moi-même, nous immerger pendant des heures dans l'exquise douceur de la présence mariale, puis contempler les eaux vertes du Gave s'écouler, emportant dans leurs flots quand il en est besoin scories et difficultés intérieures dont la puissance du lieu nous a délivrés, nous

permettant de recevoir la paix profonde en nos cœurs. Pendant ces retraites nous avons l'habitude de commenter ce que nous vivons. Nous avançons ainsi beaucoup plus vite dans le travail spirituel. Si Jean-Marc était là, ce serait plus facile. Et puis nous pourrions avoir un fou rire en repensant à cette scène ce soir, dans les canapés en velours rouge du bar de l'hôtel.

Mais ce week-end, je suis seule.

Et en cet instant je n'ai pas du tout envie de rire de la situation dans laquelle je me suis embourbée. Je me demande avec crispation ce qui m'a poussée à m'infliger ce traitement de pécheresse. Je me sens nulle et ridicule. Je n'ai jamais aimé le dolorisme. C'est un peu tard pour me le rappeler.

Envie de redescendre à pied.

De manière totalement imprévue, une intense émotion me saisit brusquement. Levant la tête, je comprends qu'elle est due à la présence de plus en plus forte, au-dessus de moi, de celui qui m'attend. Je ne peux le regarder sans avoir le souffle coupé.

J'ai une pensée de gratitude envers les catholiques, qui, malgré mes jugements étriqués, savent faire vivre le sacré, dans ces lieux où le ciel descend sur terre. Je continue ma difficile ascension, apaisée.

En approchant du sommet de l'escalier, je me rends compte que la pluie a cessé. Quelques oiseaux se mettent à chanter.

Il n'y a personne sur le chemin, en bas.

Aucun bruit, aucune voix.

Le soleil se dévoile.

Le marbre blanc des marches brille doucement, devenu translucide. Il règne une paix surnaturelle.

Je suis toute proche de toi.

Sur la dernière marche, enfin.

Essoufflée, toujours agenouillée, tête levée, je m'installe pour le

contempler. Je veux prendre tout mon temps.

Dans le silence profond.

Je suis seule avec toi.

La fonte dorée luit doucement au soleil.

La force, la noblesse, la douceur et la grâce émanant de l'œuvre du sculpteur donnent l'impression troublante que la statue est vivante.

Tu me regardes.

Le lien d'amour est si puissant, c'est presque une violence.

Un halo d'or l'entoure, enveloppe sa tête et ses épaules.

La réflexion du soleil sur la statue mouillée, et peut-être aussi les larmes qui embuent mes yeux ont produit cette merveille.

Je me lève, lentement.

Dans le creux du drapé de sa robe, au niveau de son cœur, et projeté à l'exact niveau du mien, s'allume un faisceau d'une brillance extrême. Il m'atteint de plein fouet.

Un phare d'or, qui concentre tout l'amour de son être.

Claire rivière

J’aimerais tant instiller dans ce livre la qualité d’amour qui s’échange dans les séances de soin. Car tout ce que je peux dire, écrire, décrire, tout ce dont je peux témoigner n’a de réelle valeur que si l’on prend en compte l’échange profond qui se vit entre la personne me donnant sa confiance et moi.

Lorsque j’ouvre ma porte, que nous parlons un peu, puis que, assis dans le canapé, une conversation débute, l’intimité s’installe. Les gens m’ouvrent leur cœur, me font part de leurs attentes, de leurs espoirs, de leurs difficultés. Alors, les bases d’une belle ouverture sont posées.

Souvent encore, dans ce moment privilégié, et malgré les années, je m’interroge sur la façon dont je vais pouvoir les aider. Je le leur dis toujours, car il me semble que l’honnêteté est la seule réponse à la confiance donnée. Mes interrogations surviennent – comme je l’ai expliqué dans l’un des chapitres précédents – quand la demande concerne une douleur physique, car j’ai toujours pensé qu’il y a des praticiens beaucoup plus à même de soigner ces domaines. J’ai en tête quelques noms à suggérer, au cas où, à la fin de la séance rien de concluant ne se serait passé. Je devrais savoir que l’amour permet tant… Mais il m’arrive encore de douter.

J’ai très peu de connaissances techniques, anatomiques ou physiologiques. Je ne programme aucun déroulé pour le soin. Je ne sais pas grand-chose, et ce que j’avais appris avant de devenir médium, à l’époque où ma mémoire fonctionnait différemment, je l’ai oublié.

Mais ce que je sais faire, et ça, je sais très bien le faire, c’est me laisser pénétrer par l’amour qui vient soigner. C’est ouvrir chaque fibre de mon être, laisser couler en moi la claire rivière du flux de guérison. Laisser émaner de mon corps, de mes mains, le rayonnement puissant qui, lui, va transformer la douleur en bien-être, la peine en tranquillité, l’inquiétude en un état apaisé.

Ce que j’ai à faire, c’est me connecter à la lumière intense qui m’enveloppe et me traverse tout à la fois, la centrer en un point comme le fait un laser ; ou la laisser se diffuser comme une brume de bonté. Personne n’est insensible à ce qui se vit alors. À la fin de la séance, un lien puissant s’est tissé entre nous. Évidemment, certains plus que d’autres sont libres avec leurs perceptions, et plus encore sont à même de ressentir la subtilité de l’énergie d’amour qui parcourt et restaure tout leur être, corps, émotions et pensées.

Il m’arrive d’entrer tellement profondément en état de communion avec la souffrance de celui que je soigne que les larmes me montent aux yeux, l’émotion me submerge devant l’ampleur de la douleur que je suis en train de libérer.

À parts égales, je goûte un plaisir indicible à la vue des visages épanouis, délivrés, et à celle de la détente des corps abandonnés.

Bien souvent, à la fin d’une séance, les mains se prennent, dans un mouvement très naturel, l’envie survient d’ouvrir les bras en grand, de se serrer bien fort. De s’embrasser. Nous sommes nourris. Vivifiés. État réciproque de profonde gratitude. Sincérité, spontanéité. Je reçois et savoure le « retour vibratoire » qui m’est donné. Amour. Simplicité. Qualités si pures de notre humanité.

De solides amitiés se sont nouées au fil des années.

Pietà

Toi que je regarde soudain, avec ma compassion qui s'éveille, car mes mains posées sur ta matrice ont perçu une douleur qui m'a alertée.

Toi que je vois, ta longue chevelure sombre flottant sur l'oreiller, ton corps parfait drapé dans la couverture blanche comme une statue antique.

Figée dans une posture crispée.

Désolée.

Tes mains privées de l'essentiel agrippant le matelas.

Ta tête un peu penchée laissant glisser sur ta joue pâle quelques perles de larmes.

Toi que je contemple.

Si belle.

Ton corps, moulé dans cette blancheur.

Image idéale de la femme.

De la mère.

Celle qui avait enfanté.

Qui incarnait l'épanouissement.

Tu es en cet instant l'allégorie de la douleur.

Comment fais-tu pour vivre avec cela ?

Mater dolorosa…

Toi que je comprends si bien.

Ta peine fut ma peine.

Ta peine est ma peine.

Toujours nous devrons vivre avec elle.

Mes larmes se joignent aux tiennes.

Ils disent doucement : « Il y a longtemps, maintenant. »
Mais pour les mères des enfants morts le temps n'existe pas.
L'absence ne cesse jamais.
La douleur nous maintient au présent.

Tapie au plus profond de nous dans un endroit secret, elle nous permet de croire qu'elle a fini par céder. Que tout est apaisé. Qu'il est possible de vivre comme si de rien n'était.
Mais toujours survient le rappel.
Rien ne s'efface jamais.

De ma main s'écoule alors une énergie de miel qui ruisselle dans ton corps dévasté, te remplit, te console.

Quelque chose se passe.

Ta tête se tourne, ton corps reprend son axe.
Tu soupires.
Un demi-sourire éclaire à présent ton visage apaisé.

Je vois ta toute petite flotter juste au-dessus de toi.
Elle est venue te visiter.
Te donner sa douceur.
T'envelopper.

Mots d'amour. Instant de grâce.
Quelques minutes d'un trésor pur.
Ta lumière se révèle.

Toi, la *Pietà* de tout à l'heure, tu es maintenant la Mère universelle.

Fils invisibles

Ce mois-ci, j'ai reçu trois femmes qui ont perdu leur enfant. C'est un peu trop.

J'ai toujours reçu beaucoup de femmes dans ce cas. Depuis la parution de mon livre précédent, ce n'est pas surprenant. Après un choc aussi effroyable, nous nous mettons en quête de celui qui pourra nous aider. Une thérapeute ayant vécu le même drame nous fait espérer que l'aide sera appropriée.

L'étonnant, c'est qu'avant j'en recevais tout autant.

Des fils invisibles relient les personnes en détresse et le thérapeute vers qui elles vont aller. Souvent, elles avaient eu les coordonnées de plusieurs d'entre nous, mais j'ai remarqué à de nombreuses reprises que, sans me connaître, leur choix avait été évident. Leur intuition les avait guidées.

Ce mois-ci, c'est vraiment un peu trop.

Un bébé de cinq mois. Une ado de seize ans.

Et aujourd'hui, cette petite fille de huit ans, partie d'une tumeur au cerveau, qui me fait penser à une autre, dont j'ai reçu la mère le mois dernier. Tous ces trésors d'amour ruinés.

Toutes ces femmes devenues des mortes-vivantes.

Peu importe l'âge de l'enfant. Perdre un fils de quarante ans est absolument insoutenable. Peu importe la date du décès. Il y a deux mois. Ou bien dix ans. La blessure flambe tout autant.

La séance se passe « comme il le faut », et cette jeune mère pleine de courage malgré son cœur empoisonné me dit qu'elle a senti un grand dégagement d'énergie.

Sa petite fille s'est présentée, j'ai même senti sa main sur mon épaule, elle était derrière moi. Assise par terre comme je le suis pendant les séances, je

sentais son corps dans mon dos.

Je l'ai dit à sa mère, et j'ai transmis le message qu'elle venait lui donner. Lui dire qu'elle l'aimait.

Peut-être aussi lui demander pardon d'être partie, cela arrive souvent, mais je ne m'en souviens pas clairement car quelque chose s'était passé. Exceptionnellement, je ne l'avais pas retransmis.

Ce que je ne lui ai pas dit, c'est qu'au moment où j'avais senti la petite main sur mon épaule j'avais ressenti un élan de colère désespérée. Je n'en pouvais plus de voir toutes ces petites filles abandonner leur mère à la pire épreuve qui soit, et toutes ces femmes détruites. D'autant que je connais de l'intérieur – c'est bien pour cette raison que je suis choisie – les ravages interminables qui les attendent encore.

Alors, dans un élan spontané, je m'étais écriée dans ma tête : « Mais, petite peste ! Pourquoi tu lui as fait ça ? » L'accusant pour toutes les autres petites filles à la fois. La mienne y compris.

Je ne suis pas toujours la thérapeute irréprochable que l'on croit.

La petite m'a instantanément apaisée. J'ai ressenti l'amour qu'elle a pour sa mère. J'ai compris que jamais elle ne cesserait de l'accompagner. Elle a su aussi me rappeler, d'une légère pression sur l'épaule, tout ce que je sais si bien, tout ce que j'explique à longueur de séances, tout ce que j'écris au fil de ces pages, mais que les émotions intenses vécues pendant les trois séances de ce mois venaient de me faire oublier.

Il n'y a pas d'injustice. Ce que nous vivons, même le pire, nous l'avons accepté, quel que soit le niveau de notre être qui l'a accepté. Et même si nous avons oublié que nous avions accepté.

Mères

En décembre dernier, lors d'un pic de pollution, ma mère, âgée de quatre-vingt-huit ans, atteinte d'une bronchite asthmatique, fut admise à l'hôpital Pompidou, à Paris. Elle fut dirigée plus tard sur un autre centre de soins médicaux, l'hôpital Sainte-Périne, en gériatrie. Ce qui la vexa profondément : « Mais la gériatrie, c'est pour les vieux ! »

Voilà ce que j'admire chez ma mère. Son sentiment d'être jeune, son indépendance, son autonomie.

Longtemps nous avons eu des difficultés à nous comprendre. Il régnait à ce propos une sorte d'incapacité réciproque, tellement nous sommes différentes. Nous faisions des efforts, mais n'avions pu éviter certaines crises.

Lorsque je commençai mon chemin spirituel, je compris qu'elle m'avait permis de faire cette expérience de la vie, ce qui m'ouvrit à la gratitude.

Je compris également que ce contrat d'âme difficile pour chacune d'entre nous avait un sens profond. Ma mère a fait du mieux qu'elle a pu, même si son « mieux » ne correspondait pas à mes attentes profondes, comme les siennes avaient été déçues par ce qu'elle avait reçu de sa mère, comme aussi celle-ci avait été déçue par la sienne…

Une longue lignée de féminin douloureux. Chacune ayant eu une histoire difficile, sans pouvoir se faire accompagner ni aider.

Il a fallu couper cette chaîne, ce à quoi je me suis employée envers mes filles, même si mon parcours ne fut pas exempt d'erreurs, évidemment.

Comme chaque mère, comme ma mère, ma grand-mère et mon arrière-grand-mère, j'ai fait du mieux que j'ai pu pour mes filles, avec mon histoire. L'important, c'est l'amour donné.

Au fil du temps, ma mère et moi avons avancé. L’envie de tranquillité s’est manifestée. La peur réciproque a fini par tomber. La paix s’est installée.

Je ressens pour elle beaucoup de tendresse, d’admiration pour ses qualités, de compréhension pour ses difficultés intérieures, et la sensation sécurisante, lorsque je la regarde, que cette belle « vieille dame » est ma mère.

Tout comme, lorsque serrant mes filles dans mes bras, je ressens une émotion particulière, une émotion du corps, de la chair : la résonance de cette intimité cellulaire si totale que nous avons eu le bonheur de vivre, et qui demeure.

Sensualité

Mam'aiv amso jivalokejivabhute sanâtanah. « Je suis présent en toi par un fragment de Moi-même », est-il écrit dans la Bhagavad Gîta.

Lorsque j'ai renoué avec ma vie spirituelle – il y a déjà trente ans –, ma vie a pris un rythme différent.

J'étais dans une quête perpétuelle, celle de l'amour absolu. J'avais soif de transcendance. J'étais brûlée, consumée par l'appel.

L'appel à l'ouverture totale, aux noces de mon âme.

À la fusion permanente.

J'avançais, tel un pèlerin, au fil du long chemin qui tantôt se déroule dans l'aisance et nous fait progresser dans la joie ; tantôt se fait désert aride qui épuise tant le but semble lointain. L'alternance de périodes de grâce – paix et joie profondes – et des autres, les douloureuses, celles qui mettaient à mal ma patience, mon exigence, dans lesquelles je ne trouvais que silence en réponse, cadençait mon avancée.

La glace qui enserre le cœur, la souffrance qui étreint.

Le chagrin, le cri qui déchire les entrailles, les larmes, non versées par peur de s'y perdre, qui aveuglent les jours.

Nostalgie de l'amour parfait.

Souffrance de l'âme, voilà comment cela s'appelle, voilà ce que je vis, j'ai envie de hurler, d'appeler au secours. Je sais que je suis *plus*, je sais *qui* je suis, je le vois, je le vis. Mais seulement par fragments. La souffrance, c'est de ne pouvoir l'installer durablement en moi.

C'est d'être dans le noir, d'être étriquée, enfermée, engoncée dans mon corps, dans cette prison de chair, c'est comme mourir d'être étouffée, d'être écrasée à l'intérieur de moi, c'est mourir d'amour, mourir de soif d'un amour

que je sens tout proche, mais dont quelque chose en moi me sépare, me coupe, fait écran.

Être installée dans la lumière du divin, enfin.
Quand ?

J’en suis arrivée à une sorte d’équanimité, car après toutes ces années tout est allé plus vite, les temps de souffrance ont duré moins longtemps, et puis j’ai compris que ces dévorantes phases de manque sont les moments du plus grand travail sur moi-même – puisque tout est relié, le spirituel et la psyché – pendant lesquels je pouvais me délester du poids d’émotions non libérées. Émotions de multiples natures qui entravent la levée du voile, la transparence. Et qui feront barrage, tant qu’il en restera une, à mon « retour à la maison ».

À présent, je ne me sens plus coupée.

J’ai pris de la distance avec ce que l’enseignant spirituel Eckart Tolle nomme « le corps de souffrance », ce faux moi malheureux généré par l’ego, jamais dans l’instant qui se vit, en perpétuelle demande, en perpétuel chagrin. Je sais, car je le sens, que l’énergie de vie, ou la force créatrice, quel que soit le nom qu’on lui donne, réside en moi. Que j’en suis constituée. De plus en plus souvent, je « connais Dieu », non pas comme extérieur à moi, mais dans ma profondeur, dans l’intime de mon être.

Après avoir longtemps cherché dans les étoiles, j’ai retrouvé mon corps. J’ai rejoint à l’intérieur de moi un espace bienfaisant, où tout est fluide, incroyablement lisse, lumineux, à la fois dense et léger.

Sans question. C’est le plus apaisant, cet espace sans question.

Le reste, ce sont des couches, des voiles accumulés, qui nous masquent la splendeur. C’est cela qu’il s’agit de dissoudre.

L’amour que l’on expérimente alors est d’une extrême simplicité, d’une immense profondeur. D’une pure sensualité.

Viols

Le sujet que je vais aborder dans ce chapitre est tellement douloureux que je ne vais pas faire le récit détaillé d'une séance. Je vais plutôt en parler de manière collective.

J'ai dit plus haut que je suis un peu devenue, par le jeu des attirances vibratoires, une « habituée » des mères d'enfants décédés. Il est un autre domaine qui se présente souvent, c'est celui des viols dans la petite enfance. Pour toutes ces femmes, je n'ai que tendresse et compassion.

Innombrables, innombrables sont les petites filles qui ont été victimes d'abus, d'attouchements répétés, de viols atroces et autres abominations qui les détruisent pour le reste de leurs jours. Les garçons aussi, mais j'en vois beaucoup moins.

L'inceste détruit en profondeur. Sur l'échelle du drame, il me semble que le plus destructeur est de se faire abuser par son père.

Car alors celui qui est censé incarner l'amour, la sécurité, la protection, celui qui détient la force et doit guider son enfant pour l'amener à l'autonomie, celui qui doit l'aider à se construire devient l'ennemi fatal, celui dont on redoute la présence, celui qui rend victime d'un traumatisme dont on ne peut se défaire, ou si difficilement. Combien de femmes ai-je vu hurler, sangloter, les images leur revenant en mémoire, s'asseyant pour rassembler leur énergie et supporter la violence du choc, lorsqu'elles se découvrent enfant, le pyjama baissé, dans un malaise intense. Et qu'elles comprennent soudain.

Ou, pire, bien pire, qu'elles revivent dans leur corps l'acte (les actes, répétés) dans son entièreté, parfois accompagné de violences, de menaces.

Que penser d'un père qui, à sa fille adulte venue lui demander de

s’expliquer sur ses agissements passés, répond, droit dans les yeux : « Je n’ai rien fait de mal, de toute façon tu es à moi » ?

En deuxième position, les grands-pères.

Les gentils papys qui viennent border leurs petites-filles dans le lit, et laissent libre cours au travers du chantage ou des belles paroles à leur perversité. Qui les attirent dans leur bureau avec des bonbons échangés au prix fort. Ou autres situations.

Parfois pendant plusieurs années, comme les pères.

Dans cette horreur, il ne faut pas oublier les mères et les grands-mères qui savent et ne disent rien. Il est rare qu’elles ne sachent vraiment rien. (Que celles qui sont ou ont été dans l’ignorance de ce qui est arrivé à leur enfant ne se sentent pas concernées par ce que je vais écrire.)

Souvent anciennes victimes elles-mêmes, elles ne peuvent s’opposer à la fatalité. Certaines sont incapables d’affronter la souffrance de leur fille et sombrent dans le déni et la colère, et deviennent méchantes avec elle. Mais d’autres, trop nombreuses, souhaitent surtout conserver leur position sociale, donc leur mari, dont elles couvrent les actes honteux.

D’autres encore se défont avec soulagement et lâcheté de leur place, car elles ne veulent plus de sexualité avec cet homme. Cette situation qui les libère leur convient. J’ai longuement parlé avec une jeune femme qui, grâce à l’hypnose, avait pu retrouver que sa grand-mère avait acheté sa liberté et sa tranquillité en l’offrant à son mari. Pendant le déjeuner, elle informait celui-ci de son absence de telle à telle heure, délimitant ainsi un créneau précis pendant lequel il pourrait laisser libre cours à sa sexualité déviée, en toute impunité. Il aura fallu attendre l’âge adulte et ce travail d’hypnose pour que cette jeune femme terriblement blessée par les viols systématiques de ses vacances puisse finaliser son travail de reconstruction et envisager la culpabilité de sa grand-mère dans ce jeu pervers, à part égale avec celle du grand-père abuseur. Alors seulement elle a pu se libérer. Perversité innommable, encore, que celle d’une mère qui laisse la porte ouverte afin d’écouter, peut-être même de regarder.

Bien sûr, leur propre histoire éclaire leurs réactions, mais leur implication dans le drame est réelle. Ces femmes, les mères, les grands-mères, mais aussi

tous ceux dans l'entourage qui savent, laissent faire et ne disent rien, qui jamais ne sont ni suspectés ni mis en cause pour n'avoir pas aidé, sont terriblement responsables. Responsables et *coupables*, c'est important de le dire. Personne ne doit laisser un enfant aux griffes d'un scélérat.

Et l'oncle de passage, l'ami de la famille au-dessus de tout soupçon, le grand frère, les cousins, l'ouvrier travaillant dans la maison. Le détraqué rencontré au retour de l'école.

Les classes de nature et leurs animateurs. Les entraîneurs sportifs. L'instituteur, le prof qui donne des cours particuliers. Sans oublier les prêtres. Le voisin de palier. Et tant d'autres.

Grands bourgeois intouchables, pleins de morgue. Sans morale.

Hommes cassés, victimes d'une vie qui les a brisés.

Il n'existe aucune règle. Innombrables, innombrables les drames que je vois défiler…

L'enfant abusé sexuellement, bien qu'il ait subi un profond traumatisme, n'a pas d'autre issue que de croire que le coupable, c'est lui. Le violeur le lui a fait croire. Et cette croyance détermine son comportement, dans toutes les situations qu'il rencontre, pour le reste de sa vie. De multiples évènements vont se surajouter à cette croyance de base. Une fois adulte, il en est, sans qu'il le sache, le prisonnier. Sur le plan émotionnel, l'enfant a vécu une mort psychique. Sa personnalité (innocence, spontanéité, confiance, joie de vivre) est très abîmée, le plus souvent détruite. Il est, pour sa vie à venir, sali, souillé, coupable, terrifié. Même s'il arrive à se reconstruire grâce à l'amnésie, qui le plus souvent s'est installée, le drame résonne toujours en toile de fond, l'empêchant de vivre une vie épanouie.

Combien de femmes me parlent de sexualité difficile, de culpabilité envers leur mari, leur compagnon, car à la suite du traumatisme d'enfance elles ont développé une attitude de fermeture ou d'anesthésie qui finit par les lasser. Combien de vies gâchées. Combien s'auto-accusent, se remettent en question, ou passent des années à chercher sans succès la cause de leur mal de vivre, car elles ont tout oublié de l'origine de leur obscure souffrance.

L'une des difficultés majeures réside dans le fait que le corps de certaines petites filles prend du plaisir. Elles savent intuitivement que ce qui se fait est

très mal, leur tête, leur cœur sont traumatisés, mais leur corps s'éveille – bien trop tôt – à la jouissance. La confusion est telle qu'une sexualité saine deviendra extrêmement difficile. Addiction au sexe ou bien refus des hommes, mise en danger avec l'autodestruction en toile de fond… Ou encore frigidité.

Bien sûr, il y a d'autres conséquences catastrophiques vécues de manière unique par chacune de ces ex-petites filles abîmées, mais si l'on reste dans le collectif, il est encore un domaine dans lequel la douleur est à son comble : non plus celui de la sexualité, mais de la maternité. Combien de fausses couches, de grossesses qui ne peuvent se développer tellement « la zone est sinistrée ». Lorsque je me concentre sur leur matrice, c'est la désolation. Il était impossible d'y installer un bébé. Qu'elles sont nombreuses, celles qui subissent la double peine…

J'ai récemment eu la joie de valider qu'un travail énergétique peut tout libérer. Une jeune femme ayant atteint la quarantaine vint me voir en juillet. Quand elle revint en septembre, elle me fit part de sa grossesse.

Violents ou d'une perverse douceur, les jeux sexuels des hommes malades détruisent les enfants. Et les adultes qu'ils deviennent. Heureusement, avec de l'aide et un travail sur soi-même, on parvient à guérir.

Enfants blessés

Pour apporter un angle différent à cette thématique, je vais parler très brièvement de la situation inverse.

Il m'est arrivé non pas de soigner des violeurs, pas à ce jour en tout cas, mais de découvrir cette énergie mauvaise dans les corps subtils de certaines personnes. Comme un reliquat provenant d'existences passées. Ils avaient été autrefois, dans d'autres vies, des violeurs, et étaient encore imprégnés de cette vibration délétère.

La première fois, j'eus un moment de frayeur. Un court instant, je me vis seule avec cet homme dont je ressentais viscéralement le potentiel menaçant. Je pris conscience que je faisais un métier pouvant s'avérer dangereux.

En tremblant, j'appelai à l'aide mes chers maîtres de l'invisible. La paix s'installa aussitôt.

J'ai bien vu que, derrière l'énergie du prédateur, il y a un enfant abîmé. Cela n'enlève rien à l'horreur de ce que vit la victime. Mais, je le redis, derrière tout agresseur se cache un enfant blessé.

Épreuves

L’agression sexuelle, quel que soit l’âge auquel elle est subie, est toujours un traumatisme majeur, aux innombrables et épouvantables conséquences. C’est une évidence.

Je souhaite cependant donner ici un nouvel angle de lecture, encore différent de celui du texte précédent. Passer à la vitesse supérieure. Il est tellement important de chercher derrière les apparences, pour pouvoir se guérir.

Je sais que je me répète… mais l’un des plus grands enseignements spirituels est celui qui nous permet de comprendre ceci : si l’on se place sur le plan des âmes, quelle que soit la nature de la violence en présence, un accord fut conclu. Nos plus grands défis de vie ont été programmés avant notre venue au monde, pour la progression qui doit en résulter. Dans son livre *Âmes courageuses*, Robert Schwartz écrit : « Avant la naissance, nous avons des conversations décisives avec nos guides spirituels et les autres âmes avec lesquelles nous allons partager notre incarnation. » Par rapport à notre persécuteur, il nous rappelle ceci : « Du point de vue de l’âme, la douleur intrinsèque à ce processus d’apprentissage est temporaire et brève, toutefois la sagesse qui en résulte est littéralement éternelle. »

À l’exact inverse de ce que l’on peut imaginer – bien sûr, il faut pour accepter cette vision des choses avoir déjà beaucoup cheminé tant elle est contraire à l’opinion générale – très souvent, pour ne pas dire presque chaque fois, notre bourreau nous a fait le cadeau, sur notre demande ou en tout cas avec notre accord, d’endosser ce rôle, difficile pour lui autant que pour nous-mêmes. Cela dans le but de nous permettre d’avancer. Il a accepté de « jouer au cruel » pour aider à notre avancement. « Quand nous programmons nos vies, nous choisissons de “travailler” avec d’autres âmes que nous aimons énormément et qui nous aiment, poursuit Robert Schwartz. […] Seule une

âme [nous aimant] véritablement, et qui s'est engagée à aider [notre] évolution peut donner son accord pour porter le poids [de notre problématique]. C'est ainsi que nos plus grands tyrans sont souvent ceux avec qui, en esprit, nous partageons le plus d'amour. […] La gratitude envers ceux qui nous ont le plus défiés – et qui ont donc le plus stimulé notre évolution – est une perspective de l'âme que nous pouvons adopter alors même que nous sommes encore en incarnation. »

Car souvent notre pire ennemi a retardé volontairement son évolution personnelle pour endosser son rôle auprès de nous. *La réussite réside dans notre transformation au travers de l'épreuve.* Les contrats d'âmes existent dans les contextes de rencontre familiale, amoureuse ou amicale, mais aussi dans les pires épreuves, qui sont le miroir de ce que nous pensons ou ressentons à propos de nous-mêmes. Ceux qui passent par le traumatisme du viol ont, bien souvent, décidé de venir s'occuper dans leur nouvelle vie d'une blessure non guérie : un non-amour de soi, la problématique de l'humiliation, de la honte, ou celle de la culpabilité.

Il est parfois de vraies guérisons entre les protagonistes. C'est rare, mais moins aujourd'hui qu'autrefois, car la parole se libère et les enseignements spirituels se diffusent, permettant la libération. Après des années de douleur, la victime, soutenue par son entourage, ses thérapeutes et sa compréhension spirituelle, pourra plus facilement commencer une explication avec son agresseur.

C'est l'amour qui nous sauve. Sur le plan spirituel, il est omniprésent. Le vrai pardon, c'est-à-dire la compréhension totale des enjeux en présence, permet de faire circuler la lumière des deux côtés.

Sur le plan de la personnalité, il nous permet d'apprendre à accepter la part d'ombre de l'autre. De comprendre le sens de l'expérience, et, sans forcément savoir – car nous n'avons pas toujours les réponses –, si nous avons dû vivre ce drame en fonction d'un rééquilibrage du passé, de l'acquisition d'une connaissance, ou bien d'une forme de tolérance et d'intelligence du cœur, d'accéder à la conception que nous avions notre part dans l'histoire. Même si cette part se situe dans un lointain ailleurs, ou dans une demande de notre âme.

Cela nous amène à accepter notre part d'ombre personnelle. Nous pouvons alors nous aimer tel que nous avons été et tel que nous sommes. Lorsque nous

atteignons ce degré de compréhension, nous rejoignons la paix. La vraie paix, la paix profonde de l'être. Et nous nous libérons de la thématique que nous étions venus travailler.

Il est bon, vraiment, de se rappeler que l'amour a présidé à nos discussions prénatales et aux accords que nous avons conclus.

À l'automne 2017, Amma n'est pas venue à Paris. Je ne pus me rendre dans la ville dans laquelle elle donnait son darshan. Mais j'eus le bonheur qu'une dame me rapporte de son ashram en Inde un cœur en soie violette brodée de fils d'or, merveilleusement parfumé.

Sa présence, chez moi.

Un petit tube de papier est accroché à ce cœur.

Il y est écrit : *The greatest security of all is to absorb the spiritual principles and live accordingly*. Ce qui signifie : « La plus grande des sécurités consiste à s'imprégner des principes spirituels et à vivre en accord avec eux. »

J'aime aussi beaucoup cette phrase des Évangiles : « Vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous rendra libre. »

Expansion

J’ai lu dans l’un des livres de sœur Emmanuelle : « Il faut d’abord faire silence en soi et se laisser – je ne sais comment dire, moi… – se laisser imprégner, se laisser baigner dans l’amour de Dieu. Voilà ! »

Fermer les yeux.

Se dissoudre, lentement.

Se laisser fondre, dans le silence de l’être, dans l’onde délicieuse, la marée enveloppante.

Rejoindre, au plus profond de soi, cette partie éveillée, palpitante, cœur du moteur de notre machine vivante.

Laisser la fusion s’opérer.

Dilatation de notre être.

Expansion de nous-même.

L’expansion de nous-même induit immédiatement une transformation : la joie s’empare de nous. Une joie pure, immaculée, qui prend sa source dans notre cœur, puis s’ouvre, en éventail, et rayonne.

Qui nous laisse, suspendu, en un temps hors du temps, qu’on peut nommer éternité, mais qu’importe le terme ? Au cœur de cet étincelant joyau irradiant l’amour, la bonté, la compréhension de toute chose, nous savons.

Nous sommes Christ, Bouddha, pure lumière, tout autant que nous-même, simple humain.

Marcher dans l’or de la lumière, libéré de la troisième dimension.

Danser la ronde des soleils, des étoiles, voguer, ivre d’amour et d’espace, dans la nuit noire des mondes de diamant.

Célébrer la création.
Vibrer au rythme premier, celui du son de l’univers.

Je baigne dans l’amour de Dieu.
J’en suis imprégnée.

Voilà !

Reliance

Après avoir lu ce texte, mon amie Agnès, dont j'apprécie tant les conseils éclairés, me fit ce commentaire : « Ce que tu racontes échappe à beaucoup d'entre nous. Nous rêverions de vivre ces moments de fusion lumineuse, mais nous n'avons pas cette chance. Dis-nous comment faire. » La synchronicité était à l'œuvre, car le matin même, Béatrice, ma sœur aînée, m'avait rappelé en riant combien elle avait pu en d'autres temps se sentir frustrée, agacée, voire jalouse, de ce que je vivais.

Un peu désolée, je répondis à mon amie que j'étais prête à le supprimer du livre s'il réveillait trop d'émotions compliquées, car ce n'est pas mon but de faire souffrir, évidemment. Elle me recommanda de plutôt expliquer comment y parvenir.

Ce n'est pas si facile.

À part les indications que donne sœur Emmanuelle (faire silence, se laisser imprégner, se baigner dans l'amour), ou les miennes (se dissoudre, rejoindre notre partie « réveillée », laisser la fusion s'opérer), je ne sais pas trop quoi dire.

Je prends ces expériences mystiques pour des grâces. Elles sont en lien avec ma foi. J'en suis infiniment reconnaissante. Mais je ne sais pas les provoquer. Elles me sont données, à une fréquence dont je n'ai pas la maîtrise. J'en vivais beaucoup plus lorsque j'avais du temps.

Il me semble cependant que chacun d'entre nous vit à ses heures et à sa manière des moments d'ouverture et d'abandon de soi. De reliance avec son hémisphère cérébral droit.

Peu importe s'ils comportent ou non des visions de lumière et de mondes

inaccessibles à notre conscience ordinaire. Ce qui compte, c'est leur faculté de nous permettre de toucher en nous une dimension particulière, une dimension pénétrant notre cœur au plus profond, qui, sans que nous le sachions vraiment, nous met en relation avec la vibration de notre âme.

J'ai passé quelques jours cet été en Charente-Maritime. Mes amis venaient de s'installer dans une maison qui donne sur un ciel d'ouest immense, leur offrant chaque soir – surtout l'hiver – des couchers de soleil somptueux, dignes des plus beaux embrasements tropicaux. Au travers de leurs innombrables photos et de ce qu'ils me disaient, j'ai bien vu qu'ils vivaient ces moments, eux aussi, comme une grâce.

Esclavage

Je reçois Corine un samedi matin. C’est la deuxième fois que je la vois. Elle est toute petite sur le matelas par terre, toute fine. Sa demande se situe autour du désir d’une rencontre amoureuse : elle a quarante-quatre ans et souhaite ardemment avoir un deuxième enfant. Je lui précise en souriant que je ne suis pas marabout, et que ma sphère d’action peut se situer dans la libération d’émotions qui entravent une rencontre, ou qui la font entrer en relation avec des hommes qui ne lui conviennent pas, mais pas au-delà !

C’est de tout autre chose qu’il va s’agir lors de cette séance émouvante. Très rapidement, je perçois une présence africaine près d’elle, ou un lien avec l’Afrique. Je lui demande l’origine de sa famille, car elle pourrait être africaine elle-même. Corine est guadeloupéenne. Bien sûr, comme pour de nombreux Antillais, le pays d’origine de sa famille est inconnu. Issue d’une famille très métissée, elle me dit qu’elle ne renie pas du tout sa part africaine. Ses deux premiers amoureux et le père de sa fille sont africains.

Tout à coup me parvient l’explication de cette énergie auprès d’elle : j’ai la vision d’un être en détresse.

C’est un esclave. Il est blotti, recroquevillé, plutôt, contre le coin d’une cabane de planches à la lisière d’un champ de cannes à sucre. Nous sommes en Guadeloupe, en 1785, c’est très précis. Je sais qu’il a une quarantaine d’années, pourtant il en paraît quatre-vingts. Ses vêtements sont en lambeaux. Il tremble.

Il semble exténué. À bout de forces. L’apparition de cet homme est porteuse d’une intense charge de douleur. L’énergie de la séance change du tout au tout.

Il s’agit d’un lointain ancêtre de Corine.

Victime de la traite des Noirs, il fut arraché à l’Afrique vers l’âge de

quatorze ou quinze ans. Il fit partie de la déportation massive des ancêtres de l'immense majorité de la population antillaise actuelle. Comme eux, il fit la traversée dans l'un de ces bateaux de cauchemar dans lesquels les gens étaient enchaînés, tellement entassés, maltraités que nombreux mouraient avant l'arrivée à destination. Au défilé des images qu'il me fait parvenir, j'ai l'impression d'être au cœur du livre *Racines,* d'Alex Haley, c'est effrayant. Il est le premier de sa lignée sur le sol de Guadeloupe.

Pendant trois décennies, cet homme a vécu l'horreur. Il a été horriblement maltraité par les esclavagistes, puis par les planteurs chez qui il s'est retrouvé. Comme il avait du tempérament, il s'est rebellé à de nombreuses reprises. Finalement, la violence, le fouet à répétition, la haine des Blancs envers lui, le travail harassant, la faim ont eu raison de son courage : contre ce coin de cabane, il est en train de mourir.

Je comprends l'essentiel. Certaines séances se font planche de salut pour des êtres décédés littéralement coincés dans une dimension trop proche de la Terre, qui viennent utiliser l'énergie dans l'espoir de mettre un terme à leurs souffrances en repartant dans les plans de lumière. S'il se manifeste à nous, c'est qu'il n'est jamais parvenu à regagner les plans supérieurs. Sa souffrance est trop grande. C'est elle qui le bloque et le maintient dans une dimension intermédiaire. Ce blocage dure depuis si longtemps, c'est extrêmement bouleversant… Il revit en boucle ce moment, celui d'avant sa mort, depuis plus de deux siècles. Il est bloqué dans un éternel présent de désespoir.

J'entends à présent qu'il est venu il y a près de deux ans auprès de Corine chercher du réconfort. Il l'a choisie dans sa lignée « car c'est elle qui a le plus l'air africain », me dit-il, entrant plus profondément en connexion avec moi. Elle donne son assentiment, en me disant que son frère est plus clair de peau. Son ancêtre est venu se « réchauffer » auprès d'elle. Il dit qu'elle lui a fait du bien. Au début de mes révélations, Corine a été un peu inquiète. N'étant absolument pas consciente de sa présence durant ces deux années, cette découverte l'avait mise mal à l'aise. Elle n'avait pas très bien compris et avait cru qu'il pourrait être hostile, ou, pire, qu'il venait lui faire du mal. Elle a été soulagée que je lui explique que ce n'est absolument pas le cas. Au contraire, à son insu, elle lui apporta beaucoup d'aide, en termes de présence humaine.

Elle me demande son nom. Un nom se présente, instantanément : « Kiko. » Kiko répète qu'il est venu chercher du réconfort, et, en ce temps précis de la séance, de l'aide pour pouvoir remonter dans les plans de lumière. Car, pour

lui, il est temps. J’ai la très nette sensation qu’il n’en peut plus.

Sa lointaine descendante dialogue avec lui silencieusement, dans son cœur. Elle fait ça très naturellement. Je n’ai même pas besoin de lui dicter les mots. Et tout se passe incroyablement facilement. Je vois ce monsieur devenir lumineux.

Un sourire plein de douceur s’installe sur son visage.

Il se lève. Se retourne.

Je le vois debout, de dos.

Il ouvre grand les bras et les tend vers le haut.

C’est très beau.

Il remonte dans le bleu. Dans une très belle couleur bleue.

La dernière information qui m’est donnée, c’est qu’après un temps de repos il viendra la rejoindre et sera l’un de ses guides.

L’histoire de Kiko m’a accompagnée plusieurs jours. Il m’a fait toucher une dimension que je connais, pour la rencontrer régulièrement en séance, mais jamais dans cette période de notre histoire humaine. L’incommensurable douleur de ceux qui ont vécu le pire. En écrivant son histoire, mon cœur se serre à nouveau, devant sa dignité et son courage, devant ces qualités d’âme que je rencontre chez ceux qui ont vécu la torture et l’abomination. Tous ceux qui, comme lui, ont vécu l’innommable.

Libre arbitre

L’exemple précédent ne relève pas à proprement parler du transgénérationnel, même si cela se passait en famille.

Si je mentionne cette thématique, c’est que chez *tous* les Antillais avec qui j’ai travaillé j’ai pu ressentir, en un écho étouffé, le poids très particulier de la douleur invraisemblable que vécurent leurs lointains ancêtres, et c’est très bouleversant. La souffrance inexprimable de l’arrachement à la Terre Mère, de la déportation, de l’exil, de l’humiliation, de la torture et de l’injustice inqualifiables. De l’innommable, comme je l’ai dit précédemment.

Il m’a donc semblé tout à fait approprié de choisir l’exemple de Corine, car il est évident que l’histoire de son aïeul, amplifiée en sourdine par celle de sa femme, son ancêtre également, et certainement de plusieurs générations de leurs enfants, esclaves également constituant sa lignée, a fortement imprégné le présent de leur descendante.

Dans un autre registre, celui révélé par la séance plus précisément, je souhaite donner quelques explications, car la visite de Kiko fait appel à des notions qui ne sont pas familières à tout le monde. J’aborderai le thème de la mort dans un prochain chapitre, mais je vais évoquer ici des notions un peu particulières.

Voici une séance dans laquelle un être décédé va utiliser les capacités de « passeur d’âmes » d’une personne pour se libérer d’un enfermement dans lequel il s’est trouvé piégé après sa mort. Il m’arrive d’avoir à jouer ce rôle.

Après son décès, Kiko, en raison de son traumatisme extrême, revivait le moment de sa mort, indéfiniment. Comme je l’ai dit dans le chapitre précédent, il était resté attaché à ses émotions douloureuses qui l’ont empêché de s’élever et de rejoindre les plans de lumière qui l'attendaient, comme ils

attendent chaque être humain. Il était donc dans une sorte d'espace psychique comparable à une prison, dans lequel il n'était que souffrance et ressentiment. Il lui aurait suffi d'appeler à l'aide… et ses guides seraient venus le chercher, aussitôt.

Une loi spirituelle veut que ces êtres ne viennent que s'ils sont appelés. Cela serait contraire à une bonne compréhension de la situation et à l'assimilation de la leçon. Une prise de conscience, un appel de notre âme sont nécessaires pour recevoir l'aide dont nous avons besoin pour évoluer. C'est ce qui s'est produit lorsqu'il s'est présenté à moi. Ces blocages ont toujours une fin.

Certains, lorsqu'ils quittent définitivement leur corps de chair, restent également « accrochés » à la Terre au lieu d'aller dans les plans de lumière, mais pour d'autres raisons. Ce sont souvent des personnes matérialistes, qui ne veulent pas laisser leurs possessions à d'autres ; cela peut être aussi le cas de personnes mortes brutalement et qui n'ont pas conscience qu'elles ne sont plus dans le monde physique.

Pour la plupart, n'ayant pas eu durant leur vie l'approche d'une quelconque forme de spiritualité leur permettant de comprendre qu'il y a un après (ou n'adhérant pas à cette forme de pensée), ils se retrouvent perdus, démunis. Même dans l'au-delà, nous sommes créateurs de notre réalité.

Il est important aussi de savoir que le temps n'existant pas de l'autre côté du voile, notre expérience est différente de ce que nous, de notre côté, pouvons imaginer.

Kiko est venu chercher de l'aide auprès de l'une de ses lointaines descendantes car il était bloqué dans son évolution à force de « ruminer ». Son histoire l'avait complètement immobilisé. Mais d'autres, bien que retournés dans les plans lumineux, continuent à tourner en rond autour de leurs problèmes.

Une question m'est parfois adressée, qui ne relève pas tout à fait de son cas, mais bien de la thématique de la rumination. C'est vrai, pourquoi le temps passé dans le monde spirituel n'élimine-t-il pas les effets résiduels de notre vie antérieure ?

Pourquoi ne nous guérit-il pas complètement ?

Lorsqu'une patiente m'a posé cette question, j'ai commencé par répondre

sincèrement : « Je ne sais pas. » Mais j'ai entendu aussitôt, dans mon oreille droite : « Libre arbitre ! » Bien sûr…

Les maîtres me rappelaient fort à propos que, même dans les plans de l'au-delà, nous sommes libres. Libres d'avancer ou de tourner en rond. Si notre choix est de continuer à nous positionner en victime, libre à nous. Mais nous devrons, lors d'une prochaine incarnation, reprendre le problème de zéro. Jusqu'à l'acceptation.

Encore une fois, il est d'une immense importance de bien gérer nos émotions, de les dissoudre : sinon, en plus d'être mal dans notre peau toute notre vie, parfois aussi de risquer d'en mourir prématurément, car trop d'émotions « négatives » accumulées peuvent devenir le déclencheur d'une maladie mortelle, nous courons le risque réel de les emporter avec nous de l'autre côté, et de ne pouvoir nous en libérer. Ce que nous faisons ici, en termes de travail sur nous-même, nous sera très précieux à l'heure de notre mort, et après.

Au lieu de ruminer, de ressasser, il vaut beaucoup mieux lâcher prise. Nos peurs, nos sentiments d'injustice, d'impuissance, nos vécus de victime, nos frustrations, nos manquements ainsi que nos colères (ou notre culpabilité, comme la fée Clochette du chapitre « Punition ») nous entravent, et, en nous maintenant dans le malheur, nous empêchent de poursuivre notre évolution. Certains ont la tête aussi dure là-haut qu'ici-bas…

Il ne faut pas croire que nous sommes plus sages parce que nous sommes de l'autre côté du voile. C'est comme ici. Une question de choix. Avons-nous envie d'évoluer ? Certains, oui.

Mais certains, non.

C'est d'ailleurs la raison principale de nos retours répétés en incarnation. Il nous faut, quoiqu'il en coûte à certains, progresser.

Voilà aussi pourquoi il faut prendre avec précaution les messages délivrés en médiumnité. Tous ne seront pas forcément justes. Ce n'est pas parce que notre père ou notre grand-mère sont décédés qu'ils ont forcément acquis la sagesse. Ils peuvent avoir gardé intacte leur personnalité, et, de ce fait, ne pas être spécialement qualifiés pour nous guider.

Si l'on a des conseils à demander, si l'on a vraiment besoin d'aide, il vaut mieux s'adresser à nos guides ou aux anges, qui, eux, possèdent la vraie

sagesse et la vision d’ensemble suffisantes pour nous conseiller. Mais si nous souhaitons vraiment l’assistance de notre proche disparu, nous pouvons lui demander de se mettre lui-même en relation avec nos guides pour demander de l’aide, si nous sommes mal à l’aise avec notre capacité à échanger avec eux. De cette manière, nous aurons le lien avec la personne aimée et la réponse de nos guides.

Canal

Il m’arrive d’accompagner pour un temps des personnes, souvent des jeunes, qui me demandent de les aider à développer les capacités de soin qu’ils sentent s’éveiller en eux.

À l’origine, leur demande concerne la participation à une formation théorique et pratique mais, à ce jour, je ne me sens pas en mesure de transmettre de manière structurée ce qui, pour moi, relève du domaine de l’ineffable.

Peut-être en trouverai-je un jour le chemin. En attendant, je leur propose un suivi en séance individuelle pendant quelques mois, de façon à les faire progresser, mais aussi à nettoyer leur sphère émotionnelle. Car pour être un bon soigneur, encore faut-il que notre canal ne soit pas obstrué. Plus il est ouvert, plus nous pourrons « importer » de l’information. Et puis, outre une moins bonne qualité de réception/transmission lorsqu’il est encombré, il existe le risque réel que la douleur de notre patient réveille la nôtre, et que nous perdions pied.

Il est donc d’une très grande importance, si nous voulons soigner à l’aide de notre médiumnité, d’avoir une hygiène émotionnelle de qualité.

Jonathan est venu me voir une fois par mois, pendant six mois, depuis le Sud-Ouest, où il réside. Je l’ai beaucoup apprécié, et j’ai aimé son engagement envers l’appel qu’il ressentait au fond de lui. Il a la fibre du guérisseur, sans doute aucun. Et il ose. À trente ans il s’est réorienté, a quitté son métier et s’est inscrit à des formations énergétiques dans deux villes de province.

Il a un côté proche de l’enfance qui me touche, et beaucoup de pureté. La première fois qu’il est venu, il m’a confié que depuis qu’il est tout petit il sait qu’il vient des étoiles. Comment résister ?

Si chaque rendez-vous avec lui nous plonge dans un extraordinaire voyage de l'esprit, l'avant-dernière séance de notre collaboration fut l'occasion d'une expérience inconnue.

Je revenais d'un week-end de retraite solitaire à la grotte de la Sainte-Baume, en Provence, et je me réjouissais que Jonathan soit le premier à bénéficier de l'énergie très puissante dans laquelle j'avais baigné.

Au milieu de la séance je ressentis soudain une sensation étrange. J'avais l'impression de me vider, très rapidement, de déverser en lui une somme de connaissance, d'expérience, de pratique…

À la question posée aux maîtres, je reçus cette réponse amusée : « Téléchargement. »

Sâdhu

Il est des rencontres qui sont des brûlures.
Il est des flammes qui ne s’éteignent pas.

Pendant plusieurs années, je suis allée en Inde, chercher l’amour et la vérité. Lors du premier voyage, il me fut donné de vivre quelques minutes qui figurent parmi celles que notre mémoire grave dans l’or le plus pur.

Nous marchions dans une ruelle, quand apparut devant nous un être hors du commun. Une image d’Épinal, en même temps. Un vieil homme à la peau sombre, d’une noblesse naturelle saisissante, très grand, très droit, vêtu seulement d’un pagne et d’un turban qui avaient dû être blancs. D’une maigreur incroyable. Un long bâton à la main. La barbe blanche de ceux qui ont vécu longtemps. Le regard extraordinairement brillant d’un aveugle, et le visage radieux. Immobile.

Complètement silencieux.

Il émanait de lui le plus grand dénuement.

Cet être était un sage, dans l’habit du mendiant.

Un *sâdhu*.

La force qui rayonnait de lui, en dépit de la vulnérabilité extrême de son corps usé par les ans, était impressionnante. L’espace autour de lui vibrait intensément : quelque chose de sacré laissait planer un parfum ineffable.

J’étais fascinée par ce vieil homme, dont les yeux pleins d’un amour venu du fond des âges m’envoûtaient. J’avais la sensation qu’il lisait dans les miens avec aisance, et que malgré sa cécité quelques secondes lui avaient suffi pour savoir qui j’étais, tout au fond de mon être. Intensément troublée, je l’ai salué spontanément avec un respect si profond que j’en fus impressionnée, mes mains se joignant sur mon cœur pour dire ce que mes mots ne pouvaient.

C’est dans ma chambre que la souffrance a commencé.

La morsure du manque.

Le supplice de l’absence.

« Qui es-tu, toi qui, malgré ton costume de misère, es si grand ? Où t’ai-je rencontré, toi que je sais connaître ? Que m’as-tu appris, dont l’oubli en cet instant me torture ? »

Une sensation incoercible s’est levée : cet homme avait en d’autres temps été mon maître, et auprès de lui, jeune garçon, j’avais trouvé l’unité.

J’ai couru dans la rue pour le retrouver, pour être encore à ses côtés. J’ai cherché dans tout le village, questionné les gens, cherché encore. Je me sentais stupide d’avoir mis si longtemps à comprendre ce que, j’en étais pénétrée, il m’avait durant ces longues minutes communiqué dans la brillance sans fond de ses yeux… et tout à la fois désespérée. Je savais qu’il était une clé pour vivre enfin cet amour absolu que j’étais venue chercher jusqu’ici.

Jamais je ne l’ai retrouvé.

De temps en temps, il lui arrive de me rejoindre.

En tout, cinq fois. Dont une en rêve.

Me laissant meurtrie.

Mutilée.

Mais, en égale mesure, vibrante d’un amour insensé.

Sa dernière visite eut lieu en Provence, lors d’un stage de yoga, il y a quelques années. Je reposais sur le tapis, après trois heures et demie de travail postural, l’esprit vidé, en état de total abandon.

Mon maître d’autrefois m’est apparu, sans s’annoncer, selon l’usage.

Juste le visage.

Pas un mot.

Une fois encore, l’amour et l’intimité profonde de son regard de feu m’ont enveloppée, brûlant mon âme, calcinant tout mon être. Cet homme me connaît incomparablement mieux que moi-même, c’est évident. Ce qui me désole, infiniment, c’est de ne toujours pas arriver à comprendre son

message, qui demeure, comme ses visites et sa présence persistante, un insondable mystère. Me reste la sensation horrible de « passer à côté ».

Ces moments de fusion avec lui me mettent en état de chaos.
La nostalgie est un bouleversement profond.
L’amour aussi.

Multidimension

En achevant l'écriture du texte précédent, seize ans après la foudroyante rencontre, j'eus une révélation. La compréhension vint enfin dissoudre le mystère : la clé réside dans la multidimension.

La personne que nous sommes est un composite de nombreux moi qui transcendent le temps, l'espace, et la notion de séparation. La plupart existent dans des sphères spatio-temporelles différentes.

La tradition ésotérique enseigne que, à la suite de son émanation sous forme d'étincelle[2], notre moi divin projette douze extensions qui se divisent douze fois, amenant ainsi à cent quarante-quatre le nombre de *moi* reliés à lui, existant dans différents lieux et dans différents corps.

Chacun des cent quarante-quatre moi possède, en plus, son propre chemin d'incarnations multiples. Tout cela afin que notre moi divin puisse multiplier le nombre de ses expériences. Il apparaît alors que, entre tous nos moi disséminés à travers l'immensité de la création, et toutes les réincarnations de chacun de nos moi, nous sommes vraiment très très nombreux « à l'intérieur » d'une même personne !

Tous ces différents moi sont reliés entre eux et au moi supérieur, ou moi divin, notre chef d'orchestre, par la conscience, qui constitue ce que Michael Roads, dans son livre *Transition planétaire*, appelle « le fil de liaison ».

Le moi que nous pensons connaître, celui de maintenant, ici sur terre, qui se pense séparé, unique, et parfois très isolé, est en réalité relié à son insu, dans les plans les plus profonds, à de multiples expressions de lui-même. Il est dit que lorsque l'un de nos moi vit grâce à son travail personnel une véritable expansion, c'est l'ensemble de tous les autres moi qui en bénéficie. C'est assez vertigineux, mais, je trouve, très réconfortant.

Notre âme accomplit son chemin d'évolution dans notre monde, mais aussi

dans de nombreux autres, sous des formes physiques parfois très différentes des humains que nous sommes.

Mais, limités par la tridimensionnalité propre à la Terre, nous n'avons pas la perception de la globalité. Nous sommes coupés de la vérité. Nous ignorons que nous sommes des êtres multidimensionnels possédant un nombre infini de consciences qui n'en font qu'une. Nous ne percevons que celle d'ici et maintenant, et ne savons pas qu'elle est composée de toutes les richesses de *qui nous sommes* ailleurs. En venant sur terre, nous avons vraiment tout oublié.

Il arrive donc, dans certaines circonstances exceptionnelles, que les chemins des réalités expansées puissent se rencontrer et fusionner quelques précieux instants. Mais, plus merveilleux encore, certains de ces moi vivent sur terre dans le même présent que nous-même, et parfois, comme une grâce qui nous est accordée, nous pouvons nous croiser. On peut lire, dans *Osmose temporelle* : « Certaines de nos extensions de conscience sont en expérimentation sur terre et d'autres le sont ailleurs, dans des sphères spatio-temporelles-dimensionnelles différentes. La possibilité d'entrer en lien avec l'une d'elles ou de l'accueillir s'effectue par l'intention du cœur […] »

Certaines de nos extensions de consciences sont en expérimentation sur terre… Voilà ! Tout s'éclaira subitement ! En un éclair je sus que c'était l'une d'entre elles que j'avais rencontrée seize ans plus tôt, dans la ruelle d'un village du sud de l'Inde.

Cet homme n'est pas mon maître.

Il est un maître, bien sûr.

Mais le secret que je n'arrivais pas à percer, et qui se dévoila à mes yeux émerveillés, c'est qu'il est un autre moi-même. Le sentiment d'intimité tellement particulier que je ressens envers lui, et cette sensation aiguë qu'il vient me révéler une vérité première : tout prit sens. Tout se mit en place dans mon esprit, mais surtout dans mon corps, qui s'apaisa, délivré de l'angoisse de l'oubli.

Il m'était apparu le premier jour de mon premier séjour auprès d'un maître spirituel, juste à la fin de la bénédiction. Comme un encouragement, comme une manière de me rappeler que là où je souhaitais tant arriver, il m'était possible de le faire. Sa présence en était la preuve éclatante. Cette rencontre

avait pour but un réveil cellulaire. Jusqu'ici, n'ayant pas été suffisamment « affinée », je n'avais pu comprendre qui il était. J'avais toutefois ressenti très fortement que cette rencontre avait un lien avec l'intégration de l'unité en moi. C'est pourquoi j'avais cru retrouver qu'il m'avait initiée dans une vie antérieure. À l'époque, la réincarnation faisait partie de mon domaine de connaissance. L'existence des « soi multiples », non.

Je me rends compte en relisant ces lignes ce matin que, plus précisément, la réincarnation faisait partie depuis longtemps de mon domaine *d'expérience*. J'avais revécu par moi-même nombre de mes vies passées et cela constituait un socle solide sur lequel je pouvais m'appuyer lorsque besoin était. Mais je n'avais pas *expérimenté* le fait que certains de nos moi vivent sur terre dans la même temporalité que la nôtre, et j'avais fini par totalement l'oublier…

Tant que nous n'avons pas ressenti la véracité d'un enseignement dans notre chair ou dans notre corps d'émotion, il est bien plus difficile de l'intégrer.

Protection

Je termine un soin, assise par terre, les yeux fermés, en travaillant sur les pieds de la personne allongée.

Je relève doucement la tête et j'entrouvre les yeux.

Tranquillement installés sur le canapé, trois êtres très grands, très minces, d'une immense dignité, leurs corps baignant dans une lumière rosée, me regardent avec calme et bienveillance. Surprise, je demande en souriant : « Qui êtes-vous ? »

« Nous sommes les gardiens de tes séances. »

Cette merveilleuse rencontre me fait penser à évoquer un sujet sur lequel je suis souvent interrogée : la protection.

Lorsque j'ai commencé à recevoir des patients, j'avais souvent, comme tout débutant, peur de ne pas être à la hauteur. J'avais une totale confiance en les maîtres que je voyais de mieux en mieux, mais il m'arrivait de m'inquiéter quant à ma propre capacité à être une « transmettrice » fiable. Alors je leur demandais leur aide avant chaque séance, parfois en tremblant un peu, quand l'enjeu me paraissait important.

Un enjeu important, c'était une personne en souffrance, une personne impressionnante par son rang social, ou une personne dont je savais qu'il ou elle était thérapeute. Je compris assez rapidement heureusement que toutes les séances sont importantes, qu'il n'y a personne méritant plus qu'un autre un traitement spécial, et qu'il n'y a pas lieu de demander plus d'aide pour certains. Il nous incombe de donner le meilleur à chaque fois.

Il m'arrive encore de demander aux maîtres de me surveiller pour que tout se passe bien.

Il existe un autre aspect, c'est celui qui revient dans les questions :

comment est-ce que je me protège des énergies négatives ? Avec quels rituels ? Quels objets, etc. ?

Je vais donner ma position en précisant que c'est *ma* manière de faire, non pas une règle universelle. J'en suis arrivée là assez naturellement, mais après des années de pratique. Grâce au lien de cœur très fort avec mes « partenaires », je ne fais rien d'autre qu'élever ma fréquence vibratoire. J'ai la connaissance intime qu'une haute fréquence m'installe dans un espace sécurisé, une sorte de bulle vibratoire lumineuse où l'obscur ne peut pénétrer.

Voilà ma protection.

Ce n'est pas que je me sente toute-puissante, c'est que je place ma foi et ma confiance absolue en ceux qui me dirigent et qui maintiennent mon élévation vibratoire.

C'est dans le don de soi, dans l'énergie du cœur reliée au cœur des maîtres et à celui du patient que se situent toute protection, toute guérison. Dans la lumière que nous installons en notre être et qui rayonne autour de nous. Comme je l'ai découvert, c'est alors que viennent les « gardiens de nos séances ».

Un thérapeute ne peut faire du bon travail que le cœur grand ouvert. S'il y a la moindre peur *pour soi*, on se ferme, et la protection devenue fermeture entrave la libre circulation des énergies de soin. Ce n'est bon pour personne.

L’homme doré

La brume dorée se dissipe.
Je vois où je suis.

Je surplombe une immense vallée, une étendue très plate sur laquelle sont alignés, en rangs parfaits, des milliers d’hommes.

J’ai l’impression d’être Jules César contemplant ses troupes avant l’affrontement. Ou bien Napoléon.

Mais ce n’est pas de cela qu’il s’agit.

Avec stupéfaction je prends conscience que tous ces hommes en lignes horizontales, en dessous de moi, sont ceux qu’au fil de mes vies j’ai aimés. Mes hommes du passé. Chacun d’entre eux a partagé l’une de mes vies.

En un mouvement avant ma conscience se projette vers le bas, je me promène dans les rangs, au milieu d’eux.

Je vois des costumes d’époques plus ou moins reculées, des couleurs de peau différentes, des habits somptueux, des loques déchirées. Certains visages m’appellent.

Je sais que ce que je vis est la vérité.

Je suis profondément bouleversée.

Leurs regards, au fur et à mesure de mon déplacement, me traversent, certains avec tant d’amour que mes yeux brouillés de larmes ont du mal à se focaliser. Je voudrais me fondre dans leurs bras, me dissoudre. Les retrouver.

Goûter un instant, à nouveau, ces amours si intenses du passé.

Je vous reconnais. Comme nous nous sommes aimés…

Je ne peux pourtant pas m’arrêter, car une force à l’intérieur de moi me dirige. Il y a un but précis à ce qui m’est montré.

Toute la richesse de l’expérience humaine accumulée.

Tant d’amour, de tendresse, de vies nouvelles issues de ces unions. Tant de compréhension.

L’âme se forge au travers de l’amour.

L’amour humain est le creuset.

C’est lui qui nous mène au divin.

L’amour que nous donnons, celui que nous recevons, sous-tendent notre maturité spirituelle.

Ceux qui me sont montrés à présent me mettent dans un état particulier. C’est l’envers de l’amour : ces hommes m’ont dominée, niée, violentée, souillée. Il y a de la haine en eux.

La haine envers la femme, qui me renvoie à la mienne envers eux, ma peur, ma frayeur, toute ma colère envers les hommes, au fil des vies. Mon impuissance.

Mais je comprends que c’est le but de l’expérience de la vie justement : c’est au travers des émotions déclinées de l’amour et de la haine que nous apprenons.

La paix de la compréhension m’envahit.

Il nous faut accepter humblement de n’être pas parfait.

Accepter de grandir. D’évoluer.

Nous sommes sur terre pour apprendre à aimer.

Parvenir à enfin *nous* aimer.

La grande leçon de l’humanité.

Tout est bien.

C’est le plan divin.

C’est aussi l’accord que nous lui avons donné.

Ma vision se poursuit.

Ma conscience reprend sa place au sommet de la falaise, je vois à nouveau les lignes d’hommes, dans leur ordre impeccable.

Je vois que, dans chaque rangée, un homme devient plus distinct que les

autres. Depuis le fond de la vallée, au milieu de chaque rangée, un homme « s'allume ». Il devient lumineux, sans doute pour attirer mon attention.

Je comprends que c'est toujours le même homme.

Il s'élance vers l'homme de la rangée qui le précède, se fond en lui, et, à cet instant, la lumière le transforme.

L'amour qui se met à vibrer dans ce mouvement vers moi est si fort, tout se met à tourner. Est-ce le souvenir immémorial de cet homme qui flamboie dans mes cellules, me condamnant à ce que chaque relation d'amour soit un peu décevante, car simplement humaine ? Est-il l'origine et le but de mon idéal amoureux ?

Qui pourrait l'égaler ?

Où étais-tu, pendant ces interminables années ?

Il vient si rarement.

Une seule fois, au milieu d'une gigantesque rangée, cela m'est clairement montré.

L'amour me brûle, le désir de le retrouver enfin me dévore, la joie m'inonde, et les sanglots. Je veux courir vers lui.

Mais la force qui me dirige me retient fermement.

Je dois attendre.

Comme un homme qui marche avec assurance vers celle qu'il aime, il avance.

Je le laisse se diriger vers moi.

À travers les rangées, par-delà les âges, il vient doucement vers moi.

Mon homme doré.

Âmes sœurs

J’espère avoir réussi à faire partager la beauté de cette expérience particulière, source d’un bonheur profond.

Cela me donne l’occasion de parler d’un sujet qui revient régulièrement en séance : l’amour impossible à rencontrer pour des personnes dont la vie, de ce fait, est marquée par le sceau de la solitude. Les gens captifs d’une telle configuration vivent une souffrance aiguë. Ils sont aux prises avec un vrai désespoir, que rien ne semble pouvoir apaiser. Une solitude abyssale, étrangement jointe à la *connaissance intérieure* de ce qu’ils recherchent indéfiniment : la merveille d’un amour qui dépasse ce que l’on peut imaginer. C’est ce qui rend la situation si cruelle.

Je ne parle pas de ceux qui vivent seuls car la vie ne leur a pas envoyé de rencontre, mais qui s’en accommodent, plus ou moins bien selon les jours. Nombreux sont ceux et celles qui ont fini par acquérir une forme d’acceptation, tout en gardant au fond d’eux-mêmes l’espoir que tout pourrait changer.

Je parle ici d’une détresse toute particulière.

La détresse de ceux qui recherchent une forme d’absolue perfection, qui sont en quête de la relation idéale, non parce qu’ils sont restés à un stade immature et qu’ils s’inventent des histoires de contes de fées en passant à côté du réel, ou parce qu’ils se sont construits sur des failles psychologiques qui pourraient se guérir s’ils acceptaient de faire un vrai travail. Mais ceux qui, comme une condamnation, n’arrivent pas à installer la durée dans leurs relations, ou, bien plus couramment, n’arrivent tout simplement pas à entrer dans une relation.

Je parle de celles et ceux qui vivent la douleur de la *mémoire* de l’amour véritable.

Ceux-là savent ce dont il retourne, car ils portent dans le secret de leur être, en une indélébile inscription, la connaissance de ce qu'ils cherchent. Il leur est impossible bien plus qu'à d'autres de s'engager dans une relation dont ils savent intuitivement qu'elle ne saura les combler. Plutôt que de se conformer au modèle social et de former un couple décevant, ils restent solitaires, et désespérément tristes tout au fond d'eux, même s'ils font souvent bonne figure. Ils vivent donc dans la souffrance d'une vie qui ne ressemble pas à celle des autres. Leur entourage les bouscule, leur faisant le reproche d'une trop grande exigence, cause de tous leurs échecs.

Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

Les causes ne relèvent pas d'un schéma habituel. L'explication de ces souffrances parfois insupportables se situe, comme bien souvent, dans l'invisible.

Je ne vais parler ici que d'un seul type d'expérience, celui que je retrouve assez régulièrement, c'est vrai, en séance. Il ne s'agit pas des âmes jumelles, flammes jumelles, ou autres configurations sublimes qui font couler beaucoup d'encre, mais que je n'ai jamais rencontrées lors des soins. Chacun a son vocabulaire propre pour définir les situations amoureuses. Les maîtres me donnent toujours le terme « âmes sœurs », c'est donc celui que je vais utiliser. La situation qui m'est souvent montrée et qui provoque tant de douleur, c'est le drame des âmes sœurs dont une seule est incarnée. L'une est en haut et l'autre, en bas. Il manque cruellement à celle d'en bas l'indispensable complémentarité.

Nous avons tous connaissance de la notion d'âme sœur, notre polarité complémentaire, ne serait-ce qu'au travers de la littérature, avec les grands mythes qui nous font rêver et pleurer : Roméo et Juliette, Tristan et Iseut, Héloïse et Abélard. Si ces histoires sublimes finissent mal, cela ne veut pas dire que rencontrer son âme sœur soit fatalement douloureux.

Tous, nous avons également connaissance de couples vivant un amour exceptionnel dans la paix et le respect l'un de l'autre, tout au long de leur vie. Dans l'un de ses romans policiers (pourtant très noir), *Mauvaise Étoile*, R.J. Ellory fait dire à son personnage : « Certaines personnes fonctionnent mieux ensemble. […] Certaines personnes sont faites l'une pour l'autre. Elles l'ont toujours été et le seront toujours. Ce n'est pas compliqué. »

Malheureusement, comme je l’ai indiqué, il existe des cas spécifiques dans lesquels les êtres sont séparés, puisque l’un des partenaires est incarné et l’autre non.

Il y a forcément d’innombrables raisons à ce cas de figure. Il en est une dont l’explication est souvent transmise en séance : il arrive que, devenus trop dépendants l’un de l’autre après de nombreuses vies passées ensemble, certains couples d’âmes sœurs décident de se séparer le temps de quelques vies, afin de parfaire leur évolution et de progresser spirituellement. C’est l’origine du déchirement, pour celui qui est incarné.

Ils se retrouvent là-haut, dans les plans de l’entre-deux-vies, mais pour celui d’en-bas, ce ne sera malheureusement pas autrement que dans la profondeur de son sommeil. Et, bien sûr, il ne garde habituellement aucun souvenir conscient de ces rencontres, si ce n’est la vibration de l’amour sublime qui l’a nourri la nuit durant, mais le maintient en état de manque dès son réveil. Chaque matin rallume son deuil.

Pour une raison qui lui appartient, les portes séparant les dimensions demeurent légèrement entrouvertes, entretenant en lui la mémoire de la perfection de cet amour, et, en corollaire, ce manque vertigineux. Il est possible – je n’en ai pas la confirmation, juste l’intuition – que nous soyons nombreux à vivre cette configuration, mais que, nos portes personnelles étant bien fermées, nous ne gardions pas la mémoire trop présente de notre amoureux invisible. Ce qui nous permet de vivre des amours riches et épanouissantes, ici, sur terre. Et de suivre notre plan de vie avec cohérence, sans la sensation de « passer à côté ».

Il arrive que certaines séances se fassent le cadre de retrouvailles éphémères, et que, dans une énergie très sacrée, l’amoureuse ou l’amoureux se présente pour dévoiler son secret à son ou sa partenaire. Il ou elle révèle sa présence, diffuse merveilleusement son amour, et lui rappelle leur serment. Ces moments sont absolument bouleversants tant la puissance de l’amour se met à rayonner.

« L’amoureux du ciel » (à partir d’ici je vais utiliser le masculin par facilité, mais ce sont souvent de belles amoureuses qui sont restées là-haut), fait comprendre à sa partenaire – et c’est là que se déploie la valeur d’enseignement de ces sublimes rencontres – que le sentiment de solitude qui

l’affecte tant est dû au fait que c’est *elle-même*, la personne incarnée, qui empêche une rencontre amoureuse.

Pour différentes raisons.

Tout d’abord, il lui fait valoir qu’elle est tellement imprégnée de sa vibration à lui qu’elle se ferme à tout autre possible. Ce n’est pourtant pas ce qui est demandé. L’accord conclu précisait bien que le but était de vivre avec une personne « normale », pour apprendre et découvrir de nouvelles émotions. Élargir le spectre de connaissance de la gamme de toutes les réactions humaines.

Ensuite, il met en lumière le fait qu’elle est porteuse d’une croyance inconsciente : « Si j’en aime un (ou une) autre, je te trahirai. » La loyauté et la fidélité à son âme sœur constituent un frein majeur à l’engagement avec un autre pour cette personne en souffrance, et c’est d’autant plus difficile qu’elle est dans la totale ignorance. Mais, là non plus, ce n’est pas juste. Elle ne trahit personne, puisque c’est le « contrat » qui le demandait.

Enfin, il arrive qu’il doive lui donner l’information suivante : elle ralentit son plan d’évolution en se protégeant de ce qu’elle croit être une relation « inférieure », en regard de la perfection qu’elle porte au fond de son cœur. Encore l’orgueil…

Toute la subtilité de la séance consiste à faire ressentir à la personne la qualité extraordinaire du lien indestructible existant entre elle et son amoureux du ciel.

De lui rappeler les accords du contrat : jamais il ne s’est éloigné d’elle, même si elle ne le savait pas. Il a toujours été auprès d’elle. Jamais elle n’a été seule, jamais elle ne le sera. Cette évidence permettra une guérison profonde du sentiment de manque et d’incompréhension.

Un dernier aspect consolateur est celui-ci : lorsque son temps de vie touchera à sa fin, elle a l’assurance de le retrouver et de revivre la félicité, en toute conscience.

Ces révélations auront deux conséquences possibles, aussi positives l’une que l’autre. Soit elle acceptera enfin sa solitude « extérieure » en en comprenant la raison ; soit elle osera se lancer dans un inconnu qui ne l’effraiera plus.

Et, dans les deux cas, elle aura réussi son chemin d’incarnation.

Lorsqu’elles repartent avec leur *homme doré* dans le cœur, ces personnes sont transformées.

Mourir

Il me faut parler à présent de la fin.

De la mort.

La mort n’est pas le bout du chemin.

La mort, c’est la mort du corps.

La douleur, souvent insoutenable, est pour ceux qui restent.

Mais pour celui qui fait le voyage, mourir, c’est retourner chez soi. Rentrer à la maison.

La mort, depuis longtemps, ne m’est plus étrangère. Il m’est arrivé à plusieurs reprises d’accompagner des personnes jusqu’à leur dernier souffle et, souvent, de me trouver auprès d’autres venant juste de mourir. Le passage se fait plus ou moins harmonieux, plus ou moins douloureux, mais lorsque survient le moment où la personne, dégagée de son corps, se met à rayonner, un merveilleux cadeau nous est offert. Avoir la chance de contempler le visage aimé irradier une profonde sérénité nous permet de contacter quelque chose de l’ordre du mystère. Ce que nous percevons alors, sans toujours le savoir, et qui interagit avec nous, c’est la vibration de l’âme de celui qui vient de nous quitter. C’est un réel apaisement. Une immense consolation.

J’ai été visitée tant de fois à titre personnel par des gens aimés ou, dans le cadre des séances, par des inconnus, que je sais avec certitude que ce que nous vivons derrière le voile n’a rien à voir avec les difficultés rencontrées dans notre vie quotidienne. C’est beaucoup mieux là-haut ! Bien que chacun d’entre nous soit né et mort à de multiples reprises, nous n’en conservons pas la mémoire, et élaborons à propos de ce qui nous attend des scénarios qui peuvent être très éloignés de la réalité. Dans la majeure partie des cas, quitter son corps est une délivrance, et retourner dans les plans lumineux, un bonheur. Bonheur de recouvrer la légèreté ; de quitter la lourdeur des limitations qu’impose le corps humain. Bonheur de rejoindre ses amis de là-

haut. Sa famille d'âme. Et ses amours passées. Bonheur de retrouver le monde spirituel.

La souffrance de leurs proches ternit considérablement la joie de ceux qui sont partis, au point souvent de les contraindre à rester plus longtemps auprès d'eux qu'il n'était prévu, et de ralentir leur propre évolution. Il est important, pour nous qui restons, d'accepter ce départ du mieux que nous le pouvons. D'accepter que la personne aimée poursuive son chemin loin de nous, d'accepter de la libérer. De croire, car c'est la vérité, que le lien d'amour ne se rompt jamais, et que nous pourrons vivre avec elle des moments de fusion qui nous apporteront la paix.

C'est notre âme qui décide du moment.

Lorsque notre âme nous rappelle, rien ni personne ne peut nous empêcher de la rejoindre. Ni la médecine, ni les prières. Personne ici-bas n'y peut rien. C'est une force qui nous dépasse complètement. Longues maladies, accidents de toutes sortes, morts subites lors d'un arrêt cardiaque, d'un AVC… Quelle que soit la forme employée, lorsque notre âme a décidé que notre heure est arrivée, même si cela paraît intolérable à nos yeux humains, tout est bien. En dépit des apparences, nous avions fini ce que nous étions venus faire : apprendre, comprendre, enseigner aux autres et vivre *notre* temps, qu'il soit très court ou bien très long. Nous devons alors poursuivre notre chemin ailleurs, mais sous une autre forme.

Savoir cela permet de mieux vivre la séparation. Mieux supporter l'absence. Le manque. Le sentiment d'abandon.

Il est des deuils tellement, tellement difficiles à faire.

Envol

Au téléphone, votre mari m’a bouleversée.
Quelques semaines seulement, lui a-t-on dit.

Alors il est venu me chercher en voiture, en ce week-end du 11 Novembre un peu sinistre, pour m’amener auprès de vous.
À Villejuif.

Assise sur votre lit d’hôpital, curieusement, vous rayonnez. Vos yeux vert pâle, assortis à votre petit bonnet de cancéreuse, me donnent l’impression d’être en face d’un bel ange.
Un ange blessé, mais qui par ce regard de lumière est encore capable de donner le meilleur de son être.
Dès ce regard, je vous ai aimée.

Je vous ai fait un premier soin. Il y en aura de nombreux autres, qui compléteront votre traitement.
Un an de soins tous les quinze jours. Complicité. Affection réciproque. Et puis, un jour, le médecin vous apprend que plus aucune cellule cancéreuse ne vit dans votre corps.
Une renaissance. Une vie normale. C’est un immense bonheur.

J’attends vos visites avec joie. Un couple d’amoureux, malgré vos presque cinquante ans de vie commune et vos nombreux petits-enfants.
Le temps passe. Et puis…
Quel aura été le déclencheur de votre récidive ?
Cela vous appartient. C’est le secret de votre âme.

Hier, une nouvelle fois, j'étais à l'hôpital. Les larmes aux yeux, votre mari m'avait dit : « Cette fois-ci, Agnès, c'est pour l'aider à partir que je viens vous chercher. »

Vous êtes méconnaissable. Déjà effacée dans la mort. Mais tout au fond de vos yeux brûle toujours la même flamme de douceur.

L'ange sur la Terre va très bientôt changer d'état.

Je vous fais mes adieux.

Penchée sur vous, avec une infinie tendresse, je vous embrasse, dans le vert de votre regard qui s'abîme.

Vous me serrez la main, tellement fort, je vous murmure à bientôt, à bientôt, je voudrais te revoir, nous nous retrouverons, lorsque ce sera mon tour, tu viendras me chercher…

Tu me souris.

Une étincelle d'amour, partagée.

Deux amies qui se quittent.

J'ai dit à ton fils que je t'accompagnerai jusqu'au bout. De loin, je te soutiens dans ton effort pour t'extraire de ton corps.

Toute la journée j'ai été oppressée. Épuisée.

Je n'ai pas pu tondre la pelouse en entier.

Je me suis assise sous les arbres, et, de loin, je t'ai veillée.

Une nuit lourde. Agitée.

Même en dormant, je ne t'ai pas quittée.

Et ce dimanche matin très tôt, un réveil en sursaut.

Je me sens allégée. Libérée.

Je vois que tu t'élèves, dans le soleil levant.

Tu t'envoles.

Je ressens ton bonheur. Il dilate mon cœur.

Au revoir, belle Geneviève.

Compréhension

J’ai compris que Dieu est la conscience qui prend toutes les formes, qui vit dans toutes les formes, et qui s’amuse.

Il est le couteau, il est le beurre, il est le pain, il est ma main, et moi, qui pense à tartiner.

Il est le rosier plein de fleurs, le merle qui attend, et mon ventre qui a faim, ma bouche qui déguste la tartine.

Il est le soleil du matin sur la vigne vierge de ce petit jardin, la chaleur de la tasse de thé dans ma main, le klaxon du bus dans le lointain. Il est mon état de bonheur, mon soupir de gourmande.

Et, étant tout cela à la fois, il s’amuse.

En cet instant béni de la compréhension, je le sais, car je deviens Lui, je sens Sa joie, et moi aussi, je suis tout à la fois le couteau, le beurre, le pain, il n’y a plus de limite à mon corps, plus de contour, me voilà devenue la splendeur du rosier, la conscience du pigeon affamé, et celle de la mésange, accourue pour s’ébattre avec les moineaux dans la coupelle d’eau fraîche.

Et je suis joie, légèreté.

Tout est si simple !

Dans un grand éclat de rire, je comprends avec délectation ce que j’ai lu tant de fois : *il n’y a aucune séparation.*

Tout se fond l’un dans l’autre, en un présent éternel.

Un seul organisme, qui contient le tout.

Une seule conscience, universelle.
Et la joie d’être.

De manière très troublante, cet amour envers Lui qui maintenant me brûle, je le ressens dans le même temps envers moi-même.

Rien n’étant séparé, je suis en ce moment magique devenue moi aussi état de perfection.

Unité

J’ai eu envie de rapporter cette expérience, car elle fait partie de celles qui m’ont marquée durablement. Une expérience mystique d’unité avec la matière, avec les choses concrètes, pour moi, ce n’est pas si fréquent.

Autant je suis habituée à la fusion avec mes patients, c’est-à-dire à entrer en osmose avec leur corps énergétique, à ne plus ressentir les limites de la chair – c’est d’ailleurs de cette manière que je peux accéder à l’espace du soin et des informations – ; autant, aussi, il m’arrive de me fondre dans l’énergie lumineuse des maîtres avec un grand délice ; autant vivre ce processus avec une tartine, un couteau à beurre et toute la liste par deux fois énoncée m’a paru, dans un premier temps, bien étonnant.

Enthousiasmant, ensuite.

Vies antérieures

Après les chapitres sur la mort, il m'a semblé logique d'aborder la thématique des vies antérieures, ainsi que la relation corps-esprit placée dans une perspective temporelle *élargie*.

Je ne reviendrai pas sur la controverse concernant la réincarnation. Il y a bien trop longtemps que ma vie a pris du sens grâce à cette notion de vies multiples pour que j'entre dans le débat. Il y a bien trop de séances dans lesquelles se sont révélés des faits majeurs appartenant au passé, libérant le présent de manière spectaculaire. Pour moi, c'est un fait avéré qui éclaire nombre de zones d'incompréhension dans nos vies.

Ce qui rend les choses difficiles pour ceux qui ont besoin de preuves, c'est que, bien que notre subconscient soit un vrai réservoir de richesses, dès que nous venons au monde nous oublions tout de notre passé. Dans la linéarité, nous ne sommes conscients que du présent.

Pour simplifier, disons que l'objectif principal de la réincarnation est de nous permettre d'accomplir des progrès. Notre âme revient d'époque en époque afin d'évoluer, grandir et se parfaire, au travers d'innombrables situations différentes, dans des lieux différents, sous des identités différentes qui toutes ont un lien entre elles. Nous retrouvons un grand nombre des protagonistes de nos vies passées dans celle-ci, souvent dans des configurations très différentes également. Nous venons guérir les blessures répétées de vie en vie avec les mêmes âmes, libérer les nœuds karmiques et, grâce à la structure de ce procédé, nous avançons dans notre chemin de retour à l'unité.

Dans ce parcours souvent multimillénaire, nous alternons les expériences. Nous avons des vies exemplaires, faites de don, de partage et de générosité.

Notre héritage mémoriel comporte de nombreux aspects positifs qui constituent nos ressources.

Mais il nous arrive également d'essayer le contraire.

Quel que soit le regard que nous posons sur nous-mêmes, il est important de savoir que nous avons *tous* eu des vies dont nous ne serions pas fiers si nous les connaissions. (À de rares exceptions près, comme les « primo incarnés », ces âmes splendides venues des hautes sphères spirituelles pour aider l'humanité, qui n'ont jamais eu avant cela ni vie humaine, ni corps de matière.)

Il nous faut servir l'ombre puis la lumière, la lumière puis l'ombre, jusqu'à la pleine compréhension. Il n'y a pas de jugement à porter, ni sur soi, ni sur l'autre. Cette fréquentation de la négativité est indispensable pour que nous en ayons l'entière connaissance, que nous puissions faire le choix définitif de la sagesse, et que nous ne revenions plus jamais en arrière. « Si une âme ne connaissait que l'amour et la paix, elle n'acquerrait aucune compréhension et n'apprécierait jamais à leur juste valeur ces émotions positives », écrit le Dr Michael Newton dans *Journées dans l'Au-delà*.

Il me faut ajouter que ces vies ne se déroulent pas selon un schéma linéaire, mais qu'elles coexistent, dans un principe de réalité multidimensionnelle. Dans son livre *Nos vies antérieures au quotidien*, Frédérique Gruyer explique avec clarté : « La réalité est tout sauf linéaire, elle se présenterait plutôt comme une simultanéité d'hologrammes qui occupent alternativement la place principale. » Il est important de savoir qu'il nous est possible, dans certaines circonstances, si cela est autorisé, de franchir une sorte de porte du temps, de quitter la place principale et de naviguer entre les époques pour aller rechercher une information précise dans une autre « expérimentation de nous-mêmes », afin de guérir une blessure émotionnelle.

Alors, nous comprenons que, bien qu'uniques dans notre individualité, nous formons avec tous nos autres moi un ensemble. L'expression si courante est juste, qui affirme : « On ne vit qu'une fois. » On ne vit qu'une fois la vie de M. Dupont ou de M^{me} Durand, c'est vrai. C'est pourquoi elle est si précieuse. Mais combien innombrables sont les autres, vécues en d'autres lieux, en d'autres temps, et qui se fondent en une seule conscience, la nôtre,

éternelle…

J’ai découvert un beau jour que ces portes du temps sont de très fines membranes. Certaines expériences marquantes, comme les morts violentes, par exemple, permettent à ces membranes de laisser filtrer, en raison de la porosité qui s’installe, la mémoire traumatique d’une vie « passée » venant colorer et assombrir notre vie présente. Heureusement, c’est également le cas pour les souvenirs heureux, ce qui nous permet de reconnaître au premier coup d’œil notre amour d’autrefois.

Au milieu d’un travail émotionnel bien précis avec une personne, je vis soudain s’ouvrir sur ma gauche un espace dans lequel l’une de ses vies anciennes se déployait sous mes yeux. Le problème, c’est qu’après les quelques instants qu’il me faut généralement pour m’accorder avec les visions qui me sont proposées je n’en comprenais toujours pas le sens. Je ne pouvais en rien la relier à ce que nous étions en train de faire.

Les maîtres durent être du même avis, car je sentis soudain mon bras gauche se lever vers le plafond sans que j’aie eu la moindre intention de le faire, et mes doigts agripper dans le vide la tirette d’une fermeture éclair, puis descendre celle-ci fermement vers le bas, refermant hermétiquement ce que je découvris comme étant cette fameuse membrane séparant les époques.

Je dois dire que, dans l’euphorie de la découverte, je crus tenir un sésame magique d’ouverture et d’obturation, renouvelable sur commande. Mais jamais, à ce jour, je ne pus répéter cet exploit.

Lorsque nous avons la chance que notre histoire ancienne se révèle, nous savons intimement que nous venons de lever le voile sur un pan de l’histoire de notre âme. Aucun démenti, aucun discours religieux, psychologique ou « rationnel » affirmant le contraire ne pourra jamais nous convaincre. Nous avons ressenti dans le cœur de notre être une émotion particulière, et nous savons sans l’ombre d’un doute que ce que nous avons vécu à cet instant précis est la vérité.

Au fil du temps, j’ai été entraînée dans d’innombrables expériences d’une diversité impressionnante, traversant les frontières du temps. Elles ont permis de guérir le présent blessé. C’est là l’aspect le plus pertinent de ces reviviscences, car autrement, quelle importance, vraiment, de savoir qui nous

avons été ? C’est notre vie présente qui importe.

Guérir une problématique ponctuelle, ou bien, au travers de la remémoration de vies successives, comprendre comment certains schémas répétitifs sont à l’œuvre, et arriver à nous en libérer : voilà l’intention qui doit être la nôtre. Il est important de s’assurer de l’angle thérapeutique, et de ne pas se laisser aller à la simple curiosité. Il existe déjà un risque inutile : développer notre narcissisme et renforcer notre ego en cas de découverte de vies valorisantes. Mais, bien plus grave, trop de personnes peuvent tomber en état de choc à la suite de remontées de souvenirs effectués dans un contexte peu sécurisé. Lorsque nous nous lançons tout seul dans une recherche, il est indispensable d’avoir la maturité suffisante pour accueillir une information bouleversante ; si l’on se fait aider, il faut être sûr que la personne sera apte à nous guider en toute sécurité. La connaissance de nos vies passées peut s’avérer être un piège dangereux lorsqu’elle fait remonter de graves traumatismes. Celui qui découvre qu’il fut interné dans les camps nazis a vraiment besoin d’être *bien* accompagné. Celui qui découvre avec horreur qu’il a été tortionnaire court encore plus de risques.

J’avais écrit ces lignes longtemps avant de lire le livre bouleversant de Stéphane Allix, *Lorsque j’étais quelqu’un d’autre.* Je voudrais souligner l’immense courage dont il fit preuve en allant jusqu’au bout de sa quête, psychiquement et physiquement, et, plus encore peut-être, en nous la livrant. Il nous permet, par le récit qu’il fait de sa guérison personnelle et de celle de son « quelqu’un d’autre », ainsi que par l’enseignement qu’il nous offre, d’accéder nous-mêmes à la libération de nos parts d’ombre. Merci, Stéphane. Grâce à ton exemple, j’ai pu aider certains de tes lecteurs à accepter plus facilement des actes qu’ils avaient posés dans des vies précédentes, et à se libérer de ce poids insoutenable.

Pratiquée dans un cadre sécurisé et avec une intention « saine », la découverte de notre histoire devient une aide précieuse pour mieux savoir qui nous sommes, mieux comprendre nos faiblesses et nos failles, et connaître les ressources sur lesquelles nous pouvons nous appuyer. Et surtout, ayant guéri notre passé, pour mieux vivre le présent.

Plus encore peut-être que pour la plupart des thèmes abordés dans ce livre, j’ai dû faire un choix entre de multiples séances car, si je ne suis pas

spécialiste des revécus de vies antérieures, ce cas de figure se présente néanmoins très régulièrement.

Innombrables sont les drames prenant leur source dans un lointain passé. Histoires d'amour impossibles, peurs, phobies inexplicables, maladies dont on ne peut se guérir, enfantements empêchés, reproductions d'échecs, attirances ou aversions illogiques, deuils à répétition, traumatismes psychiques gravissimes : je découvre parfois l'enfer sur terre dans les profondeurs de la psyché de mes patients. Un travail précis permet le retour à la paix et à la tranquillité.

Parfois aussi nous découvrons un trésor, ainsi que je le raconterai au chapitre « Initiation ».

Revécu

Juste avant d'expliquer en détail une guérison émotionnelle par le revécu d'une vie antérieure, je voudrais raconter brièvement celle d'une guérison physique, la première à laquelle j'eus accès.

Une dame devait partir en Polynésie, mais à une semaine de son départ elle fut prise d'une crise d'asthme d'une telle violence que son médecin lui interdit le voyage. Très frustrée, elle vint me voir. Une vision claire m'apparut : une violente tempête en mer, au large d'une île tropicale, et un enfant ballotté par les vagues.

La scène avait lieu au tout début du XX^{e} siècle, vers 1903. Je voyais une jeune femme vêtue d'une robe en dentelle blanche collée à son corps par la pluie battante, agrippée au bastingage d'un paquebot chahuté par les mouvements effrayants des flots déchaînés, hurlant vers son enfant. Je vis aussi l'image finale : sans que personne pût l'empêcher, elle sauta par-dessus bord, rejoignit son fils, le serra dans ses bras, et se laissa couler en l'enlaçant.

La symbolique était claire. Revenir dans une île tropicale faisait remonter le souvenir de leur noyade à sa conscience. De là provenait son étouffement par la crise d'asthme. Je lui fis un soin pour « couper » cette mémoire traumatique, l'extraire de sa conscience d'aujourd'hui. Pour l'apaiser, et lui faire accepter le drame d'autrefois.

Si incroyable que cela puisse paraître – et, à l'époque, cela avait été le cas pour moi –, la semaine suivante, les symptômes avaient disparu. Elle put partir en voyage.

Pour illustrer la guérison émotionnelle, j'ai choisi un exemple très récent. Mais ce n'est pas par facilité. Il s'agit d'une toute jeune femme venue de province pour me voir. J'ai trouvé son ouverture touchante, car elle n'est pas

familière des domaines qui sont mon ordinaire.

Lorsque, à un certain moment de la conversation, je commençai à lui parler de réincarnation, elle répondit qu'elle ne connaissait pas particulièrement cette approche, mais qu'elle envisageait tous les possibles. C'est, je crois, ce qui dicta mon choix, car j'ai aimé sa totale ouverture et sa liberté de pensée. Elle ne s'est pas conformée tout de suite à ce que je lui expliquais et son esprit a lutté, jusqu'à ce que son corps accepte la vérité.

Camille me raconte que sa vie a changé il y a un an. Quand elle évoque les faits, elle se met à pleurer.

Un jeune, fils d'une amie de sa mère et ami de sa sœur, fut pris dans la tourmente. Il poignarda une jeune fille (heureusement sans la tuer) et fit ensuite une tentative de suicide. Peu de temps après, en vacances, elle eut connaissance d'un fait divers : un lycéen de la petite ville avait tué un élève. Ce double drame la traumatisa, littéralement.

Quelque chose de très violent se produisit en elle, qu'elle ne comprend pas. Elle vit depuis dans la peur extrême de passer à l'acte : se suicider ou tuer quelqu'un. Ses journées sont hantées par l'angoisse. Sa vie est devenue excessivement compliquée.

Le psy qui la suit parle de phobie d'impulsion. Je trouve cette définition très intéressante. Cet homme l'a d'ailleurs beaucoup aidée. Mais il lui dit aussi qu'elle est dans l'irrationnel. Ce mot me fait sourciller. Je ne pense pas que ce soit le cas pour son psy, mais je n'aime pas le mépris sous-jacent avec lequel il est habituellement utilisé. J'explique pourquoi à Camille. Il me semble que c'est un peu facile de coller une étiquette définitive simplement parce que l'on n'a pas d'explication. Pour moi, comme le disait une amie, « l'irrationnel, c'est du rationnel non expliqué ». Je lui dis clairement que sa terreur n'est en rien irrationnelle : il y a *toujours une cause* à une peur, une terreur ou une phobie. La difficulté est de la trouver.

J'insiste sur le fait qu'un tel diagnostic a forcément pour conséquence de culpabiliser et n'arrange pas les choses. Ce qu'elle confirme. Comme sa sœur et sa mère n'ont pas de réactions aussi violentes que la sienne, cette analyse pousse Camille à croire que quelque chose ne va pas bien chez elle.

En écoutant son histoire, je pense plutôt à une mémoire traumatique, ce qui est bien réel, et aussi très courant. C'est à ce moment que je lui demande sa position vis-à-vis de la réincarnation, tout en lui précisant que l'origine de sa

souffrance peut évidemment être tout autre. Nous verrons bien pendant la séance ce qu'il en est.

Très peu de temps après avoir posé mes mains sur elle, je suis assaillie par des images d'une violence extrême. Une bousculade effrénée, dans un chaos émotionnel d'urgence, de terreur, de panique insensée. De haine, aussi.

Je comprends soudain, puisqu'il s'agit bien de cela, où la mémoire de Camille m'a conduite. Dans l'horreur de la guerre de 1914. Je suis dans la conscience d'un tout jeune soldat qui s'élance hors d'une tranchée et part à l'assaut, poussé par ses camarades, une panique aiguë lui nouant le ventre, le souffle court, le cœur battant à cent à l'heure, aveuglé par la sueur qui coule de son front et lui brûle les yeux.

Ce spectacle effroyable me rappelle ma visite insoutenable à l'ossuaire de Douaumont et mon épouvante face à la marée des tombes et des plaques commémorant tous ces jeunes gens sacrifiés, parfois presque encore des enfants. Trois cent mille Français et Allemands sont tombés sur cette terre. Je pense aussi à l'enfer qu'ont vécu, parmi eux, mes deux grands-pères pris dans cette folie humaine, et tout cela me donne envie de pleurer. Mais je ne vais pas laisser mes émotions personnelles se mêler à la séance et je reviens aux images qui, continuant de défiler, racontent l'histoire du jeune homme traumatisé que fut Camille autrefois.

Nous arrivons au cœur du drame. Dans la cohue, poussé par l'un de ses camarades, il trébuche dans un trou d'obus, bascule… et sa baïonnette vient se planter brutalement dans le corps de son meilleur ami, qui courait à sa gauche, un peu en avant de lui. Interrompant sa course vers le front, il assiste, hébété, à l'agonie de son compagnon d'armes, observant avec horreur la flaque de sang qui s'élargit sous lui, ses yeux qui lentement se révulsent, n'entendant même pas, tellement la fureur du combat est à son paroxysme, les derniers mots que celui-ci murmure en mourant.

Je le vois, prostré, profondément traumatisé par son acte, se sentant indigne, criminel, pendant que sa décision lentement fait chemin en son cœur. Un long moment se passe.

Au ralenti, la mémoire de Camille délivre les images de fin : il pose sa baïonnette dans le trou de l'obus en la tenant d'une main, place l'extrémité pointue face à sa poitrine, se penche, puis se jette en avant de tout son poids.

Transpercé, lui aussi.

Ces images tragiques donnent une explication parfaite à la phobie de Camille, *peur de tuer quelqu'un ou de se suicider.*

Comme elle ne connaît pas les mécanismes de revécu de vies antérieures, je les lui explique, et ajoute qu'il n'y a pas de monstre en elle. Ce qu'elle ressent si violemment, ce sont les réminiscences d'un événement qui a déjà eu lieu et qui hante sa mémoire ; les faits ne vont pas se reproduire.

Je lui parle des membranes et de leur porosité. Un autre « elle-même », ce jeune soldat de la Grande Guerre, a vécu cette épouvantable expérience, et sa mémoire, n'en ayant pas été guérie dans l'entre-deux-vies, fait remonter à la surface, à la faveur d'un événement à peu près identique en termes de charge émotionnelle, la peur intense de revivre cette horreur. Ce qui lui permettra de s'en délivrer définitivement. Avant de connaître la multidimension, on disait que l'on « rapporte du passé » un traumatisme. On sait maintenant qu'il coexiste avec notre présent, mais cela ne change rien à l'affaire. Rien d'irrationnel là-dedans. Mais elle n'a pas cette connaissance, et a un peu de mal à me suivre. La culpabilité est trop forte. Elle me dit redouter que l'information amplifie ses peurs de suicide et de passage à l'acte.

Alors je lui fais prendre du recul sur la situation, et lui demande ce qu'elle penserait du jeune homme si on lui racontait son histoire. Aussitôt, avec un hochement de tête, sa réponse éclate, très claire : « Ça arrive ! » Eh oui, ce malheureux garçon a été poussé et a trébuché dans un trou d'obus ; la mort de son ami n'était évidemment pas intentionnelle. Ce genre d'accident arrive.

Je comprends en repassant les images dans ma tête que le temps séparant l'accident mortel de son ami et son suicide a imprimé dans sa psyché une rumination – rumination qui inscrivit en lui cette culpabilité dévorante.

Le corps de Camille se met soudain à trembler, elle a une réaction très forte. C'est pour moi le signe, excellent, que sa mémoire cellulaire se libère et que les symptômes vont pouvoir disparaître, à son rythme, car tout ce drame sera apaisé. Notre corps est toujours notre meilleur allié.

Fini la confusion des époques. Tout va se refermer. Chaque chose à sa place, le jeune homme dans le passé, et elle, au présent, sans danger.

Je lui demande si cette souffrance incompréhensible avait eu malgré tout

une incidence positive dans sa vie. Sa réponse me réjouit : « Oui. En cherchant par tous les moyens à me libérer, j'ai découvert la spiritualité. »

Je ne peux m'empêcher d'ajouter une courte histoire qui fait le pont entre les deux séances de ce chapitre. Je viens de recevoir la maman d'un petit Christian de six ans, vu il y a cinq mois pour des problèmes d'asthme. Il était alors en proie à une rhinite chronique allergique, prenait des antihistaminiques et de la cortisone. Mais les crises étaient fréquentes. L'O.R.L. voulait doubler le traitement antihistaminique, ce que sa mère n'acceptait pas, c'est pourquoi elle me l'amena.

Très rapidement, ayant posé ma main sur lui, je fus en contact avec une sensation de terreur extrême. Je ressentais la même angoisse absolue que pendant la séance de Camille, l'épouvante innommable vécue par les soldats de cette horrible Grande Guerre. Je compris que j'étais enfoui avec deux camarades dans un énorme trou d'obus dont la terre s'était redéposée sur nous, nous maintenant prisonniers, tête en bas. Je nous vis mourir lentement tous les trois.

La mère de Christian, heureusement très ouverte, comprit facilement qu'une mémoire traumatique colorait la psyché de son fils, allant jusqu'à provoquer ces symptômes d'étouffement. Je fis un travail de dégagement émotionnel en profondeur, jusqu'à trouver une énorme couche de colère, qui appartenait à son incarnation passée. Lorsque je demandai à Christian s'il lui arrivait de se mettre en colère, un énorme « Oh oui ! » fusa. Comme il était très jeune, je ne lui fis évidemment pas un cours détaillé sur la réincarnation, mais je savais que son inconscient, sa mémoire, son âme, tout en lui était présent à ce que j'expliquais à sa mère.

Le travail porta ses fruits, puisqu'aujourd'hui ce petit garçon ne prend plus de médicaments, à part de la cortisone en spray nasal quand il en est besoin. Je proposai à la maman de me le ramener une seconde fois pour finaliser la guérison.

Initiation

Je vois de la terre rouge.
Sensation d’atterrir doucement.

Je suis légèrement appuyée contre une colonne.
Je me trouve sur une terrasse qui surplombe une étendue très verte, une succession de plans, de jardins en escalier qui descendent jusqu’au fleuve, un peu en contrebas.
Je sais que c’est le Nil.

La transparence liquide de l’air m’enivre un peu. Sensation que cette aurore marque un jour important.
Très important.
Mais pourquoi ?

Mon cœur chavire. Et si c’était le matin de mes noces ?
L’attente, à la limite du supportable, une forme d’excitation dont je pressens qu’elle est l’aboutissement d’une longue espérance, m’y fait songer.

Des jeunes gens vêtus de tuniques blanches s’approchent, se regroupent un instant sur la terrasse en bavardant. Ils ont mon âge. Ce sont mes compagnons d’études. Filles et garçons. Compagnons d’autre temps.
C’est bien l’Égypte ancienne.

Je comprends que ce jour va célébrer non pas mon mariage avec un homme aimé, mais une autre forme de noces.
Des noces mystiques.

Tout s’éclaire. L’information me parvient, soufflée à mon oreille. Nous sommes à l’entrée du temple dans lequel nous allons vivre notre « remise de diplôme ».

Nous sommes préparés à cela depuis notre enfance, nous qui vivons ici depuis si longtemps, nos familles, lors d’une première célébration, nous ayant confié tout petits à nos maîtres.

Ceux qui aujourd’hui nous attendent pour officier encore.

Quelques préparatifs de fin. Je vois que l’on nous remet un pectoral en or, que l’on nous fixe des fleurs dans les cheveux. Que l’on nous parfume avec des huiles.

Accompagnés par nos maîtres, dont je vois les visages ouverts, souriants, très bienveillants, nous traversons un long corridor de pierre éclairé par des torches. Ce lieu me rappelle certains couloirs du musée du Louvre. Nous marchons deux par deux, une fille un garçon, en procession, une petite torche enflammée à la main. Je me souviens soudain de l’émotion ressentie lors de ma communion solennelle, dans la travée centrale de l’église à côté d’un jeune garçon, vêtue d’une aube blanche, un cierge à la main. Émotion très forte que j’avais prise à l’époque pour ce que ce moment représentait en termes de répétition de mon futur mariage. Encore cette confusion…

Je vois à présent le lieu de la bénédiction, que nous venons de rejoindre. Ma conscience est en survol. Je vois la scène de haut.

Nous sommes une centaine d’étudiants. Il nous est demandé de nous disposer en rangées de demi-cercles, face à un autel, devant lequel un homme aussi joyeux que le dalaï-lama actuel nous accueille. Sans aucun doute le grand maître.

Aucune raideur dans l’atmosphère : de la joie pure, tout est vivant. Un merveilleux moment.

Nous goûtons avec délectation le discours de félicitations du « dalaï-lama », adressé à nous, thérapeutes que nous sommes devenus. Discours vibrant et drôle, tout à la fois.

Le bonheur règne dans le temple.

Un plan rapproché comme au cinéma (je suis toujours en survol) : je ne

vois plus l’ensemble de la scène, mais un groupe d’une dizaine d’étudiants allongés sur le sol, le visage contre la pierre. Aucune mortification dans ce rituel, bien au contraire. Nous accueillons en nos corps l’énergie de la Terre Mère.

Avec joie, je reconnais des amis thérapeutes d’aujourd’hui : deux guérisseurs et une ostéopathe.

Puis tout se fond. Ma conscience émerge dans un lieu vibratoire très puissant. Lieu de lumière blanche. Un par un, nous sommes reçus par un maître qui incruste dans nos chakras du cœur une sorte de bijou en or.

J’ai la clairconnaissance que ce qui nous est donné contient la somme de nos années de pratique, notre expérience passée et, plus curieux, à venir. Notre patrimoine de guérisseur. Enrichi par une connaissance supérieure, laquelle nous est offerte, au terme de notre initiation.

Je ressens fortement la présence du bijou dans mon corps d’aujourd’hui et me rappelle soudain qu’à mes débuts je posais toujours le médius à cet endroit pendant la majeure partie de la séance, en appuyant bien fort, et que j’avais la sensation d’une grande activation.

Cet instant contient en lui-même l’intensité tant attendue.
Ce sont bien des noces.
Fusion avec moi-même et avec le divin.

Je viens de revivre mon initiation égyptienne.

Chats

Je me réveille au milieu de la nuit.

Un chat vient de sauter sur mon lit, j'ai entendu le bruit caractéristique de son poids produisant un creux dans la couette. Je le sens marcher vers moi, je sens ses pattes sur moi. Puis je ressens la présence d'un deuxième chat. Jusque-là, c'est normal. Mais je sors brutalement de mon état d'endormissement et mon cœur se met à battre à tout rompre : si les chats sont ici, c'est que quelqu'un leur a ouvert !

Reprenant peu à peu mes esprits, je me rappelle les avoir gardés chez moi pendant trois jours, *mais je les ai rendus à mes filles* : s'ils sont sur mon lit, c'est que quelqu'un est entré avec eux ! J'habite le rez-de-chaussée d'une petite maison : si ma porte est ouverte au milieu de la nuit, vraiment, c'est que quelqu'un est là, avec eux…

Sous l'effet de ce brusque réveil, il ne me vient même pas à l'idée que ce pourrait être l'une ou l'autre de mes filles. Une succession de pensées affolées m'assaille, jusqu'à ce que je me rende compte avec soulagement que tout est silencieux et que je ne sens aucun courant d'air froid, ce qui devrait logiquement se produire si la porte était ouverte, car nous sommes en décembre. Oui, mais alors, les chats ?

Et bien… Les chats sont là… tout en n'étant pas là.

Je comprends, et cela me soulage, qu'ils sont venus me « visiter » : ils ne sont pas dans leur corps de chair. Pourtant, la sensation est entière. Leur présence est si réelle que je sens la douceur de leur pelage, sa tiédeur ; malgré la nuit noire je vois leur belle couleur vison. Je les entends même ronronner. C'est un moment délicieux, et nous avons tous trois un long échange plein de tendresse. Ils sont, l'un comme l'autre, l'amour incarné.

Tout se gâte quand ils décident de s'installer.

La petite chatte veut se mettre derrière ma tête, au niveau de mon cou, elle

me pousse du bout de son museau, et curieusement, cela me gêne, me fait presque mal, même, et je lui dis de s'en aller. Il en va de même pour son frère qui veut s'installer sur mon ventre, et assez bizarrement aussi, alors que d'habitude j'adore ça, je me sens mal et ne peux le supporter.

Mon attitude inhospitalière doit les décourager, car ils disparaissent tous les deux. Je me rendors.

Le lendemain, j'ai tout oublié de leur visite, mais je ne me sens pas bien, pas très en forme. Vers cinq heures, en séance chez ma jeune amie ostéopathe, elle me questionne : « Mais que t'est-il arrivé ? Tu as deux vides d'énergie importants, un au niveau de la nuque, et l'autre sur le plexus ! » Je réfléchis. La veille, j'avais eu une séance difficile avec une jeune femme très perturbée, dont l'histoire, qui réveillait des émotions et des angoisses personnelles, m'avait touchée. De ce fait, mon corps énergétique s'était percé, et les failles s'étaient agrandies, laissant s'écouler l'énergie.

Subitement, je fais le lien avec la visite des chats. Ces incroyables guérisseurs étaient venus me soigner !

Et moi, je les avais renvoyés…

Communication

Cette expérience inoubliable me donne l'occasion de faire un nouveau détour avant la fin du livre et de parler un peu plus précisément de mes liens avec les chats. Les animaux font partie de notre champ relationnel quotidien, mais nous oublions souvent ce que disait Hippocrate : « L'âme est la même chez tous les êtres vivants. C'est seulement le corps qui est différent. » (Il parlait certainement des êtres humains, mais je trouve que sa formule s'adapte très bien à mon propos.)

L'histoire que je viens de raconter m'avait enthousiasmée. Cependant, j'ai conscience que mon admiration prend sa source dans le fait que les chats de mes filles avaient perçu à distance la fissure de mon corps énergétique, ce qui ressort du domaine de la « technique ». Ces chats, comme je l'ai raconté brièvement dans mon livre précédent [3], viennent de temps à autre m'aider pendant les séances. Plusieurs personnes m'en ont fait part, elles les voient ou ressentent leur présence, alors même que parfois je ne m'en aperçois pas. Ce sont vraiment des guérisseurs. Voilà qui, chaque fois, m'émerveille.

Il y a pourtant dans cette expérience un autre motif d'ébahissement, je m'en suis aperçue en racontant cette histoire et en découvrant les réactions de mes interlocuteurs. Ce qui, pour moi, est devenu naturel ne l'est pas pour un grand nombre de personnes. Je veux parler de la matérialisation.

De la capacité qu'ont certains – êtres de lumière, défunts, êtres psychiquement évolués, et donc, certains animaux, comme dans le cas présent – de se projeter à distance, de manifester leur corps subtil dans un lieu différent de celui dans lequel se trouve leur corps physique. Avec une qualité de perfection qui rend leur présence absolument *réelle*, alors que, concrètement, elle ne l'est pas. On pourrait parler de don d'ubiquité : les chats étaient chez eux, mais aussi, en même temps, chez moi, à vouloir me soigner.

Je sais que l'on pourrait parler d'illusion. Ce n'est pourtant pas le cas. Une illusion ne nous sort pas d'un sommeil profond. Une illusion ne vient pas nous soigner alors que nous n'avons rien demandé.

Ce processus de matérialisation, ou d'émanation, s'est mis en place dans ma vie de manière troublante lorsqu'il y a une quinzaine d'années un Aborigène sorti de nulle part était venu prendre place dans mon corps pour soigner ma fille que je n'arrivais pas à apaiser [4].

C'est aussi bien sûr le même processus qui intervient lors des visites de Rose, de mon père, ou bien de ma grand-mère, dont certaines peuvent avoir une extraordinaire qualité de réalité.

Dans les cas de personnes décédées, selon mon expérience lors des séances, il peut y avoir plusieurs niveaux. Le plus souvent, nous vivons ce niveau de vérité, mais parfois, quand un proche de mon patient souhaite se manifester, j'ai l'impression qu'il projette un « rayon » de lui-même, c'est-à-dire que sa présence, bien que palpable, est moins densifiée. Il utilise ainsi beaucoup moins d'énergie – ce qui lui simplifie les choses – mais arrive quand même à faire passer son message.

C'est également le même processus qui a lieu, en inversé, mais dans ce cas je n'en suis pas consciente, lorsque j'apparais à certains de mes patients dans des situations critiques, ainsi que me le révèle leur courrier. (Alors que je sais que mes chats, Rose, l'Aborigène et les défunts savent très bien ce qu'ils font…)

Une expérience de ce type m'a particulièrement touchée. Elle eut lieu quelques jours après la mise en ligne d'Inrees TV sur le Web. J'avais un désistement. J'ai eu envie de découvrir ce nouvel outil de connaissances. J'ai allumé mon ordinateur et me suis installée sur mon lit. J'ai choisi un sujet qui correspondait au temps dont je disposais, sur Laila del Monte, cette belle femme brune, pionnière de la communication intuitive avec les animaux. Dans ce reportage, on la voit dans une maison à la campagne, entourée d'enfants à qui elle va enseigner comment entrer en communication à distance avec leur animal préféré. Elle les guide tout d'abord dans de petits exercices qu'ils réussissent tous parfaitement, avec une aisance démontrant à quel point ce mode de fonctionnement fait partie de notre patrimoine humain.

Communiquer avec la nature, parler aux fleurs, aux arbres, aux cristaux, aux pierres, aux animaux, aux élémentaux, permet d'entrer en empathie avec eux. Tous, nous savons le faire.

Ou plutôt nous savions, lorsque nous étions tout petits. Mais une aptitude psychique non développée sombre dans l'oubli, de la même manière qu'un membre non utilisé perd assez rapidement ses fonctions motrices. Heureusement, aujourd'hui, de nombreux enfants vivent derrière un voile moins épais. Ils gardent plus longtemps la possibilité d'« entendre » nos pensées, de ressentir nos émotions, ainsi que celles d'êtres appartenant à d'autres règnes. Heureusement également, des adultes, de plus en plus nombreux, leur permettent de maintenir et de développer ce système de communication.

Le travail de Laila del Monte, et de tous ceux qui, comme elle, rendent publiques ces aptitudes inhérentes à chacun d'entre nous, me paraît essentiel. Développer ces facultés naturelles dans notre Occident moderne – et ce dès l'enfance et à grande échelle – permettrait de n'être plus étriqués, limités, cantonnés à nos seuls cinq sens, et d'installer une dimension de respect et d'amour. De devenir compassionnels. C'est l'ignorance de ce que ressent l'autre qui installe en nous indifférence, égoïsme ou cruauté.

Laila entraîne à présent les enfants dans le cœur de son sujet, et leur dit de visualiser leur animal, en ajoutant autant de détails sensoriels que possible.

Je décide de pratiquer l'exercice en même temps qu'eux et je me branche sur les chats de mes filles ; l'inconnue étant de découvrir qui viendra, le frère, la sœur, ou les deux en même temps. Mais subitement je suis dépassée par ce qui m'arrive. Dépassée, bouleversée. Tellement heureuse.

Car le chat installé sur mes genoux, dont je suis en train de caresser la fourrure, que j'entends ronronner avec force, qui met sa patte sur ma poitrine en émettant de temps à autre de tout petits miaulements, et qui place sa tête sous ma main en la tournant doucement pour mieux profiter de mes caresses, ce chat n'est autre que ma Léa…

Léa, une demi-siamoise noire à pattes blanches que j'avais prise à la mort de ma fille, et sans qui je n'aurais pu me relever. J'avais choisi une autre petite chatte, toute noire, mais Léa avait une attitude tellement particulière chaque fois que je venais visiter la portée que c'est finalement elle que j'avais emmenée. J'avais clairement la sensation qu'elle voulait que je la prenne.

La force de l’amour que je ressens en cet instant unique est d’une puissance qui me submerge. J’ai tant de gratitude pour elle.

Le temps se contracte. Se dilate. Je suis cette toute jeune femme de vingt-quatre ans muette de douleur, prostrée des heures entières sur mon lit, serrant Léa entre mes bras ; je me souviens de l’angoisse très culpabilisante de mon beau-père quelques années plus tard, à la naissance de Clara, qui voulait que je me sépare de Léa « car un chat est dangereux pour un nouveau-né et peut vouloir l’étouffer », et de mon refus absolu de le faire malgré la peur qu’il m’infusait ; je revois les années de bonheur qui ont suivi, quand mes deux nouvelles petites filles jouaient tranquillement avec elle ; je me souviens de ma joie lorsqu’elle m’avait fait découvrir la communication télépathique, me guidant jusqu’à elle alors qu’elle s’était échappée et que je la cherchais dans un village inconnu ; je me rappelle aussi sa satisfaction devant l’assiette de bar fraîchement pêché que je lui avais servie pour ce qui s’avérera être son dernier repas.

Puis, enveloppant tous ces souvenirs, toutes ces sensations, et les faisant se fondre, se dissoudre intimement en un moment d’éternité, quelque chose de l’ordre du sacré s’élève dans mon cœur et s’installe, faisant vibrer mon corps et couler quelques larmes.

Léa est restée avec nous pendant douze ans. Elle a disparu à l’été 87, à Belle-Île, nous laissant mes filles, mon mari et moi dans un état de profonde tristesse. Nous l’avions cherchée plusieurs jours sans succès. Puis il avait fallu prendre le bateau pour la rentrée scolaire. L’année suivante, de retour à Belle-Île, elle m’était apparue pour me donner l’explication de sa disparition : son temps était arrivé, elle s’était couchée dans un fossé tout près de la maison et s’était laissée partir en regardant les étoiles. Cela nous avait apporté de la paix.

Aujourd’hui, si longtemps après, et alors que j’attendais d’autres chats, la voilà qui se présente et me permet de goûter un moment de retrouvailles et de bonheur parfait !

Que de questions… Elle a profité du canal ouvert pour vivre l’expérience. Bien. Mais comment a-t-elle su de là où elle se trouve que j’étais en train de vivre cette ouverture psychique lui permettant de se manifester ? Et d’ailleurs, où se trouve-t-elle habituellement ? Comment savoir ?

Il est déjà tellement difficile de savoir avec précision ce qui se passe pour « nos chers disparus », de se repérer dans les innombrables niveaux et dimensions de lumière… Dans les Évangiles, Jésus nous dit : « Il y a de nombreuses demeures dans la maison de mon Père », faisant référence à ces différents plans. Selon notre niveau d'évolution, nous passons notre temps d'entre deux vies dans l'un des plans nous correspondant. Mais comment savoir clairement, pour nos chats ?

Ce qui me paraît évident lorsqu'il s'agit d'êtres humains et de guides spirituels, tout simplement parce que j'y suis accoutumée depuis longtemps, m'a énormément émue venant de ma chatte décédée il y a vingt-six ans.

Depuis sa mort, j'avais eu de temps à autre des contacts avec elle, j'avais ressenti sa présence, et surtout l'amour qu'elle m'envoyait, mais jamais je n'avais vécu un épisode d'un réalisme aussi parfait. Une matérialisation réussie à cent pour cent !

Si elle peut projeter sa forme de manière tellement achevée si longtemps après son départ et me retrouver dans ce rez-de-chaussée d'une petite maison du 15e arrondissement, c'est bien parce qu'elle a une conscience individualisée et n'est pas fondue dans « l'âme groupe » des chats, ainsi que nous l'enseignent les livres spécialisés. Alors ?

Il m'était arrivé de son vivant de vivre des flashs un peu particuliers : l'espace de quelques secondes, j'avais la sensation d'une claire compréhension, comme si je passais derrière le voile des apparences : Léa était en fait une âme ayant pris corps dans un animal pour venir me porter secours. Je voyais se dessiner dans l'invisible une forme féminine lumineuse et vibrante d'amour. Ces visions m'avaient permis une appréciation plus fine de la réalité. Ce qui est certain, c'est que l'amour qu'elle m'a donné dans sa « version chat » depuis le jour de notre rencontre, et qu'elle m'a permis de lui donner, m'a sauvée.

Avant ces expériences, j'étais longtemps restée dans l'idée qu'il y a une progression hiérarchique dans l'enchaînement de nos vies. Qu'après avoir exploré les règnes minéral, végétal, nous passions au monde animal, accumulions des connaissances et un niveau de conscience qui nous permettaient enfin une sorte d'apothéose : vivre dans un corps humain. Je

m’étais habituée à penser qu’il n’y a pas de régression et que la métempsychose hindouiste était le fruit d’une croyance populaire sans réel fondement. Une fois humain, nous ne redescendions pas l’échelle de l’évolution.

Eh bien peut-être que si, dans certaines conditions. Il y a tant de choses que nous ignorons. Nous nous fondons sur des informations parcellaires et nous en tirons trop vite des conclusions que nous croyons universelles.

Vivre avec des chats a assoupli mes croyances trop rigides et mon mode de pensée. Je sais aujourd’hui que tout peut exister.

Il y a tant à apprendre.

La physique quantique explique ce que nous enseignaient les plus anciennes traditions spirituelles : il n’y a pas de limites d’espace ni de temps. Tout est interdépendant. Inter-relié. Toutes les vies, toutes les consciences sont interconnectées. Le fondement de la réalité est la conscience.

« L’intrication quantique est un concept utile, en ce qu’il présuppose que deux objets situés à distance l’un de l’autre sont reliés par le biais d’une dimension invisible », explique Kevin Turner dans *Chamanes célestes*. Nous pouvons nous relier, volontairement ou non, ne serait-ce qu’un instant, avec parfois une impressionnante puissance de réalité, à des êtres – quels qu’ils soient, défunts, êtres spirituels, « non terrestres », autres nous-mêmes ou animaux – existant dans d’autres plans, dans d’autres couloirs du temps. Dans d’autres mondes.

Je ne sais pas où se trouve Léa habituellement. Cela ne me préoccupe pas vraiment. La plus belle chose qui me reste de ce moment d’exception, c’est une confirmation. Les liens d’amour ne se rompent jamais. Les êtres qui s’aiment savent se retrouver.

Une autre chose, aussi. Mais cela également je le sais depuis longtemps : nos animaux sont infiniment plus que de gentils petits compagnons.

Tout autant que cette belle rencontre avec Léa, accomplir ce que faisaient régulièrement les chats de mes filles implique un niveau de conscience très raffiné : tous les animaux sont télépathes entre eux, certes, mais aussi envers nous, bien que la plupart d’entre nous ne le sachent pas. Ils sont connectés à nos états d’être. Comment expliquer sinon leurs déplacements subtils chez moi, pour moi quand je vais mal, mais, plus étonnant encore, pour des

patients que je vois pour la première fois ? Tellement impressionnant.

Ces beaux chats burmeses avaient une présence, une personnalité exceptionnelles. Ils avaient su développer une qualité relationnelle qui faisait d'eux des *personnes* à part entière. Ils ont toujours vécu dans le registre d'un amour extrêmement développé. Ils en ont reçu et donné autant qu'il est possible de l'imaginer. Pendant leurs dix-neuf années et demie de vie, ils nous ont constamment donné des leçons d'amour, et permis, par leur exemple, de nous situer dans l'aspect inconditionnel de ce sentiment : donner sans rien attendre, et recevoir, le cœur ouvert. C'est la marque des grandes âmes.

Enseigner par l'exemple.

Permettre à l'autre d'évoluer.

J'ai toujours considéré ces chats comme des maîtres.

Planètes

Je monte, je monte, je monte en vibration tout autant qu'en un lent déplacement vertical dont je ne sais où il va me mener.

Je décide de laisser se faire le mouvement et de m'ouvrir entièrement à ce qui veut arriver.

La montée s'interrompt.

Je me hisse comme hors d'un vasistas, sors mes bras pour m'appuyer sur mes aisselles, et m'installe.

Je regarde.

Le spectacle est grandiose.

Des planètes, énormes et d'une couleur qui ne m'est pas connue. Des planètes de couleurs inconnues, devrais-je dire, car chacune a la sienne.

Nous ne sommes pas dans le Système solaire, c'est évident.

Je vois que sur la planète la plus proche une lumière s'allume, blanche étincelle clignotant doucement.

Elle résonne dans mon cœur. Elle m'appelle.

Je réponds.

Puis une autre lumière, sur une autre planète.

Le collier que forme cette dizaine d'immenses boules colorées réagit. Sur chacune d'entre elles, une étincelle s'allume et répond à l'ensemble, entrant dans la conversation, comme un dialogue d'oiseaux du printemps.

Mon cœur vibre à chaque nouvelle étincelle, je prends conscience que je

fais partie de la chaîne, mais, bien plus, que chaque étincelle de lumière sur chaque planète est une forme de moi.

Avec exaltation, je me rappelle.

Rien n’est séparé.

Même si tout en bas, très loin sur terre, nous avons l’impression d’être isolés, séparés, donc uniques, il n’en est rien.

En de nombreux lieux, nous existons, dans une version chaque fois différente de nous-mêmes.

Ailleurs, pas si loin finalement, puisqu’il suffit de s’élever un court instant, tout communique.

Tout communique.

Avec une intense émotion, peut-être celle de l’enfant qui se croyait perdu car sa famille s’était cachée pour jouer, je me retrouve.

Autres mondes

Notre âme existe au-delà du plan terrestre, nombre d'exemples de ce livre l'ont déjà illustré. L'expérience que je viens de raconter en fut une nouvelle validation.

Les deux chapitres à venir, que j'ai gardés volontairement pour la fin, abordent des notions peut-être plus déconcertantes encore que celles dont j'ai déjà parlé. La décision de le faire n'a pas été si facile, mais j'avais toujours en tête le « Ne te censure pas ! » de mes chers éditeurs. Et puis, compte tenu de tout ce que j'ai déjà dévoilé, je ne vois pas de raison valable pour dissimuler ces dernières informations.

Comme je l'ai évoqué dans l'introduction, j'ai – au travers d'expériences personnelles, puis des soins que j'ai pu donner – beaucoup appris depuis vingt ans. J'ai beaucoup vécu, beaucoup entendu, beaucoup lu. Je continue chaque jour à apprendre. Mes patients peuvent me parler de tout, car rien ne m'étonne. Je suis ouverte à toute forme de découverte.

Il m'apparaît absolument naturel d'en transmettre le fruit, quelle qu'en soit la nature.

La Terre est une école, mais elle n'est pas la seule.

Il est temps d'élargir notre seuil d'acceptation du réel, de ne plus persister à croire aveuglément que nous sommes l'unique planète habitée au milieu de tous les univers existants. Pourquoi s'obstiner à être aussi autocentrés, et surtout aussi fermés, alors que la science nous apprend chaque jour davantage qu'il existe des milliers d'univers contenant des milliards de galaxies aux milliards de milliards de planètes ?

Comment pouvons-nous raisonnablement affirmer que la vie ne se manifeste que sur terre ? Depuis mon enfance, la seule contemplation d'un ciel de nuit d'été constellé d'étoiles m'avait convaincue du contraire. Je

continue à penser ce que j'avais écrit dans mon livre précédent : ceux qui affirment avec force des vérités limitantes ont raison. La seule chose, c'est qu'ils ont raison à l'intérieur de leurs œillères.

La vie existe ailleurs.

Et pas uniquement sous forme de micro-organismes.

Cette proposition n'est pas – et de loin – plus absurde que le fait de la nier. En Amérique du Sud, de nombreux peuples issus de la culture précolombienne affirment depuis toujours que leurs ancêtres venaient des étoiles. Ils communiquent avec eux au travers de la quête de vision, qu'ils appellent également le Voyage sacré. Ces contacts, que la médecine amérindienne considère avec simplicité comme des « contacts avec les mondes parallèles », la médecine occidentale les nomme « bouffées délirantes ». Qui a tort ? Qui a raison ?

Le physicien soviétique Andreï Sakharov écrivait : « D'autres civilisations, y compris certaines plus performantes, sont inscrites en nombre infini de fois sur les pages "suivantes" ou "précédentes" du livre de l'univers. » J'ai envie d'ajouter : « Et même dans les pages "contemporaines". »

Si nous ne voyons personne d'autre que nous-mêmes lorsque nous sommes dans notre état de conscience ordinaire,

c'est encore et toujours une question de fréquence vibratoire. Nous évoluons dans des plans différents de ceux des êtres d'ailleurs, ce qui les rend invisibles.

Quelques années après avoir vécu mes premiers voyages multidimensionnels, voyages qui m'avaient confirmé la réalité de ce que je viens d'écrire, j'ai commencé à contacter ces dimensions lors de certaines séances, au travers de l'inconscient profond de mes patients. Ayant été tout à fait préparée par ce que j'avais découvert pour moi-même, jamais je ne me sentis dépassée par ce que je rencontrais. Mes découvertes personnelles avaient ouvert un chemin d'acceptation très fluide lorsqu'il fut temps pour moi d'accueillir les expériences d'autrui. Il m'arrive de penser que c'est aussi dans ce but qu'elles me sont envoyées.

Je reçus un jour une personne très bien intégrée dans la société (je le précise pour que l'on n'imagine pas que ce genre d'expérience n'arrive

qu’aux « allumés » déconnectés du réel), puisqu’elle avait occupé un poste à très haute responsabilité dans le domaine de l’audiovisuel.

À peine ma main dirigée vers elle, je fus immergée dans un monde de cristal, extraordinaire de beauté, d’harmonie et de paix. Je découvrais, en ayant d’ailleurs la sensation très vive de la connaître, une fabuleuse planète de cristal, sur laquelle les êtres n’avaient pas forme humaine, mais irradiaient une conscience incroyablement élevée au travers de leurs corps de cristal de quartz géants. Des êtres nous étant infiniment supérieurs.

On me montra que ma patiente était un jeune envoyé en « stage d’études » sur terre, un peu comme le stage de l’année du brevet des écoles pour les jeunes d’ici, et qu’elle venait nous étudier. Ce qu’elle confirma, sans aucun étonnement, bien que la découverte fût totale, mais non sans émotion. Notre histoire intérieure n’est jamais si loin de nous, finalement.

Elle aurait la possibilité d’infuser dans son travail (dont elle venait de changer, tout en restant dans le même univers) les qualités de bonté, de compassion, et autres valeurs spirituelles fondamentales auxquelles elle était reliée par sa haute origine.

Autre histoire, celle de Paul, ingénieur d’une quarantaine d’années, ayant brillamment réussi sa vie professionnelle, qui me racontait le changement de vie qu’il souhaitait opérer en emmenant femme et enfants au fin fond de la France pour pratiquer la permaculture, ou inventer quelque chose qui n’existe pas encore vraiment, mais qui était en train de faire son chemin dans sa tête. Une ferme école, peut-être. Ce n’était pas encore tout à fait clair, sauf le fait qu’il était absolument certain qu’il devait le faire. Il avait le temps, ce n’était pas prévu avant quatre ans.

Je dois dire que je restai circonspecte, d’autant que les réponses à mes questions mettaient en lumière le fait qu’il ne connaissait pas grand-chose à l’agriculture, ni à la vie à la campagne. Pour tout dire, j’étais un peu inquiète. Jamais je n’encourage quiconque à se mettre en péril, même porté par un idéal. Mais ce qui se dévoila dès le début du soin changea toute la donne.

Je le vis débarquer d’un sas vibratoire lumineux provenant d’une autre planète, et en sortir tout étourdi. C’était un gamin de huit ans. On me montrait qu’il venait de la Planète verte, lieu perdu dans l’immensité du cosmos et ressemblant aux dessins d’arbres exécutés par les enfants de grande section

de maternelle : une immense boule verte avec des fruits rouges au milieu.

Dans le même temps, une foule d'informations se déversait. Ces gens, qui avaient failli détruire leur planète, avaient réagi avant qu'il soit trop tard. Ils avaient compris. Ils vivaient à présent dans la sagesse et l'amour. Ils portaient un soin extrême à la nature, aux plantes, aux fruits, aux arbres. Ils constituaient le verger-potager des planètes avoisinantes et un marché pour les voyageurs de l'espace qui venaient s'y approvisionner.

Un exemple de réussite exceptionnel en termes de reconversion. Ce qui suivit fut exaltant.

Je vis un conseil de sages, des êtres aux longs corps fluides, réunis avant le grand départ. Ces êtres, de là où ils sont, avaient suivi la manière dont nous traitons la Terre, et, comprenant que nous allions là où eux-mêmes avaient failli s'autodétruire, avaient décidé de venir nous aider. Un vaisseau attendait. Je vis les sages se lever et se diriger vers celui-ci, très calmement. Je vis aussi le petit Paul, dans son corps lumineux, se faufiler entre les arbres et, en dépit de l'interdiction qui lui avait été signifiée, courir vers le vaisseau, y grimper et se cacher, croyant avoir déjoué la surveillance des grands.

Mais ce n'était pas le cas. À l'arrivée sur terre, on le gronda, et comme punition il fut décidé qu'il devrait rester seul.

Je vis une larme couler sur la joue du grand Paul terrien. Sa psyché profonde entrait en résonance avec ce qui lui était arrivé dans un autre plan d'existence. Une épreuve qui peut se comparer à celle du pauvre E.T. de Spielberg, laissé sur terre par les siens. Pire, certainement, car Paul n'était pas un vieux savant, mais un jeune enfant. Le sentiment d'abandon et de solitude était cuisant.

Nous avons parlé longtemps. Paul était très touché. Bien que ne connaissant strictement rien à la possibilité d'exister parallèlement en d'autres mondes, cette histoire le concernait profondément. Il me dit : « Ça cale tout à fait avec ma personnalité de gamin ! »

Cette histoire me fit revisiter mon inquiétude quant à son futur d'homme de campagne. J'avais compris qu'il était mû par une autre facette de son être, porteuse d'une immense connaissance de la nature et des façons de la respecter. Bien qu'il soit parti alors qu'il n'était qu'un enfant, il avait été nourri par l'éducation des siens ; il en restait forcément quelque chose. Il possédait, tout au fond de lui, les enseignements de la belle Planète verte, et très certainement sa famille devait continuer à communiquer avec lui dans les

plans profonds, bien qu'il n'en ait aucune conscience. Il saurait développer son projet. Nombre de nos idées, inventions ou réussites proviennent à notre insu d'une autre part de nous-mêmes.

Presque comme une prière, il me demanda, si un jour je rencontrais l'un des siens, de le mettre en rapport avec lui. L'isolement lui était trop lourd à porter.

Je pense souvent à ces sages venus de si loin pour nous conseiller et nous éviter de sombrer dans le désastre.

Je me plais à imaginer qu'ils inspirent des gens comme Pierre Rabhi, ou les Bourguignon, ce couple éveilleur de conscience qui enseigne aux agriculteurs comment soigner la terre qu'ils ont rendue si malade avec tous les engrais, pesticides et labourages trop profonds qu'ils lui ont fait subir sous la pression de la réglementation européenne. Et tant d'autres. Tous ceux qui passent au bio. Peut-être aussi nous inspirent-ils individuellement, pour que nous changions à notre niveau nos manières de traiter notre mère la Terre.

Enfin, petit clin d'œil, ce jour où, recevant un soin de mon cher ami Jérémy, un autre quadragénaire, je le vis tout à coup entouré d'êtres immenses, aux grands yeux en amande, aux mains très particulières, leurs gestes au ralenti empreints d'amour me donnant une confiance extrême.

Ouvrant les yeux, la vision demeura, et je vis, source de fou rire pendant le dîner qui suivit la séance, Jérémy transformé en l'un de ces êtres si grands qu'il touchait le plafond de ma pièce de travail, et surtout tellement mince, au corps tellement fluide et étroit que jamais je n'aurais pu penser que le corps de mon camarade puisse s'y glisser !

Il ne s'agissait plus là uniquement d'un contact avec un autre lui-même, mais également de la présence et de soins donnés par des êtres d'ailleurs. Cela se présente parfois en séance.

« Sirius », me fut-il indiqué en réponse à ma curiosité.

Interaction

Je souhaite consacrer ce dernier chapitre à notre interaction avec des êtres d'autres mondes, et parler de certaines belles séances, émouvantes, qui présentent entre elles des éléments communs, en lien avec des consciences – et même des corps – venant d'ailleurs. Si je prends cette option un peu risquée, c'est que *chaque fois* j'ai observé à quel point la vérité sur soi, si improbable puisse-t-elle paraître aux autres, peut aider certains à se comprendre, à se retrouver, et surtout à trouver la paix. C'est cela l'essentiel.

Quelques séances eurent lieu il y a plusieurs années déjà, mais depuis peu le rythme s'accélère. Comme si un nouveau cycle démarrait, qu'une forme d'urgence s'installait. Il m'arrive par périodes d'en avoir une de ce type par semaine, ce qui est révélateur de quelque chose voulant se libérer, compte tenu de la teneur de ce qui s'y déroule. Mais bien sûr, à mon niveau, cela demeure à très petite échelle.

Ce le fut moins pour les grands enseignants que furent le Dr Michael Newton et Dolores Cannon, hypnothérapeutes américains qui, durant plusieurs décennies, recueillirent des milliers de témoignages sur l'entre-deux-vies et sur nos liens avec les êtres d'autres mondes. Comme ce fut le cas pour eux au travers de l'hypnose, il m'arrive, de plus en plus souvent ces temps-ci, de découvrir des choses hallucinantes en posant la main sur certains de mes patients. Je précise que je n'eus connaissance des livres de ces auteurs que très récemment, ce qui constitua une validation euphorisante de ce que j'avais découvert.

Euphorisante, et très stimulante.

Un profil type se dessine.

Ce sont des personnes à la fin de la trentaine ou de jeunes quadragénaires,

relativement bien intégrés dans leur vie socioprofessionnelle, qui pourtant toutes ont le même type de plainte : « Depuis que je suis petite, j'ai la sensation de ne pas être de ce monde » ; « Je ne me sens pas de cette planète » ; « J'ai la sensation de ne pas avoir accès à une partie de moi-même » ; « Depuis tout petit, je me sens vide. Comme si j'avais une mission à accomplir, mais que j'avais oublié quoi » ; « Je cherche des réponses, j'ai l'impression d'être isolée. Abandonnée » ; « Je suis malheureux de ce monde. Triste. Indigné » ; « Je sens une séparation d'avec la lumière et le plan spirituel, une tristesse que je ne peux m'expliquer » ; « Je ressens un profond sentiment d'être différente dans un monde vibratoire qui me perturbe, d'être observée d'en haut, une certaine solitude intérieure permanente, le manque d'un "ailleurs" invisible… » ; « Je sais que je pourrais *plus*, je ne suis pas à ma place. À quoi je sers ? ».

Tous ont en commun l'envie d'aider, le sentiment de quelque chose de grand à accomplir, sans savoir par où commencer. Tous ressentent une grande souffrance intérieure, fondée à des degrés divers sur la sensation d'un isolement extrême, de l'inutilité de leur existence, et, malheureusement, souvent aussi du côté insupportablement primaire des humains de ce monde.

Aujourd'hui, lorsque j'entends cette forme bien particulière de souffrance, je me permets de leur poser quelques questions précises, et de les guider sur un chemin qui nous fait gagner du temps. Car je comprends tout de suite de quoi il est question.

Il apparaît que ces personnes, sous leur costume humain tout à fait ordinaire, viennent de très loin. Lorsque je leur fais un soin, des images m'apparaissent. Et, comme ce que je racontais dans le chapitre précédent, c'est hallucinant. Mais maintenant j'y suis habituée.

Il m'arrive de percevoir avec précision, en superposition de leur corps de chair, un autre corps, parfois très long, magnifiquement délié et argenté, parfois d'une transparence extrême. Ces personnes sont, tout au fond d'elles-mêmes, des « étrangers ». On pourrait aussi dire des aliens. Mais des aliens tout de bonté, à la conscience incroyablement évoluée. Parfois ils n'ont même pas forme humaine : il m'est arrivé de voir de larges filaments vivants d'un mauve rosé fluo qui me rappelaient un peu le bel arbre du film *Avatar*. Cette fois-là – et vraiment, c'est rarissime en séance – je dois dire que je perdis mon sang-froid, l'espace de quelques secondes. Cette plongée dans l'inconnu

le plus total déclencha chez moi un réflexe typiquement humain : la frayeur. Cela allait trop loin ! J'eus soudain la très vive inquiétude que cet être plus qu'étrange se matérialise sur le matelas de soin. Les formes humanoïdes, passe encore, mais les vers géants…

Je songeai par bonheur à l'interroger, et à lui demander de quel univers il venait. Instantanément la réponse me parvint sous la forme de l'amour le plus pur, le plus parfait qui se puisse éprouver, au point de m'émouvoir aux larmes. Je me sens redevable envers cet être au corps constitué d'improbables filaments lumineux qui éveillèrent ma peur : je vécus grâce à lui une inoubliable expérience d'unité. Car le plus marquant demeure la vibration de l'être profond de ces personnes, toute de connaissance, de sagesse et de paix.

Si je fais une compilation des messages qui leur sont transmis par les maîtres, il apparaît que leur fréquence vibratoire est la raison même de leur venue sur terre. Il semblerait que par-delà les souffrances et les sacrifices endurés qui leur permettent de bien comprendre nos difficultés (souvent ils ont eu des enfances dures, des parents maltraitants émotionnellement, ou bien ils ont vécu des expériences très violentes, eux qui ne sont qu'harmonie, douceur, amour et bonté), ces êtres « déguisés » en humains sont venus diffuser une qualité vibratoire particulière, nous permettant d'évoluer. Ils viennent nous aider.

Bien qu'ils aient la sensation cuisante d'une mission spécifique à accomplir dont ils n'arrivent pas à se souvenir, ce qui leur est demandé – ou, plus exactement, ce qu'ils ont souhaité accomplir en venant sur terre et en prenant forme humaine – est d'une simplicité qui, souvent, les déconcerte : *juste être eux-mêmes*. C'est-à-dire transcender leur peine et rayonner qui ils sont dans leur version non terrestre infiniment plus évoluée.

Le message est très clair, et toujours le même : « Sois toi-même, rien d'autre ne t'est demandé. » Leur mission est de diffuser leur lumière.

Ils peuvent ainsi faire leur la phrase du maître spirituel Paramahansa Yogananda : « Laisse mon âme sourire à travers mon cœur et mon cœur à travers mes yeux, que je puisse disperser des sourires dans les cœurs tristes. »

Ainsi, bien qu'ils en aient tout oublié – car comme pour nous l'amnésie accompagna leur naissance dans la matière –, par leur simple présence dans la rue, dans le métro, au cinéma, au bureau, dans la foule ou chez le boulanger, ils affectent et modifient notre énergie en lui permettant de

s’élever. Par leur nombre important de par le monde, ils contribuent à élever vibratoirement la conscience humaine, cela pour nous éviter de sombrer dans le marasme de l’autodestruction. Il est important qu’ils se le rappellent, pour pouvoir sortir du piège de la souffrance et vraiment œuvrer – c’est pourquoi ils se retrouvent tôt ou tard chez des gens comme moi, ou chez des hypnothérapeutes formés par les deux grands spécialistes américains.

Voilà ce que j’ai découvert, au fil de mes séances.

Dans son livre *Les Trois Vagues de volontaires*, Dolores Cannon donne l’explication de l’origine de cette situation telle que d’innombrables patients en transe hypnotique profonde la lui transmirent pendant deux décennies. Lorsque j’en pris connaissance en lisant ce livre, il y a quelques mois, grâce à une gentille dame de La Rochelle, cela résonna si juste en moi que j’ai envie de l’évoquer ici, pour compléter mon expérience.

Tout provient de notre attitude d’apprentis sorciers.

La destruction d’Hiroshima et de Nagasaki par la bombe atomique montra aux êtres non terrestres que nous allions beaucoup trop loin et que nous pourrions même déséquilibrer l’harmonie du cosmos en faisant exploser notre planète. Mais ils ne pouvaient interférer de manière trop ouverte avec notre civilisation, notre libre arbitre les empêchant d’entreprendre une action extérieure. Ils élaborèrent alors un plan : ils décidèrent de se fondre dans notre humanité. De s’incarner.

Ces hautes consciences d’outre-terre sont des « volontaires » qui viennent nous aider de l’intérieur. La première vague vint nous rejoindre à cette époque, entre 1945 et la fin des années cinquante. Je rencontre assez peu les gens de cette vague-là en séance. Ou alors, je l’ignore. La deuxième, en revanche, celle de mes fameux quadragénaires tout perdus, j’en rencontre de plus en plus souvent. La dernière vague est celle des nouveaux enfants et adolescents, dont il est visible à l’œil nu qu’ils sont bien différents de l’humanité ordinaire, dans leur sagesse, leur sensibilité et leur intelligence créatrice mise au service de la réparation de nos erreurs. (Un seul exemple parmi de nombreux autres, celui de Boyan Slat, jeune Néerlandais qui a créé The Ocean Cleanup, dont l’objectif est de concevoir des barrières géantes destinées à libérer les océans de l’abominable « sixième continent » constitué de tous nos sacs et déchets en plastique.)

Pourquoi ne pas accepter le fait que des êtres de mondes beaucoup plus évolués nous aident à ne pas aller à la catastrophe finale ? Sans eux, elle aurait peut-être déjà eu lieu. Notre civilisation incroyablement violente est devenue une menace pour elle-même, pour notre planète, dont le niveau de dégradation reflète notre état intérieur coupé de notre source profonde, et, apparemment, pour ceux des autres mondes.

Le très beau film *Premier Contact*, de Denis Villeneuve, nous parle de communication intermondes, de consciences supérieures nous appelant, nous, peuples de la Terre si divisés, à la réconciliation et à la paix. Le succès de ce film montre bien que ces thématiques sont dans l'air ; et pour de nombreuses personnes, ce n'est pas que de la science-fiction. Il est temps d'ouvrir nos consciences. Les E.T. ne sont pas tous des monstres voulant nous détruire : certains veulent nous empêcher de le faire par nous-mêmes.

Pas de la science-fiction non plus, ces mails, représentatifs de tous ceux que je reçois après ces séances de révélations : « Je tenais à vous dire qu'après la séance je me suis sentie très apaisée, sereine pour la première fois de ma vie, comme si j'avais eu LES réponses » ; ou bien : « Des choses s'éclairent par rapport au passé… Je comprends mieux pourquoi dans mon enfance et ma jeunesse je me suis souvent sentie comme un ovni… »

Une fois au courant de *qui* elles sont vraiment, ces personnes en « mission commandée » peuvent bien mieux entrer en action.

Je voudrais, pour terminer, raconter l'histoire de la petite Mina, car elle donne beaucoup à penser.

Cette petite fille de quatre ans et demi souffre de crises de toux épouvantables depuis qu'elle a un an. Surtout la nuit. Laryngotrachéite aiguë. Rien n'y fait. Elle a vu pneumologue, allergologue, O.R.L., gastro-entérologue, homéo… Elle a été suivie dans un grand hôpital parisien pour enfants, mais sans amélioration.

Régulièrement, elle subit ces crises de toux qui l'épuisent. Elle est beaucoup trop souvent sous cortisone et autres médicaments extrêmement puissants, et sa mère culpabilise tout en se disant qu'elle ne peut pas la laisser tousser sans rien faire, d'autant que la toux est si forte que cela commence à être mauvais pour son cœur. Heureusement que cette petite a pour mère l'une

de mes « non terrestre » dévoilée, car ce que je vais découvrir, je ne sais pas si une personne ordinaire aurait pu l'accepter.

Les premières minutes du soin ne me donnant aucune indication d'aucune sorte quant à la nature ou à l'origine de la toux, je demandai de l'aide aux maîtres qui m'accompagnent, ou à ceux de Mina. L'information arriva instantanément, ce qui m'emplit, une fois encore, de gratitude.

Ma main étant posée sur son chakra du cœur – et donc sur ses poumons, car la taille de son petit corps le permet –, je vis soudain par transparence à l'intérieur d'elle-même, comme si une sorte d'appareil à rayons X venait de s'allumer.

Une image se dessina : une trachée-artère d'un matériau aussi transparent que le cristal le plus pur, mais souple et vivant, se superposait à celle de la petite fille, et tout de suite je compris. Mina était bien « la fille de sa mère », et faisait partie du club dont je viens de parler longuement.

Je fus prise de bâillements à répétition, ce qui indiquait que quelque chose était en train de se libérer.

Je vis se manifester lentement un matériau ressemblant à de la barbe à papa un peu grise, dont je compris qu'il émanait de cette trachée de cristal qui se serait dévissée. Il avait envahi l'espace des poumons. Les deux corps, le corps humain biologique de Mina et son corps immatériel, n'étaient plus tout à fait rattachés, hermétiquement « vissés » l'un dans l'autre, ce qui provoquait une fuite de cette matière corrosive causant les horribles crises de toux. Je ressentis une violente brûlure dans tout le thorax. La brûlure provoquée par la substance grise était à l'origine de la toux de Mina. Voilà ce qui, par l'intermédiaire des bâillements, était en train d'être expulsé. J'expliquai tout cela à la mère de Mina, puis lui dis : « Ne vous inquiétez pas, ça va être un peu long, je fais de la plomberie ! »

C'est vrai, j'avais l'impression de revisser un siphon de lavabo…

J'eus bientôt la sensation que, d'ici quelque temps, les crises devraient cesser. Je fus très heureuse, lorsque je revis la mère de Mina, de l'entendre me dire qu'elles avaient cessé le soir-même du soin. Cela faisait un mois entier que la petite n'avait pas toussé.

Ces retours sur notre travail sont extrêmement importants pour les

thérapeutes qui, comme moi, sont amenés à se mouvoir (bien involontairement !) au cœur de l'inconnu. On ne peut pas dire que nous suivions un parcours fléché. Aucun manuel, aucun livre de cours à consulter pour nous expliquer ou nous rassurer.

Seules nous guident notre intuition et surtout notre profonde confiance en nos chers thérapeutes de l'invisible. Savoir que notre intervention a porté ses fruits est infiniment précieux. C'est ainsi que nous avançons, que nous progressons, et cela nous permet de construire une base de données sur laquelle nous pouvons nous appuyer solidement par la suite.

Un mois plus tard, je reçus un SMS d'urgence. Mina avait une crise. Je demandai une photo, car même si je ne fais plus de soin à distance j'avais adoré cette petite fille et je souhaitais l'aider. Je découvris une chose à laquelle je n'aurais pas pensé.

Ce qui me fut montré, accompagné de la sensation d'une très grande évidence, ôtait d'emblée doutes et questionnements.

C'est Mina elle-même qui, en bougeant d'une certaine façon, provoque le « dévissement » des deux trachées, ce qui induit les crises. Quelque chose doit lui être inconfortable, et, comme un enfant à l'hôpital qui tire sur ses tuyaux, elle arrache un peu tout, permettant à la substance corrosive de se répandre à nouveau.

Je communiquai donc avec elle et lui expliquai (lui rappelai) qu'elle avait *choisi* de venir sur terre, de vivre avec sa maman, son papa et son grand frère. De prendre ce corps humain, dans lequel elle pouvait, si elle le souhaitait, se sentir très à l'aise. Que la vie ici est belle, et que si elle ne voulait plus avoir ces horribles crises de toux, elle ne devait plus toucher à son corps.

Elle me regarda avec ses grands yeux d'ange.

Mon discours et mes soins ont porté leurs fruits, car trois mois plus tard sa mère m'écrivit : « Pas de nouvelle crise pour Mina !!! Yes ! »

Cette histoire me tient à cœur, car au-delà du lien qui s'est créé entre nous trois et de la satisfaction d'avoir pu soulager une adorable petite fille, elle représente pour moi, à l'évidence, un pont entre l'extraordinaire et le réel. Il ne s'agit même pas, ici, de guérison psychoémotionnelle – ce qui déjà est tellement important –, mais bien d'un enfant dont la santé s'est améliorée.

Il n’y a pas plus concret.

Mina eut encore une rechute au bout de six mois, causée par un gros choc émotionnel à l’école. Sa mère, désolée, dut lui redonner des anti-inflammatoires. La crise disparut après une séance chez moi et une séance à distance lors de laquelle j’observai mes « mains de lumière » (celles qui œuvrent lors des soins énergétiques) coudre ensemble les deux corps, celui de cristal et le biologique. Depuis, tout va bien. Cette fillette, qui a épouvantablement toussé pendant trois ans et demi sans que personne puisse la soigner, va beaucoup, beaucoup mieux.

En fait, oui, elle va bien.

Cela me rappelle un mail de remerciements reçu il y a longtemps. Il pourrait d’ailleurs s’appliquer à un grand nombre des séances décrites dans ce livre, sinon à toutes.

Il se terminait ainsi : « Je ne comprends rien à votre thérapie, mais je vais beaucoup mieux. Et c’est le résultat qui compte. »

Oui, c’est le résultat qui compte.

La Source

Je marche, sur une route immense.

Tout à la fois, je vois cette route de haut : en fait je la survole, et j'observe que j'en suis au dernier tiers.

Je suis seule.

Il n'y a que la route.

Rien autour.

Pas de paysage, pas de campagne, pas de mer.

Un ruban argenté, en équilibre dans le rien argenté. Mais le tiers qu'il me reste à parcourir me mènera vers la Source.

Un disque de lumière pure, surdimensionné, dont émane la puissance d'un amour insensé m'attend là-bas, au fond, depuis la nuit des temps. Sans aucune impatience.

Seulement la force de cet amour qui m'embrase, et m'attend.

Splendeur.

Tout est fondu dans la couleur argentée.

Sauf le disque géant de l'or le plus pur, qui irradie, rayonne.

Et m'attend.

Je chemine sur ma route, vers la Source qui m'attend.

Depuis la nuit des temps.

Parfois, c'est facile.

Parfois, non.

Je suis seule.

Je chemine lentement vers la Source.

Ce chemin vers la lumière, ce retour à la lumière, c’est seul, guidé par elle, que nous l’accomplissons.

Mystère.
Insondable, absolu mystère.

J’entends dans mon cœur une sublime musique.
Lente, somptueuse, majestueuse, elle se déroule au rythme de mes pas. Je suis emportée, dans un éblouissement des sens, de l’être. Je me perds.
Je m’oublie.
Pour mieux me fondre.

Vivre enfin cet amour.
L’énergie divine se déversant en moi.
À profusion.
Connaître cet état, au cœur de mon être.

Amour incommensurable, inconnu, plénitude de l’âme et du corps, onde magnifique qui m’enveloppe, me traverse, m’élève, m’emporte.
Puis me dépose, sans souffle, sur les rivages de l’extase.

Tête-à-tête initié il y a des milliers de millénaires.
Relation unique, ineffable, vibrant dans l’insondable silence de notre être. Le Créateur, face à sa créature.
Le principe suprême et sa manifestation.

J’avance, devenue douceur arc-en-ciel sur ma route argentée, et je ne vois que Toi.

CONCLUSION

Comme je l'évoquais dans l'introduction, j'ai conçu ce livre comme une sorte de reportage sur ce qui peut affecter notre âme, à chacune des étapes de notre développement, et sur les soins particuliers que l'on peut lui donner, inaccessibles à notre conscience ordinaire. Cela dans le but de diffuser une information claire et de permettre l'élargissement de notre champ de connaissance. Car, oui, « l'extraordinaire », « l'irrationnel », le « paranormal », ce qui nous semble relever de l'inconnu le plus total, ce que nous ne pourrions pas même imaginer faute d'une éducation adéquate qui aurait maintenu ouvert notre esprit depuis la toute petite enfance, oui, tout cela *existe*. Je le vois quotidiennement en séance. Et pourtant, j'ai vraiment les pieds bien sur terre.

Je comprends que l'on puisse avoir des doutes sur le contenu de certaines expériences personnelles ou de certaines séances. Elles peuvent paraître extravagantes. Pourtant, ce qui compte, encore une fois, ce sont les résultats. Pour moi, elles ne sont pas plus étonnantes que celle au cours de laquelle j'avais pu soulager mon ami Laurent de son calcul rénal [5]. Cette expérience m'est restée comme l'une des plus marquantes que j'aie pu accomplir. Pouvoir naviguer entre les mondes, me relier à l'invisible, m'est plus familier que soigner la matière.

Une fois ce type de séance passé, je n'en garde pas tant le souvenir. Mais *soigner le corps*, la chair, et, par le flux d'amour qui s'écoule de ma main, favoriser la guérison d'un bras cassé, d'une douleur abdominale, la cicatrisation d'une plaie ou bien guérir une petite fille de sa toux infernale me donnent le sentiment d'avoir accompli un exploit. Question d'habitude et de spécificité.

Les expériences personnelles que je décris se sont déroulées sous la forme de méditations spontanées. Sauf une, en hypnose. (La reviviscence de mon

initiation en Égypte.) Ce sont celles qui sont les plus significatives, car je sais qu'alors un maître de l'invisible vient me faire découvrir un domaine de connaissance particulier pour que j'en tire un enseignement.

J'espère avoir apporté un éclairage intéressant sur le travail du guérisseur. Sur l'intimité délicieuse qu'il entretient avec les maîtres thérapeutes qui le guident, ceux qui sont à l'origine invisible de la réussite du soin ; lui-même en étant la partie visible, bien charnelle. C'est un travail d'équipe, car souvent nos accompagnateurs (nos guides plus ceux de la personne) sont nombreux. Ce travail encore assez peu connu du grand nombre requiert des capacités précises, comme je l'énonce au fil des pages. Ce sont les grandes capacités extrasensorielles, qui nous permettent de traverser le voile : clairvision, clairaudience, clairconnaissance, etc.

Puisque tous les êtres humains en sont porteurs, comme un droit de naissance, tout le monde devrait pouvoir les utiliser. Pourtant, ce n'est pas le cas. N'importe qui non plus ne peut s'improviser peintre, poète ou compositeur de musique. Comme l'écrit Allan Kardec dans *Le Livre des médiums* : « Bien que chacun renferme en soi-même le germe des qualités nécessaires pour le devenir, ces qualités n'existent qu'à des degrés très différents. » Au départ, il y a pour certains une plus grande aptitude. Une attirance, aussi. On appelle cela un don. Mais un don n'est pas autre chose que la résultante d'un travail constant, mené de vie en vie. Si tous les êtres humains savent d'instinct soigner avec leurs mains, ceux qui ont développé cette faculté en la pratiquant sans relâche au cours des siècles seront plus performants. C'est cette longue habitude, cette connaissance intérieure inscrite au cœur de nos cellules qui nous donne notre légitimité.

Je voudrais souligner que, pour devenir ce genre de thérapeute, un jour il a fallu oser. Je reçois beaucoup de personnes en phase de réveil de leurs facultés et qui pourtant vivent un blocage qui les empêche de les utiliser. Peurs liées à des mémoires anciennes (l'Inquisition, par exemple, fit beaucoup de dégâts), peurs liées à leur vie actuelle (ma famille va me rejeter), peur pour l'aspect financier, peur, tout simplement, de ne pas être dans la normalité. Ces peurs sont si présentes que nombreux sont ceux qui passent à côté d'eux-mêmes. Il est important d'aller les visiter et de les soigner, car ceux qui osent écouter leur voix intérieure et orienter leur vie en fonction de ce qui vit en eux reçoivent la plus belle récompense : une vie merveilleuse les

attend. Lorsque nous acceptons d'écouter l'appel qui vibre en nous, que nous nous mettons au service de notre don, nous sommes à notre place. C'est l'un des bonheurs les plus grands.

Les maîtres sont la bienveillance même. Ils nous protègent, nous guident et veillent à ce que nous ne manquions de rien. Il n'y a aucune raison d'avoir peur, dès lors que notre intention est pure. Nous pouvons nous abandonner : nous sommes leur protégé. L'échange vécu pendant les séances est tellement nourrissant qu'il est, également, un bonheur à lui seul.

À relire cette longue plongée dans le monde de nos âmes, j'ai la sensation de feuilleter l'un de ces albums pour enfants qui, coupés en leur travers, permettent de composer un personnage protéiforme, une tête d'homme sur un buste d'enfant vêtu d'une jupe de femme, etc. Il est vrai que nos expériences, bien qu'uniques, sont interchangeables, et que la matière de nos vies, déclinée de multiples manières, forme un fonds commun.

Un trésor commun. Notre patrimoine humain. C'est ce qui donne ce sentiment d'appartenance si fort.

La diversité mais aussi la similarité, la communauté dans la fragilité, dans la vulnérabilité autant que dans le courage et la force qui nous animent me font passionnément aimer mon travail. J'ai été émue par cette phrase de l'écrivain suédois Henning Mankell, extraite du beau livre autobiographique qu'il écrivit sachant qu'il était atteint d'une maladie incurable, *Sable mouvant* : « Quand je suis arrivé en Afrique pour la première fois, voici quarante ans, c'était avec l'idée fausse que j'allais trouver beaucoup de différences entre les Africains et moi. Or tout ce que j'ai trouvé, ce sont des ressemblances. J'ai compris que nous appartenions tous à la même famille. »

Être au plus proche de toutes ces personnes, leur redonner espoir, voir un sourire fleurir sur leur visage après une longue séance, les prendre dans mes bras et les serrer bien fort ne me lassera jamais. Leur permettre de voir la lumière au bout de l'épreuve, les aider à progresser sur leur chemin initiatique représente et représentera toujours un honneur. Un honneur vécu dans la simplicité. Car nous ne sommes que le passeur.

S'il n'y avait point de blessure, vous ne seriez point sur terre. Cette phrase des maîtres me semble donner l'explication parfaite à tous nos questionnements, nos découragements, nos tristesses. Oui, si ne vivaient plus

en nous blessures, souffrances ou émotions lourdes, nous n'aurions pas eu besoin de redescendre. Nous serions pure lumière. La richesse des expériences que nous avons vécues est cependant inestimable et fait de notre vie un moment rare et précieux. Pour n'en garder que le meilleur, il est donc parfois besoin de se faire aider. Le moyen le plus sûr une fois trouvé la bonne personne – celle dont nous avons entendu dire que sa compétence est réelle et son accompagnement aimant, et que nous avons appréciée –, c'est de lui accorder notre entière confiance.

C'est notre confiance absolue qui, ayant atteint un formidable niveau de puissance, permet en certains cas le processus définitif de bascule vers la guérison. Je voudrais à ce propos citer un passage des Évangiles qui me touche énormément.

S'il est rapporté de nombreux cas où Jésus accomplit de lui-même des guérisons « miraculeuses » – ce qui lui était possible, car tout son être vibrait à la fréquence de l'amour –, j'ai toujours été émue par la foi sans faille de cette femme souffrant de saignements depuis douze ans qui, se faufilant dans la foule, toucha son manteau subrepticement, par-derrière, en se disant [Marc, V-25] : « "Si seulement je touche son manteau, je serai sauvée." Elle ressentit immédiatement un arrêt de son mal. Jésus eut conscience de la force qui était sortie de lui, et s'étant retourné dans la foule, il disait : "Qui a touché mes vêtements ?" […] Et il regardait autour de lui pour voir qui avait fait cela. La femme sortit de la foule en tremblant et se jeta à ses pieds. […] Et il lui dit : "Ma fille, ta foi t'a sauvée." »

Les dernières recherches dans les domaines des neurosciences, du conditionnement comportemental et de la physique quantique – avec scanner du cerveau à l'appui – vont dans ce sens. Oui, il est possible de se guérir de pathologies lourdes ou de graves souffrances émotionnelles par le seul pouvoir de la pensée, sans faire appel aux médicaments ou à la chirurgie (ni aux guérisseurs ou bien aux maîtres spirituels).

Une nouvelle génération de scientifiques a inventé un terme pour définir la méthode mise au point par le Dr Joe Dispenza dans ses ateliers, et qu'il décrit dans son incroyable livre *Le placebo, c'est vous !* : « neuroplasticité régulée ». Notre cerveau nous permet de nous guérir en changeant radicalement les croyances que nous entretenons sur nous-mêmes. Plus besoin de chercher à l'extérieur de nous. Nous avons la possibilité de nous

« reconfigurer ».

Grâce à cette découverte, nous sommes à l'aube de la médecine du futur. Un jour, nous saurons nous guérir seuls. Notre foi, notre confiance totale, nous les placerons en nous.

Peut-être même ne serons-nous plus malades, ni tristes, anxieux, perdus, malheureux. Nous saurons gérer nos émotions au point de vivre la paix du corps et de l'esprit au quotidien. Il n'y aura plus de blessure, mais nous reviendrons vivre avec plaisir sur une Terre devenue harmonieuse.

Alors, comme Anita Moorjani, nous aurons fait nôtre cette merveilleuse perception : « C'est alors que je compris que mon corps n'était qu'un reflet de mon état intérieur. Si mon moi intérieur était conscient de sa grandeur et de son lien avec Tout-ce-qui-est, mon corps le refléterait […]. » Nous serons enfin accordés à ce qui, finalement, ainsi que nous le répètent tant de maîtres spirituels, est notre seule et unique « mission » : être heureux. En raison du mouvement d'évolution inéluctable de la conscience humaine, la disparition du métier de guérisseur me semble inévitable – à très long terme, évidemment – ainsi que celle des professions médicales ou paramédicales. Elle sera le signe d'une prise en charge radicale de l'être humain par lui-même, la signature de son passage du stade de l'enfance à celui de la maturité.

En attendant l'avènement de ce nouveau cycle béni, je me réjouis de pouvoir exercer mon métier de soigneuse et de continuer à accompagner l'autre dans son processus de transformation au mieux de mes possibilités, aujourd'hui et au fil d'autres vies à venir, car, depuis le premier jour, il me comble.

Lorsque je regarde le tracé de ma vie, je constate à quel point ce métier m'a transformée, moi aussi. À l'occasion d'une conférence organisée par l'association Planet'aiire à Romans-sur-Isère, j'ai découvert ce descriptif sur l'affiche éditée à mon sujet : « L'extraordinaire métamorphose ». Je ne peux que confirmer, avec beaucoup d'enthousiasme. Bien sûr, ces mots étaient en relation avec mon état, révélé à l'âge adulte, de médium thérapeute. Mais ils ont pour moi une signification supplémentaire, plus intime.

La vie souhaite nous voir évoluer, progresser, nous améliorer. C'est, je le découvre, ce qui est intéressant dans le fait d'avancer en âge. Notre regard se fait plus apaisé, plus tolérant. Plus sage. Peut-être aurais-je acquis en parts égales ce sentiment de paix intérieure et cette joie qui m'habitent si je n'avais

pas suivi l'appel intérieur qui m'a incitée à *oser*, moi aussi, et à avancer dans la voie de la thérapie, sans légitimité autre que mon passé ancien. Mais je ne le crois pas.

Soigner, expliquer encore et encore, écrire, animer des ateliers, et maintenant parler à un journaliste ou devant un public, toutes activités m'étant toujours apparues comme relevant de l'impossible mais qui se mettent en place selon un cours logique, ont participé à me guérir. Elles m'ont poussée au-delà des limites que je considérais comme miennes. Cela me permit de dissoudre ma timidité pour prendre ma vraie place : celle d'une femme qui agit et transmet. La vie nous met tôt ou tard, chacun à notre tour, devant le grand choix : stagner ou avancer. Pour avancer, nous sommes contraints à certaines choses que, souvent, nous aurions préféré éviter. Nous responsabiliser, nous prendre en charge. Grandir. De notre acceptation découle la métamorphose.

Ma vie de soigneuse, comme celle de chaque soigneur, a toujours été rythmée par des cycles ; ma fréquence vibratoire, et donc ma capacité à soigner, s'expansant à chacune de ces fluctuations. Mon très récent séjour au Brésil chez le guérisseur João de Deus vient d'en initier un nouveau. Je me sens à l'aube d'une nouvelle « expression de moi-même ». Je sais que d'autres suivront. Avancer en âge, je le redis, ne me procure aucune peur. La force intérieure qui me guide depuis que j'ai accepté d'être thérapeute agit comme un moteur me reliant à la curiosité, à l'émerveillement, à l'envie de découvrir encore et de m'améliorer. À une meilleure compréhension de nos difficultés humaines, aussi. Elle me relie à un amour plus vaste.

Parce que je sais combien elle est source de peurs innombrables – et bien qu'elle ne soit pas d'actualité –, j'ai envie de dire aussi que je ne crains pas ma mort à venir. Je l'envisage plutôt comme le retour à un monde d'amour et de paix, dans lequel je vais continuer à évoluer et me perfectionner. Je *sais* que, comme chacun, je suis attendue. J'espère par cette affirmation paisible pouvoir rassurer certaines personnes.

Ce livre est devenu assez dense, et pourtant j'ai toujours pensé, comme saint Ignace de Loyola : « Pour ceux qui croient, aucun mot n'est nécessaire ; pour ceux qui ne croient pas, aucun mot n'est possible. »

Je souhaite avoir apporté par ces nombreuses pages autant de plaisir à mes « camarades thérapeutes » que j'en ai à lire ou à entendre leurs propres

témoignages.

Je souhaite avoir contribué à raviver le désir de ceux qui font partie, parfois sans trop le savoir, de cette grande famille disséminée aux quatre coins du monde, la famille de ceux qui soignent. J'espère avoir mis les mots justes sur ce que vous ressentez au plus profond de vous-mêmes, et vous avoir permis de dépasser la peur qui vous retient. Que ceux en qui sommeille le don de guérison le laissent s'épanouir sans entrave.

À vous dont le don spécifique s'exerce dans un autre domaine, je vous souhaite d'avoir trouvé une nourriture dans ce livre, car c'est en grande partie pour vous que je l'ai écrit. C'est pour vous que je cherche à être claire, pour vous que je détaille les choses.

Enfin, à vous, tous ceux qui sont dans la peine, je souhaite du plus profond de mon cœur la consolation, la pacification et la guérison de vos êtres.

En venant au monde, nous avons revêtu des manteaux de souffrance qui voilent la splendeur de notre âme. Il est temps de les retirer. De cesser de nous diminuer, de nous étouffer, de nous rétrécir. Il est temps de nous autoriser à resplendir.

D'accepter l'idée que chacun d'entre nous, même « engoncé » dans son corps humain, a la capacité, au travers de la méditation, de la prière, des soins énergétiques ou de la simple contemplation d'un coucher de soleil sur la mer, de se rappeler le merveilleux être multidimensionnel que nous sommes, relié à la munificence de la Source et vibrant dans l'unité.

Il est temps d'accepter de voir l'autre comme un autre nous-même. Temps, enfin, d'accepter de goûter le bonheur de notre expérience de vie sur terre.

J'espère sincèrement que ce livre pourra vous être une aide sur le précieux chemin que nous devons tous, tôt ou tard, parcourir : celui du retour vers l'être spirituel que nous n'avons jamais cessé d'être.

REMERCIEMENTS

À Michka et Tigrane. Merci à vous deux, merveilleux éditeurs devenus amis de cœur. Merci de votre totale confiance, et de l'entière liberté que vous m'avez accordée.

À Stéphane Allix. Merci, merci, merci de ton chaleureux accueil dans la famille Inrees.

À Agnès Delevingne. Merci, très chère amie, première lectrice du premier texte, merci de m'avoir si gentiment dit de me dépêcher d'écrire ce livre, d'en avoir suivi l'écriture avec ton enthousiasme communicatif, de m'en avoir suggéré le plan avant que je me mette à y penser, et de m'avoir donné tant de bons conseils !

À Natacha Calestrémé. Merci à toi aussi, belle Natacha. Merci de ta confiance, merci des beaux moments passés ensemble.

À Nathalie Laurent. Merci de ton amitié, de ta complicité, de tes merveilleux petits dîners et de ta lecture avisée.

À Béatrice Stevenin. Jamais, je crois, je ne saurai assez te remercier de ton aide immense, qui m'a permis de me libérer.

À Claire Stevenin-Mendras. Merci, merci à toi aussi de ton si précieux soutien depuis des années.

Enfin, à Clara et Laura Laperrousaz, mes filles chéries.

Merci de croire en moi avec autant d'évidence, merci de vos encouragements emplis de bienveillance.

Et merci, un milliard de mercis pour votre beau film, *Soleil battant*, qui se raccorde aux premiers textes de ce livre, et libère notre histoire.

Avec tout mon amour.

BIBLIOGRAPHIE

ALLIX, Stéphane,
Le Test, Albin Michel.
Lorsque j'étais quelqu'un d'autre, Mama Éditions.

AURENCHE, Catherine, *Un esprit de corps*, Éditions Vie.

BLUM, Bruno, *De viandard à végane*, Mama Éditions.

BURENSTEINAS, Patrick, *Un alchimiste raconte*, Massot éditions.

CADDY, P. et E., MACLEAN, D., SPANGLER, D.,
Les Jardins de Findhorn, Le Souffle d'or.

CALESTRÉMÉ, Natacha,
Le Testament des abeilles, Albin Michel.
Les blessures du silence, Albin Michel.

CANNON, Dolores. *Les Trois Vagues de volontaires*,
Be Light Éditions.

CHARBONIER, Jean-Jacques, *La Mort expliquée aux enfants*, Trédaniel.

COMPAGNON, Meena Goll, *Apprivoiser le pardon*,
Le Courrier du Livre.

DILLENSEGER, Marie-Pierre, *La voie du Feng Shui*, Inter Éditions.

DISPENZA, Joe, *Le placebo, c'est vous !*, Ariane.

ÉREAU, Réjane, *Un bébé, enfin !*, Trédaniel.

FAURÉ, Christophe, *Vivre le deuil au jour le jour*, Albin Michel.

FERRON, Nathalie et CORRECH, Fabien. *Le Grand Livre*
de l'ayurveda santé-détox, Leduc Éditions.

GIVAUDAN, Anne,
Alliance, Éditions S.O.I.S.
Voyager entre les mondes, Éditions S.O.I.S.

GRUYER, Frédérique, *Nos vies antérieures au quotidien,* Éditions Jardins Sacrés.

HALATAS, Barbara et PITZALIS, Chrystèle. *Osmose temporelle,* Ariane.

HALEY, Alex, *Racines,* J'ai lu.

HICKS, Jerry et Esther, *Abraham parle,* Mama Éditions.

HUGUELIT, Laurent et CHAMBON, Olivier, *Le Chamane & le Psy,* Mama Éditions.

KARDEC, Allan, *Le Livre des médiums,* J'ai lu.

KERSAUSON (de), Olivier, *Ocean's Songs,* Le Cherche Midi.

LIPTON, Bruce, *Biologie des croyances,* Ariane.

MCGOWEN, Roger et PRADERVAND, Pierre, *Messages de vie : un condamné à mort témoigne,* Éditions Jouvence.

MALLASZ, Gitta, *Dialogues avec l'ange,* Aubier.

MANKELL, Henning, *Sable mouvant,* Points.

MARCELINO, Don, *Le Voyage sacré amérindien,* L'Originel.

MIÈGE, Loan, *à la rencontre des Esprits de la Nature,* Exergue.

MIDAL, Fabrice, *Foutez-vous la paix !,* Flammarion Versilio.

MOORJANI, Anita, *Diagnostic incurable, mais revenue guérie à la suite d'une NDE,* Trédaniel.

NEWTON, Michael, *Journées dans l'Au-Delà,* Le jardin des Livres.

PHILIPPE, Sabrina, *Tu verras, les âmes se retrouvent toujours quelque part,* Eyrolles.

PRADERVAND, Pierre, *Vivre ma spiritualité au quotidien,* Éditions Jouvence.

RAOUL, Fabienne, *Au-delà de notre réalité,* Éditions Vie.

ROADS, Michael J., *Transition planétaire,* Ariane.

ROBREAU, Jean-Michel, *Joao de Deus,* Soorya Éditions.

SŒUR EMMANUELLE, *Confessions d'une religieuse,* Flammarion.

SCHWARTZ, Robert, *Âmes courageuses,* Éditions Hélios.

TOLLE, Eckhart, *Le Pouvoir du moment présent,* Ariane.

TURNER, Kevin, *Chamanes célestes,* Mama Éditions.

FILMOGRAPHIE

Always, de Steven Spielberg. Avec Richard Dreyfuss, Holly Hunter.

Au-delà, de Clint Eastwood. Avec Matt Damon, Cécile de France.

Avatar, de James Cameron. Avec Sigourney Weaver.

Darshan, l'étreinte, de Jan Kounen. Avec la participation de Mata Amritanandamayi : Amma.

Et si le ciel existait ?, de Randall Wallace. Avec Greg Kinear, Kelly Reilly.

Ghost, de Jerry Zucker. Avec Demi Moore, Patrick Swayze, Whoopi Goldberg.

Healing: Miracles, Mysteries and John of God, de David Unterberg.

Kalachakra, L'éveil, de Natalie Fuchs. Avec la participation de Sa Sainteté le dalaï-lama.

Mission, de Roland Joffé. Avec Robert De Niro, Jeremy Irons.

Notre demeure, de Wagner de Assis. Avec Renato Prieto.

Pandora, d'Albert Lewin. Avec Ava Gardner, James Mason.

Premier contact, de Denis Villeneuve. Avec Amy Adams, Forest Whitaker.

Sixième Sens, de M. Night Shyamalan. Avec Bruce Willis, Haley Joel Osment, Toni Collette.

Soleil battant, de Clara et Laura Laperrousaz. Avec Ana Girardot, Clément Roussier, Agathe Bonitzer.

Photo de couverture : Alain Potignon
Conception graphique : Philippe Fourquet

© Mama Éditions (2018)
Tous droits réservés pour tous pays
Mama Éditions, 7 rue Pétion, 75011 Paris (France)

Cette édition électronique du livre *Splendeur des âmes blessées* d'Agnès Stevenin
a été réalisée le 17 avril 2018 pour Mama Éditions
par Audrey Keszek, www.lesbeauxebooks.com.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé d'imprimer en mars 2018.

ISBN papier : 978-2-84594-170-0
ISBN numérique : 978-2-84594-175-5

NOTES

[1] Voir chapitre « Vortex ».

[2] Voir chapitre « Étincelles ».

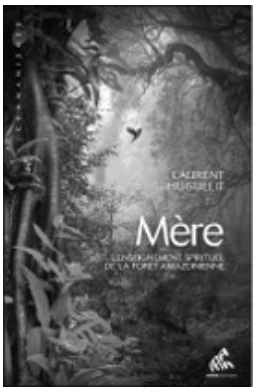
[3] *De la douleur à la douceur*, Mama Éditions, 2014, p. 183.

[4] *De la douleur à la douceur*, Mama Éditions, 2014, p. 83.

[5] Voir chapitre « Fréquence vibratoire ».

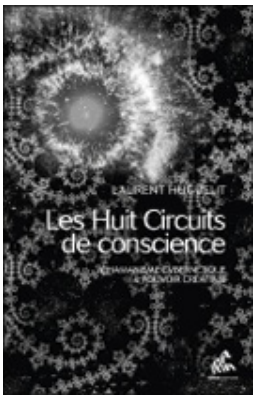
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

COLLECTION CHAMANISMES
LES CLASSIQUES D'AUJOURD'HUI ET DE DEMAIN



Mère
L'enseignement spirituel de la forêt amazonienne
Laurent Huguelit
(Illustrations d'Angéline Bichon)

« J'ai des choses à dire à mes enfants… » Invité par la forêt amazonienne à lui prêter sa plume, Laurent Huguelit nous fait découvrir l'enseignement de ce grand esprit que les peuplades indigènes appellent « Madre » – la mère.



Les Huit Circuits de conscience
Chamanisme cybernétique & pouvoir créateur
Laurent Huguelit (Préface d'Ervin Laszlo)

Défrichant le futur, Laurent Huguelit nous fait découvrir une cartographie de la psyché qui offre un outil précieux pour un monde en pleine transformation. Un livre audacieux et d'une grande clarté, qui réussit à marier chamanisme traditionnel, psychologie et channeling.

Caverne et cosmos
Rencontres chamaniques avec une autre réalité
Michael Harner (Préface de Laurent Huguelit)

Trente ans après son grand classique La Voie du chamane, Michael Harner nous livre enfin Caverne et cosmos, un livre déjà culte.



Incontournable pour tous ceux qui s'intéressent au chamanisme, mais aussi à la spiritualité, aux expériences de mort imminente, à la conscience ou encore au channeling.

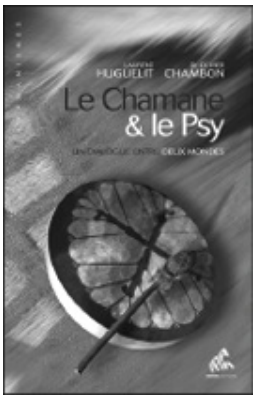


La Voie du chamane

Un manuel de pouvoir & de guérison

Michael Harner (Préface de Laurent Huguelit)

Un manuel irremplaçable qui permet de comprendre et de pratiquer la transe chamanique sans plantes, avec pour seule aide un tambour. Une référence mondiale, entièrement mise à jour par Laurent Huguelit, auteur des Huit Circuits de conscience.



Le Chamane & le Psy

Un dialogue entre deux mondes

Laurent Huguelit, Dr Olivier Chambon
(Préface de Michael Harner)

Réalité des esprits, plantes rituelles, substances psychédéliques, vie après la mort, rapports entre chamanismes et psychothérapies sont au cœur de cette conversation éclairante. Un dialogue d'avant-garde.

Plantes & chamanisme

Conversations autour de l'ayahuasca & de l'iboga

Jan Kounen, Jeremy Narby, Vincent Ravalec

Réunies pour la première fois, trois personnalités témoignent librement d'une pratique qui échappe à l'ordinaire : la découverte et l'expérience du chamanisme par des Occidentaux. (Nouvelle édition enrichie.)





Chamanes célestes

Rencontres avec les grands guérisseurs de Mongolie

Kevin Turner (Préface de Laurent Huguelit)

Initiations, actes magiques, secrets révélés – les chamanes de Mongolie se livrent à Kevin Turner. Une aventure vécue dont la portée spirituelle changera votre vision du monde.

COLLECTION CHANNELS

L'EXPANSION ACTUELLE D'UN PHÉNOMÈNE INTEMPOREL



Créer sa fortune

Attirer l'abondance

Sanaya Roman, Duane Packer

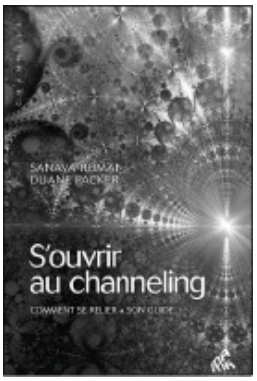
Ce livre inspirant est un véritable manuel de prospérité qui met à la portée de tous les techniques permettant d'attirer l'abondance de l'univers, avec à la clé joie de vivre, réussite et santé.

S'ouvrir au channeling

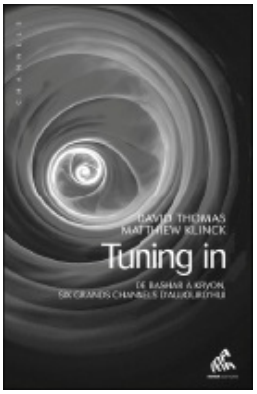
Comment se relier à son guide

Sanaya Roman, Duane Packer

Un manuel qui permet de pratiquer le channeling ; une approche sûre



et progressive, que l'on cherche à se connecter à son moi supérieur ou à un guide spirituel. Une référence internationale enfin en français.

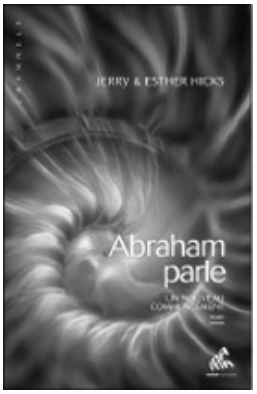


Tuning in

De Bashar à Kryon, six grands channels d'aujourd'hui

David Thomas, Matthiew Klinck

Cette première anthologie du channeling réunit six des plus éminents channels actuels. Ils abordent la loi de l'attraction, le concept de Dieu, l'émergence d'un nouveau niveau de conscience humaine et la façon dont nous créons notre réalité. Un livre idéal pour s'initier au channeling.



Abraham parle

Un nouveau commencement (TOMES I & II)

Un livre d'Abraham, par Jerry & Esther Hicks

Inédit en français, le tout premier des livres d'Abraham. De la loi de l'attraction au pouvoir de l'instant présent, retrouvez le plus célèbre des channels dans un manuel foisonnant de méthodes inédites.

COLLECTION LES LIVRES DE SETH

AUX SOURCES DU CHANNELING

Seth parle

L'éternelle validité de l'âme (TOMES I & II)

Un livre de Seth, par Jane Roberts

Seth est considéré par des millions de lecteurs comme le maître



spirituel qui leur a ouvert la porte vers d'autres niveaux de réalité. Dès les années 1960, avant Deepak Chopra ou Eckhart Tolle qu'il a inspirés, Seth se situe à la source d'une nouvelle vision du monde où chacun crée sa propre réalité.

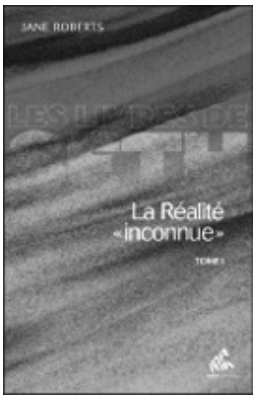


La Nature de la réalité personnelle

Comment résoudre vos problèmes quotidiens et enrichir votre vie (TOMES I & II)

Un livre de Seth, par Jane Roberts

Un enseignement pratique, particulièrement en phase avec notre époque, et qui donne des clés pour modifier notre rapport au monde.



La Réalité « inconnue »

(TOMES I, II & III)

Un livre de Seth, par Jane Roberts

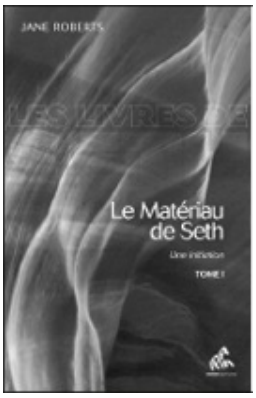
Avec humour et des analogies simples, Seth nous conduit au-delà de notre niveau de conscience ordinaire, dans une extraordinaire découverte de la nature multidimensionnelle de notre être.

Le Matériau de Seth

Une introduction (TOMES I & II)

Jane Roberts

Une introduction éclairante et d'accès particulièrement facile au message de Seth, l'entité considérée par des millions de lecteurs comme l'un des grands maîtres spirituels de notre époque. Le matériau de Seth est présenté par Jane Roberts, qui lui prêta sa voix.



COLLECTION LES ESSENTIELS

DES CONDENSÉS DE SAGESSE



Seth parle

L'Essentiel en 365 pensées

Jane Roberts (Une sélection de Tigrane Hadengue)

Réunis pour la première fois, ces 365 textes extraits du premier livre dicté par Seth permettent d'accéder directement au cœur de son enseignement métaphysique.



La Nature de la réalité personnelle

L'Essentiel en 365 pensées

Jane Roberts (Une sélection de Tigrane Hadengue)

Réunis pour la première fois, ces 365 textes extraits du deuxième livre dicté par Seth permettent d'accéder directement au cœur de son enseignement pratique.



Tuning in

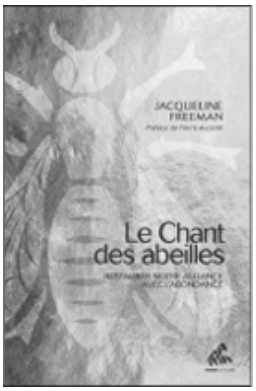
L'Essentiel en 300 pensées

Bashar, Kryon, Chief Joseph, Tobias, Torah, Les Pléiadiens

L'essentiel du channeling contemporain condensé en 300 pensées clés.

COLLECTION MUTATIONS

VIVRE LE NOUVEAU PARADIGME



Le Chant des abeilles

Restaurer notre alliance avec l'abondance

Jacqueline Freeman

(Préface de Pierre Aucante)

Le premier livre qui nous place au cœur de la spiritualité des abeilles. Une nouvelle vision du monde naturel.



Coloc Bio : le guide

Pour une cohabitation éco-responsable

Vincent Ravalec

(Illustrations de Pic)

Le premier guide regroupant bons plans, astuces et réflexions sur le comment vivre ensemble dans le respect de la planète. Écologique, drôle, inspirant… et indispensable pour qui souhaite une coloc réussie.



L'école de la liberté

Un modèle d'éducation autonome et démocratique

Daniel Greenberg

(Postface de Mimsy Sadofsky)

Un livre qui révolutionne l'école et place l'élève aux commandes de sa propre expérience.

COLLECTION TÉMOIGNAGES

DES AVENTURIERS DE LA CONSCIENCE

Splendeur des âmes blessées

Libération

Agnès Stevenin



(Préface de Stéphane Allix)

Après la révélation de son ouvrage De la douleur à la douceur, Agnès Stevenin signe un nouveau témoignage qui nous révèle un univers aussi mystérieux que bienfaisant.



De la douleur à la douceur

Transmutation

Agnès Stevenin

Comment passer de la souffrance à la paix ? L'inspirant parcours d'une guérisseuse hors pair nous ouvre les portes d'une autre perception.

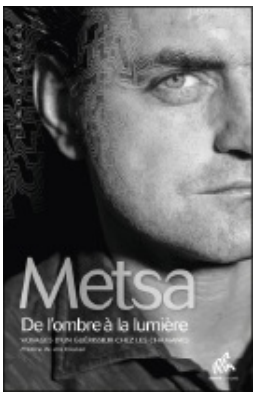


De la main gauche

Une autobiographie
Livres 1, 2 & 3

Michka

Ce témoignage à cœur ouvert, éminemment féminin, audacieux et captivant, qui traite des drogues et du sexe sans aucun tabou, nous fait partager un parcours débordant de vie. Une stimulante philosophie de l'existence.



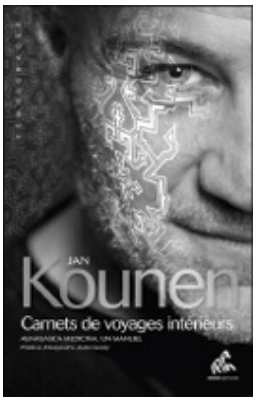
De l'ombre à la lumière

Voyages d'un guérisseur chez les chamanes

Metsa (Préface de Jan Kounen)

C'est à la suite d'une expérience de mort imminente que François Demange découvre le chamanisme. Il nous livre ici le récit captivant d'une initiation hors du commun. D'abord adopté comme apprenti par des guérisseurs reconnus en Amazonie et en Amérique du Nord, ce Français s'immerge au sein de ces cultures traditionnelles et devient

chamane.

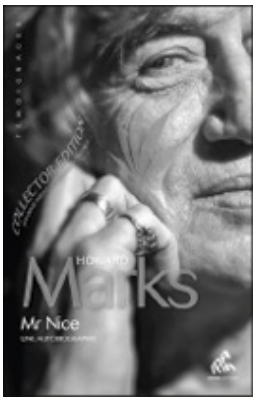


Carnets de voyages intérieurs

Ayahuasca medicina, un manuel

Jan Kounen (Préface d'Alejandro Jodorowsky)

Cinéaste frappadingue et infatigable explorateur de la psyché, Jan Kounen nous livre les différentes facettes de sa personnalité hors norme dans ces carnets intimes, sincères et téméraires, doublés du premier guide d'approche de la médecine traditionnelle de l'ayahuasca en Amazonie.



Mr Nice

Une autobiographie, Collector Edition

Howard Marks

Hier recherché par toutes les polices, aujourd'hui star internationale, Howard Marks, le contrebandier de hasch devenu héros d'un film, raconte. Confessions d'un trafiquant de légende. (Photos et épilogue inédits.)

Également disponible en format semi-poche.



Lorsque j'étais quelqu'un d'autre

Stéphane Allix

Partir à la découverte de soi-même peut mener sur d'étranges chemins.

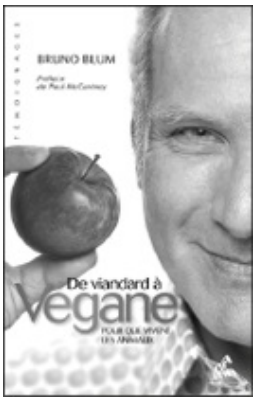
Pour se ressourcer et faire le point sur sa vie, Stéphane Allix entame une retraite en forêt. Il ignore qu'il va se confronter à l'impensable.

De viandard à végane

Pour que vivent les animaux

Bruno Blum (Préface de Paul McCartney)

Artiste polyvalent et écrivain rock reconnu, Bruno Blum nous livre ici



un ouvrage à la fois plein d'humour et profond sur son sujet fétiche : le véganisme.

COLLECTION SEXES

AMOUR, PLAISIR ET DÉCOUVERTES



Magie du cycle féminin

Le pouvoir sauvage des règles

Alexandra Pope, Sjanie Hugo Wurlitzer

Les femmes sont, elles aussi, programmées pour le pouvoir, et celui-ci, dans sa plénitude, passe par le rythme et les changements de leur cycle menstruel.



Les Plaisirs secrets de la ménopause

Dr Christiane Northrup

Un ouvrage réjouissant, qui répond à un réel besoin. Le Dr Christiane Northrup livre ici un message capital qui aidera des millions de femmes – et d'hommes – à comprendre qu'à la ménopause, la vie ne fait que commencer.

COLLECTION NAISSANCES

DES PRATIQUES HARMONIEUSES POUR UNE DIMENSION SPIRITUELLE

Le Guide de la naissance naturelle



Retrouver le pouvoir de son corps

Ina May Gaskin (Préface du Dr Michel Odent)

Accoucher chez soi, dans une maison de naissance ou dans une maternité… La sage-femme la plus célèbre au monde révèle les capacités insoupçonnées du corps de la femme. Un best-seller international enfin en français.
MamaScope inclus (annuaire d'adresses utiles).



Le Guide de l'allaitement naturel

Nourrir son enfant en toute liberté

Ina May Gaskin (Préface du Dr Michel Odent)

Une mine d'informations précieuses et de témoignages réunis par la sage-femme la plus célèbre au monde, après quarante années d'expérience. Le best-seller de l'allaitement enfin en français. MamaScope inclus (annuaire d'adresses utiles).



Accoucher par soi-même

Le Guide de la naissance non assistée

Laura Kaplan Shanley (Préface du Dr Michel Odent)

Pendant des millénaires, les femmes ont enfanté avec la même facilité que les autres mammifères. Elles peuvent retrouver cette aisance aujourd'hui en se fiant à leur instinct. L'expérience de Laura Kaplan Shanley et les recherches qu'elle a menées le confirment brillamment. MamaScope inclus (annuaire d'adresses utiles).



L'Enfantement, entre puissance, violence et jouissance

Une dimension méconnue de la sexualité féminine

Hélène Goninet (Préface du Dr Michel Odent)

Plus de trois cents femmes répondent à des questions clés sur leur expérience de l'accouchement, de l'amour et du sexe : un livre sans précédent, qui bouscule bien des idées reçues.

COLLECTION JARDINAGES
DES RÉFÉRENCES PIONNIÈRES



Le Bio Grow Book

Jardinage biologique en intérieur & en extérieur

Karel Schelfhout, Michiel Panhuysen
(Préface de Michka)

Ce manuel pratique dévoile les nouvelles techniques du jardinage bio. Une somme de secrets redécouverts et d'astuces inédites. également disponible en anglais, allemand, espagnol… (Nouvelle édition enrichie.)



Culture en intérieur

Master Edition : la bible du jardinage indoor

Jorge Cervantes

Plantes et fleurs exotiques sous lumière artificielle, été comme hiver : le manuel de référence pour l'horticulture high-tech, du jardin pour amateurs aux installations les plus sophistiquées.
JardinoScope inclus (annuaire d'adresses utiles).
également disponible en édition Basic.



L'Hydroponie pour tous

Tout sur l'horticulture à la maison

William Texier (Préface de Lawrence Brooke)

Richement illustrée et enrichie d'un chapitre sur le jardinage urbain, cette bible du jardinage hydroponique va décupler vos récoltes indoor au-delà de ce que vous pensiez possible.
HydroScope inclus (annuaire d'adresses). Également disponible en anglais, allemand, espagnol, tchèque, italien, russe…

Un potager dans la maison

Guide de jardinage indoor

Léon-Hugo Bonte

« Le » manuel innovant pour faire pousser chez soi des fruits et des



légumes sains et savoureux, ou encore ses herbes aromatiques préférées… à tout moment de l'année !



Culture en intérieur

Mini Edition
Les Dix Clés du jardinage indoor
Jorge Cervantes

L'essentiel de l'horticulture en intérieur.
Un condensé de savoir-faire dans un format compact.

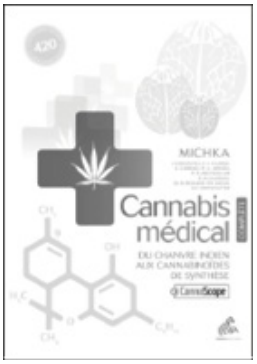


L'Hydroponie pour tous

Mini Edition
Les Dix Clés de l'horticulture à la maison
William Texier

Les conseils les plus avisés de William Texier
pour débuter le jardinage hydroponique.

HORS COLLECTION



Cannabis médical

Du chanvre indien aux cannabinoïdes de synthèse
édition complète
Michka et collectif

À l'heure où un nombre croissant d'États autorisent les patients à utiliser le cannabis pour se soigner, ce livre unique en son genre, écrit par les plus grands spécialistes internationaux, répond aux questions les plus fréquemment posées.

CannaScope inclus (annuaire d’adresses utiles).
également disponible en édition Poche.



Se soigner avec le cannabis

état des lieux
Mini Edition

Michka et collectif

Le cannabis médical a fait la preuve de son efficacité face à un nombre important de maux. D’éminents spécialistes internationaux répondent ici aux questions les plus fréquentes sur ses modes d’action et la meilleure façon de l’utiliser.

Catalogue et actualités en ligne :
www.mamaeditions.com